2 fr.

LA MARQUISE GABRIELLE

Jules MARY

LE DERNIER BAISER



Collections hebdomadaires du

LIVRE NATIONAL

EDITIONS JULES TALLANDIER

75, Rue Dareau, PARIS (XIVe)

JULES MARY

LE DERNIER BAISER

Dramatique roman d'amour



Editions Jules TALLANDIER
75, Rue Dareau, Paris (XIVe).

PROLOGUE

Ruiné, désespéré de ne pouvoir mener la vie qu'il rêve, dans un moment d'égarement, le marquis Norbert d'Argental s'est écrié : « A qui m'apporterait la fortune, je donnerais mon âme » et une voix derrière lui a répondu : « J'accepte. »

C'est un homme, Rouquin, qui a parlé et le marché est conclu.

Le marquis doit épouser une jeune fille Gabrielle Bertara, jeune ouvrière pauvre, mais qui est, sans qu'elle s'en doute, la cohéritière d'une fortune fabuleuse.

Guidé d'abord uniquement par l'intérêt, le marquis d'Argental s'éprend bientôt de Gabrielle, mais celle-ci aime un jeune homme, Valentin, et en est aimée.

Rouquin et ses complices, dont le plus antipathique est, certes, La Guyane, enlèvent Gabrielle, puis son père.

Terrorisant la jeune fille, en menaçant de faire périr Bertara, ils l'obligent à épouser Norbert d'Argental, malgré les efforts de Valentin et d'un jeune étranger, Mourad, qui recherche les héritiers de la fortune des Bertara.

Gabrielle n'est la femme de Norbert d'Argental que de nom.

Elle repousse impitoyablement toutes les avances du marquis, plus follement épris d'elle que jamais.

Rouquin recherche l'autre héritière des Bertara : c'est une femme, Jeanne Bertara.

Par le plus grand des hasards, il découvre que l'amant de

sa femme Lydia, un jeune homme malade, André Sénéchal, est l'un des fils de Jeanne. En dévoilant à André le passé de sa maîtresse, il provoque chez celui-ci, à qui toute émotion est interdite, une crise telle que le jeune homme est mourant.

Pour obéir aux ordres de son maître Rouquin, le marquis d'Argental a dû faire disparaître le père de Gabrielle (1).

---

(1) *Les épisodes résumés ci-dessus sont développés tout au long dans le volume du* LIVRE NATIONAL, *portant le titre de :* « LA MARQUISE GABRIELLE. »

Le dernier baiser

I

Il fallut transporter André hors de cette maison fatale, où il venait d'être frappé mortellement.

Dans cet appartement nu, qui, jamais, ou presque jamais, ne recevait ses locataires, il n'y avait rien pour le soigner : ni eau pour le rafraîchir, ni linge pour le laver, ni verre pour le faire boire, ni draps au lit pour le coucher.

Le docteur Lombard avait bien vite compris la situation délicate de Lydia.

Il avait demandé :

— Savez-vous où demeurent les parents de ce jeune homme ?

— Rue Bleue, numéro 11.

— Eh bien ! faites appeler une voiture et transportez-le doucement chez lui. Là, du moins, il pourra mourir en paix. Surtout, que la voiture aille au pas. Un brusque mouvement pourrait amener chez cet enfant une seconde hémorragie intérieure qui l'étouffait. Et vous croiriez encore tenir un être vivant que vous n'auriez plus dans vos bras qu'un cadavre.

Et le bonhomme, comme s'il se repentait de la compassion que laissaient entrevoir ses paroles :

— Du reste, un peu plus tôt, un peu plus tard !...

Et il était parti, sans même saluer.

— Oh ! monsieur, dit Lydia à Valentin en joignant les mains, — mais sans pleurer, car la source de ses larmes était tarie, — vous que je ne connais pas, mais qui semblez prendre en pitié ce malheureux, ne m'abandonnez pas... Aidez-moi à le sauver, si c'est encore possible...

— Je ne vous quitterai pas, madame ! dit Valentin. Il y a eu ici un crime que je n'ai pu empêcher ; j'essaierai du moins de rendre la vie à la victime, si Dieu le permet.

— Oh ! Dieu le voudra, monsieur, n'en doutez pas !

Valentin retint un geste de découragement. Il ne croyait pas.

Il descendit aussitôt en courant pour aller chercher une voiture.

Le fiacre qui l'avait amené était à quelque distance.

Il fit signe au cocher d'approcher.

Le cocher obéit. Valentin remonta.

Alors, aidé de Lydia, qui soutenait la tête d'André, il redescendit, emportant ce frêle corps, si délicat et si féminin qu'il ne pesait pas plus que celui d'une fillette.

Il entra dans le fiacre, suivi par la jeune femme qui prit place devant lui, et André fut maintenu par tous les deux.

Valentin avait recommandé au cocher d'aller au pas. C'est pourquoi ils mirent près d'une heure pour se rendre du quai de la Tournelle à la rue Bleue. Là, Lydia retrouva des larmes. Elle allait être obligée de quitter cet enfant pour lequel elle eût donné sa vie. Elle n'osait aller plus loin, ni se retrouver devant le père d'André. Que lui dire, en effet ? Quelles explications lui donner ? Elle dit son embarras à Valentin. Et celui-ci la vit si triste qu'il essaya de lui rendre un peu de courage.

— Laissez-moi le soin de voir les parents de ce jeune homme. J'inventerai quelque histoire. Je dirai, par exemple, qu'il s'est trouvé mal dans la rue... Et, cependant, ne leur devrais-je pas la vérité tout entière ?... Vous n'avez vu là qu'une vengeance de votre mari, madame... Vous vous trompez... C'est plus qu'une vengeance, c'est un crime.

— Un crime !... Ah ! lui qui a fait de moi une misérable est capable de toutes les ignominies ?... Je vous crois, hélas !

Et son regard anxieux interrogeait Valentin.

Celui-ci allait peut-être tout dire, parler à Lydia de cette fortune dont le jeune homme était l'un des héritiers, et que convoitaient Rouquin et Norbert, mais il se retint.

Ce secret n'était pas le sien.

Et puis, il avait une dernière crainte, vague, indéfinie.

Cette femme, si franche dans son désespoir, n'était-elle pas une abominable comédienne ? Ne lui tendait-elle pas un piège ? Ne le trompait-elle point ? Il se tut.

Elle comprit sans doute, car elle poussa un profond soupir et baissa sur sa poitrine son front chargé d'angoisses.

— Et vous, madame, qu'allez-vous devenir ?

— Que m'importe ?

Et elle haussa les épaules.

Si André mourait, elle avait la ferme résolution de ne lui point survivre.

— Pardonnez-moi d'avoir été peut-être indiscret, dit Valentin d'une voix douce, et cependant, permettez-moi d'insister.

— Hélas ! monsieur, sais-je où reposer ma tête ?

— Et justement, voilà pourquoi je vous fais cette question. Vous ne songez pas à rentrer... chez votre mari ?

Elle eut un geste d'horreur et d'épouvante.

— Jamais !

— Et comme je vois le vif attachement que vous portez à cet enfant, comment ferai-je pour vous donner de ses nouvelles ?...

— Oh ! monsieur, que je vous remercie d'avoir songé à cela ! Je viendrai tous les jours, tous les jours et plusieurs fois par jour chercher de ses nouvelles... Ah ! si je pouvais rester auprès de lui et ne le point quitter !... peut-être le sauverais-je ?

— Et s'il revient à la vie... s'il reprend connaissance... si, avant de mourir, il veut vous parler... où vous trouverai-je ?

Lydia essuya ses yeux. La voiture arrivait rue Bleue...

La pauvre femme se pencha à la portière, puis :

— Tenez, dit-elle, dans cette maison, presque en face de celle où vous allez entrer, je louerai une chambre. C'est là que je serai, priant Dieu. Vous m'y trouverez, à quelque heure que ce soit.

Ils arrivèrent au numéro 11. Alors, très vite, elle ajouta :

— Vous allez transporter André, n'est-ce pas ? Puis, vous enverrez chercher de nouveau un médecin ?... Puis vous demanderez son père, s'il n'est pas chez lui ?... Eh bien ! je ne veux pas m'éloigner. Pendant ce temps, je resterai cachée dans cette voiture, les stores baissés, et je vous supplie, monsieur, je vous en supplie par tout ce que vous avez de cher, lorsque le médecin sera parti, revenez me dire ce qui se passe... ce qu'il faut craindre... ce qu'il faut espérer...

— Je vous le promets, dit Valentin, ému.

Il n'y avait plus de doute, cette fois.

C'étaient bien de vraies larmes, ces larmes qu'il voyait couler !... C'était bien le cœur qui dictait ces troublantes paroles et faisait trembler ces mains !...

Avec l'aide du concierge de la maison très effaré de retrouver son jeune locataire en cet état, Valentin transporta hors du fiacre André, toujours évanoui.

Lydia avait rabaissé son voile sur son visage et se dissimulait au fond de la voiture ; les curieux s'amassaient, mais André disparut dans l'escalier ; la rue Bleue redevint tranquille.

Tout en montant, et pendant que des locataires qui, des fenêtres, avaient vu ce qui se passait, accouraient sur les carrés pour distinguer de plus près ce lugubre cortège, le concierge disait :

— Il n'y a personne, chez les Sénéchal... il n'y a que la vieille bonne Marguerite... Le père Sénéchal, qui est employé à la banque Terrenoire, boulevard Haussmann, n'est pas encore rentré...

— Nous l'enverrons chercher, dit Valentin.

— Quel malheur que M. Georges, le frère de M. André, ne soit pas à Paris, lui qu'on dit si habile médecin, quoique tout jeune... Il guérirait M. André, peut-être. Ei si vous saviez, monsieur, comme ils s'aiment, ces deux jeunes gens ! Si M. André meurt, quand M. Georges reviendra, il est capable d'en devenir fou... Mais ça n'est pas grave, n'est-ce pas ? Est-ce que vous vous y connaissez ?

Valentin fit un signe négatif.

Le concierge s'arrêta et, reposant doucement sur la dernière marche de l'escalier les jambes du moribond, pendant que Valentin continuait de le soutenir dans ses bras, il alla sonner à la porte.

Ils étaient arrivés. Une bonne vint ouvrir.

La vieille Marguerite était chez les Sénéchal depuis vingt

ans. Elle avait élevé Georges, elle avait élevé André. Elle les considérait un peu comme ses enfants.

A la vue d'André inanimé, elle poussa un grand cri, se précipita sur lui et lui entoura la tête de ses deux bras.

Puis, en chancelant, sans demander d'explication, elle rentra et alla préparer le lit de celui qu'elle appelait son enfant.

— Et Monsieur qui ne rentre pas ! murmurait-elle. Mon Dieu, quel malheur !...

En bas, Lydia attendait, dans une anxiété terrible.

Une heure se passa ainsi.

Elle avait vu passer Valentin.

Elle l'avait vu revenir, accompagné d'un inconnu.

Elle attendit encore, ne vivant plus, comprimant de ses deux mains fermées les palpitations de son cœur.

Puis, Valentin reparut encore et s'approcha d'elle.

— Hélas ! dit-il, le médecin est là...

— Eh bien ? fit-elle, haletante.

— Il n'a fait que confirmer ce que l'autre avait dit...

— Ainsi, plus d'espoir ?

— Je n'ose plus vous dire d'espérer.

Elle resta quelques secondes silencieuse, puis poussa un profond soupir, et prenant la main que Valentin lui tendait :

— Adieu, merci, je vous serai éternellement reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour lui !... Je ne m'éloigne pas... Je vais où je vous ai dit... Ne me laissez ignorer rien de ce qui se passera... Je veux tout savoir... même le dénouement... si terrible qu'il soit...

— De nouveau, je vous le promets, car je ne quitterai pas André... du moins jusqu'à ce que M. Sénéchal soit rentré.

Et Valentin alla reprendre, auprès du lit d'André, la place que lui assignait autant sa compassion pour cette victime que son amour et son dévouement pour Gabrielle.

André restait plongé dans son évanouissement. Les efforts du médecin restaient infructueux. Cependant, l'enfant vivait, le cœur battait. Mais le médecin hochait la tête. Evidemment, il n'avait aucun espoir.

Valentin avait prié Marguerite de lui donner une plume, du papier et de l'encre. Et il s'était mis à écrire à Gabrielle pour lui apprendre les événements de cet après-midi.

Sa lettre finie, il descendit, la confia à un commissionnaire, avec ordre de ne la remettre qu'à la marquise elle-même, et rentra.

M. Sénéchal, qu'on avait envoyé chercher depuis plus de deux heures, n'était pas encore de retour.

Et Marguerite, superstitieuse, murmurait :

— Un malheur n'arrive jamais seul !

Gabrielle était seule quand on lui remit cette lettre. Elle reconnut l'écriture de Valentin et tressaillit. Qu'allait-elle apprendre ?... Un instant, elle eut peur de lire. S'il y avait là quelque nouveau crime, ne ferait-elle pas mieux d'ignorer ?...

Mais cette hésitation fut de courte durée.

La lettre était longue et pourtant Gabrielle la parcourut,

pour ainsi dire, d'un coup d'œil et elle la laissa tomber, devenue toute blanche et les yeux comme agrandis.

— Mon Dieu, dit-elle, qui donc punira cet homme ?

Valentin ne pouvait raconter, dans la lettre, que ce qu'il avait vu, que ce qu'il avait deviné...

Il disait qu'ayant suivi Norbert, il était arrivé au quai de la Tournelle. Là, Norbert était monté, d'abord, puis Rouquin. Norbert était redescendu et, d'en bas, avait guetté le départ de son complice.

Tous deux s'étaient éloignés ensuite, sans se parler, sans paraître se connaître, chacun allant de son côté.

Valentin racontait comment il avait deviné qu'il se tramait là quelque sinistre intrigue, comment il était arrivé trop tard auprès d'un jeune homme qui, sans blessure apparente, semblait pourtant se mourir.

A quelques mots de Lydia, il avait cru comprendre qu'il ne s'était pas trompé et qu'il y avait eu un crime...

Lequel ?... Il ne le savait !... Comment s'était-il accompli ?...

André seul pouvait le dire, ou Lydia.

André ne pouvait répondre.

Quant à Lydia, elle le dirait sans doute, mais elle était si accablée, que Valentin avait remis à plus tard les questions qu'il brûlait de lui poser.

Valentin terminait sa lettre en donnant à Gabrielle tous les renseignements qu'il avait recueillis sur la famille Sénéchal. Et ces renseignements étaient complets, car il avait interrogé adroitement Marguerite et avait appris d'elle tout ce qu'il voulait savoir.

Pour Gabrielle, après la lecture de cette lettre, comme pour Valentin, du reste, il n'y eut pas un seul doute : Rouquin et le marquis avaient juré l'extermination de cette famille, et c'était par André, par le plus faible, qu'ils avaient commencé.

Le crime était visible, peu importait à Gabrielle de savoir comment il avait été commis.

Elle resta longtemps dans un anéantissement absolu.

Femme d'un assassin, il lui semblait que, par son impuissance à les empêcher, elle devenait complice de tous ses crimes.

Elle eut, durant quelques minutes, une hallucination pendant laquelle elle vit distinctement du sang sur ses mains et des cadavres autour d'elle.

Quel parti prendre ? Pouvait-elle rester plus longtemps auprès de cet homme ainsi souillé de crimes ?

Elle eut l'idée de fuir.

Fuir, c'était se déshonorer aux yeux du monde, qui ne connaissait pas sa triste histoire. Mais elle restait insensible à ce déshonneur, elle avait sa dignité pour elle, son respect d'elle-même et sa conscience.

Une autre considération la retenait.

Si elle fuyait, elle abandonnait sa vengeance.

Et sa vengeance, n'était-elle pas là, sous sa main, puisqu'elle pouvait à sa guise déchirer et broyer le cœur de cet homme ?

Cependant, n'était-ce pas être coupable que de laisser s'accomplir ces crimes et puisqu'elle n'était pas de force à lutter contre son mari, allié à Rouquin, son devoir ne lui commandait-il pas d'avertir la préfecture de police ?

Mais chaque fois que cette idée lui venait, toujours la même réflexion la calmait brusquement.

Quelles preuves donnerait-elle ?...

Un nouveau crime venait d'être commis... Un enfant se mourait... Mais de quoi mourait-il ?

Elle était épouvantée quelquefois, en pensant à l'effroyable prudence de Norbert et de Rouquin.

Ils avaient tout prévu et ne laissaient derrière eux rien qui les accusât ou les inquiétât.

Cependant, en l'affolement de son esprit, c'était sa suprême ressource, il lui semblait que quelques mots jetés à la Sûreté préviendraient peut-être d'autres attentats.

Une enquête serait ouverte. Si elle aboutissait, c'était au milieu d'un atroce scandale qu'allaient s'effondrer Norbert et sa fortune. Ce scandale rejaillirait sur elle, mais elle l'attendrait impassible, comptant bien que la pitié publique saurait découvrir en elle la victime et la protégerait.

Si l'enquête n'aboutissait pas, du moins, il arriverait peut-être que la police, dont l'attention serait éveillée, profiterait du moindre indice pour relier les fils de cette ténébreuse intrigue.

Toute la nuit, Gabrielle rêva à ce projet. Le matin sa résolution était prise. Elle écrivit :

« Bien des crimes se commettent que la justice ne connaît et ne punit pas. Je suis la victime d'un de ces crimes, et d'autres victimes viendront après moi. En ce moment, trois hommes sont en danger de mort ! L'un d'eux est mourant : à l'heure où j'écris, que sont devenus les deux autres ? Ils s'appellent Sénéchal, et demeurent rue Bleue, n° 11. Les mêmes mains les frapperont, les mêmes hommes ont juré leur perte, dont dépend une immense fortune. L'un de ces hommes s'appelle Rouquin. L'autre...

Elle hésita : allait-elle écrire le nom de son mari ?

Ce qu'elle faisait, elle le considérait comme un devoir, et son âme, pleine de haine contre le marquis, n'avait plus de place pour la pitié.

Non, si elle hésita, ce fut parce qu'elle se dit : « Ecrire ici le nom de Norbert, marquis d'Argental, de l'homme le plus populaire et le plus puissant de Paris, c'est courir le risque de voir cette lettre jetée au panier, avec un haussement d'épaules et un rire de mépris... Une accusation contre Norbert paraîtra ridicule... Je tairai le nom de Norbert !... »

Et elle termina sa lettre accusatrice :

« L'autre... cherchez ! Mais ne cherchez ni parmi les humbles, ni parmi les petits... Portez les regards plus haut et cherchez parmi les grands ! »

Et, dans la matinée, elle alla, elle-même, jeter la lettre à la poste.

II

Marguerite, la vieille bonne du père Sénéchal, lorsqu'on eut transporté chez lui son jeune maître mourant, ne put s'empêcher de murmurer ces paroles :

— Un malheur n'arrive jamais seul !

En général, le père Sénéchal revenait de son bureau vers six heures et demie. Depuis vingt ans il était employé à la banque Terrenoire.

Le père Sénéchal était l'exactitude en personne.

Petit, maigre, chauve, avec quelques cheveux blancs qu'il portait assez longs dans le dos, il avait la figure entièrement rasée.

La banque Terrenoire n'est pas loin de la chaussée d'Antin.

De là jusqu'à la rue Bleue, le trajet ne demandait pas plus de vingt minutes.

Les bureaux fermant à six heures, Marguerite avait jugé inutile de faire prévenir Sénéchal qui allait, croyait-elle, arriver d'une minute à l'autre.

Le bonhomme, au coup de la demie après six heures, faisait tous les jours son entrée, souriant et gai, et se mettait à table.

Or, ce soir-là, justement, la demie avait sonné et il n'avait point paru.

Puis, ce fut sept heures, huit, neuf, dix heures. Et Sénéchal ne paraissait point.

C'est alors que l'idée d'un nouvel accident germa dans la tête superstitieuse de la vieille bonne.

Elle envoya un commissionnaire boulevard Haussmann.

Il revint en disant que la banque était fermée depuis six heures, il n'avait pas obtenu de renseignements, et que le concierge, interrogé, ne savait rien.

Depuis qu'elle le servait, Marguerite ne se rappelait pas que son maître fût jamais rentré aussi tard.

En voyant l'empressement que mettait Valentin à soigner André, elle lui fit part de ses craintes.

Valentin la calma, mais il était très loin lui-même d'être rassuré.

Il se rappelait comment, jadis, passage d'Hautpoul, Gabrielle

avait été audacieusement enlevée ; il se rappelait l'étrange disparition de Bertara.

Il se disait que Rouquin et Norbert n'avaient plus, pour épargner Sénéchal, les raisons qui, autrefois, leur avaient fait épargner Bertara, et il se disait que les audacieux criminels étaient décidés à poursuivre leur œuvre impitoyablement.

Le commissionnaire avait échoué.

Marguerite se dit qu'elle réussirait peut-être, et, laissant André aux soins de Valentin, elle sortit.

Boulevard Haussmann, elle demanda l'adresse du banquier, M. de Terrenoire ; il demeurait rue de Chanaleilles, au faubourg Saint-Germain ; elle prit une voiture et y courut.

M. de Terrenoire était chez lui, mais ne put la tranquilliser.

Il avait vu Sénéchal dans l'après-midi, lui avait même donné quelques ordres.

Qu'était-il devenu après la fermeture des bureaux ? Il ne pouvait le dire. Il se contenta de renvoyer Marguerite à son caissier, qui demeurait rue de Châteaudun et dont peut-être les renseignements seraient plus précis.

Rue de Châteaudun, le caissier put lui dire que, jusqu'à six heures, Sénéchal était resté à son bureau.

Il était, comme tous les jours, très gai, très bien portant.

A six heures, il s'était levé, avait ôté son paletot de bureau, s'était habillé, brossé, puis le caissier l'avait vu sortir.

Qu'était-il devenu à partir de ce moment-là ?

Voilà ce que personne ne savait.

La pauvre vieille alla ainsi, jusqu'après minuit, d'un employé à un autre employé, demandant partout des nouvelles de son maître.

Nnlle part, on ne lui en donna.

Sénéchal était très aimé à la banque. Tout le monde était son ami. Souvent, il faisait le chemin jusqu'à la rue Bleue avec quelque camarade.

Tout ce qu'elle put apprendre, c'est que ce soir-là, au lieu de descendre le boulevard Haussmann, il était parti seul, à pied, remontant vers les grands boulevards.

Laissons Marguerite rentrer chez elle désespérée et suivons Sénéchal au moment où il vient de quitter la banque.

On n'avait pas trompé la bonne ; au lieu de prendre le chemin de la rue Bleue, et de refaire par la rue Lafayette le trajet qu'il faisait tous les soirs, il se dirigeait vers le boulevard des Capucines, prenait celui de la Madeleine et enfilait la rue Royale jusqu'à la place de la Concorde.

Là, il tournait à droite et, d'un pas lent, comme un promeneur maître de son temps, il remontait les Champs-Elysées.

On était dans la seconde quinzaine de juillet ; la journée avait été très chaude ; la soirée était étouffante.

La foule était nombreuse sous les arbres, où elle avait espéré trouver un peu de fraîcheur.

Déjà l'été avait brûlé les feuilles des marronniers, que la poussière avait achevé de souiller ; on eût dit la fin de septem-

bre, tant quelques arbres étaient prématurément dépouillés de leur parure et jaunis.

La foule, accablée et silencieuse, coulait lentement dans les allées pendant que les voitures filaient sur la chaussée, revenant du Bois.

Peu de mondains et de mondaines à cette époque de l'année.

Les bains de mer et les châteaux ont enlevé la fleur du Paris élégant et raffiné. Il y avait là surtout beaucoup d'étrangers et de provinciaux, en voitures de louage.

Il faisait grand jour encore, bien que le soleil fût caché par les nuages ; quelques éclairs illuminaient l'horizon ; les nuages, d'abord légers, prenaient peu à peu une couleur de plomb. Tout faisait présager qu'un orage tomberait sur Paris dans la soirée.

C'était à peu près l'heure où André était rapporté chez son père par Lydia et Valentin.

Tout en marchant, Sénéchal tira de sa poche une lettre décachetée qu'il déplia et se mit à relire.

Cette lettre avait été apportée chez le concierge du boulevard Haussmann et on la lui avait montée tout de suite à la banque.

Elle ne contenait que quelques lignes :

« Je voudrais vous parler ce soir, sans faute, au sortir de votre bureau. Je serai chez moi, à sept heures et demie. N'y manquez pas. Il y va du bonheur de Georges. »

La lettre était signée : « MOURAD ».

Sénéchal connaissait l'amour de son fils aîné pour Férédié, la sœur de Mourad.

Georges lui avait confié jadis ses espérances, mais il s'était bien gardé de le mettre au courant du pacte singulier qu'il avait signé, et où il avait pris l'engagement téméraire de mourir, s'il ne reparaissait, sinon riche, du moins touchant à la célébrité.

Du moment qu'il s'agissait de Georges et de son bonheur, Sénéchal n'avait pas hésité un seul instant.

Et, comme il avait une heure et demie devant lui, comme il faisait beau, il s'était dit qu'il ferait la course à pied, en se promenant.

Il s'en allait donc les mains derrière le dos, le nez au vent.

Lorsqu'il arriva au rond-point, il sentit une main qui s'appuyait sur son épaule, en même temps qu'une voix lui disait gaiement dans l'oreille :

— Eh bien ! monsieur Sénéchal, vous prenez de l'appétit ?

Le père d'André se retourna et salua :

— Tiens, c'est vous, monsieur Bontemps ? dit-il.

Celui qu'il venait de nommer ainsi, nos lecteurs le connaissent, car ils l'ont vu exécuter plusieurs des sinistres projets de Rouquin ; ils l'ont vu, déguisé en sergent de ville, emmener Gabrielle dans l'hôtel loué par Norbert près le Cours-la-Reine ; ils l'ont vu, d'un coup de poignard, assassiner Siméon sur le siège de sa voiture.

Comment Sénéchal, ce brave homme, connaissait-il ce bandit ?

C'était bien simple ; quelques jours auparavant, le banquier Terrenoire avait renvoyé deux ou trois commis soupçonnés d'infidélité ; Bontemps, présenté avec de fortes lettres de recommandation, était un de ceux qui les remplaçaient ; il était donc devenu le collègue de Sénéchal, et avait lié connaissance tout de suite avec le vieil employé, dont le caractère était communicatif.

— Je croyais, dit Bontemps, que vous demeuriez du côté du faubourg Poissonnière ?

— C'est la vérité. Mais j'ai affaire avenue du Bois-de-Boulogne, à sept heures et demie.

— Eh bien ! moi, justement j'habite de ce côté-là... rue Pergolèse... Si vous voulez, nous ferons route ensemble...

— Ma foi, très volontiers...

— Et je payerai le vermouth avant de nous séparer.

— Ça n'est pas de refus, monsieur Bontemps, pourvu que ça ne me mette pas en retard.

— Allons donc ! votre rendez-vous est pour sept heures et demie... n'est-ce pas ?... Eh bien ! vous avez plus d'une heure devant vous... regardez votre montre...

Ils montèrent doucement les Champs-Elysées.

Au fur et à mesure qu'il approchaient de l'Arc de l'Etoile, la foule devenait moins pressée, s'éparpillant dans les rues adjacentes ou restant autour des cafés-concerts, dans les contre-allées.

A l'Arc de Triomphe, Sénéchal voulut prendre à gauche, tandis que Bontemps appuyait à droite.

— Eh bien ! vous oubliez le vermouth ? dit-il.

— Au fait, ça sera avec plaisir... dit Sénéchal, mais avec un peu de gomme et de l'eau... Il fait une soif... Ne trouvez-vous pas qu'on étouffe, ce soir ?

— Il y a de l'orage en l'air... Où allons-nous ?

— Où vous voudrez... J'ai encore trois quarts d'heure...

— Alors, venez. Je connais un petit endroit, à cinq minutes d'ici, où on vend pas cher un petit Torino exquis.

Il l'entraîna rapidement.

Si Sénéchal l'avait observé, et s'il avait eu le moindre soupçon, il aurait remarqué que Bontemps paraissait singulièrement ému ; ses doigts étaient agités par un tremblement fiévreux : ses yeux, d'un noir sombre, étaient presque invisibles sous les gros sourcils froncés ; la figure, très brune, avait une sorte de pâleur terreuse, grisâtre, comme celle des nègres.

Ils marchèrent pendant quelques minutes, causant des choses qui pouvaient les intéresser, comme des affaires de la banque, du caractère de leur patron et des chefs de service desquels ils dépendaient tous deux plus directement.

Sénéchal ne semblait pas s'apercevoir du chemin qu'il faisait. Ils se trouvèrent tout à coup, et comme sans y penser, près des fortifications et du chemin de ronde, et là, entre la porte Bineau et la porte de Villiers, ils trouvèrent une guinguette à l'enseigne du « Petit bleu d'Argenteuil ».

Elle était nouvellement bâtie ; les volets étaient peints en

vert, et derrière il y avait un jardinet et des tonnelles avec des tables de bois, où l'on ne devait pas être trop mal, à l'ombre, pour y faire un déjeuner champêtre.

Ce fut là, sous une des tonnelles, que Bontemps alla prendre place, suivi de Sénéchal.

Ils posèrent leurs chapeaux sur la table et s'essuyèrent le front, que la sueur inondait.

— Sapristi ! quelle chaleur ! murmura Sénéchal.

Bontemps semblait avoir retrouvé sa présence d'esprit ; ses mains ne tremblaient plus. Seulement, son regard fuyait, d'instinct, ou s'abaissait, chaque fois qu'il rencontrait le regard de Sénéchal.

Le patron de la guinguette s'approcha d'eux, essuya la table d'un coup de serviette et leur demanda quelles consommations ils désiraient. Sénéchal prit un vermouth avec de l'eau et de la gomme.

Quant à Bontemps, il demanda une bouteille de vin.

— Mâtin, dit Sénéchal en riant, une bouteille pour vous tout seul ?

Bontemps rit comme lui, mais d'un rire nerveux et forcé.

Quand le patron apporta la bouteille, il s'en versa coup sur coup deux verres pleins, qu'il vida d'un trait.

Sénéchal, de son côté, était entrain de remuer le sirop de gomme dans son verre, pour le mélanger au vermouth, et il allait, sur le tout, verser de l'eau, quand Bontemps l'en empêcha en lui prenant la carafe.

— Vous mourez de soif, hein, père Sénéchal ?...

— Je n'ai plus de salive.

— Eh bien ! voulez-vous un conseil ?

— Quoi ?

— Demandez un siphon, et, au lieu d'eau, mettez de l'eau de seltz dans votre vermouth, c'est très rafraichissant...

— C'est une idée. Et puisque c'est vous qui régalez...

Et, frappant sur la table, il appela :

— Patron ! patron !

Mais ils étaient au bout du jardin. Le patron, occupé à servir ses clients dans la maison, n'entendit pas.

— Vous feriez mieux d'y aller vous-même, dit Bontemps. Vous seriez servi plus vite.

Il avait raison. Sénéchal se leva et sortit.

Il avait à peine tourné le dos, il était à peine caché par le feuillage de la tonnelle, que Bontemps débouchait un petit flacon qu'il tenait dans le creux de sa main gauche fermée, et en laissait tomber quelques gouttes dans le verre de Sénéchal.

Un instant après, celui-ci était de retour.

Il rapportait un demi-siphon. Il remplit son verre à deux ou trois reprises, et but de larges rasades.

Bontemps l'observait.

Quand Sénéchal eut fini de boire, le misérable poussa un soupir de soulagement. Le vieil employé avait bu si vite qu'il n'avait même pas remarqué le goût âcre étrange du narcotique que son compagnon lui avait versé.

— Redoublez-vous ? fit Bontemps, avec politesse.

— Non. Il est sept heures. Je n'ai que le temps. Filons.

Bontemps paya. Ils sortirent.

Ils longerent le chemin de ronde jusqu'à la porte de Neuilly, et prirent ensuite l'avenue de Malakoff.

— Voilà la rue Pergolèse, dit Bontemps ; je m'en vais vous quitter.

Sénéchal venait de s'arrêter. Il était un peu pâle.

— C'est drôle, murmura-t-il... j'ai mal au cœur... et la terre tourne... le sol me manque... Qu'est-ce qui me prend ?

Il chancela. Bontemps le retint. Sénéchal disait, tout en essayant de se raffermir sur ses jambes :

— C'était très frais. J'aurai bu trop vite. Voilà, ça m'est resté sur l'estomac. Asseyons-nous un peu pour que ça passe. Mais ce n'est rien. Je ne vous retiens pas, Bontemps ; puisque c'est votre rue, vous pouvez rentrer chez vous...

— Oh ! je ne suis pas pressé. Personne ne m'attend. Je suis garçon. Mais, comme vous êtes pâle !...

Il n'eut que le temps de le faire asseoir sur un banc. Sénéchal serait tombé.

Les nuages qui, depuis une heure s'accumulaient dans le ciel, prenaient une teinte de plus en plus noire. Les éclairs se multipliaient, et les coups de tonnerre devenaient fréquents, suivant de près les éclairs.

Cependant, il ne pleuvait pas encore. Mais tout à coup, comme si la foudre venait de déchirer les nues, les nuages crevèrent, et la pluie tomba avec violence, par larges gouttes, drue et clapotante.

— Nous ne pouvons pas rester là, monsieur Sénéchal, dit Bontemps avec douceur.

— Non, évidemment, bégaya l'employé, qui parlait avec difficulté... Si nous restons là, nous... serons mouillés...

Il essaya de le lever, y parvint bien, mais ne put se tenir debout ; il retomba sur le banc...

— Oh ! que j'ai mal au cœur ! dit-il. Je ne vois plus clair...

Sa tête vacillait sur sa poitrine, comme si elle avait été aux trois quarts détachée du tronc.

A la fin, il l'appuya sur le dossier du banc et parut ne plus résister au sommeil qui l'envahissait. Bontemps le secoua.

— Allons, monsieur Sénéchal, vous n'allez pas vous endormir, que diable !

— Si, si !... faisait l'employé les yeux fermés.

— Vous allez être trempé comme une soupe...

— Tant pis...

— Et songez que vous avez un rendez-vous à sept heures et demie.

Cette parole parvint encore jusqu'à l'intelligence assoupie du vieillard. De nouveau, il fit un effort.

— C'est vrai, murmura-t-il, c'est pourtant vrai !...

Il continuait de pleuvoir à torrents.

Bontemps regardait de tous les côtés, avec une sorte d'inquiétude.

Quelques rares voitures passaient de temps à autre, et, quand elles étaient vides, les cochers les offraient à Bontemps, mais celui-ci refusait toujours.

Et ses regards n'en continuaient pas moins de se tourner avec une persistance étrange de chaque côté de l'avenue de Malakoff.

Tout à coup, il respira, soulagé.

Un fiacre s'en venait lentement de son côté ; le cocher était un petit homme sec et noir, à l'œil enfoncé et brillant.

Il n'y eut pas un signe échangé entre Bontemps et lui, et cependant le fiacre s'arrêta juste en face de Sénéchal.

— Nous allons prendre une voiture, père Sénéchal, et je vous conduirai à votre rendez-vous... Vous me comprenez bien ?

— Oui, je vous comprends... Une voiture... Bonne idée...

— Je la payerai... Vous me rembourserez demain...

— C'est cela... demain...

— Montez donc... Nous sommes déjà percés jusqu'aux os... Ça devrait vous ravigoter, cette pluie-là, nom d'un chien !...

Mais Sénéchal n'avait point de forces.

Retombé sur le banc, il y semblait cloué.

Bontemps le prit sous les bras et le porta dans le fiacre.

Le cocher semblait indifférent à cette scène.

La pluie continuait avec furie.

Quand Sénéchal se sentit sur les coussins, la tête appuyée dans le coin de la voiture, il s'endormit instantanément, d'un sommeil de plomb... Bontemps lui demanda :

— Et nous allons... père Sénéchal ?

Mais il n'y eut point de réponse. Le bandit eut un rire sinistre et murmura :

— Où nous allons ?... Le père Sénéchal serait bien malin, s'il le devinait !...

Et, se soulevant jusqu'au cocher, il dit, très bas :

— Il dort. Je suis prêt.

Le cocher tressaillit, et sa tête sortit du collet relevé de son large manteau. C'était Louffard. Il ne dit qu'un mot :

— Dépêchons !

Bontemps sauta dans le fiacre, s'installa auprès de Sénéchal et referma la portière.

La voiture s'ébranla, tourna et reprit le chemin qu'elle venait de parcourir.

Elle passa la porte, roula longtemps sur la route de la Révolte.

Et ceux qui le voyaient ne pouvaient deviner, à son allure débonnaire, le drame sanglant qui s'accomplissait à l'intérieur.

La nuit était venue, grâce à l'orage, plus tôt que les autres jours.

La route était à peu près déserte ; il n'y avait guère, de temps en temps, que des ouvriers qui sortaient de l'usine où de l'atelier, et qui se hasardaient à regagner leur logis sous la pluie battante.

La voiture longeait les fortifications, mais par le côté extérieur.

Elle venait de dépasser la porte d'Asnières, et courait maintenant vers Clichy-la-Garenne.

Qu'attendaient les deux misérables ? Quel était leur but ? Quels ordres exécutaient-ils ?

Bontemps venait de se pencher sur Sénéchal et l'avait secoué d'une main robuste, en l'appelant :

— Eh ! père Sénéchal ! père Sénéchal !

L'employé dormait d'un sommeil de mort. Il n'entendit pas, ne se réveilla pas. Le narcotique s'était emparé de son cerveau, de ses veines, de ses muscles, et les avait engourdis comme une paralysie foudroyante.

Alors, froidement, méthodiquement, Bontemps déboutonna la redingote du vieillard et fouilla dans les poches.

Il en retira tout ce qu'il rencontra, — c'étaient les papiers qu'il semblait chercher plus particulièrement, — les fourra pêle-mêle dans ses propres poches ; le père Sénéchal avait une montre en argent, il la laissa ; le porte-monnaie ne contenait que cinq ou six francs, il n'y toucha point.

Lorsqu'il eut fini, il murmura :

« Pour qu'on ne le reconnaisse pas, si jamais on le retrouve, il faudrait couper les initiales qui marquent son linge, mais j'ai le temps... Ne nous pressons donc point...

Il se pencha hors de la portière, et, sous la pluie, resta longtemps à regarder, en avant et en arrière de la voiture.

— Tu ne vois personne ? dit-il très bas à Louffard.

— Personne.

Ils traversaient un endroit de la route de la Révolte, avant d'arriver à Clichy, après avoir quitté Levallois, où les maisons et les cités sont rares. De vastes terrains vagues, seulement occupés par des chantiers, semblaient appeler les rôdeurs nocturnes et solliciter les attentats sanglants. De loin en loin, un bec de gaz tremblait sous les rafales sifflantes. L'eau ruisselait sur la route. La pluie tombait sur la voiture avec le crépitement de la grêle. Tout à coup, une des lanternes s'étant ouverte, la rafale éteignit la lumière. La voiture s'arrêta. Louffard descendit du côté où régnait l'obscurité.

Cela était convenu ainsi sans doute, car, avant qu'il n'eût rallumé, une plainte, un gémissement sortait de l'intérieur du fiacre. Mais cette plainte ne fut suivie d'aucune autre...

La lanterne était rallumée. Louffard remonta sur le siège.

La voiture repartit, toujours de la même allure calme ; elle arrivait à Clichy, quittait la route de la Révolte et remontait la Grande-Rue, se dirigeant vers le pont d'Asnières.

Aucun obstacle ne l'avait arrêtée dans sa course ; les rues de Clichy, comme la route de la Révolte, étaient désertes.

Du reste, eût-il fait beau, les passants eussent-ils été nombreux, que personne n'eût pris garde à ce coupé d'allure modeste, ressemblant à tous les coupés de place ou de louage, pas plus qu'à son cheval, dont la robe noire paraissait avoir été choisie pour lui permettre de filer dans la nuit, plus obscure que l'obscurité même.

Vers le pont d'Asnières, non loin de l'île des Ravageurs, les

becs de gaz devenaient si rares que leur lumière ne faisait, là où elle n'arrivait plus, que rendre la nuit plus noire.

Tout à coup, et alors que le fiacre venait de s'engager sur le pont, deux charrettes chargées de madriers s'y engagèrent également, à l'autre extrémité.

Elles n'allaient pas de front, bien entendu ; l'une suivait l'autre, mais la première, grâce aux rafales, avait ses lanternes éteintes, et le charretier, enveloppé dans sa houppelande, marchait la tête baissée, sous la pluie ruisselante...

Louffard retint son cheval, qui prit le pas, à droite du pont.

Mais, comme la charrette de l'avant tenait le milieu et ne se garait pas assez vite, il cria :

— Eh hop ! eh hop ! Tu dors, nom d'un tonnerre !

Emmitoufflé, l'autre dormait presque, tout en marchant.

Il se réveilla en sursaut, et donna au hasard un violent soubresaut au cordon de guide passé dans sa main.

La charrette fit un mouvement à gauche...

Louffard laissa échapper un juron et arrêta sa voiture.

Il voulut reculer, éviter un choc, mais il était trop tard ; le charretier tiraillait son cheval de tête, et lui faisait décrire des zigzags, dans l'un desquels le timon de la lourde machine heurta la roue du fiacre.

On entendit un craquement sec.

L'essieu était brisé. Le fiacre faillit être renversé. Le timon resta engagé dans la roue. Les voitures demeurèrent immobiles.

Le charretier s'était précipité à la tête du cheval et le maintenait.

S'il avait fait jour, et s'il y avait eu là des spectateurs de cet accident, si commun à Paris, et en apparence si vulgaire, ils eussent été étonnés de l'effroyable pâleur qui se répandit soudain sur le visage de Louffard.

Il avait laissé échapper les guides, et le fouet venait de tomber de ses mains sur le parapet.

Une des portières du fiacre s'était ouverte, puis refermée ; Bontemps était sorti, moins troublé, parce qu'il n'avait pas eu le temps de se rendre compte de ce qui venait de se passer.

Une seconde, sans se parler, les deux bandits se regardèrent.

— Quoi donc ? qu'y a-t-il ? fit Bontemps.

Louffard descendait du siège et s'assurait de l'état de la roue : ses mains tremblaient violemment.

— Il y a, dit-il très bas, que l'essieu est cassé, que la voiture ne peut aller plus loin... et que nous sommes perdus... tu entends ?... perdus, si nous ne nous débarrassons pas de ce qui est là dedans...

Dans la secousse, une des lanternes s'était retournée, et, au lieu d'éclairer en avant, éclairait à ce moment-là en arrière ; l'intérieur du coupé apparaissait.

Dans le coin, Sénéchal, affaissé, semblait toujours dormir, la tête sur la poitrine, les bras pendants.

Mais il avait la poitrine trouée : un filet de sang avait coulé sur la chemise ; la bouche était entr'ouverte, et un peu de sang avec de la salive était aux lèvres.

Sénéchal ne vivait plus.

Telle était leur épouvante, qu'ils ne songeaient, ni l'un ni l'autre, à se venger du charretier, dont la maladresse les mettait dans un si terrible embarras.

— Que faire ? murmura Louffard.

— Nous n'avons pas à hésiter. Tu vas te rendre avec le charretier chez le commissaire, cela l'éloignera ; pendant que je resterai seul, je lancerai le cadavre dans la Seine. De cette façon, nous serons en sûreté. Tu as tes papiers de cocher bien en règle ?...

— Parbleu ! je ne me suis pas embarqué sans cela.

— Alors, tout va bien.

— Tu trouves ? Ma foi, tu es bien heureux d'être aussi calme. Je voudrais être à cent lieues d'ici... Songes-tu à ce qui va arriver ? Le cadavre de Sénéchal sera retrouvé un jour ou l'autre, envoyé à la Morgue et reconnu peut-être... Et nous avions pour mission de le faire disparaître, de l'enterrer dans quelque coin perdu... Si Sénéchal est reconnu, le patron nous l'a dit, nous sommes perdus. Le patron a été dénoncé à la police; les agents du quai de l'Horloge ont l'œil sur lui. Qu'arrivera-t-il ?

— Ce qu'il plaira au diable !... En attendant, comme je puis faire mon choix entre deux maux, je choisis le moindre, et je me débarrasse du cadavre... Après, nous verrons. Si tu as un autre plan, dis-le, et dépêche-toi, car le charretier s'apprête à partir et paraît surpris de nous voir causer bas, au lieu de lui tomber dessus et de l'assommer, ce qu'il mérite.

Louffard s'en alla vers l'homme et le prit au collet.

— Toi, dit-il, — il tremblait en parlant, bien qu'il voulût donner à sa voix le ton de la colère, — tu vas venir chez le commissaire de police ; tu m'as brisé l'essieu de ma voiture par ta faute ; c'est même doublement ta faute, car tu n'es qu'un maladroit et ta voiture n'était pas éclairée ; tu es donc en contravention. Allons, arrive. Ton patron payera les pots cassés.

— Bon, disait Bontemps, resté près du fiacre, c'est bien cela !

Le charretier se savait dans son tort et n'essayait même pas de répliquer.

Ils firent ensemble quelques pas, se dirigeant vers Clichy, quand, tout à coup, ils s'arrêtèrent, ou plutôt, ce fut Louffard qui s'arrêta, cloué au sol, dans l'impossibilité complète de faire un pas de plus.

C'est que, devant eux , marchant à leur recontre, venaient de surgir deux sergents de ville de la banlieue, qui, voyant le pont obstrué, s'avançaient rapidement, pour reconnaître ce qui se passait.

Machinalement, Louffard se retourna vers Bontemps.

Il vit celui-ci debout près du fiacre, immobile comme une statue, car, lui aussi, venait d'apercevoir les agents.

Et Sénéchal, mort, était toujours dans la voiture !...

Il fallait payer d'audace... L'imminence du danger leur rendit un peu de sang-froid... et tous les deux, prêts à un triple crime pour sauver leur vie, serrèrent, par un geste machinal,

un poignard ouvert qu'ils tenaient sous leur gilet, dans leur ceinture.

Ils échangèrent un regard : ils s'étaient compris.

Les deux sergents de ville étaient deux grands et robustes garçons : l'un, assez jeune, nommé Lagnier ; l'autre, plus âgé, nommé Delarbre ; celui-ci d'apparence très vigoureuse, aux épaules larges et carrées ; ils portaient tous deux un revolver sous leur pèlerine, dont le capuchon était rabattu sur leurs yeux.

La pluie avait cessé depuis quelques minutes ; mais les nuages restaient noirs et couvraient le ciel ; la nuit ne se faisait pas plus claire.

Les agents adressèrent quelques questions à Louffard, puis au charretier.

Ils demandèrent le carnet du cocher ; ce carnet était au nom de Gasparin, quai de Billy, 117.

Le charretier se nomma également. Les sergents de ville prenaient des notes.

La chose était évidente ; le charretier avouait tout. Il n'y avait point de discussion.

— Est-ce qu'il y a des dégâts au fiacre ? demanda le plus vieux des deux agents, en se dirigeant vers Bontemps, qu'il salua avec politesse.

Bontemps répondit à peine. Il était livide. Il avait tiré de sa ceinture son poignard, rouge encore du sang de Sénéchal, et, dans sa poche, sa main le serrait convulsivement.

Louffard s'empressa de répondre :

— Je ne le pense pas, les dégâts sont sans importance. Nous allons nous remettre en route.

Il voulait éloigner les agents de la voiture.

Mais ceux-ci étaient curieux.

Puis, c'était leur devoir de s'assurer de la gravité de l'accident, qui devait entraîner des dommages-intérêts, et qu'ils devaient mentionner dans leur procès-verbal.

Louffard se jeta entre eux et la voiture, de manière à masquer la portière.

De l'autre côté se trouvait Bontemps.

Les sergents de ville continuaient d'être sans défiance.

— Mais, dit Delarbre, il me semble que vous vous trompez, cocher, et que le dégât est plus grave que vous ne le croyez... Permettez...

Et il écarta Louffard pour mieux regarder, se pencha, examina la roue.

Dans cette posture, il était à la merci de Louffard.

Bontemps se fût chargé de l'autre.

Quant au charretier, il n'était pas à craindre...

Il y eut un sinistre et double éclair dans les yeux des bandits. Si Delarbre s'apercevait du crime, c'était un homme mort.

Il se redressa lentement... lentement...

Il garda le silence pendant quelques secondes, qui parurent aux deux misérables longues comme des années, puis il dit, d'une voix tranquille, à Louffard :

— L'essieu est cassé, mon brave, tu ne pourras continuer ton chemin.

Louffard respira, il se croyait sauvé...

Les agents s'étaient écartés, et, sous un bec de gaz, repassaient leurs notes, quand ils firent tous deux un brusque mouvement, presque aussitôt réprimé...

Delarbre avait les mains pleines de sang ; il venait de tacher de sang le papier sur lequel il écrivait ; son crayon était rouge, et il semblait écrire avec du sang...

Les agents des commissariats de banlieue sont, pour la plupart, d'anciens sergents de ville, souvent même d'anciens brigadiers des agents de Paris. La plupart ont vingt ans, trente ans de service, parfois même davantage.

C'est dire qu'ils ont de l'expérience ; ceux de Clichy venaient de deviner, d'instinct, qu'il se passait auprès d'eux quelque chose d'anormal ; Delarbre, un vieux routier, fin comme l'ambre, regarda, d'un coup d'œil qui semblait indifférent, Louffard, appuyé sur son fouet, et Bontemps, immobile de l'autre côté du fiacre, et assis sur le parapet.

Ce coup d'œil lui suffit ; ces hommes avaient une figure sinistre, l'œil faux, et je ne sais quoi de cruel et de bas, qui leur donnait à tous deux comme un air de ressemblance.

— Il me semble que j'ai déjà vu ces particuliers ! murmura l'agent.

Il dit un mot à l'oreille de Lagnier, et tous deux, doucement, sans remuer pour ainsi dire, déboucièrent l'étui où était leur revolver.

Puis ils revinrent à la voiture.

Delarbre y jeta un regard.

L'intérieur était vaguement éclairé. En outre, Delarbre avait des yeux perçants.

— Tiens ! dit-il, il y a encore un voyageur dans le fiacre ?

— Oui, dit Bontemps, dont le cœur ne battait plus ; c'est un ami à moi ; il s'est effrayé de l'accident et il a eu une faiblesse. N'y prêtez point d'attention, il va mieux...

Et avec un calme étrange, un cynisme effrayant :

— N'est-ce pas, ami, tu ne te ressens plus de ton malaise ? fit-il en se penchant vers la portière.

— Vous devriez le descendre et le conduire au commissariat. Je ferais prévenir un médecin, il y en a un rue du Landy.

— Oh ! c'est inutile ; c'est fini... n'est-ce pas ?...

— Non, ce n'est pas fini, puisqu'il ne bouge pas...

Et, s'adressant à son tour au malheureux Sénéchal :

— Allons, monsieur, vous ne pouvez passer la nuit dans cette voiture. Veuillez descendre... Et nous sommes à votre service, si vous avez besoin de nous...

Tout à coup, Delarbre recula.

Il avait fini par distinguer la blanche figure du mort, et la poitrine ensanglantée, et les lèvres frangées d'écume rose.

— Lagnier, dit-il d'une voix brève, en s'adressant au deuxième agent, il y a dans cette voiture un homme qui vient d'être assassiné... A toi le voyageur... à moi le cocher...

Et il se précipita sur Louffard.

Celui-ci avait eu le temps de tirer son couteau, et son bras levé s'abaissa... mais il fut saisi au vol par une main puissante, qui le tordit à lui faire craquer les os.

Le couteau tomba sur le pont, et le misérable laissa échapper un cri de douleur.

Les mains de l'agent étaient pareilles à des tenailles.

Il se vit perdu, et ne se défendit plus, baissant la tête.

Et Bontemps ?

Il avait suivi tous les mouvements de Delarbre ; il avait deviné, avant même que l'agent eût appelé son collègue, que leur crime était découvert, et il s'était éloigné de quelques pas ; mais, alors qu'à sa gauche étaient Delarbre et le charretier, prêt à prêter main-forte, Lagnier, par une habile manœuvre, venait de passer à sa droite.

Il ne pouvait fuir ni d'un côté, ni de l'autre.

Devant et derrière lui, c'étaient les flots de la Seine, en bas du pont, coulant toute noire dans les ténèbres.

Au moment où Lagnier se précipitait sur lui, Bontemps enjamba le parapet, et le sergent de ville ne rencontra que le vide ; Bontemps avait disparu.

On entendit le bruit d'un corps tombant dans l'eau.

Lagnier se pencha et déchargea au hasard trois ou quatre coups de son revolver.

— Maladroit ! murmura Delarbre.

La nuit était si obscure qu'il était impossible de poursuivre le fuyard.

S'il ne s'était pas brisé en tombant, où allait-il aborder ? Sur la rive droite, ou sur la rive gauche ? Déjà Lagnier s'élançait ; Delarbre le retint.

— C'est bon ! dit-il, nous en tenons un, nous aurons l'autre. Pendant que je le garde, va chercher du renfort.

Le charretier, effaré par cette scène rapide, tremblait de tous ses membres.

Delarbre avait tiré son revolver, et, sans lâcher Louffard, le lui avait mis près du crâne.

Et, calme toujours :

— Inutile de te dire, mon vieux, que si tu fais mine de bouger, je te brûle la cervelle ! Tu n'en doutes pas ?

— C'est bon... c'est bon... on s'expliquera... dit le misérable ; mais je vous préviens que, si vous me torturez, vous vous en repentirez un jour...

— Ah ! Et, qu'est-ce que tu feras, ma pauvre vieille ?

— J'écrirai aux journaux !

— A ton aise. Du reste, assez de conversation. Tu causeras tout à l'heure, devant le commissaire de police.

D'autres agents arrivaient, se hâtant.

Deux ou trois descendirent sur la berge de la Seine, à la recherche de Bontemps ; un autre resta près de la voiture, en sentinelle ; deux autres emportèrent le cadavre jusqu'au bureau du commissariat, situé au rez-de-chaussée de l'ancienne mairie.

On était allé chercher le commissaire de police, nommé Normand, et son secrétaire, qui demeuraient tous deux rue de Paris.

Ils arrivèrent en toute hâte.

Au milieu de tous les ennuis du métier, une affaire se présentant comme celle-ci était une bonne fortune pour un commissariat.

Louffard fut interrogé aussitôt.

Il avait eu le temps de préparer un plan de défense.

Aux premiers mots du commissaire, Louffard répondit :

— J'ignore pourquoi vous m'arrêtez. Je ne sais rien de ce qui s'est passé. Je conduisais ma voiture, et, par une nuit pareille, est-ce que je pouvais voir ce qui se passait à l'intérieur ? Je vais vous dire tout ce que je connais... Vers sept heures et demie, je passais à vide dans l'avenue de Malakoff, par une pluie battante, quand je me suis entendu appeler. C'étaient deux hommes, dont l'un, assis sur un banc, semblait fortement gris. Ils entrèrent tous les deux dans le fiacre. « Clichy-la-Garenne ! » me dit celui des deux qui paraissait avoir conservé son sang-froid. Je n'ai rien entendu pendant le trajet, ni un cri, ni une plainte. A Clichy, l'homme a passé la tête par la portière, et m'a dit : « Va jusqu'au pont. Je demeure de l'autre côté. » Et je m'en allais tranquillement, sans me presser, puisque j'étais à l'heure, quand j'ai fait la rencontre de la charrette. Et voilà...

La chose était possible ; par conséquent, le récit pouvait être vraisemblable.

Cependant, au moment d'être pris, Louffard avait voulu frapper Delarbre d'un coup de poignard. Les cochers les plus irascibles n'en viennent jamais à de pareilles extrémités ; on pourrait, du reste, les fouiller tous sans leur trouver une arme.

Louffard expliqua qu'il avait eu un moment de colère ; mais qu'après tout on ne pouvait lui reprocher sa vivacité, puisqu'il n'avait pas frappé et qu'il s'était contenté de la menace.

Le premier interrogatoire se borna là.

Louffard fut enfermé dans le violon du commissariat, et un gardien fut placé devant la porte convenablement verrouillée.

Il avait déclaré se nommer Gasparin.

M. Normand envoya un agent quai de Billy, 117, vérifier l'identité, et un autre porter un rapport sommaire à la préfecture et au parquet.

Le cadavre de Sénéchal avait été couché dans le bureau des agents du commissariat ; on avait jeté une couverture sur le corps.

La foule était nombreuse au dehors, car la nouvelle de ce crime étrange avait déjà parcouru tout Clichy, de café en café.

Un médecin, mandé en toute hâte, examina le corps après l'avoir fait déshabiller, et, séance tenante, rédigea son rapport.

Son examen n'avait été ni long, ni difficile.

Le corps n'accusait aucune trace de lutte. Il y avait seulement un large trou dans la poitrine, du côté du cœur. La mort avait été instantanée.

Le commissaire fit fouiller le cadavre ; mais Bontemps, on se le rappelle, avait soigneusement enlevé tous les papiers qui auraient pu le faire reconnaître.

Il fut constaté seulement que le linge était marqué d'un S.

Le commissaire ordonna le transport immédiat à la Morgue.

A ce moment revinrent les sergents de ville qui s'étaient mis à la poursuite de Bontemps.

En vain ils avaient battu l'une et l'autre rive. Ils n'avaient rien découvert.

Il est vrai que la nuit était profonde, et qu'on n'y voyait pas à dix pas.

Du reste, le pont était élevé, la Seine était assez basse, en cet endroit.

Il était probable que, si Bontemps ne s'était pas tué le long des piliers, il s'était brisé au fond de la Seine.

On retrouverait le lendemain son cadavre.

La nuit se passa sans incident.

Dès qu'il fut enfermé, la première pensée de Louffard fut d'essayer de fuir.

L'endroit où il était prisonnier était une étroite cellule infecte et puante, ayant pour tous meubles un escabeau et un lit fait de trois ou quatre planches, sans paille ni couverture.

La lumière venait par une lucarne donnant sur une cour en boyau, éclairée elle-même par un bec de gaz.

La porte de la cellule donnait sur une sorte de préau, qui communiquait par un couloir avec la place de la Mairie.

Pour fuir, il eût fallu faire sauter la serrure d'abord, puis les gonds et les verrous extérieurs de la porte.

La chose eût été possible s'il avait eu des outils, et si, de l'autre côté, n'eût pas veillé un agent, dont il entendait la respiration.

Louffard essaya de l'ébranler pourtant. La porte craqua.

L'agent, qui fumait derrière, se mit à rire :

— Si vous ne vous tenez pas tranquille, je vais vous attacher les pieds et les mains !...

Louffard alla s'étendre sur le lit de bois et ne bougea plus.

Le lendemain, à la première heure, le commissaire interrogea de nouveau le cocher, mais ne put rien en obtenir.

Il avait reçu, dans l'intervalle, des renseignements du quai de Billy.

Le nommé Gasparin, cocher, y était connu, et répondait au signalement de Louffard.

Cependant, tout indiquait la complicité du cocher et du voyageur. M. Normand l'envoya au Dépôt.

Deux agents le conduisirent au poste de l'avenue de Clichy, où la voiture cellulaire le prit dans la matinée, pour l'emmener au Dépôt. C'est là que nous le retrouverons bientôt.

Bontemps ne s'était pas tué.

Il avait glissé le long du pilier, se déchirant profondément les jambes, s'ensanglantant les mains et la figure.

Il tomba, et la hauteur de la chute, le choc de l'eau, l'ayant d'abord étourdi, il coula au fond.

Mais il revint à lui presque aussitôt ; un coup de pied vigoureux le ramena à la surface, où il respira largement.

C'était un excellent nageur que Bontemps.

Il se trouvait fort à l'aise dans la Seine, et, avant toute chose, afin de dépister les chercheurs, plongea deux ou trois fois de suite, filant le plus loin possible entre deux eaux.

Chaque fois qu'il remontait, il écoutait s'il n'entendait pas, le long de la berge, le bruit d'une course ; mais il se tranquillisa bientôt. Il n'entendait rien.

Alors, comme il commençait à se fatiguer, il se dirigea vers la rive et prit pied.

Puis, s'étant reposé quelques minutes, il s'éloigna, par les terrains vagues, dans la direction de Saint-Ouen.

Comme il s'en allait, le bruit d'une course frappa son oreille. C'étaient les agents lancés à sa poursuite.

Bontemps se mit à rire.

Il n'avait plus rien à craindre.

A Saint-Ouen, il entra chez un fripier, où il changea de vêtements, et il en ressortit, enveloppé des pieds à la tête dans un chaud pardessus, et portant sous son bras, solidement ficelés, ses vêtements mouillés par son bain dans la Seine.

Une heure après, il remontait l'avenue de Saint-Ouen, se jetait dans un fiacre et se faisait conduire rue Lafayette, chez Rouquin.

II

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, un jeune homme qui, depuis midi, se tenait aux aguets non loin de l'hôtel d'Argental, entra dans la cour et donna son nom à un valet de pied.

C'était Valentin, qui, s'étant assuré que Norbert n'était plus à l'hôtel, demandait à voir la marquise.

Gabrielle le fit introduire au salon.

Valentin traversa, pour la rejoindre, de vastes salles magnifiquement meublées, dont les parquets étaient recouverts de tapis où s'enfonçaient ses bottines, et aux murs desquelles étaient accrochés des tableaux de maîtres ; c'étaient partout des chefs-d'œuvre, des vases précieux, des bronzes artistiques, des meubles incrustés, autant de merveilles du luxe et du bon goût.

Valentin avait l'instinct des belles choses. Il s'arrêtait à chaque pas, émerveillé. Cependant, son visage restait triste. C'est qu'il venait de causer de choses graves avec Gabrielle.

Après l'enfilade de salons, le valet de pied qui le précédait souleva une portière et s'effaça ; Valentin passa.

Il resta debout un moment, car il régnait là une demi-obscurité qui l'empêchait de voir. Et il se crut seul. Mais il entendit presque aussitôt une voix douce, une voix bien connue, une voix chérie, qui l'appelait :

— Valentin !

Et la jeune femme, assise tout au fond, dans un grand fauteuil, se leva vivement et s'avança vers lui, les mains tendues. Ces mains, il les prit, y appuya ses lèvres ardemment, et les conserva dans les siennes. Elle n'essaya même pas de les retirer. Et Valentin, commençant à s'habituer à cette nuit du salon, voyait mieux maintenant la marquise.

Elle était vêtue d'une robe de velours noir montante, très simple, sans ornements ni bijou, et ce noir faisait ressortir la pâleur profonde de son visage. Elle avait gagné encore en distinction ; sa robe trahissait les perfections de sa taille et de son corsage. Un discret parfum venait d'elle.

Il la contempla, ne pouvant en rassasier ses yeux.

Il oubliait tout, et ce qui l'amenait, pourquoi il était venu ; il oubliait aussi que Gabrielle était liée à un autre. Elle l'aimait, il l'aimait. Il n'y avait plus rien au monde que cet amour.

Et une volupté étrange étreignait son cœur, alors qu'il sentait les petits doigts de la jeune femme serrer doucement sa main, et son regard s'arrêter au fond de ses yeux à lui, ainsi qu'une caresse dangereuse qui le rendait ivre et l'affolait...

Ils s'aimaient. C'était un crime qui les avait séparés ; Gabrielle ne pouvait se regarder comme la femme de Norbert, alors que cet homme, cet assassin, n'était son mari que de nom, alors qu'elle l'avait épousé malgré elle, contre sa volonté, forcée par une menace de mort.

Eût-elle été coupable, cette jeune femme, si elle avait cédé à ce vif entraînement qu'elle éprouvait pour Valentin ?

Vaincue par son amour, les nerfs surexcités par la tristesse et la honte désespérée où se passait sa vie, elle se laissait aller sur ce cœur jeune et loyal qu'elle sentait battre pour elle, dont tout le sang généreux se fût répandu pour elle, qui n'était empli que de sa pensée.

— Oh ! Valentin, que tu as bien fait de venir !... Quelle vie misérable est la mienne ! Ta vue me rend un peu de courage... Il y a des moments où je voudrais être morte !...

Puis tout à coup, surmontant cette faiblesse passagère, elle attira Valentin auprès d'elle, sur un canapé.

— J'ai tort de pleurer. Je ne devrais écouter ni mes regrets, ni ma douleur. Je ne devrais me souvenir que de ma haine. Parle, ami, qu'as-tu à me dire ? Que s'est-il passé de nouveau ?

— Un nouveau crime.

— Encore ! fit-elle, se levant brusquement.

Et, d'un geste terrifié, elle cacha sa figure entre ses mains.

— Du moins, dit Valentin, tout le fait supposer.

— Parle. Ne me cache rien. André Sénéchal est mort ?

— Non, mais tous les médecins le condamnent. Il mourra. Il faudrait un miracle pour le sauver. Mais ce n'est pas tout. Son père a disparu. Sorti de son bureau, boulevard Haussmann, hier, à six heures, on ne sait ce qu'il est devenu. La nuit s'est écoulée !... un jour s'est passé... Sénéchal n'est pas rentré... Je viens de courir à la banque... On ne l'y a pas vu...

— Oh ! cet homme ! murmurait Gabrielle, égarée. Dieu ne se chargera donc pas de le punir ?

— Quant à André Sénéchal, disait Valentin, j'ai voulu, du moins, qu'il pût mourir paisiblement... Et, craignant, si je le laissais rue Bleue, sans protecteurs, abandonné à une vieille domestique, de hâter sa fin, craignant d'attirer là ceux qui déjà l'ont frappé et qui peut-être s'épouvanteraient de le voir lutter contre la mort, je l'ai fait garder par Auguste et par son ami Trompe-l'Œil !... Il est en sûreté... il mourra doucement... Ou, s'il est quelque espoir de le faire vivre, son frère, à son retour d'Allemagne, le trouvera et le soignera.

— Mais son frère lui-même, s'il revient en France, va courir les mêmes dangers. Il faut l'avertir, lui montrer les périls qui

l'attendent, l'entourer, ne le point quitter. Peut-être est-il déjà trop tard.

— Je ne le pense pas. La vieille bonne des Sénéchal m'a montré les dernières lettres de Georges. Elles étaient datées de Cologne, et annonçaient un prochain départ pour Munich. Elles donnaient l'adresse de l'hôtel où le docteur se proposait de descendre. J'ai télégraphié ce matin à cet hôtel, et Georges, en arrivant, trouvera une dépêche ainsi conçue : « Revenez à Paris sur-le-champ. Votre frère est très malade, votre père a disparu. » Le docteur fera diligence et sera ici aussitôt qu'il le pourra.

— Mais, entre Cologne et Munich, la route est longue ; peut-être ce jeune homme, qui voyage autant pour son plaisir que pour son instruction, s'arrêtera-t-il en chemin ? Et, s'il tarde trop... qu'arivera-t-il ?

Valentin ne répondit pas. Il avait fait tout ce qu'il pouvait.

Le malheur s'acharnait sur cette famille ; l'enfer semblait seconder les desseins de Rouquin, l'aider, lui faciliter sa lugubre tâche.

Ils se turent pendant quelques instants.

Ils étaient envahis par des pensées accablantes. Tout à coup, Valentin prit la main de la jeune femme et, à voix basse, lui dit :

— Gabrielle, il est impossible que tu vives plus longtemps auprès de cet homme. Il vaut mieux tout accepter, même la gêne, la misère, même une honte apparente, plutôt que l'existence côte à côte avec un pareil misérable !

— Non, dit-elle, je ne fuirai pas...

— Pourquoi ?

— Parce que je songe à ma vengeance... Cet homme m'aime ! — oh ! cet amour-là est quelque chose d'atroce, d'abominable, c'est vrai ; c'est presque une honte, n'est-ce pas ? de l'avoir inspiré, — il m'aime, et il sait que je le hais... C'est là sa punition...

— Mais tu as tout à craindre de lui.

— Non, puisqu'il m'aime. Oh ! je vois bien ses souffrances, va. Ses yeux se sont creusés, la fièvre les brûle ; il a senti son cœur, ce misérable, qui peut-être croyait n'en avoir point ; je le surprends souvent, lorsqu'il se croit invisible et caché, et qu'il me regarde d'un regard fixe, presque fou... Il murmure des paroles que je n'entends pas, mais que je devine, car je vois remuer ses lèvres, et je sais qu'elles sont des paroles de supplication et d'amour... Ses mains se joignent et se tendent vers moi, et, parce que je reste insensible et méprisante, elles se replient sur sa poitrine qu'elles étreignent, pour comprimer sans doute ce cœur qui lui fait mal. Cet homme meurt et mourra d'amour, Valentin. Ce sera son châtiment.

— Gabrielle, cet homme est capable de tout pour satisfaire sa passion... J'ai peur pour toi, Gabrielle, car tu es mon trésor, plus que tout pour moi, plus que mon âme et que ma vie... S'il venait à te prendre, Gabrielle... j'en mourrais !...

— Aie confiance en moi, Valentin, et crois ce que je te dis...

Mais il secouait la tête, douloureusement impressionné.

— Tu doutes ? fit-elle... Eh bien ! attends...

Elle alla vers une des fenêres du salon et écarta légèrement le rideau. On entendait, dans la cour, le roulement d'une voiture.

— C'est le marquis, dit-elle. Tous les jours, il demande à me voir, et tous les jours je refuse. Sans doute qu'il va me prier de le recevoir. J'accepterai. Tu le verras, tu l'entendras... Et, quand tu l'auras vu, entendu, tu me diras si je ne suis pas plus en sûreté auprès de lui que je ne le serais si je le fuyais.

Elle prit Valentin par le bras, et l'emmena jusqu'à un petit salon séparé de celui où elle se trouvait par une portière.

— Reste là, dit-elle... et ne te montre pas !

Gabrielle ne s'était pas trompée en disant que le marquis allait se présenter.

Peut-être ne comptait-il pas être reçu, — et, soumis comme un esclave aux moindres volontés de la jeune femme, il ne se révoltait jamais, — car, en mettant le pied dans le salon, il paraissait singulièrement troublé.

D'ordinaire si maître de lui, il tremblait à ce moment-là. De légers frissons agitaient ses mains.

Il prit son mouchoir et le passa sur son front, que mouillait un peu de sueur à la racine des cheveux.

Et il dit lentement, ou plutôt il balbutia, tant son émotion le serrait à la gorge :

— Je suis heureux, Gabrielle, oh ! je suis bien heureux, que vous m'ayez permis de venir, de vous voir, de vous parler... aujourd'hui surtout... Merci, Gabrielle, car, si vous n'aviez pas voulu, je me fusse incliné comme toujours... Je vous aime !...

Elle restait debout au milieu du salon, immobile, la lèvre suprêmement dédaigneuse. Elle ne lui répondit rien tout de suite. Pourtant, un mot l'avait frappée... Pourquoi avait-il dit : « Aujourd'hui surtout » ?

Norbert avait bien changé. Il avait maigri, ses joues s'étaient creusées... Une fièvre intérieure le consumait... Son front, plissé d'une ride par le milieu, semblait chargé de soucis... Le coin tombant de ses lèvres indiquait une tristesse constante... une angoisse, une préoccupation de toutes les heures.

Ce n'était plus le brillant marquis, fort de sa richesse, de la puissance qu'elle lui donnait, fort de sa vaste intelligence ; ce n'était plus l'homme prêt à fouler aux pieds tous les obstacles dressés sur sa route. Il était pour ainsi dire abaissé, ses épaules se courbaient comme sous la pesanteur d'un mystérieux fardeau, trop lourd pour elles...

— Monsieur, dit-elle, j'ai cru remarquer, dans vos paroles, une allusion que je ne comprends pas. Pourquoi êtes-vous heureux de me voir et de me parler, aujourd'hui plus que tout autre jour ?

— Je vous le dirai, Gabrielle...

— Est-ce parce que vous brûlez de m'apprendre que vous n'avez pas clos la série de vos crimes ?...

— Gabrielle, épargnez-moi.

— Est-ce parce que vous voulez me dire que vous avez découvert cette pauvre famille que vous cherchiez depuis si longtemps et qui est la mienne, qui a droit, par conséquent, à la moitié de cette fortune qui a excité vos convoitises?... Est-ce parce que vous vous réservez la joie de m'apprendre que, de cette famille, vous avez frappé, vous et votre complice, deux membres... le père et un fils?...

Norbert fit un brusque mouvement.

— Qui vous a dit?

— Peu vous importe! Ainsi cela est vrai! Vous ne le démentez pas?

— Cela est vrai! dit-il, baissant la tête plus bas encore.

— Assassin! murmura-t-elle... Assassin!

Et elle se recula jusqu'au fond du salon, jusque près de cette portière derrière laquelle elle savait Valentin caché, comme si elle eût voulu se faire protéger par lui contre cet homme...

Il ne répondit pas. Il avait une attitude bizarre. Son regard restait presque douloureux. Le même tremblement agitait ses mains, et ses doigts entrelacés se serraient convulsivement, comme pour échapper à ce mouvement nerveux qui lui faisait mal.

— Vous avez tué André Sénéchal, vous et votre complice. Du moins, vous avez voulu, car l'enfant n'est pas mort.

— Il vit? dit soudain Norbert, avec un brusque geste de surprise, de joie, qu'il ne put réprimer.

Gabrielle se méprit.

— Il vit... Ah! vous redoutez l'accusateur, n'est-ce pas? Il vit, et cela vous fait trembler? Il vit... mais tranquillisez-vous, malheureux, il est peut-être mort, maintenant.

Norbert poussa un profond soupir...

Il ne se défendait pas...

S'il parle, le croira-t-elle?... S'il dit qu'il a voulu arracher André à ce danger qu'il prévoyait terrible, mortel, ne le traitera-t-elle pas d'imposteur?...

Gabrielle, pâle de colère et d'horreur, reprenait:

— Vous avez voulu me voir pour me dire comment le père d'André est mort... et que, sans doute, la main qui l'a frappé est cette main que vous cachez et qui tremble... Je vous croyais plus habitué aux meurtres et plus familier avec le sang...

— Gabrielle, dit-il d'une voix sourde, comme s'il avait eu de la peine à se contenir plus longtemps... rien de ce que vous me direz ne me fâchera... parce qu'un jour je saurai répondre à tout ce que vous m'aurez dit.

— Pourquoi tardez-vous, et, si vous pouvez vous défendre, que ne vous défendez-vous sur-le-champ?...

Il murmura, ainsi qu'il l'avait fait une fois déjà:

— Non, le moment n'est pas venu.

Et, après un silence pendant lequel il s'était rapproché de Gabrielle, il releva la tête peu à peu.

— Gabrielle, dit-il, si je suis, aujourd'hui plus que tout autre jour, heureux d'être reçu par vous, c'est parce que j'ai une

grande joie à vous causer... et je n'ai voulu laisser à aucun autre le soin de vous prévenir...

— Qu'entendez-vous par là ? Je ne vous comprends pas...

— Vous allez me comprendre... Oui, Gabrielle, deux nouveaux crimes se sont commis en ces derniers jours. L'un échappera à la justice, parce qu'on n'a pas eu besoin, pour frapper, de fer ou de poison... Je veux parler d'André. L'autre, dont la justice se préoccupe, recevra sans doute son châtiment... Je veux parler du vieux Sénéchal, qui a été assassiné. Un des assassins est entre les mains de la Sûreté. C'est un agent vulgaire, mais énergique et dévoué à son maître, à ce Rouquin dont le nom vous fait frémir autant que le mien. De l'agent, il sera possible de remonter au maître. Si Rouquin est perdu, c'est la mort pour lui. Pour moi, c'est le bagne... et j'échapperai au bagne par le suicide... Pour vous, c'est la liberté... Réjouissez-vous, Gabrielle.

— Ah ! dit-elle, et son regard étincelait, la justice aura été bien longue à venir, et trop de victimes sont tombées pour que ce tardif châtiment puisse les venger toutes...

— L'assassin arrêté mourra plutôt que de livrer Rouquin. Et toutes les mesures sont si bien prises qu'il sera difficile de découvrir l'inspirateur du crime... L'assassin ne parlera pas... Et, s'il ne parle pas, Rouquin et moi, nous sommes sauvés...

— Je prierai Dieu pour qu'il lui envoie le repentir. Il parlera.

— Détrompez-vous, Gabrielle. Du reste, il est un moyen de le perdre, et de perdre ceux qui sont ses complices... Il suffirait d'avertir la préfecture que cet homme est à la solde de Rouquin, et d'expliquer la mort de Sénéchal, en faisant prévoir l'anéantissement de sa famille pour la conquête d'un héritage... Alors, Gabrielle, vous serez satisfaite ; ceux que vous avez tant de raisons de haïr seraient bien près de leur perte...

Gabrielle eut un sourire cruel.

— Votre conseil vient trop tard, monsieur ; ce que vous me conseillez, je l'ai fait...

Ce fut au tour du marquis de sourire tristement.

Il prit un papier dans sa poche, le déplia et le tendit à la marquise, qui, étonnée, le prit et y jeta un coup d'œil.

Elle eut un moment de trouble et pâlit.

C'était la lettre qu'elle avait écrite... c'était la dénonciation où elle accusait Rouquin sans nommer son mari.

— Vous n'avez pas donné mon nom, et je vous en remercie. Mais je n'en suis pas moins perdu quand même, car Rouquin, pris, me livrera...

Et se laissant glisser à genoux devant la jeune femme :

— J'adore votre main, Gabrielle ; j'adore la main qui me frappe... j'adore la main qui me condamne à la mort, à la honte et jette mon nom dans l'infamie...

— Mais cette lettre, comment est-elle en votre pouvoir ?

— Rouquin a des amis partout. Il a été prévenu ; moi, je me suis porté garant de son honneur, et, comme on ne peut douter de ma parole, on a mis au panier la dénonciation. Je l'ai

ramassée, j'ai reconnu votre écriture, et la voici... Mais tranquillisez-vous, Gabrielle, votre but est atteint. Votre lettre a déposé un soupçon, un doute, dans l'esprit de certains policiers. Ce doute grandira et deviendra certitude si le vrai nom de l'assassin est découvert, et si l'on reconnaît pour être celui de Sénéchal le cadavre qui est à la Morgue. Eh bien ! Gabrielle, achevez l'œuvre commencée... Je veux que vous me croyiez, Gabrielle, lorsque je vous dis que je vous aime... Je veux que vous me croyiez lorsque je vous dis que je serais heureux de souffrir pour vous... et que je bénirai la main qui m'aura frappé. Achevez votre œuvre, Gabrielle... Allez au Parquet, ou, si vous craignez de vous montrer, si vous redoutez le scandale, écrivez encore, écrivez au juge d'instruction : « L'homme que vous interrogez, et qui prétend s'appeler Gasparin, se nomme Louffard... Il est l'agent de Rouquin ; l'homme assassiné sur le pont d'Asnières s'appelle Sénéchal, et demeurait rue Bleue. » Cela suffira, Gabrielle !

— Et qui vous dit que je ne suis pas prête à le faire ?...

— Je vous en supplie, Gabrielle !

— Etes-vous las de la vie ?

— Je suis fatigué de vivre, et je mourrais heureux si je mourais par vous... Mais hâtez-vous, Gabrielle... Si Rouquin a quelque soupçon, il peut fuir... Et vous ne serez qu'à moitié vengée.

Gabrielle regardait son mari, un peu surprise. Elle ne comprenait plus ce qui se passait dans l'âme de cet homme. Et puis, elle craignait quelque piège.

— Vous avez tort de croire qu'il peut exister en moi quelque compassion pour vous... Dieu me ferait-il dix existences, je les passerais à vous haïr... Je vais écrire au Parquet, à l'instant...

Il courba le front et murmura :

— Oui, sa haine est un brasier ardent que rien n'éteindra...

Elle s'était mise à un petit bureau, et, fiévreusement, elle griffonna quelques lignes, puis elle les tendit à son mari.

— Tenez, dit-elle, est-ce bien cela ?

Il s'était relevé ; il lut et inclina la tête.

— C'est l'arrêt de mort de Rouquin, dit-il, c'est ma condamnation...

Et, comme elle tendait la main pour prendre le papier, il la saisit, la retint de force, et appuya dessus son front brûlant.

— Je vous aimerai toujours, dit-il ; toujours et malgré tout...

— Si vous ne cherchez pas à m'en imposer, si vous ne jouez pas devant moi une comédie infâme, si vous avez des remords de ce que vous avez fait, pourquoi n'allez-vous pas vous livrer vous-même ?... Pourquoi voulez-vous que ce soit moi ?...

— Parce que la mort me serait douce, venant de vous !

Et tout à coup, avec un rire plein d'amertume :

— Je n'ai ni remords, ni repentir, Gabrielle... Je vous aime et je veux vous le prouver... Je vous aime, et je voudrais que vous m'aimiez, ne fût-ce qu'une heure, quand cette heure devrait être la dernière de ma vie... J'espère que vous aurez un

peu de pitié pour celui que vous aurez frappé vous-même, et que votre visage se fera moins indifférent... et que votre regard s'adoucira... Telle est mon espérance, Gabrielle...

— C'est en vain que vous espérez, monsieur.

— Allez donc, Gabrielle, et que le châtiment vienne de vous! Je ne ferai rien pour le retarder, je vous le jure !...

Il sortit lentement, sans se retourner.

Elle resta pensive pendant quelques minutes.

« Cet homme est coupable. En le livrant, lui et son complice, j'empêche d'autres crimes... Je punis les crimes commis... Pourquoi de la pitié ?... En ont-ils eu pour leurs victimes ?... Pourquoi de l'hésitation ? Cet homme qui sort d'ici n'est-il pas un étranger pour moi ?... plus qu'un étranger... un ennemi ?... plus qu'un ennemi... une bête malfaisante et dangereuse ?... Qu'ils meurent tous deux !... »

Elle alla chercher Valentin, qu'aucun geste n'avait trahi pendant cette scène. Il était un peu pâle et avait les sourcils froncés.

— Tu l'as entendu, dit-elle... ai-je à le redouter ?

— Non, car il a dit vrai, il t'aime !... Il a eu des accents auxquels il est impossible de se tromper. Il t'aime...

Gabrielle eut un sourire de triomphe.

— Et il souffre... Crois-tu qu'il souffre ?...

— Oui, dit-il, je comprends qu'il veuille mourir, car sa vie doit être un épouvantable enfer...

— Qu'il meure donc ! dit-elle, froissant dans ses mains la lettre dictée par son mari et qui, en éclairant la justice, devait perdre à la fois Rouquin et le marquis d'Argental.

III

Bontemps n'était pas resté inactif, et, s'il avait pris un fiacre dans l'avenue de Saint-Ouen, c'est qu'il savait que son temps était précieux...

Tout en roulant vers Paris, il s'était mis un bandeau autour du front, car les éraflures profondes qu'il s'était faites en tombant continuaient de saigner ; tranquille, du reste, sur sa propre personne, il songeait à Louffard et à la triste situation où il se trouvait.

— Le patron ne sera pas content ! murmura-t-il.

Il y avait une demi-heure à peu près qu'il était en voiture quand il arriva rue La Fayette. Il avait eu soin de ne pas donner au cocher l'adresse de Rouquin, dans la crainte d'indiquer une piste à la police ; il remonta donc la rue à pied, pendant quelques centaines de mètres et entra ensuite chez Rouquin.

Il pouvait être onze heures du soir à ce moment. Rouquin recevait ses agents à toute heure du jour et de la nuit. Ils frappaient d'une certaine façon. On leur ouvrait immédiatement.

Bontemps fut introduit.

A la vue de cet homme au visage ensanglanté, aux mains écorchées et saignantes, Rouquin pâlit.

Il devina tout de suite une mauvaise nouvelle.

Il fit entrer Bontemps dans son cabinet et s'y enferma avec lui.

Alors, entre les deux hommes, il y eut un court entretien par paroles heurtées et brèves, — les longues explications étant inutiles.

— Qu'est-il arrivé ? L'affaire ?

— A peu près manquée.

— Sénéchal ?

— Mort ; mais le cadavre entre les mains de la police.

— Louffard ?

— Arrêté à Clichy par les agents.

— Et toi ?

— Moi, je me suis jeté à la Seine, du pont d'Asnières, pour ne pas être pincé... je suis écorché au vif...

Rouquin était blême. Il passa la main sur son front, et la retira toute mouillée de sueur.

— Perdus ! murmura-t-il... Serions-nous perdus au moment où il ne nous restait plus qu'un effort à faire ?... Perdus, avec un plan si habile... si audacieux... perdus !...

Puis, tout à coup, essayant de reprendre son sang-froid :

— Raconte-moi ce qui s'est passé... j'ai besoin de tout savoir !

Bontemps se hâta de le mettre au courant.

Il dit que tout allait pour le mieux et que déjà ils croyaient avoir entièrement réussi dans leur crime sans laisser place au moindre soupçon, lorsqu'un hasard qui fait souvent échouer les entreprises les plus hardies et les mieux combinées, les avait cloués, Louffard et lui, sur le pont entre Asnières et Clichy, sans pouvoir avancer, sans pouvoir reculer.

Rouquin écouta le récit de Bontemps, le sourcil froncé.

Quand l'agent eut fini :

— Je ne vous en veux pas, dit-il. Je vois qu'il n'y a rien de votre faute, ni à Louffard, ni à toi... On ne peut rien contre le hasard. Et c'est le hasard qui nous a perdus...

— Le danger est-il donc si certain ?... Les papiers de Louffard sont en règle. On le connaît, au quai de Billy, sous le nom de Gasparin ; qui devinera qu'il s'appelle Louffard ? Il niera, assurément, qu'il était de connivence avec moi... Et moi, on ne me connaît pas... Et puis, supposez que Louffard soit reconnu pour ce qu'il est, votre agent, et récidiviste ; supposez, pour mettre les choses au pire, que je sois pincé, n'êtes-vous pas sûr de nous, maître, et croyez-vous que nous trahirons ?

— J'ai confiance en vous. Je crois que vous ne direz rien.

— Eh bien ?

— Mais si le cadavre est reconnu à la Morgue ?

— Impossible. J'ai enlevé ses papiers...

— Mais sa disparition peut inquiéter ses amis. On passera à la Morgue et, comme il n'est pas défiguré, on le reconnaîtra. C'était là surtout ce que je voulais éviter.

— Maître, vos craintes ne sont pas fondées. Sénéchal reconnu, qu'est-ce que cela prouve ? Qui peut se douter que cet homme est héritier d'une fortune immense ? Et que cette fortune nous travaillons à l'accaparer ? Vous n'êtes point le parent de Sénéchal et vous ne prétendez pas à cet héritage ?

— Ne vois-tu pas que tout cela tient à un fil ?... Cet héritage reviendrait à Norbert. Or, on sait ou l'on apprendrait vite que Norbert et moi nous sommes liés... De là, une piste facile à suivre... La police a l'œil sur moi. Elle me connaît... je le sais... bien que jusqu'à présent elle soit persuadée que je ne m'occupe que d'affaires parfaitement honorables... Mais suppose qu'on éveille son attention à mon endroit... Suppose qu'une dénonciation, par exemple, éclaire la police, ou même, sans l'éclairer entièrement, lui donne un soupçon, c'en est fait de notre tranquillité.

— Soit, mais qui oserait vous dénoncer ?

Rouquin eut un rire éclatant.

— Ceux qui me craignent, dit-il, ou qui, s'étant mesurés avec moi, se sont vus battus.

— Ainsi, fit Bontemps après un silence, si je crois vous comprendre, on nous a trahis, n'est-ce pas ?

— Tu as compris, mais le mot dont tu te sers n'est pas exact. La trahison implique une complicité. Or, la main d'où part le coup n'a jamais été une main amie.

— Eh bien, cette main-là, quel que soit le corps auquel elle appartienne, je la ferai tomber un jour.

— Plus tard, peut-être dans quelque temps, je te l'abandonnerai. Mais, maintenant, elle doit nous être sacrée.

— Pourquoi ?

— Parce que la femme qui nous a dénoncés aura un jour l'héritage tout entier des Bertara...

— Gabrielle ?

— Tu as deviné... J'ai été prévenu par un ami, au cabinet du préfet, de la dénonciation portée contre moi, contre moi seul, car le marquis n'est pas nommé ; on m'a remis un fac-similé de l'écriture et j'ai reconnu l'écriture de Gabrielle... J'ai tout dit au marquis... Grâce à sa haute situation, la lettre a été anéantie... Mais le soupçon, le soupçon demeure... Et si quelque fait le confirme, comme la reconnaissance de Sénéchal ou de Louffard, je suis perdu, Bontemps...

— Alors, c'est bien simple, il n'y a qu'une chose à faire.

— Ah ! tu trouves cela tout simple, toi ? fit Rouquin ricanant.

— Ou plutôt, en disant qu'il n'y a qu'une chose à faire, je me trompe, il y en a deux.

— Et pourrais-je les connaître ?

— La plus pressée, celle à laquelle il faut songer tout de suite, la voici : nous devons tirer Louffard des mains de la police.

— Et l'autre ?

— Il faut enlever Sénéchal de la Morgue...

— En effet, comme tu dis, c'est tout simple, fit Rouquin avec la même ironie.

— Et, reprit Bontemps sans se déconcerter, si je place Sénéchal après Louffard, c'est que, le cadavre enlevé, on craindrait une tentative au Dépôt pour sauver notre ami, et on redoublerait de surveillance... tandis qu'on aurait beau sauver tous les prisonniers de la Souricière, dans la même journée, on ne se doutera jamais d'un projet sur la Morgue, et il n'y aura jamais qu'un gardien de nuit, facile à tuer ou à assommer.

Rouquin était devenu sérieux.

Il réfléchissait.

— J'avais tort de me moquer de toi, Bontemps. Ton avis est bon. C'est évidemment la seule chose à tenter, et qui puisse nous tirer d'embarras... Mais c'est presque tenter l'inexécutable... Louffard sauvé, impossible de remonter jusqu'à moi, d'établir une complicité... C'est le salut pour nous tous... Séné-

chal enlevé de la Morgue avant qu'on le reconnaisse, avant qu'on le photographie, devient le cadavre d'un inconnu qu'on ne retrouvera jamais plus et qui restera un éternel mystère... C'est le salut, c'est la tranquillité...

— Il n'y a pas de temps à perdre...

— Je vais y songer... As-tu quelque projet ?...

— Non.

— C'est bien. Moi, je trouverai...

— S'il y a quelque expédition, en serai-je ?

— Je l'ignore... Pour le moment, va te reposer et soigne-toi. Tu as les mains et la figure dans un triste état, mon pauvre garçon... Tu es un bon serviteur... je suis content de toi...

Il tira de son gousset une pincée de louis et les donna au misérable, qui remercia en balbutiant :

— Demain, tu écriras à la banque Terrenoire que tu es malade et hors d'état de sortir... Tu ne peux te présenter en cet état, cela pourrait éveiller l'attention... Tu diras dans ta lettre que le médecin enverra à la banque un certificat constatant une indisposition grave...

— Diable, fit Bontemps, et le médecin ?

— Ne t'en préoccupe pas. Je m'en charge.

Bontemps prit congé et Rouquin resta seul, marchant à grands pas dans son cabinet. Il était très pâle.

Cet homme, qu'aucun crime ne faisait trembler, et dont le regard cruel ne s'était jamais adouci à aucune pensée tendre, cet homme qui avait bâti, autour de l'héritage du vieux Bertara, tout un échafaudage sanglant... cet homme, dont l'audace ne connaissait pas de bornes, et dont le bonheur, jusque-là, avait égalé l'audace, cet homme n'était plus maître de lui... Il était inquiet.

Il devinait d'instinct que la chance, peut-être, allait se fatiguer de le favoriser...

Il perdait un peu de sa confiance...

Cet échafaudage, il le sentait s'effondrer sous ses pieds, au moment où il en atteignait le faîte...

Et de terribles projets devaient se heurter dans son âme, car de sinistres éclairs luisaient parfois dans ses yeux.

— Ah ! Gabrielle !... Gabrielle !... murmura-t-il... C'est toi qui me portes cette blessure !... J'aurais dû me défier de toi... Tu tremblais jadis... et tu n'as relevé la tête que lorsque tu as compris que ton mari t'aimait et devenait ton esclave... Ah ! malheur à toi si la blessure que tu m'as faite est mortelle ! !... Et malheur à Norbert dont la lâcheté est une trahison ! !...

Il tomba sur un fauteuil et rêva.

Il avait fermé les yeux, mais il ne dormait pas, car de temps en temps ses mains s'agitaient convulsivement... et ses pieds froissaient le tapis avec rage...

C'est que deux autres figures venaient de passer devant lui, comme deux menaces : celle de Lydia, qu'il n'avait point revue ; celle d'André, qui ne voulait pas mourir, qui se débattait contre la mort...

Autant de nuages qui s'amassaient au-dessus de sa tête.

Mais, à chaque fois qu'il entrevoyait dans l'avenir un péril, son visage marquait une ironie suprême ; il se savait fort et il ne craignait rien.

Il ne se coucha pas.

Les projets les plus audacieux roulèrent dans sa tête pendant toute la nuit.

Il s'endormit le matin et se réveilla alors que le soleil déjà chaud inondait son cabinet de travail.

Il passa dans son cabinet de toilette et se plongea la tête dans un bassin plein d'eau froide.

Il était près de huit heures.

Un valet de chambre lui monta les journaux.

Il les parcourut rapidement, sautant tout de suite aux *Nouvelles diverses* et s'assurant qu'aucune feuille n'avait été renseignée, la nuit, sur le drame du pont d'Asnières.

Et aucune, en effet, n'en faisait mention.

L'avis en était arrivé trop tard au Parquet et à la Sûreté pour que les reporters eussent pu être avertis.

— Ce sera pour les journaux du soir... murmura-t-il...

Son valet de chambre entra pour l'habiller.

Nous avons dit que, fils d'un juge de paix de province et ayant fait son droit, avocat et docteur, Rouquin s'était donné une allure de magistrat ; sa figure était encadrée par des favoris ; le menton était rasé ; il ne portait point de moustache.

Il revêtit ce matin-là une redingote noire et un pantalon noir, et jeta sur son bras un ample pardessus, très long et très large, que ne commandait point le grand soleil qui brillait, mais qui sans doute devait être utile à quelque projet secret, car, dans une des poches, il cacha un chapeau de feutre mou, de couleur noire, et dans l'autre il jeta quelques louis et de la menue monnaie.

Puis il prit son chapeau haut de forme, s'assura par un coup d'œil dans une glace que sa sévère toilette n'avait aucune irrégularité et sortit à pied.

Il se sentait les membres engourdis, et il avait besoin d'un peu de mouvement.

Il gagna les grands boulevars, prit le boulevard Sébastopol, longea les quais et se dirigea vers l'église Notre-Dame ; il arriva au pont de l'Archevêché et se dirigea droit vers la Morgue.

Il avait l'air calme et indifférent d'un promeneur qui flâne.

Aucune émotion sur sa figure.

La Morgue était ouverte.

Rouquin y entra sans hésiter, et passa lentement devant le vitrail derrière lequel, sur les larges dalles funèbres, sont étendus les cadavres non réclamés.

Les dalles n'étaient point occupées ce matin-là...

Aucun cadavre à la Morgue.

Rouquin eut un instant d'angoisse terrible.

— Sénéchal a été reconnu et réclamé !

Telle fut sa première pensée ! Telle fut sa première crainte.

Et le front collé contre les sinistres vitres, tremblant, non point parce qu'il voyait là une victime, — mais parce qu'il ne l'y voyait pas, il n'osait sortir...

Enfin, il réfléchit que le crime ayant eu lieu la veille au soir, le cadavre, à cette heure matinale, n'avait pas encore été envoyé par le commissaire de Clichy ; ou bien, s'il était arrivé, comme il fallait que le greffier passât certaines écritures avant de l'exposer, Rouquin pensa que de là sans doute provenait le retard.

Il avait deviné juste.

Le cadavre, comme on sait, avait été expédié dès la première heure par M. Normand. Peut-être ne serait-il pas exposé sur les dalles avant que Louffard eût été confronté avec lui.

Rouquin sortit, alluma un cigare et se promena le long du quai, assez loin de la Morgue, afin de ne pas éveiller l'attention des agents de police en bourgeois qui pouvaient se trouver aux environs du pont de l'Archevêché.

Il y avait à peu près une heure qu'il se promenait ainsi, très préoccupé, en apparence, à regarder, le long des quais, les pêcheurs à la ligne, quand son regard s'arrêta, assez loin de lui, sur une voiture de place.

Pourquoi regardait-il cette voiture plutôt que toute autre ? Avait-elle donc dans son allure quelque chose de particulier et qui l'intéressât ?

Elle ressemblait cependant à toutes les voitures de Paris.

C'était un modeste fiacre à quatre places.

Le seul détail, sans doute, qui, aux yeux de Rouquin, le distinguait des autres, c'est que le cocher n'était pas seul sur son siège ; un homme, coiffé d'un chapeau haut de forme, était auprès de lui, les bras croisés.

— Le voici ! murmura Rouquin.

Il abandonna un groupe de pêcheurs avec lesquels il avait lié conversation depuis cinq minutes et se dirigea vers cette voiture qu'il frôla au bord du trottoir, quand elle passa.

Il avait eu le temps de jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— Louffard, je m'en doutais.

C'était, en effet, son agent.

Dans la voiture était un juge d'instruction, son greffier, puis, en face, Louffard et un homme du service de la Sûreté ; le compagnon du cocher, sur le siège, était un autre policier...

Rouquin rétrograda.

Le fiacre, pris dans un embarras de voitures, fut retardé ; il arriva avant lui aux marches de la Morgue.

Le juge d'instruction et le greffier descendirent.

Puis ce fut Louffard, que le policier tenait par le cabriolet serré étoitement autour du poignet.

Louffard, en descendant, avait lancé un rapide regard autour de lui et n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

Son visage s'éclaira. Un espoir renaissait en lui.

Un homme était là près de lui, qui le regardait, qui allumait un second cigare, et il avait reconnu Rouquin.

L'agent avait surpris le tressaillement et s'était retourné brusquement ; mais, à la vue de cet homme vêtu de noir, distingué, ayant l'air d'un magistrat, il n'eut aucun soupçon et même Rouquin l'ayant regardé d'un air hautain, l'agent esquissa un vague geste comme pour le saluer.

Du monde s'était amassé autour du fiacre. Louffard venait d'entrer dans la Morgue. Rouquin s'éloigna tranquillement.

Il faisait une matinée superbe ; l'orage de la veille, pendant lequel le pauvre Sénéchal avait été assassiné, avait rafraîchi l'atmosphère ; le soleil resplendissait dans un ciel admirablement pur ; Paris semblait avoir une parure de fête.

De la Morgue au Palais de Justice, il n'y a pas loin, et cependant Rouquin mit plus d'une demi-heure à faire le trajet ; son cigare terminé, il en rallumait un autre.

Il trouvait la matinée belle et la promenade lui plaisait.

Sur le boulevard du Palais, il se mit à la terrasse d'un petit café et demanda une absinthe. Et là, il attendit.

L'horloge du Palais de Justice marquait onze heures.

« Ils ne tarderont pas à revenir, » se dit-il.

La voiture ramenant Louffard au Dépôt repassa, en effet, quelques minutes après ; elle s'arrêta devant un couloir, et là, descendirent le juge et son greffier ; le fiacre fila ensuite et retourna à gauche sur le quai de l'Horloge.

Rouquin l'avait suivi de loin.

Louffard descendit et rentra au Dépôt entre les agents.

« Il a dû être interrogé ce matin, une première fois, par le juge d'instruction, se dit Rouquin. Il vient d'être confronté. Le juge va déjeuner et reviendra à deux heures. A deux heures, il est possible qu'on interroge Louffard de nouveau. Du reste, j'essayerai de le savoir. Il est onze heures un quart. J'ai près de trois heures devant moi. Je vais faire comme le juge et aller déjeuner. Après, il s'agira de tirer Louffard de ce mauvais pas. »

Et, passant les ponts, il s'arrêta, quai des Grands-Augustins, dans un restaurant. Il se fit servir en cabinet particulier.

Après avoir déjeuné copieusement, il revint au Palais de Justice.

Il avait saisi dans la matinée un renseignement qui allait lui être précieux pour ce qu'il tenterait.

Il avait reconnu le juge d'instruction, M. de Vaubernier, chargé de l'affaire.

Il savait que le cabinet du juge était situé au deuxième étage du Palais.

Maintenant, il lui importait d'apprendre si Louffard serait interrogé dans l'après-midi.

Cela lui était nécessaire pour l'exécution du plan qu'il avait conçu.

Afin que nos lecteurs puissent se faire une idée bien exacte de la scène qui va suivre, nous devons décrire les lieux où elle se passera...

Tous les Parisiens connaissent le Dépôt. Nous n'en ferons pas la description, qui ne serait d'aucune utilité pour notre action ; nous expliquerons seulement comment les prévenus y sont amenés et dans quelles conditions ils y sont gardés.

Le prisonnier inculpé d'un crime est mis à la disposition d'un juge commis par le parquet pour suivre l'enquête. Il est interrogé aussitôt ; un ordre du juge l'envoie prendre au Dépôt ; là, le prisonnier est confié à un garde, s'il n'est pas dangereux ; parfois à deux gardes s'il est à craindre qu'il n'essaye de résister.

Il traverse, ainsi accompagné, la cour du Dépôt, la cour de la Sainte-Chapelle et, par d'étroits escaliers où le public n'entre pas, il est conduit jusqu'au cabinet du juge dans le Palais.

Le soir ou le lendemain, l'inculpé, après les premiers interrogatoires, est écroué à Mazas, mais toujours à la disposition du juge ; celui-ci, lorsqu'il a besoin, sur un indice nouveau, ou pour un supplément d'enquête, d'interroger le prisonnier, le fait revenir au Dépôt, où il est alors incarcéré dans une partie du Palais appelée la Souricière, dont l'entrée est située juste en face du petit escalier des prévenus, dont nous parlions tout à l'heure.

Un étroit couloir, gardé par un fonctionnaire, sépare la Souricière de cet escalier.

L'escalier est obscur et la plupart du temps, même au milieu du jour, en été, les becs de gaz sont allumés.

D'étage en étage, l'escalier tourne devant une porte vitrée s'ouvrant sur un large couloir où attendent les témoins convoqués, assis sur un banc de bois cloué au mur.

Les cabinets des juges donnent sur des couloirs, mais non directement ils en sont séparés par une sorte d'antichambre où est amené le prévenu, toujours sous la surveillance du garde.

Quant aux couloirs eux-mêmes, ils sont livrés au public, qui entre et sort librement, et ils communiquent d'un côté avec le Palais de Justice et le boulevard du Palais, de l'autre avec la préfecture et le quai des Orfèvres.

Il n'y a là aucun garde, si ce n'est, le traversant parfois, ceux qui amènent ou reconduisent les prisonniers.

Quant au garçon de bureau installé au milieu, il est là pour répondre au public qui a besoin de renseignements ; il est indifférent à ce qui se passe, et, quand il ne lit pas son journal, il aime assez à faire une sieste, pendant les lourds après-midi d'été

Les portes qui, à chaque étage, donnent accès de l'escalier de la Souricière dans le couloir sont généralement fermées, mais elles restent ouvertes, après le passage du prisonnier, amené chez le juge, et en attendant son retour.

Souvent, nous l'avons constaté nous-même, elles restent ouvertes avant comme après.

Il se passe peu d'années sans qu'une tentative d'évasion, et parfois la tentative est heureuse, ne se fasse dans les couloirs, les escaliers, ou pendant le court trajet du Palais au Dépôt.

Rouquin connaissait parfaitement le Palais et ses moindres recoins, et il avait rêvé un audacieux projet d'évasion pour lequel il fallait du sang-froid, du coup d'œil et l'entière possession de soi-même.

Si Louffard restait entre les mains de la police un jour de plus, Rouquin n'était plus en sûreté ; et le hardi coquin n'avait pas hésité à aventurer sa liberté déjà compromise, contre la chance de sauver son complice, c'est-à-dire de se sauver lui-même.

Il jouait quitte ou double... il le savait... c'est pourquoi il n'avait pas voulu confier à un autre le soin de cette entreprise.

Il était venu sans armes. Ni poignard, ni revolver. Mais il était d'une force inouïe. Ses doigts étaient durs comme de l'acier.

Il avait foi dans sa force.

Nous allons voir maintenant quel était son projet, et ce qu'il en advint.

Comme Louffard était au Dépôt, et non encore à la Souricière, il était facile à Rouquin de guetter sa sortie, car le prisonnier devait forcément traverser la cour de la Sainte-Chapelle, et celle-ci est livrée au public.

Toute la journée, des hommes, des femmes, des enfants ne cessent d'entrer là ou d'en sortir ; un passant de plus ou de moins, un curieux, un flâneur, ne devait exciter l'attention, ni du garde de la Souricière, ni du garde en faction au couloir qui donne sur le boulevard du Palais.

Rouquin, ayant toujours son vaste manteau sur un bras, entra donc et fit trois ou quatre fois le tour de la cour ; ayant rencontré des gardes inoccupés, il lia conversation avec eux, en se donnant un accent anglais et leur demanda des renseignements sur le Dépôt et la Conciergerie.

Puis, par l'escalier du public, il monta au Palais.

Il entra dans la galerie du premier étage.

Elle était vide. Seul, le garçon était à son bureau.

Rouquin alla s'asseoir sur le banc, juste en face de la porte vitrée derrière laquelle tournait l'escalier de la Souricière, éclairé par un bec de gaz.

Le cabinet de M. de Vaubernier, le juge, étant situé au deuxième étage, et Rouquin le savait, Louffard devait passer derrière cette porte, si le juge le mandait dans l'après-midi pour continuer son interrogatoire.

Rouquin paraissait très absorbé.

C'est qu'il se disait que peut-être Louffard ne serait plus interrogé de la journée, ni le lendemain, ni le surlendemain, ce qui était possible, en somme, si le juge avait besoin que l'enquête de la police fût poussée plus activement.

Et il perdait alors toute chance de le sauver.

Et chacune de ces chances, qu'il perdait ainsi, se retournait contre lui...

Qui sait même si Louffard, un cheval de retour, comme disent les agents de la Sûreté, qui sait si Louffard n'avait pas

été démasqué, le matin même de son arrestation, lorsque les inspecteurs de police viennent passer la visite de tous les prisonniers de la nuit, scrutant ces physionomies du vice, du vol, du vagabondage ou du crime ?...

Il fut tiré brusquement de ses réflexions.

Quelqu'un lui demandait, tout près de lui :

— Eh ! monsieur, il y a longtemps que vous êtes là ? Qu'est-ce que vous attendez ?

Rouquin, surpris, leva la tête, c'était le garçon de bureau.

Il somnolait tout à l'heure sur sa chaise : il venait de se réveiller et s'était approché de Rouquin, en s'étirant les bras.

Mais, avant même qu'il eût trouvé une réponse, il vit passer trois hommes derrière cette porte vitrée sur laquelle son regard s'arrêtait obstinément depuis une heure.

Deux de ces hommes étaient des gardes.

L'autre était Louffard, tenu par le cabriolet, marchant la tête basse, paraissant très fatigué et comme brisé.

Il se laissait conduire.

Il n'aperçut pas Rouquin.

Alors, celui-ci songea qu'il fallait répondre.

Le garçon de bureau, impatienté, lui facilita sa réponse.

— Avez-vous une lettre de convocation ?

— Oui, justement, fit Rouquin, prenant un air naïf.

— Vous l'avez sur vous ?... Donnez-la-moi...

— Ah ! voilà, c'est que... Je me rappelle bien que sur la lettre, en bas, il y a qu'il faut la rapporter, mais je l'ai oubliée...

— Ça ne fait rien. C'est pour quel juge ?

— M. de Vaubernier..

— M. de Vaubernier ? Eh bien, vous auriez attendu longtemps. Ce n'est pas ici. Le cabinet de M. de Vaubernier est au deuxième étage. Pour quelle heure, votre convocation ?

— Pour deux heures.

— Et il en est trois. Dépêchez-vous.

Rouquin remercia et sortit de la galerie, puis, sur le point de monter au second, il s'arrêta.

Une idée lui avait traversé le cerveau. Par les couloirs, il était facile de gagner les chambres civiles ou correctionnelles.

Il savait également où les avocats, lorsqu'ils arrivaient, déposaient leurs vêtements pour revêtir leur robe ; il fut, un instant après, dans la salle des Pas-Perdus...

Un quart d'heure après, dans le couloir des juges d'instruction, au deuxième étage, entrait Rouquin vêtu d'une robe d'avocat, coiffé de la toque.

Sa figure pâle et maigre, ses lèvres et son menton rasés allaient bien avec le déguisement.

Il avait laissé au vestiaire des avocats son chapeau haut de forme, mais il avait gardé le manteau avec lequel il s'entêtait à se promener depuis le matin.

Il entra délibérément en homme qui se trouvait chez lui, chantonnant même je ne sais quelle bribe de chanson entre les dents, et se dirigea droit vers le garçon de bureau.

— M. de Vaubernier est occupé ?

— Oui, monsieur. Il a un interrogatoire.

Rouquin eut un geste d'impatience et fit claquer ses doigts.

— Sapristi, et moi qui voulais lui parler.

— Si monsieur veut me donner sa carte, je la ferai passer à M. le juge... M. de Vaubernier vous dira lui-même si l'interrogatoire doit être long.

Rouquin fit un mouvement comme pour prendre sa carte, puis eut l'air de changer de résolution.

— Tout à l'heure, dit-il, j'attendrai bien cinq minutes.

Il jeta son manteau sur un banc et se promena de long en large dans le couloir, les mains derrière le dos.

Soudain il se frappa le front, comme s'il venait de se rappeler quelque chose d'important.

Il s'assit sur le banc, tira un calepin de sa poche, écrivit quelques lignes au crayon, emprunta une enveloppe au garçon de bureau, cacheta et mit l'adresse.

C'était une adresse quelconque, du premier nom qui lui était passé par la tête, faubourg Saint-Martin, 81.

— Tenez, dit-il au garçon, voici une lettre que je voudrais envoyer tout de suite. Ne pourriez-vous descendre et la remettre à un commissionnaire ? Vous lui donnerez ce que vous voudrez. Voilà cent sous. Vous garderez le reste...

— Oh ! c'est facile, dit le garçon qui prit la lettre.

Il y eut un éclair de joie sur le visage de Rouquin. Le garçon était déjà parti. Il revint.

— Si, par hasard, on me demandait, vous expliqueriez, n'est-ce pas ?... C'est en dehors de mon service, ce que je fais là !...

— Tranquillisez-vous !

Le garçon repartit, en courant, dégringolant l'escalier quatre à quatre.

Rouquin était de plus en plus pâle.

Ses lèvres minces n'apparaissaient plus, sur sa figure, que comme un trait presque invisible, tant elles étaient blanches.

Il sentait que le moment décisif approchait...

Le cœur ne lui manquait pas... Il était brave...

Il entra dans le vestibule attenant au cabinet de M. de Vaubernier.

Là se tenait un garde.

L'autre se trouvait dans le cabinet, et l'on entendait de temps en temps, lorsqu'il se penchait, crier le dos de sa chaise, appuyée contre la porte, pour prévenir toute tentative d'évasion.

Rouquin s'approcha du garde, et d'une voix brève, où il n'y avait déjà plus trace d'émotion :

— Mon ami, je voudrais voir M. de Vaubernier... dont je suis l'ami... Savez-vous si l'interrogatoire durera encore longtemps...

Le garde s'était levé poliment et avait salué.

— Ma foi, monsieur, je ne pourrais pas vous donner la certitude ; nous autres, nous ne sommes pas renseignés là-dessus... Cependant, tout à l'heure, mon camarade ayant entr'ouvert la porte pour appeler le garçon, j'ai entendu M. de Vaubernier qui disait au prévenu : « Avant de vous renvoyer, encore un

mot, Gasparin. » Cela prouve qu'il n'en a plus pour longtemps.

— En effet ; merci, mon ami !

Rouquin s'en alla. Le garde salua derechef et se rassit.

Le garçon n'était pas revenu, mais des gens étaient là, qui venaient d'arriver et causaient bas, serrés les uns contre les autres, sur le banc, près de l'entrée.

Rouquin les vit d'un coup d'œil.

Ils lui étaient tous inconnus.

Près de lui était la porte donnant accès sur l'escalier de la Souricière ; là, comme au premier étage, un bec de gaz brûlait.

La porte était entr'ouverte.

Les gardes ne devaient la refermer qu'en emmenant Louffard.

Rouquin n'eut pas une hésitation.

Si le garçon rentrait, il lui serait impossible de gagner l'escalier. Il s'y jeta résolument.

En passant, il éteignit le bec de gaz.

L'escalier fut plongé dans une obscurité pareille à la nuit.

Il descendit jusqu'à l'étage inférieur ; mais là, pour éteindre aussi le gaz, il fallait passer devant la porte vitrée.

On l'aurait vu du couloir où se pressaient en ce moment des hommes et des femmes.

Il n'osa.

Il s'accroupit sur une des marches, dans l'ombre, pareil à une bête fauve qui guette sa proie, et il attendit.

Il n'attendit pas longtemps.

Depuis qu'il était là, jouant pour ainsi dire sa vie sur un coup de dés, son cœur battait à rompre sa poitrine, si violemment qu'il entendait les pulsations, mais, tout à coup, le cœur ne battit plus.

Du bruit, au-dessus de lui, s'était fait à la porte vitrée.

Et une voix qu'il reconnut, pour être celle du garde auquel il s'était adressé, parvint jusqu'à lui.

Elle disait :

— Tiens ! qui diable a eu d'idée d'éteindre le bec de gaz ?

Et de lourds pas descendirent l'escalier.

Alors Rouquin se leva lentement et remonta, sans se cacher, au contraire, recommençant à fredonner, comme tout à l'heure, un bout de refrain entre les dents.

Les gardes n'avaient pas l'habitude de rencontrer du monde dans cet escalier qu'ils savaient défendu au public. Ils s'arrêtèrent donc instinctivement, pour laisser approcher celui qui chantait.

Louffard avait reconnu la voix de son patron et l'air bizarre que Rouquin chantait parfois quand il était préoccupé par quelque affaire grave.

Il eut assez de puissance sur lui-même pour ne point paraître ému. Et, bien qu'il n'eût fait aucun geste, il sentit toutefois se resserrer, autour de son poignet, la corde cruelle, coupante comme une lame de couteau, du cabriolet.

— Pardon, messieurs, dit Rouquin passant près d'eux.

Le garde reconnut son interlocuteur et dit, rassuré :

— N'est-ce pas vous qui demandiez à parler à M. de Vaubernier tout à lheure ?

— Parfaitement.

— M. de Vaubernier est libre.

— Je vous remercie... Je cours le rejoindre.

L'escalier était très étroit. Les gardes furent obligés de se ranger pour le laisser monter, puis eux-mêmes descendirent.

Derrière eux, soudain, Rouquin s'arrêta.

Les gardes, sans défiance, lui tournaient le dos. Celui qui tenait Louffard était le plus près. Alors, toute l'allure de Rouquin changea. Ses épaules semblèrent s'élargir, ses bras se gonfler sous la tension énorme des muscles. Son poing fermé s'abattit, avec la force d'un maillet de plomb, sur la nuque du garde qui, lâchant son prisonnier, s'écroula assommé, privé de connaissance, sans même pousser un soupir.

L'autre tira son sabre et voulut appeler à l'aide.

Mais la lame n'était pas à moitié sortie du fourreau, le cri n'était pas à ses lèvres, que les deux mains de Louffard, les deux mains de Rouquin se refermaient sur sa gorge.

Si rapide que soit ce récit, le drame avait été plus rapide encore. Les deux gardes gisaient côte à côte, ne bougeant pas.

Alors, entre les deux complices, il y eut une scène muette.

Rouquin jeta sur les épaules de Louffard le grand manteau qui lui encombrait le bras et qui, pendant cette courte lutte, était tombé et avait été piétiné.

Il le coiffa du chapeau mou resté dans l'une des poches.

Car Louffard était tête nue.

En outre, comme il portait un paletot clair à boutons de métal, puisqu'il était en cocher, on l'eût trop facilement remarqué, ce costume le désignant à l'attention des sentinelles qui l'avaient vu passer.

Louffard haussa le col du manteau, rabattit le chapeau sur son front ; il courait la chance de n'être point reconnu.

— Remontons, dit Rouquin.

La clé de la porte vitrée était entre les mains d'un garde qui ne l'avait pas lâchée. Rouquin l'arracha brutalement. Le garde fit un mouvement. Il revenait à la vie.

— Il n'est que temps, dit Louffard dont les dents claquaient.

Rouquin ouvrit la porte. Ils jouaient de bonheur. Le couloir était empli de public. Ils se mêlèrent à la foule. Le garçon de bureau, qui venait de rentrer, ne les vit pas. Deux ou trois personnes se tenaient devant sa table et lui masquaient l'escalier de la Souricière.

Les deux complices sortirent et prirent le grand escalier.

— File en avant, dit Rouquin, et dépêche-toi... Prends une voiture... tu as de l'argent dans les poches du manteau...

— Et vous ?

Rouquin haussa dédaigneusement les épaules.

— Ne t'inquiète pas de moi. Je me tirerai d'affaire tout seul. Avant de sortir du Palais, il faut que je me débarrasse de cette robe et de cette toque d'avocat... Allons, va-t'en...

— O maître, vous m'avez sauvé la vie...

— Ta vie est à moi. J'ai sauvé ce qui m'appartient.

Louffard descendit, se croisant avec des gens affairés qui allaient et venaient. Personne ne fit attention à lui.

Quand il fut sur le boulevard, il ne retint pas un large soupir de soulagement.

Il avait les mains fourrées dans les poches du pardessus. Il sentit des cigares. Il en tira un et en coupa le bout avec les dents.

Il n'avait pas d'allumettes, mais il avisa un monsieur, devant lui, qui fumait, près d'un factionnaire !...

Il s'approcha poliment, mit la main à son chapeau, et demanda du feu.

Après quoi, ayant remercié, il s'éloigna, tirant force bouffées, et se dandinant avec coquetterie. Louffard était sauvé.

Rouquin, lui, ne perdait pas de temps.

Il n'y avait pas cinq minutes que son agent était hors de danger, que, coiffé de son chapeau haut de forme, serré dans sa redingote noire, il descendait lentement le grand escalier du Palais.

Seulement, la chance, qui l'avait favorisé jusque-là, sembla l'abandonner.

Comme il mettait le pied sur le boulevard, un grand tumulte se fit auprès de la porte qui conduit à la Sainte-Chapelle.

Voici ce qui venait de se passer.

Un des gardes, évanouis dans l'escalier, avait repris connaissance, et avait appelé à son secours.

Le factionnaire, posté au bas, près de la Souricière, avait entendu les plaintes et averti le poste.

On était accouru, on avait trouvé les deux hommes, dont l'un essayait de se relever et dont l'autre semblait mort. On les avait descendus tous les deux dans la cour et l'on était allé chercher le médecin.

Mais le garde se remettait vite, et, en même temps qu'il recouvrait ses forces, la colère se peignait sur ses traits. Il avait été joué. Le prisonnier s'était évadé.

Alors, furieux, il s'était élancé, chancelant encore, vers le boulevard, entouré de ses camarades, gesticulant et criant :

— Ah ! les gredins... mais je les attraperai, ou je serai déshonoré... Il me les faut l'un ou l'autre...

C'était à ce moment que Rouquin sortait.

Il comprit tout d'un coup d'œil. Un frisson lui courut entre les épaules.

Cependant, il ne hâta point le pas. Lentement, il descendit le boulevard de la Seine et se dirigea vers le quai du Marché-Neuf.

Au moment où il tournait le coin de ce quai, il entendit derrière lui un grand cri, aigu, qui domina un instant le roulement des voitures, le cri des marchands des quatre-saisons, le bruit de tonnerre des omnibus.

— C'est lui ! c'est lui !... Je le vois !... Je le vois !

Toute ruse devenait inutile, on l'avait découvert.

Il fallait se laisser prendre ou fuir, fuir ouvertement, fuir à quatre heures de l'après-midi, en plein été, au grand soleil... fuir dans Paris, alors que cinq minutes suffiraient pour ameuter derrière lui cinq cents hommes qui le poursuivraient, le traqueraient comme une bête fauve et finalement le prendraient.

La lutte était impossible.

Ah ! s'il avait fait nuit !... Par des rues détournées, il eût échappé peut-être...

Mais se rendre ainsi, sans un dernier effort, lui Rouquin, dont la puissance servie par une intelligence hors ligne, égalait presque celle de la police elle-même, se rendre, sans un suprême combat, c'est-à-dire se perdre... le pouvait-il ?

— C'est lui ! c'est lui !... criait-on. Arrêtez-le !... Arrêtez-le !... C'est un voleur !.. c'est un assassin !...

Ce dernier mot cingla Rouquin comme eût fait un coup de fouet. Il s'élança le long du quai, courant avec une rapidité vertigineuse, affolé, sentant la terre se dérober sous ses pieds...

Des fiacres étaient alignés le long de la chaussée.

Un cocher dit :

— Mâtin, en voilà un qui a de bonnes jambes. Ça n'est pas après sa belle-mère qu'il court comme ça, bien sûr !...

Rouquin eut envie de sauter dans un fiacre ; c'eût été le salut ; mais il était trop tard. Ceux qui le poursuivaient, des agents, des gardes, des passants ramassés en chemin, débouchaient sur le quai à leur tour, et, en l'apercevant, recommencèrent à crier en faisant de grands gestes...

Rouquin arrivait sur le parvis de Notre-Dame. La chaleur était accablante et le soleil si brillant, que la place était déserte. Deux ou trois personnes seulement, à l'autre bout, vers l'église.

Tout en courant, Rouquin se disait :

« Si je pouvais gagner les petites ruelles derrière Notre-Dame, je serais sauvé... »

Il y a là encore, en effet, et il y avait surtout, à cette époque, un dédale de rues étroites et sombres, s'entremêlant et s'entrecroisant, véritable labyrinthe du vieux Paris où il eût été plus facile, même à cette heure-là, de dépister les gardes, à moins d'une fâcheuse aventure.

Il s'élança résolument sur la place.

Il était à l'autre bout, ayant gardé son avance, quand il arriva près de la rue Chanoinesse.

Mais là il faillit être pris.

Un des cochers du quai du Marché-Neuf avait sauté sur son siège, et, fouettant son cheval à tour de bras, avait eu l'idée de le poursuivre à fond de train.

Sur le parvis de Notre-Dame, il ne craignait pas les embarras de voiture et cette poursuite était possible.

Le fiacre faillit écraser Rouquin. Celui-ci comprit.

— Mille francs si tu me sauves, dit le misérable, haletant.

— Ma foi non, fit le brave homme, j'aime mieux t'arc-pincer.

Et il se disposait à descendre. Rouquin lança un coup de pied dans le ventre du cheval qui prit le mors aux dents. Le malheureux n'eut pas le temps de reprendre l'équilibre et glissa.

Sa tête porta sur le pavé pendant que les roues passaient sur ses jambes.

Rouquin avait maintenant dix personnes autour de lui, qui s'étaient précipitées vers le cocher.

Mais son action avait été si rapide qu'on ne le soupçonnait pas d'être l'auteur de l'accident.

Des cris se rapprochaient ; on entendait le formidable tumulte d'une foule qui accourait...

Si Rouquin s'enfuyait, il allait être poursuivi par une partie de ceux qui l'entouraient et sur lesquels il n'aurait point d'avance...

Il avisa un corridor noir et humide, et s'y jeta au hasard, entrant là comme chez lui.

Dans la plupart des maisons de la rue Chanoinesse, de la rue des Chantres, et des autres petites rues de la Cité, il n'y a point de concierges.

Personne ne demanda à Rouquin ni où il allait ni ce qu'il voulait.

Les cris se rapprochaient encore ; le tumulte augmentait.

C'était d'en bas, de la maison, maintenant, que venait tout ce bruit... Gardes et fugitif allaient se rejoindre.

Le couloir où était entré Rouquin aboutissait à une cour très encombrée de morceaux de meubles, de loques, de caisses d'emballage, de vieux vêtements et d'une multitude d'objets très disparates indiquant les professions et les industries les plus diverses.

Rouquin avisa un escalier dans le fond de la cour.

Il y en avait trois ou quatre ; il choisit le premier venu, ou plutôt il ne choisit pas.

Il fuyait devant lui, au hasard, ne voyant plus clair, pour ainsi dire, les dents serrées, l'œil sinistre, regrettant à cette heure-là, peut-être, de n'avoir point d'armes.

Les maisons de la rue Chanoinesse, comme celles de la rue des Chantres et de la rue Massillon, ne sont point très hautes.

Arrivé au troisième étage, il fut obligé de s'arrêter.

L'escalier finissait là.

Pourtant, dans un coin sombre, il aperçut une échelle, clouée au bas sur le parquet, en haut, à une sorte de soupente et par laquelle on grimpait aux combles.

Il n'avait rencontré personne dans la maison ; tous les locataires, préoccupés par les cris furieux entendus de la rue, étaient à leurs fenêtres, cherchant à voir, ce qui se passait au dehors sans s'occuper de ce qui se passait à l'intérieur.

Il put donc respirer à l'aise pendant quelques minutes.

En bas, les gardes, ayant perdu la piste, s'étaient informés auprès des gens qui soignaient et emportaient le cocher évanoui et leur avaient donné le signalement de Rouquin.

Ce signalement rappela à plusieurs l'homme qui venait de

disparaître par le couloir avec une allure suspecte, et l'on désigna la maison aux agents.

Rouquin entendit distinctement les cris :

— Il est là ! Il se cache dans cette maison !...

Et aussitôt des pas précipités ébranlèrent l'escalier.

— Allons, ça se gâte ! murmura-t-il. Ah ! comme je payerais cher une arme quelconque !

Mais chaque minute était précieuse.

Chaque minute le rapprochait de la prison, du bagne, de l'échafaud.

Il escalada l'échelle, sauta dans les combles...

Sa main puissante sembla, d'un gigantesque effort, déraciner l'échelle du parquet.

Il la tira à lui.

La soupente, n'ayant point de trappe, resta béante.

C'était un nouveau répit, le temps, pour ceux qui le poursuivaient, de redescendre chercher une échelle, car l'escalade n'était pas possible.

Il examina d'un coup d'œil le réduit où il se trouvait.

C'était une sorte de grenier, avec des bottes de paille, quelques ruines de meubles, des ustensiles de cuisine hors d'usage, des planches, un établi de menuisier, etc.

Il prenait jour par une lucarne sur le toit.

La lucarne était à peine assez large pour y laisser passer un homme.

Rouquin songea tout de suite à s'enfuir de ce côté-là.

Mais voulant retarder, autant que possible, la poursuite des gardes, il traîna sur le trou, des planches, puis des meubles, puis le lourd établi de menuisier...

Au-dessous de lui il entendait des menaces et des vociférations.

Les agents arrivaient, avec des locataires de la maison, pour les guider.

Ils venaient de deviner que Rouquin était au grenier.

L'échelle manquait, il était visible qu'on l'avait arrachée du plancher où étaient encore les traces des clous.

Puis Rouquin ne se gênait pas pour traîner les planches et les meubles au-dessus d'eux.

— Il est là, criait-on, il est là... L'entendez-vous ?

En bouchant l'ouverture, Rouquin avait été bien inspiré, car des agents se faisaient la courte échelle et, sans la résistance des vieux meubles, ils eussent à coup sûr escaladé le grenier.

Deux ou trois étaient redescendus vivement.

— Ils vont revenir avec une échelle ! se dit Rouquin.

Avec une intuition merveilleuse, que l'on acquiert surtout dans les dangers terribles comme celui qu'il courait, il se rendait très bien compte de tout ce qu'on faisait, en dessous.

Il calcula que, le temps de descendre, de remonter, d'enlever sa barricade improvisée, il avait cinq ou six minutes devant lui...

Cela lui rendit quelque espoir...

S'enlevant par la force des poignets, il se coula par la lu-

carne sur le toit, où il s'aplatit, et, rampant sur le ventre, il s'éloigna cherchant à gagner la maison voisine...

Il reprit haleine quand il y fut.

Son œil perçant erra un instant par des maisons plus hautes...

Là-bas, non loin, il apercevait un grand espace vide, c'était la place du Parvis qu'il avait traversée tout à l'heure ; à sa gauche, c'était l'église Notre-Dame.

Les maisons plus élevées étaient, de l'autre côté de la Seine, sur la rive... Si, de là, quelque curieux le voyait, il ne pouvait soupçonner ni que Rouquin se cachait, ni qu'on le poursuivait.

La maison sur laquelle il s'était réfugié avait des petits appartements sous les toits, prenant jour par des fenêtres en tabatière.

Quelques-unes de celles-ci étaient fermées ; d'autres entr'ouvertes, mais closes par des rideaux épais, car le soleil dardait en ce moment des rayons aveuglants.

La chaleur était presque insupportable ; Rouquin continuait d'être très pâle et pourtant de grosses gouttes de sueur inondaient son vsage, lui voilaient parfois les yeux et roulaient dans son cou.

Les murmures de la foule arrivaient moins distincts à son oreille...

On travaillait sans doute à débarrasser la soupente, de l'amoncellement de planches qu'il avait jeté dessus.

Toujours rampant, sans bruit, il avisa une fenêtre entr'ouverte, se glissa jusqu'à elle, colla sa figure contre le toit et écouta.

Il n'entendit rien. La chambre semblait déserte.

Cela l'enhardit un peu.

Il s'avança de quelques lignes, essaya de regarder : un rideau de serge verte l'empêcha de voir ; alors il passa la main dans l'entre-bâillement, écarta le rideau.

Son œil plongea dans l'intérieur.

C'était une sorte de petit cabinet de travail, avec un bureau et quelques livres sur des rayons.

Un crucifix, en face de lui, était accroché à la muraille, couverte d'un papier blanc très simple, très propre.

Il n'y avait là personne.

Mais, à gauche du cabinet, une porte était entr'ouverte.

Là, peut-être, derrière cette porte, se tenait le logement du locataire.

Au moindre bruit, il pouvait accourir : à la vue de cet homme tombant chez lui, effaré, pâle, les vêtements souillés de poussière, la tête nue, épouvanté et épouvantable, il pouvait s'effrayer et donner l'alarme.

Cependant Rouquin n'hésita pas.

Il traversait une de ces crises suprêmes où chaque seconde d'hésitation peut causer la mort.

Son bras s'allongea sous la fenêtre, décrocha la barre de fer qui la tenait, la fenêtre s'ouvrit toute grande et Rouquin glissa.

Son premier soin fut de refermer la fenêtre.

L'espérance qu'il entrevoyait tout à l'heure devenait plus réelle... le salut était possible... il respira...

Dans la chambre voisine, aucun bruit ; il pousse la porte et entre brusquement : la chambre est vide, comme le cabinet ; elle est pauvrement meublée, mais toujours la même propreté minutieuse : un lit en fer, une commode, une table-toilette, quelques chaises de paille, et c'est tout.

Un grand placard est ouvert, dans le fond ; des vêtements y sont suspendus ; Rouquin s'en approche ; ce sont des vêtements noirs, des vêtements d'ecclésiastique...

Le locataire du petit appartement est un prêtre.

Sur la table de la cheminée est un bréviaire ; un chapelet est accroché à un clou près du lit, au-dessous d'une image de sainteté ; il y a un bénitier près de la porte, avec des branchettes de buis passées par-dessous.

Rouquin forme tout de suite un projet.

Il se déshabille, jette sa redingote qu'il cache sous le lit, puis, dans la table de nuit, cherche et trouve un rasoir...

Devant la petite glace pendue près de la fenêtre, il se rase, et en quelques coups fait tomber ses favoris...

Maintenant il a le visage sans un poil de barbe...

Il passe une soutane ; elle est, heureusement, à peu près de sa taille, un peu courte peut-être ; mais son pantalon est noir ; on ne remarquera rien.

Dans le placard encore, il trouve un chapeau dont il se coiffe.

Dans la commode, une barrette qu'il passe à son cou.

Il prend le bréviaire, le met sous son bras, et va pour ouvrir la porte...

Elle est fermée !

Et c'est la seule porte du logement...

Il ne se décourage pas, il saisit les pincettes, les glisse sous la gâchette de la serrure et la fait sauter...

La porte s'ouvre... Il est libre...

Avant de sortir, il revient au miroir et se regarde...

Ce n'est point coquetterie, ce n'est point curiosité banale, il veut s'assurer du changement de toute sa personne...

Il est méconnaissable...

Alors, il descend lentement, le bréviaire sous le bras...

Des locataires montent, le saluent... ne sont point étonnés.

Il y a des prêtres dans la maison... et les prêtres se rendent de fréquentes visites... on rencontre tous les jours des figures nouvelles dans l'escalier.

Ils saluent, et il répond, baissant la tête en même temps qu'il soulève son chapeau, afin qu'on ne puisse voir qu'il n'est pas tonsuré. Enfin, le voici dans la rue Chanoinesse...

La rue est encombrée de curieux, de gardes, de sergents de ville, d'agents de police en bourgeois...

Tous regardent la maison par où s'est enfui Rouquin.

Quelques-uns ont le nez en l'air.

— Il s'en ira par les toits, dit un ouvrier.

— Ils ne l'auront pas, vous verrez ! déclare un autre.

Rouquin, calme, les mains dans les manches, s'arrêta au milieu de cette foule, et regarda comme les autres...

Puis, sans émotion, doucement, il interrogea son voisin :

— Qu'est-ce que l'on attend ? De quoi donc s'agit-il ?

— Il paraît que c'est un assassin évadé du Dépôt qui est entré dans la maison. Les agents le cherchent.

— Merci, monsieur, dit Rouquin.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur le curé.

Et Rouquin, d'un pas lent, ayant les yeux fixés à terre, se dirigea vers Notre-Dame.

Les gardes à la poursuite de Rouquin le suivaient à la piste ; après avoir enlevé la barricade qui bouchait la soupente, ils grimpèrent au grenier ; la lucarne étant le seul endroit par où le fuyard avait pu disparaître, ils l'escaladèrent.

Si doucement que Rouquin se fût coulé sur les toits, ses bottines avaient éraflé les ardoises ; ces traces conduisirent les agents jusqu'à la fenêtre ; celle-ci était fermée ; ils furent obligés de descendre pendant que deux ou trois restaient en faction sur le toit, et remontèrent par l'escalier de la maison voisine.

La porte du petit logement, au dernier étage, était ouverte, la serrure était brisée, le passage du malfaiteur était évident.

Ils entrèrent. Ici, sur une chaise, un chapeau haut de forme ; là, sous le lit, une redingote noire ; un placard entr'ouvert ; un rasoir traînant sur le marbre d'une toilette, et, par terre, les favoris roux que ce rasoir avait fait tomber.

Les agents comprirent tout d'un seul coup d'œil.

Ils se virent joués.

En bas, furieux, haletants, ils interrogèrent la foule.

On avait vu sortir un prêtre... Comment était-il ?... Grand, maigre, l'air solide avec cela... Nul doute... c'était Rouquin. Où s'était-il dirigé ?... Vers Notre-Dame ! Ils s'élancèrent.

Mais un quart d'heure s'était passé !...

Un quart d'heure, c'était trop...

Depuis longtemps, le hardi malfaiteur était loin...

Il avait pris une voiture sur le quai, s'était fait conduire à la gare d'Orléans, était entré par une porte, était ressorti par une autre, avait pris une nouvelle voiture, s'était fait conduire à la Madeleine et là, avec un troisième fiacre, sûr de ne pas être dépisté, il était rentré rue Lafayette, et son concierge, même, ne le reconnaissait pas.

IV

Les garçons de la Morgue avaient fouillé soigneusement les vêtements de Sénéchal lorsque le corps leur avait été amené par un sergent de ville du commissariat de Clichy.

Mais ils n'avaient trouvé aucun indice, aucun papier pouvant faire reconnaître ce cadavre.

On se rappelle que Bontemps avait tout fait disparaître.

Seulement, le linge, chemise, chaussettes, mouchoirs, était marqué, au fil rouge, de l'initiale S.

Ce détail avait été noté.

Le greffier, le matin, en arrivant, avait pris le signalement minutieux de la victime.

Souvent, un seul détail, qui paraît tout d'abord de mince importance, est un appel à la mémoire des intéressés qui passent devant le vitrail lugubre.

Un signe particulier, la cicatrice d'une ancienne blessure, un vice de conformation peut faire reconnaître un cadavre.

Et la plupart du temps qu'arrive-t-il ?

Le cadavre reconnu, c'est l'assassin clairement désigné ; la mort semble se dresser pour accuser le meurtrier. Elle lui dit : « Tu avais intérêt à tuer. Tu as tué. Tu avais intérêt à cacher mon nom. Tu l'as caché. »

La victime non reconnue, au contraire, c'est le crime impuni, car, la plupart du temps, le motif même du crime échappe à la justice.

La taille du malheureux Sénéchal fut exactement mesurée ; son corps observé, sa tête décrite, en attendant que le photographe de la préfecture en fît le portrait si personne ne se présentait pour réclamer le cadavre.

Souvent, quand le crime est évident, mais reste environné de mystère, quand l'enquête apparaît hérissée de difficultés, la préfecture fait mouler en cire la tête de la victime afin d'en perpétrer l'image, comme une éternelle menace à l'assassin

Mais de même qu'elle ne fait photographier que lorsque le cadavre reste inconnu, de même elle ne fait mouler la tête qu'au dernier moment, avant la décomposition.

Parfois on prend le moulage tout entier du corps, et la statue de cire est ainsi exposée sur les dalles de la Morgue.

Le greffier avait constaté que la main de Sénéchal était petite, d'une forme régulière ; il avait noté une certaine callosité de l'extrémité droite du pouce droit, callosité qui se trouvait répétée à l'extrémité gauche du doigt majeur de la main droite ; cette forme de durillon est assez commune chez les gens qui écrivent beaucoup, en serrant fortement le porte-plume.

Donc Sénéchal était un employé... Ses vêtements indiquaient non pas de l'aisance, mais une extrême propreté, beaucoup d'entretien... Sa chemise était presque neuve... ses bottines aussi... Les ongles étaient soigneusement taillés...

Mais rien, sur le corps ou les membres, n'indiqua un de ces signes particuliers dont nous parlions tout à l'heure, et si précieux en pareille circonstance pour déterminer une identité.

Le corps avait été placé, à son arrivée, dans l'arrière-salle de la Morgue, celle qui donne par trois étroites fenêtres sur la Seine.

Lorsque le juge d'instruction se présenta, accompagné de Louffard, on venait de le transporter dans la salle d'autopsie ; après le départ de M. de Vaubernier, Sénéchal fut exposé.

Louffard, devant le cadavre, n'avait manifesté aucun trouble, aucune émotion...

Il avait tranquillement considéré ce cadavre dont la poitrine trouée s'étalait devant lui toute sanglante, et il n'avait pas eu un tressaillement.

Ce fut vers midi que le corps fut amené dans la salle d'exposition.

Comme les journaux n'avaient pas encore eu le temps de parler du meurtre, il n'y eut de visiteurs à la Morgue, ce jour-là, de midi à cinq heures, que les passants du quai ou du pont de l'Archevêché.

Des agents de la Sûreté rôdaient du quai aux alentours.

Ils savaient que la victime souvent ramène l'assassin.

Le soir, personne n'avait reconnu Sénéchal...

Les garçons fermèrent la Morgue.

Cinq heures sonnaient en face de Notre-Dame.

C'était l'heure, à peu près, où Rouquin venait de s'esquiver de la maison de la rue Chanoinesse.

Tous les Parisiens connaissent la Morgue, extérieurement.

C'est un bâtiment long et bas, qui occupe tout un côté du pont de l'Archevêché.

Il est divisé en quatre parties ou en quatre pièces.

Une grande porte, qui s'ouvre sur le pont, donne accès au vitrage de la salle d'exposition.

A droite de cette salle, est la pièce où se font les autopsies ; à gauche, est le greffe.

Derrière le tout s'étend une grande salle où sont d'abord déposés les cadavres que les commissariats envoient, de nuit comme de jour, de Paris ou de la banlieue.

A partir de cinq heures du soir jusqu'au lendemain à neuf heures, la Morgue est fermée aux vivants, mais elle est toujours ouverte aux morts. A gauche de l'entrée est une grille qui donne sur une cour intérieure. C'est par là que pénètrent les voitures chargées de leur lugubre fardeau.

Un homme tombe mort sur la voie publique, une femme est repêchée de la Seine, le commissaire du quartier signe un ordre d'envoi, après que le médecin a dûment constaté la mort; l'ordre d'envoi, qui porte le timbre du commissariat, est la seule pièce qui accompagne le corps ; le rapport du médecin est envoyé la plupart du temps le soir ou le lendemain avec les pièces du procès-verbal.

La Morgue s'ouvre donc, pour ainsi dire, librement et sans contrôle.

Trois garçons de service alternent pour veiller la nuit, mais il ne s'y trouve jamais qu'un garçon à la fois.

Il couche près de la salle d'autopsie et sa fenêtre donne sur le pont.

Sonnez, c'est lui qui ouvrira sa fenêtre d'abord, pour savoir ce qui se passe, la porte de la grille ensuite, s'il est besoin.

On verra tout à l'heure pourquoi nous sommes si précis.

Rouquin connaissait ces détails.

Or, il y avait intérêt à ce que Sénéchal ne fût point reconnu, parce que l'échafaudage de son intrigue autour de l'énorme fortune des Bertara se fût écroulé du fait même de cette reconnaissance ; parce que Sénéchal reconnu, c'était sa perte...

La dénonciation de Gabrielle était une blessure mortelle... Elle y nommait Rouquin, comme elle y nommait Sénéchal...

Il ne fallait pas laisser prise, même une minute, aux soupçons...

Donc, il avait résolu d'enlever de la Morgue, suivant le conseil de Bontemps, le cadavre de l'employé...

Deux moyens s'offraient d'exécuter cet audacieux coup de main, ne présentant pas la même sécurité.

Une barque pouvait se glisser, pendant la nuit, se rapprocher du pont de l 'Archevêché, tourner vers la pointe de l'île, derrière la Morgue, et là se dissimuler, le long des murs de soubassement en haut desquels est le bâtiment sinistre.

De ce côté, nous l'avons dit tout à l'heure, c'est la grande salle où sont amenés les cadavres, où ils sont déshabillés, lavés, etc. Cette salle est aérée par trois petites fenêtres closes de persiennes, qui les garantissent du soleil et qui restent ouvertes la nuit, et donnant sur la Seine, à quatre ou cinq mètres de hauteur, selon que les eaux sont plus ou moins basses.

De la barque, avec une perche, il était facile d'accrocher à l'une des fenêtres une corde solide par où un homme agile pouvait grimper ; la chute, en tout cas n'eût pas été dangereuse, la Seine, profonde, devant amortir le coup.

De la salle, l'homme eût pénétré derrière le vitrage ; les portes sont ouvertes et le garçon est sans défiance contre de pareilles tentatives.

Le corps, lié à une corde, pouvait être descendu dans la barque. Le garçon ne se fût même pas réveillé.

Mais ce projet avait un grave inconvénient.

Les nuits, au milieu de juillet, sont courtes et claires; le temps était magnifique ; la lune brillait tous les soirs ; en outre, les becs de gaz du pont de l'Archevêché éclairaient le fleuve.

Puis, il y a des chantiers à droite et à gauche, le long des berges.

Ces chantiers sont éclairés la nuit et gardés par des surveillants.

La barque eût été vue accostant à l'une des piles du pont ; l'homme eût été vu, grimpant à la corde jusqu'à la fenêtre de la Morgue ; le cadavre eû été vu, balancé dans le vide ; le projet, pour être facile dans son exécution, présentait trop de dangers. Rouquin ne s'y arrêta pas.

Vers onze heures et demie du soir, une petite charrette, recouverte d'une toile soutenue par des cerceaux, conduite par un homme en blouse, et escortée par deux sergents de ville de la banlieue parisienne, s'arrêta à la porte de l'avenue de Saint-Ouen.

Les employés d'octroi s'avancèrent et jetèrent un coup d'œil dans l'intérieur, en levant une lanterne pour y voir clair ; un coup d'œil, pas plus, car un des sergents de ville s'était approché et, en riant, avait dit :

— Oh ! nous ne passons point de la contrebande... C'est un macchabée qu'on vient de repêcher près de l'île.

Et, tirant son carnet, il l'ouvrit, déplia un papier imprimé, dont les blancs étaient remplis, et qui portait, outre le timbre, la signature du commissaire de police de Saint-Denis.

C'était un ordre pour la réception d'un cadavre à la Morgue ; le commissaire de Saint-Denis requérait, par cet ordre, le greffier de recevoir un cadavre du sexe masculin, paraissant âgé de trente-cinq ans, taille d'un mètre soixante-douze centimètres, cheveux noirs, front bas, sourcils touffus, vêtu d'une redingote et d'un paletot gris, et portant, comme marques particulières, des éraflures au visage, aux mains, aux genoux.

L'ordre d'envoi mentionnait que la Morgue devait donner un récépissé du cadavre et des effets aux sergents de ville chargés de le conduire.

L'employé de l'octroi n'eut même pas la pensée de lire jusqu'au bout ; il avait vu l'ordre ; de plus, dans la voiture, il avait aperçu les souliers d'un homme et le bas des jambes, et, sous une couverture, il avait distingué la forme raidie d'un cadavre.

— Allez, dit-il, en rendant le papier au sergent de ville.

Le charretier lança un coup de fouet au cheval, qui repartit au pas.

En remontant l'avenue, les deux sergents de ville s'étaient adressé un regard expressif.

Et le charretier eut une démarche plus assurée, en appuyant solidement ses bottes ferrées sur le pavé de Paris.

Comme ils passaient devant une guinguette où l'on dansait, et dont la devanture était violemment illuminée, le visage du conducteur et des deux agents fut tout à coup en pleine lumière.

Ils souraient tous les trois.

Ils traversèrent Paris lentement, toujours au pas.

Ils mirent ainsi une grande heure pour aller jusqu'à la Morgue ; il était minuit et demi quand ils y arrivèrent.

Ils n'avaient fait aucune fâcheuse rencontre.

A peine les passants qu'ils croisèrent sur leur route avaient-ils remarqué cette pauvre voiture, suivie par deux agents de la police suburbaine, et s'en allant cahin-caha, traînée par un vieux cheval poussif qui marchait la tête entre les jambes.

Triste équipage, peu fait pour exciter l'attention.

Les sergents de ville de Paris, seuls, devinaient ce que pouvait contenir la charrette ; mais ils étaient habitués à de pareilles rencontres, et puis, la présence de deux collègues de la banlieue rendait tout soupçon impossible.

Devant la Morgue, la voiture s'arrêta.

Le charretier jeta son fouet dans la voiture et attendit.

Un des agents sonna ; on n'entendit aucun bruit ; il sonna de nouveau plus fort ; personne ne s'éveilla dans l'intérieur ; le garçon dormait profondément.

Alors, l'agent frappa à grands coups de poing contre la fenêtre à droite de la porte, et derrière laquelle il savait sans doute que se tenait l'homme de service.

Deux ou trois passants, qui traversaient le pont, s'arrêtèrent en entendant le bruit ; deux sergents de ville, qui faisaient leur îlot, s'approchèrent, les mains derrière le dos.

Ceux de la banlieue, en les voyant, pâlirent...

Le charretier, seul, resta indifférent.

Il regardait, les bras croisés.

Enfin, le garçon entendit et ouvrit sa fenêtre.

Il avait passé à la hâte un pantalon, et ses bretelles tombaient le long de ses cuisses.

— Quoi donc, dit-il en se frottant les yeux ; qu'est-ce qu'il y a ?

Comme les agents ne répondaient pas assez vite, ce fut le charretier qui dit, en riant :

— Eh ! parbleu, qu'est-ce que ça peut-être, sinon un macchabée qu'on vous apporte ?... Mince, vous dormez rien ferme...

— Excusez, je suis à vous tout de suite... Vous avez l'ordre d'envoi ?

— Le voici ! dit un agent, le tendant par la fenêtre.

— Merci ! Attendez-moi une seconde, Je passe un paletot.

Il referma sa fenêtre, derrière laquelle apparut une lumière.

Le charretier fit faire un tour à sa voiture, et la conduisait à gauche, jusqu'à la grille en fer, à la pointe du pont.

Là, il attendit avec les agents.

Le charretier jeta un coup d'œil rapide derrière lui.

Sur le pont, il n'y avait plus que deux ou trois curieux.

Les sergents de ville s'éloignaient, toujours lentement, tou-

jours les mains derrière le dos, continuant leur tournée nocturne.

La porte de la cour s'ouvrit, puis la grille ; la voiture entra ; la porte fut refermée ; la voiture, le charretier, les agents et le garçon étaient maintenant invisibles... Alors, les curieux qui sationnaient se dispersèrent.

Il n'y eut plus personne sur le pont.

La nuit était très calme, très douce ; la lune brillait.

Que se passait-il ? Du dehors, on n'eût pu rien deviner.

La voiture était au milieu de la cour.

Le garçon s'en était approché et avait regardé de plus près les deux agents de la banlieue.

— Tiens, dit-il, je ne vous connais pas... Il n'y a donc pas longtemps que vous êtes à Saint-Denis ?

— Non, dit l'un, huit jours à peine.

— Alors, je comprends... Et, qui est-ce que vous avez remplacé ?

A cette question, il n'y eut pas de réponse.

Un drame inattendu, rapide, s'achevait, en moins de temps qu'eût mis un éclair à sillonner la nuit d'un horizon à l'autre.

Le charretier venait de saisir le garçon par le cou, et ses doigts se nouèrent sur sa gorge avec la solidité implacable d'un étau ; suffoqué, l'homme ne jeta pas un cri ; il roula comme une masse inerte ; les deux agents se précipitèrent sur lui, lui lièrent les bras et les jambes et lui attachèrent un foulard sur la bouche, pour étouffer ses gémissements.

Puis, ainsi réduit au silence et à l'immobilité, il fut traîné dans un coin, et ceux qui étaient là ne s'en occupèrent plus.

De la voiture, un homme sortit, celui-là qui avait traversé Paris couché sous la couverture et qui avait joué le sinistre rôle du cadavre.

Il répondait au signalement de l'ordre d'envoi. De larges éraflures saignantes lui déchiraient la figure. C'était Bontemps.

Quant au charretier, à sa vigueur, à son sang-froid, on a déjà reconnu Rouquin ; les deux agents étaient La Guyane et Papillon, celui-là même qui avait été jadis affecté tout particulièrement à la garde du père Bertara, à Bois-Tordu.

Rouquin avait voulu être là ; il avait voulu commander cette expédition ; sa vie en dépendait.

Par un agent dévoué qu'il avait à la préfecture, celui qui l'avait averti de la dénonciation de Gabrielle, il s'était procuré un ordre d'envoi.

Il avait fait faire un timbre rond, à encre grasse.

Il avait imité la signature du commissaire de police, qui avait visé dans la journée un livret de Papillon.

Ainsi, il était prêt à tout.

Ce qu'il avait imaginé était d'une exécution presque certaine.

Aucune autre procédure n'accompagne l'envoi d'un corps, et, nous l'avons dit, la Morgue est ouverte nuit et jour à ceux qui lui amènent ces tristes épaves de la vie parisienne : suicidés, assassinés ou morts par accidents.

Quand ils furent maîtres du garçon, ils pénétrèrent dans la Morgue. Bontemps accompagnait La Guyane.

Rouquin et Papillon restaient dans la cour.

— Tu le reconnaîtras ? fit La Guyane.

— Tiens, c'te bêtise ! dit le bandit... puisque c'est moi qui lui ai fait son affaire...

Ils passèrent dans la grande salle, où sont en premier lieu déposés les corps.

Le garçon y avait apporté une bougie allumée.

Les deux hommes regardèrent autour d'eux.

— Ça n'est pas ici, dit La Guyane, il n'y a rien !...

Cette salle communiquait avec celle d'exposition.

La Guyane prit la bougie et entra le premier.

Il y avait trois cadavres, trois hommes ; La Guyane se retourna.

— Eh bien ? dit-il... lequel ?

Bontemps ne répondit pas.

Il restait appuyé contre la porte.

Il était d'une pâleur mortelle.

Ses yeux dilatés étaient obstinément arrêtés sur un corps étendu sur une dalle, auprès de lui, dont les yeux vitreux semblaient le regarder.

Ses dents claquaient avec tant de violence que le bruit eût pu être entendu de la salle voisine.

Un tremblement nerveux, maladif, quelque chose d'horrible et de douloureux à la fois, le secouait de la plante des pieds à la nuque.

— Eh bien ? répéta La Guyane, à quoi penses-tu ?

— Je ne peux pas, bégaya le misérable, je ne peux pas !...

Il essayait en effet de marcher, mais il roula par terre.

Ses yeux contemplaient toujours Sénéchal, sa victime... Etrange et réelle attraction de la mort sur le crime...

Cet homme n'avait pas eu peur du vivant... sa main, qui serrait le poignard, n'avait pas tremblé en frappant... et le mort, maintenant, lui causait cette épouvante...

— Allons, du courage ! dit La Guyane...

Mais l'autre bégaya

— Je ne peux pas... je te dis qu'il me regarde !

— Oui, je connais ça, dit La Guyane ; il n'y a rien à faire...

Alors, il ressortit, appela Papillon. Et tous deux, enlevant Sénéchal, le mirent dans la voiture.

La couverture fut étendue sur le corps, de manière à le cacher en entier. Bontemps marcha derrière en titubant ; Rouquin reprit sa place auprès du cheval ; les deux agents suivirent.

Et le sinistre convoi ressortit du sinistre monument.

Dans le fond de la cour, incapable de faire un geste, de pousser un cri, le dos contre le mur, les poignets tuméfiés, les jambes coupées par la corde, le malheureux garçon regardait cela d'un œil terrifié, croyant sans doute qu'il rêvait, et que ce qui se passait là de si étrange n'était qu'un abominable cauchemar...

Mais, cette fois, La Guyane et Papillon, déguisés en sergents de ville, n'étaient plus nécessaires ; ils s'éloignèrent donc de la voiture, près de laquelle ne restèrent plus que Bontemps et Rouquin.

Rouquin était passé sur la rive gauche, et suivait lentement les quais.

Tout était désert.

Le long de la berge, au quai de Javel, une barque de plaisance, avec une cabine recouverte, était amarrée.

Personne ne la gardait.

Cette barque appartenait à Rouquin.

La voiture s'arrêta là, et Bontemps, qui avait eu le temps de se remettre, alla s'assurer qu'aucun passant n'arrivait, qu'on n'entendait aucun sergent de ville. Il revint. Tout continuait d'être calme.

Ils prirent le corps enveloppé de couvertures, et le transportèrent dans le bateau ; Rouquin accrocha les rames ; Bontemps regagna le quai.

Et, pendant que la voiture remontait, conduite par Bontemps, le quai de Javel, la barque, sous l'impulsion vigoureuse du colosse, disparaissait au loin, sur la Seine, au milieu de la nuit, se dirigeant vers Billancourt, emportant le vieux Sénéchal, autour duquel venait de se jouer ce drame étrange et qu'on ne devait plus jamais revoir.

Une heure après, les deux sergents de ville qui, un instant, s'étaient arrêtés sur le pont de l'Archevêché, en voyant Rouquin frapper à la Morgue, repassaient le pont, revenant de leur tournée ; celle-ci touchait à sa fin ; ils rentraient au poste.

Pourtant, la nuit était si belle qu'ils ne se pressaient point. Ils faisaient des pauses tous les dix pas et regardaient couler la Seine, doucement argentée par la lune.

Et, une fois qu'ils étaient ainsi arrêtés, un bruit singulier frappa leurs oreilles.

C'était quelque chose comme une plainte sourde, étouffée, un râle d'agonie.

Et cela venait de la Morgue.

— As-tu entendu ?

— Oui, écoutons !

Ils prêtèrent l'oreille, et bientôt le même gémissement leur parvint, si lamentable qu'ils en frémirent.

— C'est de la Morgue, il n'y a pas à en douter.

— Oui. C'est de la Morgue !...

Ils traversèrent le pont. La grande porte était fermée. Fermée aussi la fenêtre du garçon de service.

Aucune lumière ne brillait à l'intérieur.

La Guyane, en partant, avait éteint la bougie.

En rôdant le long de la grille, ils remarquèrent que celle-ci et la porte de la cour intérieure étaient entr'ouvertes.

Ils passèrent.

Tout d'abord, ils ne virent rien ; mais une nouvelle plainte les attira dans un coin obscur, où ils se heurtèrent au corps immobile, étroitement lié, du garçon. Ils le délièrent.

Quand il eut repris assez de force pour se relever, se tenir debout, parler, il raconta ce qu'il avait vu.

Alors, les agents se hâtèrent d'aller prévenir le poste.

Mais ce drame s'était passé vers minuit. En ce moment, à Notre-Dame, deux heures sonnaient.

Il était inutile de se mettre à la poursuite de la voiture.

Depuis longtemps, les malfaiteurs devaient être en sûreté, avec leur lugubre vol.

On se contenta de prévenir le commissaire du quartier, et d'envoyer une note au bureau de permanence, avec le signalement des bandits, celui de la voiture et du cheval.

Des agents furent dépêchés à toutes les portes de Paris, mais ce fut vainement.

Paris s'éveilla, le jour vint, le soleil se leva radieux, dans toute sa gloire...

Et, d'heure en heure, une note envoyée à la Préfecture annonçait que la surveillance restait inefficace et les recherches sans résultat

Ces événements, que nous avons mis beaucoup de temps à raconter, se sont passés en deux jours.

Deux jours avaient suffi au Rouquin pour supprimer André, — il le savait mourant, — et pour assassiner Sénéchal ; c'était un 17 juillet que Rouquin et André s'étaient trouvés en présence, une après-midi, devant Lydia affolée, dans le petit appartement du quai de la Tournelle ; c'était le soir même, pendant l'orage qui avait terminé cette étouffante journée, que Bontemps avait poignardé Sénéchal dans le fiacre conduit par Louffard sur la route de la Révolte ; c'était le 18 juillet, c'est-à-dire le lendemain même, que Rouquin avait arraché son complice des mains de la justice ; c'était la nuit de ce même jour que Rouquin avait enlevé le cadavre de Sénéchal de la Morgue.

Un seul jour et deux nuits s'étaient écoulés seulement depuis l'assassinat de Sénéchal.

Les journaux du soir avaient commencé à parler du drame du pont d'Asnières, dont quelques détails leur avaient été livrés par le cabinet du préfet.

Ces détails, si incomplets qu'il fussent, frappèrent plusieurs locataires de la maison de la rue Bleue, qui avertirent Marguerite.

Il était trop tard, ce soir-là, pour courir à la Morgue.

Elle y vint toutefois, mais la trouva fermée.

Elle retourna rue Bleue avec l'intention de revenir le lendemain, à la première heure.

Le signalement donné par les journaux se rapportait à celui de Sénéchal ; l'initiale S était la première lettre de son nom ; un secret pressentiment disait à la pauvre vieille qu'elle allait se trouver en présence de son maître.

Elle l'avait dit « Un malheur n'arrive jamais seul. »

Le lendemain, elle se présenta à la Morgue ; celle-ci était encore fermée, bien que l'heure de l'ouverture fût passée.

Le pont de l'Archevêché était encombré par une foule

bruyante, compacte, qui se pressait devant le monument lugubre... La circulation des voitures y était interrompue.

La nouvelle s'était répandue dans les rues voisines, dans les quartiers voisins, dans tout Paris.

« On a enlevé un cadavre à la Morgue ! »

Il y avait là quelque chose d'inouï, de si étrangement mystérieux et romanesque, que Paris dévora les journaux, lisant les faits divers avec l'intérêt d'un feuilleton passionnant.

Le Parquet, le chef de la police de sûreté s'étaient émus ; M. de Vaubernier, que cela intéressait plus particulièrement, puisque c'était lui que l'on avait chargé de l'enquête, avait été averti dès le premier moment et s'était transporté à la Morgue.

Le garçon, interrogé, ne put que répéter, pour la dixième fois depuis minuit, la scène à laquelle il s'était trouvé mêlé.

Chaque interrogatoire dont il était l'objet était terminé par la question suivante :

— Reconnaîtriez-vous les malfaiteurs qui vous ont attaqué ?

— Je n'en sais rien. J'avais laissé la bougie dans la grande salle, de telle sorte qu'il ne faisait pas très clair dans la cour au moment où je me suis approché des sergents de ville. Le charretier, assurément, je ne le reconnaîtrais pas, car il s'est tenu tout le temps derrière mon dos. Les faux agents, ce serait peut-être possible, s'ils n'étaient pas grimés... S'ils n'avaient pas leur figure de tous les jours, ça sera bien difficile de les reconnaître

Au moment où le juge d'instruction allait se retirer, — on avait fermé la Morgue ce jour-là, pour éviter l'énorme afluence qu'attirait sur le pont la nouvelle du drame nocturne, — quelqu'un entra au greffe, en disant qu'une vieille femme, ayant l'air d'une domestique, insistait en pleurant pour qu'on lui ouvrît.

On a deviné que c'était Marguerite.

Le greffier donna des ordres pour qu'on l'introduisît sur-le-champ.

Elle avait traversé la foule sans comprendre ce qu'elle entendait autour d'elle, de telle sorte qu'elle croyait toujours trouver là son maître.

Grande fut sa douleur quand on lui apprit la vérité.

M. de Vaubernier l'interrogea minutieusement sur Sénéchal, voulant s'assurer que ses renseignements coïncidaient avec le signalement pris au greffe de la Morgue.

Les détails de la bonne vieille portaient surtout sur les vêtements dont Sénéchal était couvert le jour où il était sorti pour la dernière fois.

C'étaient bien les vêtements remarqués au greffe.

Mais il n'y avait rien là de bien particulier, ni de bien probant, car tous les matins sortent dans Paris et vont à leurs bureaux des centaines d'employés habillés de la même façon.

Or, Sénéchal avait été exposé tout habillé ; les vêtements avaient disparu.

De la déposition de Marguerite ne résulta donc aucune certitude.

Elle revint rue Bleue, désespérée ; là, c'était toujours la même tristesse ; André n'avait pas repris connaissance ; une fièvre ardente, nuit et jour, le consumait. Valentin venait de sortir au moment où Marguerite rentra.

Mais elle trouva, installés auprès du lit, deux hommes Trompe-l'Œil et Auguste, et une femme, Lydia.

Celle-ci n'avait pu attendre plus longtemps. Elle ne vivait plus. L'incertitude la tuait.

Elle avait vu à plusieurs reprises Valentin.

Et, chaque fois, le jeune homme ne lui avait pas dissimulé son peu d'espoir.

Valentin ne lui avait pas caché non plus que le malade n'avait pour le soigner que Marguerite ; on ne recevait aucune nouvelle du docteur Georges, qui, sans doute, n'avait pas encore reçu la dépêche adressée à Munich, et, depuis la veille, le père Sénéchal avait disparu

C'est alors que Lydia avait pris la résolution de monter auprès de cet enfant dont elle se reprochait la maladie, comme si elle en eût été cause, dont elle se fût reproché la mort comme un crime.

« On me chassera peut-être ! dit-elle, en montant l'escalier, toute tremblante. Aussi souvent l'on me chassera, aussi souvent je reviendrai, comme un chien qui lèche la main qui le frappe, et revient fidèle à son maître qui veut se débarrasser de lui. »

En haut, elle avait trouvé Valentin, qui allait sortir.

Elle était si éplorée, si abattue, si faible, qu'il eut pitié.

— Restez ! dit-il. Peut-être est-ce vous qui le sauverez !...

Et André, dès lors, eut trois gardiens.

Valentin avait toute la confiance de Marguerite ; il avait montré tant de sollicitude autour d'André que la bonne vieille s'était mise à l'aimer à l'égal de son jeune maître.

Il lui laissa un mot pour lui expliquer la présence au chevet d'André de cette femme et de ces deux hommes. Puis il sortit.

Il allait chez Gabrielle.

Nous l'avons vu auprès de la marquise dans une scène précédente ; nous l'avons vu quittant Gabrielle au moment où celle-ci, le cachant derrière une portière, venait de lui fournir la preuve de l'étrange pouvoir qu'elle possédait sur son mari ; au moment où Gabrielle venait d'apprendre de la bouche de Norbert que Sénéchal avait été assassiné et qu'un agent de Rouquin était prisonnier ; au moment enfin où, conseillée par Norbert lui-même, elle pouvait d'un mot perdre Rouquin et ses complices, en allant révéler au Parquet le vrai nom du cocher Gasparin et l'identité de ce cadavre encore inconnu pour la justice.

Or, en quittant l'hôtel pour retourner rue Bleue, le jeune homme trouva en bas Trompe-l'Œil qui l'attendait.

Le brave garçon avait l'air si effaré que Valentin devina tout de suite quelque nouvelle grave.

V

Trompe-l'Œil raconta à Valentin les deux événements qui ont fait l'objet des précédents chapitres, c'est-à-dire l'évasion de Louffard et l'enlevement de Sénéchal.

Comment Trompe-l'Œil savait-il ces choses ?

Par Marguerite, qui avait été mise au courant à la Morgue.

Valentin remonta immédiatement à l'hôtel. Gabrielle se disposait à sortir.

Quel était son projet ? Elle etait irrésolue encore.

Certes, elle ne voulait point pardonner au marquis, et, puisque c'était le marquis lui-même qui lui fournissait les moyens de se venger, elle se vengerait.

Comment ? Elle se proposait d'aller trouver soit le préfet de police, soit le juge d'instruction.

Elle se hâtait donc de s'habiller pour sortir, quand on l'avertit que Valentin, qu'elle venait de quitter dix minutes auparavant, demandait de nouveau, instamment, à être reçu.

Comme elle était prête, elle passa au salon.

Valentin lui dit ce qu'il venait d'apprendre.

Cinq minutes après, elle faisait demander un entretien au marquis ; Norbert était dans son cabinet de travail ; c'est là qu'elle le trouva, assis dans un fauteuil, les bras croisés, ne travaillant pas, ne lisant pas.

Il semblait attendre et réfléchissait profondément.

Il était vêtu comme au moment où il eut avec Gabrielle cette conversation que Valentin entendit.

Il avait encore le visage très pâle ; cependant, il paraissait plus calme ; on eût dit qu'il était satisfait, soulagé d'un grand poids, après une résolution prise qui lui avait coûté de longs et pénibles efforts, et qu'il n'attendait plus qu'un événement pour que cette résolution fût suivie d'effet.

Une boîte de pistolets très riches était ouverte sur son bureau ; un pistolet y manquait ; il était, tout armé, à portée de la main de Norbert. La capsule était sur le chien.

C'était un pistolet de tir, un peu long, comme ceux dont on se sert dans les duels, et qui se chargent par la gueule.

Ces armes, chargées, restaient constamment dans le cabinet du marquis.

A la vue de sa femme, Norbert avait voulu se lever, mais n'en avait pas eu la force sans doute, car, après un mouvement, il redevint immobile.

Seulement, l'entrée de Gabrielle avait dû lui causer une émotion bien profonde, car une violente rougeur, tranchant avec la pâleur de cire de son visage, avait coloré ses joues aux pommettes.

Et son regard sembla caresser le pistolet près de lui.

Gabrielle avait dans les yeux et toute la physionomie une étrange expression de dureté, d'ironie, de menace.

Elle vint à lui et resta debout.

— Vous avez joué tout à l'heure devant moi, dit-elle d'une voix basse et tremblante, une infâme comédie...

— Moi ? dit-il, sans comprendre.

— La comédie du remords et du repentir, d'un remords que vous n'aurez jamais, d'un repentir qui ne peut entrer dans votre cœur... Vous rappelez-vous ce que vous avez dit ?

— Certes !

— Le répéteriez-vous ?

— Voici. J'ai dit que je serais heureux, oh ! Gabrielle, tellement je vous aime, infiniment heureux d'être perdu par vous, frappé par vous. J'ai dit, Gabrielle, ma Gabrielle que j'aime, que je continuerais de vous aimer, que j'adorerais votre main, même si de votre main je recevais une mortelle blessure... Voilà ce que j'ai dit, Gabrielle...

— Et vous avez ajouté : « Il est un moyen certain de nous perdre, Rouquin et moi ; c'est d'aller au Parquet, et là de dire : « L'assassin de Sénéchal, c'est Louffard, un agent de Rou-« quin. » C'est d'aller à la Morgue, et là de déclarer : « Ce ca-« davre est celui de Sénéchal. » C'est d'aller au juge d'instruction et de dire : « Sénéchal était avec moi l'héritier d'une « grande fortune. Voilà ce qu'on a fait de lui ! Voici ce qu'on « a fait de moi. »

— C'est bien ce que j'ai dit, Gabrielle... Et vous l'avez fait, n'est-ce pas ? Vous êtes allée trouver les juges... Alors, je suis perdu. Je m'y attendais... Ma résolution était prise.

Il saisit le pistolet.

— Regardez ! Ceux qui viendront ne m'auront pas vivant !

Elle haussa les épaules et eut un rire de mépris.

— Comédie !... Vous avez voulu me toucher par le spectacle d'un repentir qui n'existe pas...

— Gabrielle !

— Et j'en ai la preuve... Au moment où vous me donniez le conseil d'aller au Parquet, déjà vous saviez qu'il n'était plus temps pour moi de vous accuser, et que vous n'aviez plus rien à craindre...

— Comment cela ?

— Ah ! vous êtes un acteur habile, et vous jouez bien vos rôles.

— Je vous en supplie, Gabrielle, expliquez-vous !

— Je sais tout...

— Mais moi, Gabrielle, je vous le jure, je ne sais rien...

— Je sais qu'alors que vous me disiez : « L'assassin reconnu, c'est notre perte ! » vous étiez certain que déjà le misérable n'était plus entre les mains de la justice.

— Que dites-vous ?

— Je sais qu'alors que vous me disiez : « La victime reconnue, c'est notre mort ! » vous étiez certain que le corps du pauvre Sénéchal avait disparu de la Morgue.

— Que me dites-vous, encore une fois ? Louffard évadé, Sénéchal enlevé, quelles fables me contez-vous là ?

— C'est la vérité, et vous la connaissez mieux que personne.

Norbert s'était levé. Il considéra un moment Gabrielle en silence. Il vit qu'elle ne mentait pas.

— Qui vous a renseignée ainsi ? demanda-t-il seulement.

— Peu vous importe !...

Il réfléchissait.

— Ainsi Gabrielle, vous avez cru que je jouais une comédie ?... Oh ! c'eût été, je l'avoue, une comédie bien odieuse...

— N'allez-vous pas nier encore ?

— Certes, dit-il avec emportement... Je le jure, Gabrielle ; il y a cinq minutes, avant votre entrée, j'ignorais tout ce que vous venez de m'apprendre... Oh ! Gabrielle, croyez-moi, ma vie est devenue bien lourde, et j'ai assez du poids de mes fautes, — je pourrais dire, hélas ! de mes crimes, — sans que vous y ajoutiez le fardeau de fautes imaginaires... Je vous jure, Gabrielle, sur votre vie, à vous, qui m'êtes si chère, qui m'êtes sacrée, je vous jure que j'étais de bonne foi en vous donnant les moyens de me perdre... je vous jure que j'aurais été heureux d'être frappé par vous... La vie m'est à charge, Gabrielle... Votre haine me l'a rendue insupportable... Ah ! vous ne me croyez pas encore ? Que faut-il donc que je vous dise ? Que faut-il que je fasse ?... Gabrielle, vous vivez si retirée que vous ne pouvez voir ce qui se passe autour de vous... J'avais compté un instant que mon ambition satisfaite, que les honneurs et la fortune me feraient oublier mon amour. Je me suis jeté, pour ne plus avoir votre pensée devant les yeux, tête baissée au milieu des intrigues de la politique, au milieu des plus vastes entreprises financières, et tout m'a réussi, excepté justement cette chose que je cherchais, après laquelle je courais, et qui était l'oubli de mon amour, et l'oubli que j'étais indigne du vôtre... N'avez-vous pas compris, Gabrielle, que je vous ai aimée tous les jours d'autant plus que je me voyais éloigné de vous ?... Aujourd'hui, Gabrielle, si indigne que je sois, je ne désespère pas encore... Les femmes ont tant de pardon dans le cœur !... J'ai tout abandonné pour ne plus vivre que de mon amour... J'ai laissé à des inférieurs le soin de mes affaires de Bourse, et la politique ne me préoccupe plus. J'aurais pu être ministre, je ne l'ai pas voulu. Et si vous ne vous teniez pas si loin de moi, vous sauriez, Gabrielle, que je ne sors plus de ce cabinet de travail, dont j'ai fait ma chambre à coucher, car je dors la plupart du temps — quand

je dors ! — sur ce fauteuil... Eh bien ! Gabrielle, si cela vous paraît aussi de l'hypocrisie, une comédie soutenue, dites-le moi... Regardez-moi, madame, et voyez si je mens...

Elle ne répondit pas ; ses traits restaient durs.

Il eut un geste d'impatience farouche, douloureuse, et il lui prit les bras. Parfois, dans ce caractère entier, la violence reprenait le dessus. Quelque chose comme du sang passait dans ses yeux.

— Ah ! que je vous aime mieux ainsi ! dit-elle, sans se défendre.

Il la laissa, fit quelques pas dans le salon et, saisissant de nouveau le pistolet, il le mit de force entre les mains de la jeune femme.

— Tuez-moi donc ! dit-il. Je souffrirai moins.

Elle le repoussa, et, gravement :

— J'y ai songé, dit-elle... Vous souffririez moins, cela est vrai, et voilà pourquoi je ne vous ai pas tué, sans doute.

Il tressaillit, et son œil devint hagard.

Il eut peur, un moment. Il sentait combien ce mot contenait de souffrances passées, de rancunes amassées, de fiel au fond du cœur...

Il comprit qu'il avait à jamais flétri cette âme de jeune fille à laquelle il avait appris la haine, alors qu'elle n'avait jamais connu que l'amour...

— Gabrielle, dit-il d'une voix sourde, écoutez-moi. Ce pistolet, je l'avais placé près de moi parce que je m'attendais, d'un instant à l'autre, à être arrêté ; après votre démarche au Parquet, je me serais tué. Etait-ce donc aussi de la comédie, cela ? Lorsque vous êtes entrée, Gabrielle, j'ai cru que vous veniez me dire que tout était fini, et que, m'ayant perdu, vous veniez jouir de ma mort. Mais je ne serais pas mort, Gabrielle, sans vous dire — oh ! du moins, vous allez me croire — que j'ai tout fait pour arracher au Rouquin — que je hais autant que vous, et qui m'épouvante plus que vous peut-être — cette malheureuse famille Sénéchal, dont deux membres ont été frappés coup sur coup... Averti par Rouquin de ce qu'il projetait, j'ai essayé de sauver André... en le faisant fuir. J'ai couru quai de la Tournelle, je lui ai parlé, à cet enfant ; ah ! si l'amour ne l'avait pas affolé, celui-là aussi, il serait vivant, et il pourrait témoigner en ma faveur devant vous, Gabrielle... Il pourrait vous dire que, non seulement je ne suis pas coupable envers lui, mais que j'ai voulu l'emmener alors qu'il en était temps encore.

« Hélas ! André est mort, ou près de mourir !

— Et voilà pourquoi vous invoquez son témoignage, sans crainte que le pauvre enfant vous jette votre mensonge à la face !...

— Soit ! mais il est une autre victime, désignée par Rouquin, et que j'ai sauvée malgré lui, sans qu'il en sache rien ; il est un homme qui pourra vous dire ce que j'ai fait, et pourquoi je l'ai fait... Un homme que tout le monde croit mort, Gabrielle, que vous croyez mort, vous aussi, comme tout le

monde... et qui est bien vivant, caché aux yeux de tous... un homme que vous aimez, Gabrielle, et qui vous aime... un homme, un vieillard inoffensif, faible et doux, à qui vous devez la vie, Gabrielle... dont vous portez le deuil, et que vous appeliez du nom de votre père.

— Mon père ! dit-elle avec un grand cri ; malheureux ! vous blasphémez !

— Non, je ne blasphème pas.

— Mon père ! murmura-t-elle, en passant les deux mains sur son front, ayant peur de devenir folle... Qu'est-ce qu'il dit donc, cet homme ? Et pourquoi parle-t-il de mon père ?

— Votre père est vivant, Gabrielle...

— Mon père ? dit-elle pour la troisième fois... Mon père dont j'ai vu le pauvre corps tout meurtri par les bateaux de la Seine .. mon père qui repose en paix, dans un caveau, au cimetière... mon père, que j'ai vu mort... enfin !... Vous blasphémez, vous dis-je !... ou vous êtes fou !...

— Remettez-vous, Gabrielle, et dites-vous bien que non, je ne suis pas fou, et que je me garderais de vous causer une pareille joie, si je devais être obligé plus tard de vous détromper. Votre père vit, Gabrielle... Lui aussi, comme les Sénéchal, comme vous-même, lui aussi allait être frappé par Rouquin... Alors, je l'ai fait disparaître... Celui qui a passé pour votre père n'était qu'un homme mort à l'hôpital, inconnu, sans amis et sans parents... Les vêtements qu'il portait étaient ceux de votre père... c'est vrai... et, pour que la ruse fût complète, on n'a pas eu besoin de défigurer son visage... car le pauvre diable était tombé d'un échafaudage et était méconnaissable... Son corps allait être livré aux médecins... Je lui ai fait donner la sépulture... sous un autre nom, c'est vrai... mais il n'y a pas eu là de sacrilège, car j'ai ainsi sauvé ses membres du bistouri d'un savant... Cette ruse a sauvé votre père, Gabrielle, que Rouquin allait frapper et qui allait mourir !...

— Mais cet homme est donc un monstre !...

Norbert baissa la tête. L'anathème sur Rouquin, quoi qu'il eût fait, retombait sur lui. Tout à coup, Gabrielle s'approcha de son mari.

Son visage n'avait plus la même expression de dureté.

Il le vit bien, et, comme si une espérance eût germé tout au fond de son cœur, il soupira.

Il respirait sans doute plus librement...

Ses yeux s'éclairèrent...

— Est-il quelque chose au monde que vous respectiez encore, dit Gabrielle, et sur quoi vous puissiez jurer ?...

Il secoua légèrement la tête.

— Je ne peux jurer que sur vous, Gabrielle, car il n'y a que vous au monde que j'aime et que je respecte...

— Je vous crois, dit-elle après un instant... Oui, je vous crois...

— Gabrielle ! fit-il, devenu atrocement pâle.

Et, tout chancelant, il appuya les mains sur sa poitrine, du côté de son cœur, qui lui faisait mal.

— Jurez-le donc que vous ne m'avez pas menti ! que mon père est vivant !... que vous lui avez épargné la mort, une mort aussi horrible, sans doute, que celle de Sénéchal... Jurez-le sur moi, jurez-le sur la mémoire de votre père et de votre mère, que vous avez dû aimer et respecter aussi.

— A quoi bon jurer, Gabrielle ! Un serment fera-t-il entrer la conviction dans votre âme ? Un serment de moi, surtout !

— Ah ! vous refusez ! dit-elle avec un cri, le soupçon revenu.

— A quoi bon, je le répète ?... N'est-il pas plus simple que vous alliez là où est votre père ?... Quand vous l'aurez vu, douterez-vous encore ?

— Non, dit-elle, non, je ne doute plus... Où est-il ?

— Au château de Bois-Tordu, à Corbigny-en-Morvan.

— Et rien ne m'empêche de partir ?

— Rien !

Elle regarda attentivement le marquis. Elle doutait, malgré elle.

Il comprit, et dit tristement :

— Vous soupçonnez un piège ?

— Eh bien ! oui... j'ai peur de vous... Ici, je puis me défendre... Qui me dit que vous ne cherchez pas à m'attirer à Bois-Tordu parce que vous espérez que là vous serez le plus fort ?...

— Oh ! Gabrielle, je ne veux vous tenir que de vous-même !

Elle se recula, mais il fit un geste instinctif comme pour la retenir.

— Gabrielle, après ce que je viens de vous dire, de vous apprendre, après ce que j'ai fait, Gabrielle, avez-vous donc toujours autant d'horreur de moi ? Je n'ai été coupable qu'envers vous, en vous arrachant à votre père, à votre vie calme, à votre bonheur, — il ajouta plus bas, les yeux baissés, — à votre amour !... Il est vrai que j'ai été grandement coupable, puisque mon crime n'était pas excusé par mon amour... L'amour est venu après, Gabrielle, et voilà bien pourquoi je souffre... je souffre des tourments que je ne pourrais vous dire, parce que je me répète sans cesse que vous ne croirez jamais à cet amour... Je ne savais pas qu'un sentiment aussi fort pût s'emparer de moi, à ce point qu'il absorberait ma vie entière, et que justement, devant ce sentiment, disparaîtrait tout ce qui avait été ma vie jusque-là : ambition, désirs de luxe, de richesse, besoin de l'existence à grandes guides, fastueuse et toute-puissante... Aujourd'hui, Gabrielle, je me prends à rêver d'un petit coin perdu quelque part, où je serais inconnu de tous, où personne ne viendrait me chercher, où je vivrais auprès de vous, passant toutes mes journées à vous prouver mon amour et mon repentir... Dites, Gabrielle, cela ne sera-t-il jamais ?

Mais elle demeurait silencieuse, détournant les yeux.

— Pourtant, Gabrielle, dit-il d'une voix très douce, où tremblaient des larmes, puisque je ne suis coupable qu'envers vous, c'est vous seule qui pouvez me donner mon pardon !...

— D'autres que moi ont souffert par vous !

— Je n'ai pas trempé dans les crimes de Rouquin, je le jure,

Gabrielle !... Aucune tache de sang n'a souillé mes mains !...

Elle s'éloignait, parce qu'il essayait encore de se rapprocher. Il reprit, avec une sorte de frayeur désespérée :

— Gabrielle, je vous le jure, je suis innocent du meurtre de ce Siméon qui essayait de vous sauver, quand des agents de Rouquin s'étaient emparés de vous, à votre sortie de l'hôtel Mourad... Je suis innocent du meurtre de Sénéchal. Je suis innocent du meurtre d'André, — car ce fut là un crime, encore plus odieux que les autres, parce qu'avec le corps il frappait l'âme !...

— Je vous crois, dit-elle, parlant enfin

— Ah ! Gabrielle, dit-il avec une indicible expression de joie infinie.

— Oui, vous n'avez pas ordonné ces actes. Oui, vous n'avez pas pris part directement à ces meurtres... Mais vous êtes le complice de celui qui les a commis... Un pacte vous lie à ce misérable, quoi que vous fassiez pour vous délier... Dans ce sang répandu, vous avez trouvé votre fortune... C'est votre désir de luxe et votre ambition qui ont armé la main de Rouquin ; ces deux morts reparaîtraient, ils vous accuseraient... vous le premier, peut-être... parce qu'en roulant dans cette fange sanglante où vous êtes, il a fallu que vous oubliiez tout un long passé d'honneur, de hautes vertus et de gloire... Pourquoi le meurtre de Siméon, de Sénéchal, l'attentat contre André ?... Pour arriver à la possession d'une fortune. Pour qui cette fortune ?... Pour Rouquin et pour vous. C'est vous-même qui me l'avez dit. Vous vous rappelez ? Concluez donc, monsieur d'Argental !

Il baissa la tête.

Ses lèvres murmurèrent deux mots, qui ne furent pas prononcés, tant sa gorge était contractée.

Et ces deux mots étaient :

— C'est vrai !...

Elle fit un mouvement pour se retirer. Il s'écria :

— Gabrielle, ne partez pas encore... Que dois-je faire... pour vous prouver que je vous aime ? Ordonnez... je suis prêt à tout !...

— Rendrez-vous la vie à ceux qui sont morts ?

— Hélas !

— Ne prenez conseil que de vous-même. Je n'ai rien à vous dire. Faites ce que votre repentir — s'il est vrai — vous inspirera...

Elle se dirigea vers la porte pour sortir... Mais là, sur le point de disparaître, elle s'arrêta... Elle avait une dernière question sur les lèvres. Il comprenait toujours ses pensées, avant même qu'elle ne les exprimât... Il dit :

— Que voulez-vous me demander ?

— Une seule chose.

— Parlez !

— Pourquoi m'avez-vous caché aussi longtemps que mon père fût vivant ?... Pourquoi, s'il est vrai que vous avez tenté de sauver André, avoir tenu secrète votre tentative ?

Il soupira :

— Plût à Dieu que je vous eusse caché ces choses plus longtemps... Ne comprenez-vous pas que, si Rouquin devinait que j'ai horreur de ses crimes et de cette fortune, gagnée au prix de tant de hontes ; s'il savait que Bertara est vivant, que j'ai voulu sauver André, il deviendrait mon plus mortel ennemi ?

— Et vous avez peur de lui, vous l'avez dit ?...

— Il m'épouvante. Oh ! ne souriez pas, Gabrielle... Ce n'est pas pour moi que je crains... je tremble pour vous...

— Pour moi ?

— C'est sur vous, aussi bien que sur moi, que se retournera la vengeance de cet homme, dès qu'il verra que je l'ai trahi... Il était possible de le combattre... aussi longtemps que j'eusse, en secret, déjoué ses projets... Mais me déclarer son ennemi ouvertement, ainsi que je vais le faire, c'est déchaîner sa haine implacable... Et vous savez ce que peut cette haine, Gabrielle... Elle passera peut-être au-dessus de moi pour vous atteindre... Mais vous l'avez dit tout à l'heure, madame, je ne prendrai conseil que de mon repentir... Seulement, dites-moi Gabrielle, oh ! dites-moi, si quelque jour lointain, très lointain, quand vous aurez vu ce que vous avez fait de moi, dites-moi si un mot de pardon ne tombera pas de vos lèvres... Je ne demande pas une certitude. Je voudrais que vous n'empêchiez point l'espérance d'éclairer l'horrible nuit où je vis depuis que je vous aime !...

Et haletant, si faible qu'on eût juré qu'il allait s'évanouir, sa redingote — serrée sur poitrine — soulevée par les bonds désordonnés de son cœur, il l'implorait toujours...

Mais, devant Gabrielle, passèrent, comme une légion de fantômes, les souvenirs des deux dernières années : l'arrivée du marquis rue d'Allemagne, et l'antipathie qu'il inspira ; l'enlèvement ; les scènes odieuses et brutales de la maison Roussebois ; le mariage infâme de Bois-Tordu, et ses tortures sans nom dont il n'avait pas eu pitié, et son amour pour Valentin qu'il avait méprisé, et l'horreur de son existence côte à côte avec lui, ses envies de suicide... Elle se rappela tout cela en une seconde... et il le comprit encore, à son regard.

— Gabrielle !... murmura-t-il d'une voix mourante, Gabrielle !...

Mais elle sortit lentement, sans avoir dit un mot...

Il passa les mains sur son front.

Un gémissement s'échappa de ses lèvres, et il se laissa glisser sur son fauteuil.

Sa tête tomba lourdement sur le bureau, et il ne remua plus.

Il était évanoui...

VI

La nuit était venue, et Norbert n'avait pas bougé...

Etait-il évanoui toujours ? Ou bien de son évanouissement était-il passé dans un sommeil lourd, causé par l'énorme fatigue de sa douleur ?

Son valet de chambre, qui entra chez lui, inquiet de ne point l'entendre, et voulant prendre ses ordres, le trouva ainsi.

Il crut que le marquis dormait, et ressortit discrètement.

Norbert n'avait rien vu, n'avait rien entendu.

Une heure après, le valet de chambre rentra, et trouva le marquis toujours dans la même position. Il s'effraya.

— Monsieur, dit-il, effaré... Monsieur...

Et, n'obtenant pas de réponse, il appuya la main sur l'épaule du marquis ; celui-ci ne se réveillant pas, le valet de chambre le secoua... Norbert fit un mouvement et ouvrit les yeux.

Deux lampes étaient allumées sur son bureau ; il reconnut le domestique... et, tout de suite, sa présence d'esprit lui revint...

Il comprit qu'il avait été pris de faiblesse après le départ de sa femme...

Il renvoya le valet de chambre.

— Qu'on me laisse, dit-il d'une voix faible.

— Monsieur ne dînera pas ?

— Je dînerai ici.

Cinq minutes après, le valet avait dressé une table près du cabinet de son maître, et s'était éloigné, en voyant que les préoccupations du marquis semblaient redoubler.

Norbert n'avait pas faim, et ne mangea pas.

Enseveli dans le fond d'un grand fauteuil, il songeait... Sa vie passée revenait à son esprit... sa vie manquée toujours, manquée sans cesse...

A quoi bon avoir sacrifié son honneur à son ambition, avoir accepté la complicité d'un misérable, — complicité criminelle et sanglante, — pour arriver à la fortune, puisque son ambition satisfaite, la fortune acquise, il se retrouvait plus malheureux cent fois... ayant au cœur la blessure inguérissable d'un amour sans espoir, d'un amour impérieux, contre

l'étreinte pressante duquel il s'était longtemps et vainement défendu ?...

Il avait essayé de ne pas aimer... Il aurait tant voulu !...

Mais le pouvait-il, alors qu'il voyait sans cesse auprès de lui cette jeune femme, — encore jeune fille, — dont la rayonnante beauté renouvelait sa torture et augmentait sa passion ?

Il avait songé aussi à la renvoyer, à la rendre libre

Il avait songé encore à quitter lui-même l'hôtel, à s'éloigner de cette tentatrice, à ne plus la voir...

Mais il s'était trouvé sans force devant ces résolutions.

Alors, il était resté, aimant mieux souffrir toujours, trouvant même je ne sais quelle âpre et douloureuse et cruelle jouissance à souffrir pour Gabrielle, à cause d'elle...

Il le lui avait dit... il n'avait point menti... son existence était bien changée... Il ne sortait presque plus, négligeait la politique, le monde, les affaires, se souciant peu du soin de sa réputation.

On disait autour de lui qu'il était malade... On inventait même des maladies... Il était malade, en effet, mais d'amour..

Ses journées, il les passait dans ce cabinet de travail où il se trouvait maintenant, où tout à l'heure était venue sa femme... Il les passait à songer à Gabrielle, à évoquer son image, à guetter, dans la cour, le moment où elle sortait, pour la voir, l'admirer, heureux quand il l'avait vue, de jour en jour plus élégante, de jour en jour plus belle, malgré la profonde pâleur de son visage résigné.

Mais, souvent, Gabrielle elle-même ne sortait pas.

Alors, il se sentait devenir fou... Dans sa tête égarée flottait comme un tourbillon d'idées sans suite. Et il fermait les yeux, appuyait de toutes ses forces les mains sur ses oreilles, plongeait sa tête embrasée dans un bassin d'eau glacée, renouvelée sans cesse, afin de rendre un peu de calme à son esprit, et de retenir sa raison chancelante.

Oui, il souffrait horriblement, cet homme, et malgré tout, malgré son scepticisme, sa honte, sa cruauté d'autrefois, ses crimes, il était à plaindre... car il aimait, il aimait d'amour vrai !

La nuit, depuis longtemps, était tout à fait tombée.

Norbert d'Argental se souleva péniblement. Ses membres étaient raidis. Une sorte de vieillesse précoce s'était emparée d'eux, les affablissait, les courbaturait... Son large et puissant front, du reste, était constamment ridé... Et, dans sa chevelure épaisse, d'un blond ardent, presque rousse, coupée toujours très ras, quelques cheveux blancs apparaissaient du côté des tempes...

Il fit quelques pas dans son cabinet, s'appuya un moment sur la cheminée, la tête entre les mains, soupirant parfois.

Qui aurait pu dire les navrantes pensées de cet homme ?

Il revint à la fenêtre, écarta les rideaux et regarda dans la cour.

Celle-ci était déserte, éclairée par les deux becs de gaz allumés de chaque côté du perron ; les gens étaient à l'office ; les

fenêtres de la marquise, dont les appartements occupaient, en face de ceux du marquis, l'aile droite de l'hôtel, étaient plongées dans l'obscurité.

Une à une, il regardait ces fenêtres, espérant y découvrir, au milieu de la nuit, la silhouette de sa femme.

Ici, c'était un petit salon où Gabrielle aimait à se tenir seule, rêvant ou lisant, jusque très tard dans la soirée ; là, un boudoir et une autre pièce formant cabinet de toilette. Plus loin, la chambre à coucher...

C'était là, vers ces pièces, que se portaient ses regards, parce que là était la vie intime de sa femme. Il n'était jamais entré là... Elle était là, chez elle, comme dans une forteresse inexpugnable, défendue par son mépris et sa haine...

De silhouette, il n'en voyait pas...

« Elle est dans la salle à manger, » se dit-il.

Et l'idée lui vint de descendre et de se mettre à table... Au moins, il ne laisserait pas échapper une des rares occasions qui lui étaient données de la voir, de l'admirer, de respirer un peu du même air qu'elle respirait...

Mais Gabrielle avait fini de dîner, sans doute, car ses fenêtres s'éclairèrent une à une...

Alors, le marquis ne respira plus...

Il avait fait une belle journée, très chaude. La soirée était douce ; un peu de brise rafraîchissait l'air. Les feuilles des arbres du jardin frissonnaient au passage du souffle léger qui les effleurait, comme des frôlements d'ailes ; la rosée humectait les roses, dont les parfums s'évaporaient mais se renouvelaient sans cesse, comme si la source en eût été intarissable.

Une fenêtre s'entr'ouvrit. Une femme s'accouda sur le balcon. La nuit empêchait de distinguer ses traits. Elle resta là longtemps. Elle ne bougeait pas, regardant vaguement devant elle dans la nuit. On eût dit une statue.

C'était Gabrielle...

Le marquis, peu à peu, s'était habitué à l'obscurité, et il avait fini par distinguer sa femme presque comme en plein jour. Tout à coup, la statue se remua... ses mains se portèrent à ses yeux, sur lesquels elles appuyèrent un mouchoir... le corsage se souleva... Elle resta ainsi longtemps, très longtemps, et au-dessous d'elle, le long de la muraille, des volubilis, des résédas, des plantes grimpantes et des pois de senteur reçurent des gouttes de rosée amère qui firent aux fleurs fermer leurs calices.

C'était la statue qui pleurait.

Et Norbert la voyait pleurer. Et son cœur se gonflait. Ah ! que de fois elle avait ainsi versé des larmes ! Et que de fois il l'avait surprise ainsi !

Les larmes qu'elle versait retombaient sur son cœur comme autant de gouttes de plomb fondu, lui causant d'atroces brûlures. Il aurait bien voulu les effacer de tout son sang, ces larmes !

Gabrielle referma sa fenêtre et entra dans le petit salon.

Il vit qu'elle s'asseyait, qu'elle prenait un ouvrage de femme

pour se distraire, puis qu'elle repoussait cet ouvrage, n'ayant pas la force de travailler, et cherchait à lire.

Mais, rêveuse, elle laissa échapper le livre bientôt.

Norbert regardait toujours.

Enfin, les fenêtres de Gabrielle redevinrent obscures.

La jeune femme était couchée.

Mais Norbert ne quitta pas la place où il se tenait. Il n'avait pas envie de dormir. Il passait là toutes ses nuits, à regarder les fenêtres de Gabrielle, comme il passait tous ses jours à penser à elle. L'aurore le retrouva debout. Le ciel blanchit, le soleil se montra, radieux comme la veille ; les oiseaux se mirent à chanter sur les arbres du jardin ; les fleurs s'ouvrirent ; la nature s'éveilla... Les heures s'écoulèrent... La jeune femme se leva, et, en toilette blanche du matin, — elle avait abandonné le deuil de son père, — elle apparut à son balcon, respirant l'air embaumé du matin, comme elle s'était rafraîchie la veille à l'air vif du soir.

— Qu'elle est belle, et que je l'aime !... murmura le malheureux, en la voyant.

Puis elle disparut. Un quart d'heure après, la femme de chambre de Gabrielle entrait chez le marquis, qu'elle trouva près de la fenêtre, et qui, tout absorbé, ne l'entendit pas. Elle toussa, remua un fauteuil ; le marquis l'aperçut enfin.

— Qu'est-ce ? dit-il, en reconnaissant la caméristé.

Celle-ci lui tendit une lettre de sa maîtresse. Il la décacheta. La lettre disait seulement :

« J'ai hâte de voir mon père, et je pars. »

Il répondit aussitôt :

« C'est bien, vous êtes libre. Mon amour saura vous protéger de loin comme de près. Le lendemain de votre arrivée à Bois-Tordu, deux de vos amis — des vôtres, dis-je, et non des miens — seront auprès de vous. Adieu ! »

Il la vit partir, en effet, dans la journée.

Il espéra, jusqu'au bout, qu'elle se retournerait vers le salon, où il était descendu, et d'où il la guettait. Mais elle monta en voiture sans lui adresser ni un mot ni un regard.

Elle était inexorable. Elle se souvenait.

Alors, quand elle ne fut plus là, et bien qu'il vécût jadis comme si elle n'existait pas, la voyant rarement, l'hôtel lui parut triste comme un tombeau. Une impression de froid et de solitude le saisit.

— Allons, dit-il, il faut en finir !

Il sonna, donna l'ordre d'atteler. On obéit. Un quart d'heure se passa. La voiture s'était rangée devant le perron. Il descendit. La voiture l'emporta.

Où allait-il ?...

Il avait donné au cocher l'adresse de Rouquin.

Les chevaux de Norbert étaient aussi bons qu'ils étaient beaux ; vingt minutes suffirent pour le trajet de la rue de Grenelle à a rue La Fayette. Rouquin était chez lui...

VII

Ce fut Louffart lui-même qui introduisit Norbert.

Rouquin avait déjeuné un peu tard, de telle sorte qu'il se trouvait encore dans la salle à manger Mais, avec son complice, Rouquin ne se gênait pas. Ce fut dans la salle à manger qu'il fit entrer le marquis.

Il se leva et lui tendit la main, riant :

— Eh bien ! dit-il, nous l'avons échappé belle !...

Et comme Norbert, non seulement ne prenait pas sa main, mais restait impassible, debout et sans accepter le siège qu'on lui avançait :

— Qu'est-ce que vous avez ?... Cela ne vous étonne pas plus que cela de rencontrer chez moi, ayant repris ses fonctions de valet de chambre, Louffard qui devrait être au Dépôt ?... C'est hardi, je le sais bien, mais, en cas d'alerte, Louffard filerait par les caves, qui communiquent avec celles de la maison voisine... Et puis, la fortune sourit aux audacieux !... Cela ne vous étonne pas, non plus, de me voir, moi, tranquillement en train de fumer un cigare en prenant mon café ?... Vous ignorez donc ?...

— Non, je n'ignore rien. Au besoin, il eût suffi, pour être renseigné, de lire les journaux dont les colonnes sont pleines de vos exploits depuis deux jours. Vous avez étonné et peut-être même effrayé Paris, mon cher Mes compliments ! Paris n'est pas facile à étonner.

— Quel ton vous avez ! Vous ne vous dériderez pas ? On dirait que vous ne couriez pas les mêmes dangers que moi et que ma perte n'entraînait pas la vôtre !... Notre sort est lié, mon ami, l'oubliez-vous donc ?... Ma parole, je m'attendais à des félicitations de votre part, et à un peu plus d'expansion !... On n'enlève pas tous les jours, d'une façon aussi distinguée, un prisonnier sous le nez des gendarmes ; quant à la Morgue, je connais les annales de la police, c'est là une nécessité du métier pour moi, et je crois bien que c'est la première fois qu'on lui dérobe un cadavre. Ah ! je comprends les journaux. Ils n'ont pas tous les jours des actualités aussi intéressantes !...

Voyons, vous ne souriez pas ? Pourtant, votre tête doit être plus solide sur vos épaules, comme la mienne... Et il n'y a pas de quoi s'en désoler !...

Rouquin riait toujours... Il se promenait dans la salle à manger, lançant au plafond des bouffées de son cigare.

— Voulez-vous fumer ? dit-il, tendant au marquis une boîte de havanes enveloppés de leurs feuilles d'argent.

— Merci.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez, fit-il avec brusquerie, et pourquoi avez-vous une figure d'enterrement ? Est-ce que vous avez une mauvaise nouvelle à m'apprendre ?... Dépêchez-vous ! Les bonnes nouvelles peuvent attendre... Les mauvaises, non ! parce que souvent cinq minutes de retard font perdre l'occasion d'un remède énergique.

Norbert, en le regardant, secoua silencieusement la tête.

Les regards des deux hommes se croisèrent, comme deux lames d'acier, froides, aiguës, tranchantes.

— Ce n'est pas encore cela ? fit Rouquin... Alors, s'il vous plaît, à quoi puis-je vous être bon et qu'êtes-vous venu faire chez moi, monsieur ?

Norbert prit un temps pour répondre, puis, tout à coup, il s'inclina légèrement et sourit :

— Je suis venu pour vous tuer ! dit-il doucement.

Rouquin eut un soubresaut... Ses dents coupèrent net le cigare qu'il avait aux lèvres...

— Me tuer ?...

— Oui !...

Rouquin recula, mit la table entre Norbert et lui et, d'instinct, chercha une arme quelconque.

Mais il n'y en avait pas. Il était désarmé... Il pâlit !...

Norbert souriait toujours...

Il n'avait pas d'armes, lui non plus, du moins en apparence ; il était très calme ; quelqu'un qui n'eût pas entendu n'eût jamais pu deviner qu'il venait de proférer pareille menace.

Il s'avança de deux pas vers Rouquin.

— Vous n'avez rien à craindre, au moins maintenant... prononça-t-il.

— Et qui vous dit que je crains ? fit le misérable, en relevant la tête.

— Je viens vous tuer, mais non vous assassiner.

Rouquin recouvrait son sang-froid Il sourit à son tour.

— Quelle mouche vous pique, monsieur d'Argental, et ne pourriez-vous choisir, pour plaisanter, un sujet moins lugubre ?

— Je ne plaisante pas.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, voulez-vous me tuer ?

— Je suis las d'être votre complice... j'ai horreur de vos crimes...

— Ah ! ah ! ma foi, je ne vous étonnerai pas si je vous dis que je m'attendais à cette déclaration ?...

— Tant mieux ! Vous m'épargnerez ainsi des explications qui eussent été pénibles pour moi...

— Mais non, mais non, je les réclame, ces explications, au contraire ; et nous allons causer un peu, n'est-ce pas ?

Il s'assit, mit les coudes sur la table après avoir allumé un autre cigare, et, regardant Norbert avec ironie :

— Faites donc comme moi, dit-il... vous vous en trouverez bien... On cause mieux en fumant... en fumant un bon cigare, surtout... La fumée vous calme... adoucit votre irritation, qui s'évapore comme elle... Souvent, on part en guerre à la première bouffée ; à la dernière, on est redevenu ami. Essayez-en.

Le marquis d'Argental se contenta de secouer la tête.

— Alors, c'est la guerre ! dit Rouquin, d'un ton sec.

— Mieux ! c'est la mort pour l'un de nous deux.

— Vous oubliez ce que vous m'avez promis, le jour de notre première rencontre, lorsqu'on vendait ce qui restait de vos misérables meubles, lorsqu'on livrait aux enchères publiques ce qui vous avait appartenu... Vous oubliez que je vous ai trouvé réduit à la plus complète misère... et vous ne cachiez pas votre colère et votre désespoir...

— J'ai promis d'être votre complice... c'est vrai !

— Jusqu'au bout de l'œuvre que j'avais entreprise...

— Œuvre lugubre et criminelle !

— Ah ! peu vous importe !... C'est moi qui commande... Ce sont mes gens qui exécutent... Vous avez le repentir facile... maintenant qu'escomptant une fortune que nous ne possédons pas encore tout entière, je vous ai donné les moyens de vous enrichir ! Il est trop tard, marquis !... Vous voulez me tuer, c'est possible... vous êtes satisfait... vous êtes riche, puissant, honoré... Je vous gêne !... Mais, moi, marquis, vous ne me gênez pas... Moi, je vis très bien, vous vivant... Moi, je ne souhaite pas votre mort... Bien au contraire, je vous défendrais... Voyez donc quelle différence entre nous !...

— Je suis venu pour vous tuer ou pour que vous me tuiez !

— Ni l'un ni l'autre !

— Vous ne vous battrez pas ?

— Ecoutez-moi, Norbert. N'agissez pas comme un enfant. Nous sommes alliés, depuis deux ans, pour une cause qui est près de triompher. Ne commettez pas d'imprudence, je vous en prie. J'ai tenu mes engagements Vous n'avez rien à me reprocher. J'ai promis que je vous mettrais entre les mains une fortune immense... Cette fortune va être à vous, si vous ne me faites pas obstacle... Réfléchissez... Considérez ce que j'ai fait, et voyez le peu qui me reste à faire !...

— Vous rêvez un nouveau crime !...

— Encore une fois, de quoi vous préoccupez-vous ?... Vous n'avez qu'à tendre la main pour qu'il y tombe de l'or !

— Je mourrai, ou ce sera moi qui vous tuerai !...

— Ah ! vous êtes entêté... Je vous l'avais bien dit, avant votre mariage, quand je vous ai montré Gabrielle, dans la rue La Fayette : « Surtout, ne faites pas la bêtise de l'aimer ! Prenez garde ! prenez garde ! » Et la bêtise est faite. Vous avez le cœur pris, comme à vingt ans !

Norbert, suivant une idée fixe, semblait ne pas entendre.

Il continua :

— J'ai dit que je ne venais pas vous assassiner. Je veux que vous vous défendiez... Ce sera donc un duel, mais un duel à mort.

— Eh bien ! moi, j'ai besoin que vous viviez, parce que vous représentez pour moi un capital que je ne veux pas perdre. Peste ! si je vous tuais, comme je le crois, savez-vous que ce serait bien des millions de perdus !

— Vous vous battrez, que vous le vouliez ou non !

— Et de quels moyens userez-vous pour forcer ma volonté ?

— Je vous insulterai, s'il le faut.

— De vous à moi, l'insulte n'existe pas.

— Non, peut-être, si elle n'est point publique.

— Ah ! ah ! vous songez ?...

— Je choisirai un jour où tout Paris pourra me voir vous frappant de mes deux poings à la face !...

— Diable ! fit Rouquin, c'est donc sérieux ?

— Jugez-en !

Le misérable se tut pendant quelques instants. Il était blême. Ses lèvres avaient blanchi.

Une sourde irritation se peignait dans la contraction de ses traits... Ses yeux s'injectaient de sang...

Norbert, lui, avait la même impassibilité résolue... Le sacrifice de sa vie était fait !...

— Raisonnons, dit Rouquin... vous êtes très fort au pistolet. Je suis aussi fort que vous, mais je courrais trop de chances... Le pistolet est brutal et une balle dans la tête ne pardonne guère....

— Le hasard choisira nos armes...

— Parbleu ! Et si le hasard, qui est un malin, choisit le pistolet ? Non, non, s'il vous plaît...

— L'épée, donc !...

— Ah ! cela vaut mieux déjà, beaucoup mieux... L'épée est prudente... on ne fait avec elle que les blessures qu'on veut bien...

— Il faut qu'il y ait mort d'homme...

— Mourez donc, que diable ! si vous y tenez tant !...

Norbert considéra Rouquin avec dégoût...

Mais celui-ci comprit ce regard...

Il était brave, il méprisait le danger, on l'a vu... Il répliqua au regard par un mot :

— J'ai dit que je ne voulais pas vous tuer. Vous m'êtes utile. Vous valez pour moi des millions... La partie n'est pas égale. Il est inutile de me montrer que vous me prenez pour un lâche... Je ne le suis pas... vous le verrez à l'occasion... Tout à l'heure, j'étais presque décidé à me battre... Maintenant, réflexion faite, je refuse... Je courrais trop de risques ; j'ai tout à perdre !...

— Songez que je vous y obligerai.

— Alors, ce sera une autre affaire... Moi, j'éviterai avec soin, je vous en préviens, de vous fournir les occasions que vous chercherez !...

— C'est votre dernier mot ?

— Oui. Et adieu, marquis ! Je vous souhaite plus de calme et de raison.

— Adieu, et à **bientôt !**

Rouquin n'avait pas menti en disant qu'il n'avait pas d'intérêt à la mort de Norbert ; il n'avait pas menti en disant qu'il l'eût défendu, même, au besoin ; Norbert mort, en effet, n'étaient-ce pas ses espérances envolées ?

Il ne tenait à la fortune de Bertara que par Norbert.

Norbert disparaissant, la fortune lui échappait ; ses crimes devenaient inutiles.

Cependant, sa colère contre son complice n'en était pas moins grande ; Rouquin le lui avait dit jadis : « Si vous me trahissez, je vous tuerai ! » Seulement, Rouquin était un homme pratique : avant d'exécuter sa menace, et de laisser libre cours à son ressentiment, il voulait user de tous les moyens en son pouvoir pour éviter un duel où, ainsi qu'il le disait, il avait tout à perdre et rien à gagner, soit qu'il tuât Norbert, soit qu'il fût tué par lui.

Il évita donc de donner au marquis les occasions que celui-ci recherchait ; Norbert, cependant, s'attachait à ses traces, attendant patiemment son heure.

Un jour, vers deux heures, les affaires financières de Rouquin nécessitèrent sa présence à la Bourse.

Ses agents venaient de lui dire qu'ils avaient vu la voiture du marquis d'Argental sortir de l'hôtel de la rue de Grenelle vers cette heure-là et le marquis entrer au Palais-Bourbon.

Rouquin était donc tranquille.

Vers trois heures, au moment où la Bourse, encore très animée, allait fermer, Rouquin sortit pour prendre l'air, il faisait une étouffante chaleur, et se mêla un moment à la foule encombrant le péristyle. Tout le Paris de la finance était réuni là : agents de change, banquiers, coulissiers, agioteurs.

Tout à coup, cette foule hurlante et étourdissante fut bousculée, traversée brusquement par un homme de haute taille, robuste, et qui s'avançait droit devant lui, sans être dérangé, s'enfonçant là comme un de ces béliers antiques qui renversaient les murailles et les portes les plus solides : c'était le marquis.

En même temps, une voix forte et rude, au timbre métallique, résonnait par-dessus tout ce bruit et tous ces cris :

— Silence !

La foule, d'instinct, se tut ; le silence, en une seconde, devint si complet, si profond qu'on eût dit qu'il n'y avait plus là qu'un seul homme et que cet homme retenait sa respiration.

Le marquis venait de rejoindre Rouquin.

Cent personnes firent cercle autour d'eux.

Il n'y eut même pas un murmure, pas un mot, pas un cri pour dire : « C'est le marquis Norbert d'Argental, le député ! » Tout le monde le connaissait.

Rouquin aussi était connu des boursiers.

Le marquis avait mis la main sur l'épaule du misérable ; celui-ci avait voulu se dégager, et si personne n'avait été là, si la fuite n'avait pas été impossible, il y fût certes parvenu, car sa force était redoutable, bien supérieure à celle de Norbert.

Rouquin ne s'était pas troublé en se trouvant en face de son ennemi, de son complice...

Rapidement, voyant qu'il ne pouvait s'échapper et que Norbert allait provoquer un scandale, il avait dit :

— Marquis, réfléchissez une dernière fois.

Mais Norbert paraissait ne point l'entendre.

— Réfléchissez, marquis. Ce que vous allez faire est une sottise. Je m'en vengerai un jour ou l'autre, je vous en préviens, sur vous d'abord, sur votre femme ensuite, et ma haine ne pardonne pas.

— En te tuant, je tue ta haine ; morte la bête, mort le venin !

— Tu le veux donc ? fit Rouquin, l'œil sanglant.

— Je le veux !

— Eh bien ! j'attends ton insulte. Jette-moi l'outrage à la face et regarde-moi bien en m'outrageant, tu verras que je souris.

Alors, Norbert, sa main tenaillant toujours l'épaule de Rouquin, Norbert se tourna vers la foule silencieuse.

— Vous voyez cet homme, dit-il d'une voix vibrante, cet homme est un misérable et un lâche... Je le soufflette et je lui crache au visage !... car je veux que l'insulte soit mortelle !

Et sur la face blême de Rouquin, impassible, dont les lèvres étaient sérieuses, mais dont les yeux souriaient, il appliqua coup sur coup les deux mains...

Il y eut un sourd murmure parmi la foule haletante.

Un instant ébloui par la violence du coup, Rouquin avait fermé les yeux... Il les rouvrit... et, lentement, d'un pas ferme, sans écouter les chuchotements, les exclamations, les rires étouffés, il descendit l'escalier de la Bourse, appela un fiacre, s'y jeta et disparut.

Quant à Norbert d'Argental, déjà sa voiture, lui aussi, l'emportait...

Une heure après, Norbert recevait le mot :

« J'ai le choix des armes. C'est ce que je voulais. Nous nous battrons à l'épée, demain, si vous le voulez, à la frontière belge. Nous n'avons pas besoin de témoins ! Réglons nos affaires en famille. J'ai comme ami et obligé le docteur Sougaret. Il nous accompagnera. Cela suffit. Prenez le train de huit heures du soir. Vous serez vers quatre heures du matin à Givet. Nous aurons un quart d'heure de chemin à faire pour être sur le territoire de la Belgique. J'emporte mes épées. Prenez les vôtres. »

Norbert répondit laconiquement :

« A demain, donc ! »

Les deux adversaires prirent le même train du soir.

Ils se virent à la gare de l'Est, mais passèrent l'un près de l'autre sans se saluer, comme s'ils ne se fussent pas connus.

Il montèrent dans des compartiments différents...

Sougaret, un homme brun, à l'œil faux, accompagnait Rouquin.

Ils arrivèrent, vers quatre heures, à Givet ; Norbert entra dans un café voisin de la gare et demanda une plume, du papier et de l'encre ; il écrivit quelques mots à Gabrielle :

« Je vais me battre, Gabrielle... Je voudrais être tué et tuer Rouquin, mon adversaire... Au moins, vous seriez heureuse... Que je meure ou non, je vous aime ! »

Il alla jeter la lettre à la poste.

Ensuite, il rejoignit Rouquin.

Givet est situé presque sur la frontière.

Ils auraient pu aller en Belgique à pied, mais ils louèrent deux voitures ; l'une d'elles, au moins, devait être nécessaire au transport d'un blessé, peut-être d'un mort.

Il faisait à peine jour.

Ils traversèrent la ville déserte.

De toutes les maisons, le café près de la gare était le seul ouvert ; il restait ouvert toute la nuit.

Ils furent bientôt dans les champs.

Derrière eux, Givet disparut, presque noyé dans les vapeurs s'élevant de la vallée de la Meuse ; et le vieux fort de Charlemont lui-même était à peine visible.

Ils s'étaient renseignés, à la gare, sur le chemin à suivre.

Un quart d'heure après, les voitures franchissaient un petit ruisseau sur un pont rustique.

On venait de quitter la France.

Ils descendirent de voiture : le soleil n'était pas levé ; le brouillard était intense. Ils furent obligés d'attendre.

Enfin, le soleil se dégagea.

Les rayons inondèrent la vallée, chassant les flocons de brume et dorant les cimes chenues des montagnes des Ardennes profilant au loin leurs croupes boisées.

Ils avisèrent un petit bois de frênes dans la plaine où ils se trouvaient et se dirigèrent vers lui.

Ils craignaient d'être aperçus par des cultivateurs se rendant à leurs travaux ; les moissons commençaient, en effet ; déjà, les foins étaient coupés ; on coupait le seigle.

Dans le bois, ils furent à l'abri de tous les regards.

Ils avaient marché côte à côte, toujours silencieux ; Rouquin allait en avant, avec le docteur Sougaret qui portait les armes ; Norbert suivait, abîmé dans ses réflexions.

A quoi, à qui rêvait-il ?

A ce duel où il allait peut-être laisser la vie ?

Oui, car il regrettait Gabrielle...

Il regrettait cette exisence qui allait peut-être finir sous le fer de Rouquin, non point parce qu'il eût voulu vivre encore, mais parce qu'il avait honte de mourir de la main d'un tel homme !... Son égal, pourtant, puisque Norbert s'était abaissé jusqu'à lui !...

Un chemin uni, tapissé d'herbes, traversait le bois.

Ce fut là qu'ils s'arrêtèrent.

Une toile de serge verte enveloppait les armes ; Sougaret avait également emporté une boite contenant du linge, de la charpie et sa trousse.

Il jeta le tout sur l'herbe.

Norbert eut un sourire d'ironie et leva les épaules.

— C'est une précaution inutile, docteur...

— Ce n'est jamais inutile, fit Sougaret... Vous pouvez être blessé... vous ou Rouquin.

— Mon adversaire ne vous a donc pas dit qu'il s'agissait, non point de blessure, mais de belle et bonne mort ?

Sougaret ne répondit pas.

Son rôle était d'attendre.

Il jeta en l'air une pièce de cinq francs en argent.

— Pile, dit Rouquin avec flegme, sans même se pencher pour voir, et tout en se déshabillant.

Il avait défait sa redingote et son gilet ; il releva les manches de sa chemise.

La pièce était retombée.

— C'est face ! dit Sougaret.

Le sort favorisait Norbert.

Il allait se battre avec l'épée dont il avait l'habitude.

Sougaret tendit l'autre à Rouquin, qui la fit siffler, en fendant l'air, et en plia légèrement la pointe sur le bout de sa botte.

— Je suis prêt ! dit-il.

Norbert l'avait imité et avait jeté bas redingote et gilet.

Ils apparurent tous les deux, grands, solides, nerveux, aussi agiles l'un que l'autre.

Et, avant d'engager le fer, ils se regardèrent une seconde.

— Ainsi, dit Rouquin, vous continuez votre sottise jusqu'au bout ? Il est encore temps de vous arrêter !

Norbert lui mit le fer à deux pouces de la poitrine.

— Défendez-vous ! dit-il froidement.

Rouquin murmura :

— Peste soit de l'enragé !

Pendant les cinq premières minutes, les deux hommes se tâtèrent, afin de reconnaître leur force ; le fer grinçait en battant le fer, mais aucun coup ne fut porté.

Puis, soudain, Norbert attaqua avec une rapidité foudroyante.

Rouquin parait avec calme. Il avait un poignet d'acier. Il était aussi fort que le marquis, sans aucun doute. Cependant, jusque-là, il se contentait de parer, mais n'attaquait pas. Norbert, robuste et l'épée bien en main, ne se fatiguait point ; il devinait le jeu de son adversaire...

Il était prêt à mourir, mais il ne voulait pas mourir seul.

Il aurait voulu un duel au pistolet, à bout portant, les deux armes chargées, la détente pressée au commandement.

Il aurait voulu deux morts.

Il serra son jeu et devint plus pressant.

Rouquin, par deux fois, pour ne pas être atteint, fut obligé de rompre.

Le fer du marquis traversa sa chemise, près du cœur, mais sans le blesser.

Rouquin riposta.

Une goutte de sang apparut à l'épaule de Norbert ; la peau était éraflée.

Rouquin recula et abaissa son épée.

— Vous savez que je ne veux pas vous tuer ? dit-il, en reprenant haleine un moment et toujours calme.

— Ah ! je t'y forcerai bien, misérable !...

— Ce sera difficile, je vous en préviens !

— Allons ! point de phrases, en garde !

— Allons ! fit Rouquin.

Et il murmura, entre les dents :

— Il est fou, parole !... il est fou !...

Les coups de Norbert se multipliaient avec une précision mathématique, une rapidité qui donnait le vertige. Rouquin répondait maintenant aux attaques par des attaques.

L'haleine des deux adversaires devenait haletante.

Le bras de Norbert faiblit deux fois, sous un froissé vigoureux de Rouquin.

— Ah ! si je voulais te tuer, dit celui-ci, comme ce serait tôt fait !... Ah ! comme j'y prendrais plaisir, si je n'avais besoin de toi !

— Eh ! tue-moi donc, Rouquin ! Ne vois-tu pas que je veux mourir ?... Tue-moi, je te le dis, ou ce sera moi qui...

Il se fendit tout à coup, au moment où l'épée de Rouquin se tendait ; il se fendit sur l'épée de Rouquin, en avançant la sienne de tout son bras raidi...

C'était ce qu'on appelle en escrime un coup fourré...

Souvent les deux adversaires sont blessés en même temps...

Parfois, deux poitrines sont trouées de part en part et il y a deux morts !...

Rouquin avait compris, mais trop tard...

Il sentit quelque chose de lourd au bout de son épée et lâcha celle-ci.

Il sentit en même temps quelque chose de froid qui lui pénétrait dans l'épaule. Il recula.

Norbert, encore debout, devant son adversaire, encore debout mais chancelant, avait l'épée de Rouquin enfoncée dans la poitrine.

Quant à Rouquin, il avait l'épaule traversée ; il avait eu le temps de se baisser devant la pointe, et, s'il ne l'avait pu éviter tout à fait, il avait évité du moins la blessure mortelle...

Norbert prit la lame à deux mains et voulut se l'enfoncer dans le corps jusqu'à la garde, mais le docteur s'était précipité sur lui et l'avait retenu.

En même temps, Norbert s'affaissait et s'évanouissait.

— Je l'ai échappé belle, dit Rouquin, s'asseyant sur l'herbe, ce forcené voulait m'embrocher avec lui !...

Sougaret le pansa rapidement, après avoir sondé la blessure, puis rendit les mêmes soins à Norbert, toujours évanoui.

— Votre blessure est légère, dit-il à Rouquin... Mais, quant au marquis !...

— Eh bien ! quant au marquis ?

— Je doute qu'il en revienne !...

Rouquin fronça le sourcil.

— Si cela devait finir ainsi, c'est trop tôt ! murmura-t-il...

Sougaret sortit du bois et fit signe aux cochers d'approcher Les deux voitures arrivèrent.

Rouquin demanda :

— Y a-t-il par ici un village, un hameau, une auberge ?

— Il y a une auberge, le Soleil d'Or, sur la route qui mène à Dinant ; c'est la maison la plus rapprochée... le village le plus voisin, en Belgique, est à six ou sept kilomètres...

— Il faut conduire le marquis au Soleil d'Or. Vous l'accompagnerez, Sougaret. Moi, je n'ai pas besoin de vous. Je me ferai panser à Givet, et je repartirai dans la journée pour Paris, où ma présence est nécessaire.

Il monta dans une des deux voitures, puis, se penchant à la portière, il appela le docteur d'un geste :

— Je désire, fit-il à voix basse, que vous repartiez cette nuit pour Paris. Demain, après-demain, peut-être, j'aurai besoin de vous... Je ne peux vous en dire plus maintenant... Arrangez-vous, après avoir donné les premiers soins à Norbert, pour le conduire à Dinant. Là, vous le laisserez entre les mains d'un de vos confrères. Est-ce convenu ?...

— Et s'il meurt pendant le trajet ?

— Sa blessure est donc vraiment bien grave ?...

— Je ne puis me prononcer, mais je le saurai ce soir... s'il n'est pas mort, ce qui me dispensera de tout autre examen...

— Eh bien ! s'il meurt en route, vous me le télégraphierez. J'avertirai sa femme. Ainsi, point de retard ? A demain, à Paris ?...

— A demain !

La voiture, au petit trot, reprit le chemin de Givet, emportant Rouquin.

Le docteur, aidé par le cocher, transporta le marquis dans la seconde voiture.

Le marquis revenait à lui ; mais il avait perdu beaucoup de sang ; sa blessure le faisait souffrir, car il faillit avoir une nouvelle pâmoison.

Sougaret lui administra un cordial énergique. Cela lui fit du bien. Il poussa un profond soupir.

Evidemment, il se rappelait et jugeait la situation, mais il ne parla pas.

Il fallut une demi-heure à la voiture pour gagner l'auberge du Soleil d'Or.

Le marquis fut couché avec précautions.

Sougaret examina la blessure avec plus de soins.

Il reconnut que, bien que profonde, elle n'avait lésé aucun organe important.

— Ma foi, monsieur, dit-il à Norbert, vous en reviendrez, vous avez de la chance !

— De la chance !... murmura le marquis, avec un sourire triste.

Il n'ajouta pas un mot de plus.

Le soir même, il était confié, par Sougaret, à un médecin de Dinant, la ville belge voisine.

Et Sougaret, obéissant à l'ordre de Rouquin, reprenait, à sept heures, le train de Paris...

VIII

Le jour même où avait lieu le duel de Rouquin et du marquis Norbert, vers huit heures du soir, un jeune homme, paraissant âgé d'une trentaine d'années, descendait à la gare de l'Est, du train venant d'Allemagne et sans s'occuper de ses bagages, qu'il savait devoir retrouver à la consigne, ayant seulement à la main une valise, et sur le bras un léger pardessus, donnait son billet au surveillant de la sortie, traversait la cour et s'élançait dans le premier fiacre venu, en disant au cocher

— Rue Bleue, numéro 11 !

C'était Georges Sénéchal, le médecin, frère d'André, celui-là qu'aimait Férédié, la sœur de Mourad, et qui avait signé cette sorte de pacte, presque mortel, un an auparavant :

« Cejourd'hui, 25 juillet, à onze heures du soir, las de la vie, n'ayant pas réussi, fatigué de ma pauvreté, je mets fin à mes jours !... Qu'on n'accuse personne de ma mort, qui est volontaire et réfléchie... »

Cet engagement redoutable, on se rappelle dans quelles circonstances Georges l'avait pris. André avait raconté cette scène en un jour de confidences à Lydia et la scène avait été écoutée par Rouquin. Mourad venait de surprendre l'amour du jeune docteur pour Férédié et lui avait adressé le sanglant reproche de songer plus à la fortune de la jeune fille qu'à son amour et à sa beauté.

Georges, désespéré, avait répondu :

— Dans un an, jour pour jour, je serai riche ou mes travaux m'auront ouvert le chemin de la célébrité ! Si, dans un an, je ne vous fais pas rougir de votre insulte d'aujourd'hui, je me tue pour vous prouver ma probité !...

Et Férédié avait dit :

— Va, je t'aime ! Espère, je t'attendrai !...

Une année s'était écoulée sans que Georges eût revu Férédié et Mourad. Une année !

Nous verrons plus tard s'il avait réussi.

Au moment où le jeune homme sortait de la gare de l'Est, tout indiquait chez lui le profond accablement. Il était pâle et abattu. Son front était chargé de rides.

Ses yeux étaient rouges et fatigués. Il avait pleuré, sans aucun doute.

Etait-ce parce qu'il fallait perdre tout espoir de posseder jamais cette brune et douce fille, aux grands yeux noirs, pleins de rêverie, entrevue comme en un rêve dans les magnifiques jardins de Mourad ? Etait-ce parce qu'il revenait pauvre, ainsi qu'il était parti, aussi inconnu qu'un an auparavant ?

Etait-ce parce qu'approchait, à pas de géant, cette date fatale du 25 juillet, où il lui faudrait mourir, et dont il n'était plus séparé que par trois jours ?

Etait-ce, enfin, parce qu'il trouvait cruel de mourir en pleine santé, en plein talent et qu'il regrettait la vie ?

Non, disons-le tout de suite. Sa tristesse avait un autre motif. Il avait trouvé, à l'hôtel où il était descendu, à Munich, la dépêche de Valentin.

Son frère agonisant ! Son père disparu !

Deux terribles malheurs à la fois !... Ne pouvant deviner ce qui s'était passé, il en était réduit aux conjectures... Certes, il savait André délicat... très faible de la poitrine ; et, comme il adorait son frère, toute sa vie n'avait eu qu'un but, toutes ses études avaient été dirigées vers un seul point : les maladies de poitrine...

Il s'était dit :

« Je guérirai André... du moins, je le ferai vivre... »

Il le savait délicat, mais le danger ne lui avait point paru si proche ; il avait jugé que son frère ne lui serait pas enlevé avant plusieurs années, en supposant qu'il fût lui-même impuissant à enrayer les progrès de la maladie !

Et on lui annonçait soudain qu'il allait mourir !

Et le père ? Disparu ? Comment ? Pourquoi ? Dans quelles circonstances ? Sans doute, par un coup de folie, en voyant André s'éteindre, privé des secours de Georges ?

Autant de questions qu'il s'adressait...

Autant de questions auxquelles il ne trouvait pas de réponses...

Voilà pourquoi il était si accablé !...

Voilà pourquoi sa voix tremblait un peu, quand il donna au cocher l'adresse de la rue Bleue...

Voilà pourquoi, enfin, pendant tout le trajet, il resta pensif, la tête sur la poitrine, l'œil fixe.

Qu'allait-il voir ? Qu'allait-il apprendre ?

Le fiacre fut bientôt arrivé.

Georges descendit et paya ; puis, en courant, le jeune homme monta l'escalier.

Devant la porte de l'appartement, il s'arrêta... son cœur bondissait dans sa poitrine... la respiration lui manquait...

Il n'osait ni frapper, ni sonner...

Derrière cette porte, la vérité se cachait, une vérité terrible, peut-être !...

Si André était mort ?...

S'il allait trouver vide cette petite chambre de son frère toute blanche comme une chambre de jeune fille ?...

Et si Sénéchal n'était point revenu ? S'il allait trouver vide aussi la chambre du père ?

Quel retour !...

Machinalement, il regarda autour de lui, sur le carré : il aurait voulu rencontrer quelqu'un pour demander un renseignement, quêter une espérance...

Enfin, il sonna... Son cœur s'arrêta soudain de battre.

Un pas se fit entendre... la porte s'ouvrit... Marguerite parut, et, en reconnaissant le fils aîné de son maître, fondit en larmes.

La première question de Georges fut :

— Mon frère ?

— Hélas ! monsieur, toujours dans le même état !

— Il n'est pas mort ?

— Non, mais les médecins désespèrent... il est resté plus de deux jours sans reprendre connaissance, dans une syncope qui nous faisait croire qu'il était mort... Enfin, il a paru se réveiller, mais avec une fièvre intense et le délire... Il ne reconnaît personne... Ah ! monsieur, il est bien mal... Enfin, vous voici revenu, peut-être le sauverez-vous !

— Et mon père ? mon père ?

Marguerite joignit les deux mains et hocha la tête :

— Celui-la, monsieur Georges, Dieu seul sait où il est !...

La vieille bonne voulut mettre le jeune homme au courant de ce qu'elle savait, mais Georges, avant tout, désirait voir son frère.

Il entra.

Une femme, amaigrie et pâle, était au chevet du lit d'André, ne le quittant pas du regard, semblant prier intérieurement, parce qu'elle comprenait sans doute que tous les secours humains seraient superflus...

C'était Lydia.

Elle était inconnue de Georges, mais celui-ci tout d'abord n'y prit pas garde et, se précipitant vers le lit, entoura son frère de ses deux bras, le souleva doucement, l'appuyant contre sa poitrine, et lui disant, à voix basse, pendant qu'André le considérait d'un regard vague et sans intelligence :

— Mon frère !... André !... Ne me reconnais-tu point ?

Mais André restait insensible à cet appel.

Lydia s'était éloignée discrètement.

Georges replaça son frère dans le lit, étendit la couverture sur cette pauvre poitrine maigre et écouta anxieusement la respiration.

Elle était brève et saccadée.

Le pouls était fréquent.

Les yeux étaient enfoncés et brillants, les lèvres sèches, et le malade essayait souvent de les rafraîchir avec la langue.

Georges appuya l'oreille contre la poitrine.

Le malade le laissait faire.

Il ne comprenait rien.

Le soulevant une seconde fois, Georges appuya l'oreille contre le dos, puis le recoucha.

— Quelle faiblesse ! murmura-t-il. Cet enfant va mourir ! Comment donc est-il en cet état et que lui est-il arrivé ?... Qui me le dira ?...

— Moi, monsieur ! dit une voix faible derrière lui.

Il se croyait seul. Il se retourna avec un soubresaut.

Une femme était devant lui qu'il se souvint d'avoir vue en entrant... Lydia... Lydia éplorée et tremblante... Lydia effrayée de la confidence si tragique et si douloureuse qu'elle se préparait à faire.

— Vous, madame ? fit Georges.

Et son regard semblait dire :

— Qui êtes-vous donc ? Que faites-vous auprès d'André ?

Elle comprit ce regard et baissa les yeux.

— Il faut, n'est-ce pas, pour que vous soigniez André, pour que vous ayez quelque chance de l'arracher à la mort, il faut que vous sachiez ce qui s'est passé ?

— Oui.

— Je vais vous le dire. Préparez-vous à entendre une terrible histoire. Vous apprendrez ainsi qui je suis, pourquoi je suis auprès de ce jeune homme ; vous apprendrez de quel attentat il a été victime ; vous apprendrez enfin quels dangers vous menacent vous-même...

— Moi ? De quels dangers puis-je être menacé ?

— Du même danger que celui dont vous voyez devant vous une victime ; du même danger que celui, sans aucun doute, auquel a succombé votre père !...

Georges paraissait vivement ému.

— Parlez, madame, parlez, je vous en conjure !

— Oui, je vous dirai tout... car je sais tout, maintenant... on m'a tout dit... mais, par pitié, monsieur, quelles que soient les choses que vous allez entendre, quelque étranges et effrayantes et criminelles qu'elles vous paraissent, jurez-moi que vous ne m'interromprez pas... Jurez-moi que vous n'aurez pas horreur de moi... il le faut... il faut jurer, autrement je n'aurais pas la force d'aller jusqu'au bout !

Georges hésita un moment, puis son regard tomba sur le lit où râlait son frère.

Il n'hésita plus.

— Je le jure, madame !... Parlez ! parlez vite, car chaque minute qui s'envole m'enlève une chance de guérir André !

Elle s'assit dans un fauteuil, ferma les yeux, pour ne rien voir des impressions multiples du visage de Georges, et commença le récit des crimes de Rouquin.

Valentin ne lui avait rien laissé ignorer...

Elle ne lui cacha rien, ni l'enlèvement de Gabrielle, ni l'héritage dont une partie lui était destinée, à lui, Georges, et pour la conquête duquel tous ces crimes avaient été commis... ni son propre crime, à elle, accompli sous l'impulsion de Rouquin, ni les derniers événements que nous venons de rapporter, c'est-à-dire ses amours avec André, amours chastes, de mère

et de sœur, non de maîtresse, l'attentat de son mari contre André, ce qui s'en était suivi... la disparition de Sénéchal... la presque certitude qu'elle avait que le cadavre si étrangement enlevé de la Morgue était celui du pauvre homme.

Elle n'oublia rien.

Elle possédait tous les détails de cette histoire, et le nom de Mourad revint souvent sur ses lèvres...

Mais Georges avait promis de ne pas interrompre, il se taisait... très ému, très troublé...

Quand elle eut fini :

— Voilà, monsieur, dit-elle, ce que vous deviez connaître, ce qu'il était nécessaire de vous dire, dès votre arrivée... Vous le voyez, je ne mentais pas tout à l'heure, en vous disant que vous couriez des dangers terribles.

Il ne répondit pas. Il regardait encore son frère.

Lydia se souleva péniblement, et vint se mettre à genoux devant Georges.

— Monsieur, dit-elle, maintenant que vous n'ignorez plus rien de ce qui s'est passé, que vous savez aussi qui je suis et pourquoi je suis ici, ne me chassez pas... Laissez-moi près d'André... Les soins d'une femme lui seront utiles... Les femmes sont plus douces, plus attentives... Je mourrai à la peine, monsieur, s'il le faut, mais je resterai à son chevet nuit et jour... sans jamais me coucher, sans jamais dormir, jusqu'à ce qu'il soit guéri...

— Guéri ! murmura Georges, hochant tristement la tête.

— Oh ! s'il meurt, fit Lydia, il faudra deux cercueils !... Je ne veux pas lui survivre !

— Restez donc ! dit Georges... Vous l'aimez, je le vois... je vous pardonne, comme je suis sûr que mon frère lui-même vous pardonnerait, s'il pouvait vous reconnaître, s'il pouvait parler !...

Elle n'eut pas la force de dire merci ; elle était restée à genoux ; une main d'André pendait hors du lit ; elle prit cette main, maigre et d'une blancheur de cire, la réunit à celle que Georges lui abandonnait et toutes deux, du même baiser, les effleura de ses lèvres.

Et Georges pensait que ce ne pouvait être le hasard qui avait conduit auprès de lui la femme de Rouquin, et que Dieu devait avoir de secrets et mystérieux desseins en la jetant ainsi dans la vie d'André.

Georges s'occupa tout de suite, et avant toute chose, de son frère, mais, aveuglé par son affection fraternelle, l'esprit troublé par tant de chagrins, il lui vint une défiance de lui-même.

Alors qu'il conservait tant de calme lorsqu'il s'agissait des autres, quelque dangereuses que fussent les maladies, son intelligence semblait s'obscurcir lorsqu'il s'agissait de son frère.

— Mon Dieu, disait-il, j'ai arraché tant de désespérés à la mort, j'ai fait tant d'heureux autour de moi, ne pourrai-je donc sauver mon frère ?

Il convoqua le jour même deux de ses confrères qu'il con-

naissait de longue date, deux savants pleins de bonté et d'expérience, et après que les deux médecins eurent examiné, ausculté le malade, ils s'entretinrent avec Georges.

Ils déclarèrent qu'ils n'avaient aucun espoir, que le jeune homme reprendrait connaissance, probablement pendant la nuit, mais qu'il ne passerait pas la journée du lendemain.

Il n'y avait rien à faire : André succombait à une désorganisation générale ; l'horrible scène avec Rouquin avait accéléré le mal ; la faiblesse était extrême, extrême aussi l'appauvrissement du sang.

C'était la condamnation d'André ; Georges s'en rendait compte ; le diagnostic des deux savants, c'était le sien ; ils condamnaient le malade, mais lui-même, sans oser se l'avouer, l'avait condamné déjà, dès son premier examen.

Que faire ? Attendre !

Mais attendre sans rien tenter, était-ce possible ?...Etait-ce permis ?

Il réfléchissait !...

Puisque tous les remèdes étaient jugés inutiles, puisque André était perdu à coup sûr, n'était-ce pas, au contraire, l'heure des tentatives hardies, de ces tentatives devant lesquelles recule souvent la science parce que, lorsqu'elles ne réussissent pas, c'est la mort ?... Puisque André allait mourir, ces tentatives n'étaient-elles point permises ?

C'était à cela qu'il pensait, les deux coudes sur une table, le front appuyé sur les mains, faisant appel à toute sa science, à ses travaux nombreux, à son expérience déjà grande.

Alors une voix tremblante, celle de Lydia, dit près de son oreille :

— Ainsi, plus d'espoir !...

Il secoua la tête... ayant des larmes plein les yeux :

— Vous-même vous désespérez !...

— J'arrive trop tard !...

Ils se turent.

Après une minute, il reprit, mais très bas, et comme se parlant à lui-même.

— Trop tard !... Et pourtant ! pourtant, si j'osais !...

— Si vous osiez ? répéta, comme en écho, Lydia haletante. Et pourquoi n'oseriez-vous pas, si la vie d'André en dépend ?

— C'est qu'il me faudrait, pour m'aider, une créature dévouée, saine, jeune, au sang ardent...

— Pourquoi donc ?

— Parce que, si j'avais auprès de moi cette créature, et si elle m'était dévouée, et si je pouvais disposer d'elle je lui dirais : « Tu vois cet être chétif qui meurt parce que son sang trop pauvre ne peut plus alimenter sa vie !... Toi, tu es robuste et la vie déborde en toi... Donne-lui, à ce mourant, la vie qui est de trop dans tes veines... Laisse-moi prendre de ton sang à ton bras pour l'infuser dans les veines de celui qui va mourir !... Et tu verras la vie renaître, la faiblesse disparaître, les forces s'accumuler, et tu auras sauvé une vie, un être qui t'appartiendra presque, puisqu'en lui il y aura de ton sang,

c'est-à-dire un peu de ton être, un peu de toi-même ! Voilà ce que je lui dirais à cette créature, afin qu'elle eût confiance en moi et s'abandonnât sans peur au médecin !...

— L'opération dont vous parlez est-elle donc possible ? fit Lydia, un peu pâle et se rapprochant davantage.

— Certes. Non seulement elle est possible, mais elle a réussi dans les hôpitaux chaque fois qu'elle a été employée. Je crois que la faiblesse de mon frère est telle qu'aucun médecin ne voudrait avoir recours à ce remède, parce qu'ils auraient peur de voir André mourir entre leurs bras ; mais c'est justement parce que je désespère de tout, que je n'hésiterais pas, moi, à l'employer.

— Mais, pour renouveler le sang d'André, il faut sans doute le sang d'un homme, d'un jeune homme du même âge ?...

— Non. Peu importe le sexe, également. Le sang infusé dans la circulation d'un malade n'y devient pas son propre sang, ce qui est impossible, chaque individu devant faire le sien, mais il joue un rôle réparateur. Le sang est l'élément principal de l'organisme ; il suffit de le renouveler dans sa qualité d'abord et de le régénérer dans ses qualités morbides ensuite. Ce qu'il importe, c'est qu'il y ait le moins d'intervalle possible entre le moment où le sang sort d'une veine et celui où il entre dans une autre. Or, rien n'est plus facile aujourd'hui, car un savant médecin, le docteur Roussel, a trouvé le moyen d'établir une communication directe entre les circulations des deux sujets par deux tubes attachés d'un bras à un autre bras...

— Et vous êtes certain que le sang d'une femme sauverait André..., s'il n'est pas trop tard ?...

— Oui, si cette femme est jeune et robuste... Peu importe la différence de sexe, je le répète. Dans les hôpitaux de Paris, parfois des internes offrent quelques grammes de leur sang, pour vivifier des femmes affaiblies par une opération grave...

Lydia se tut...

La fièvre colorait ses joues, si pâles d'habitude... Ses grands yeux brillaient... Il y avait comme un sourire sur ses lèvres et dans toute sa physionomie je ne sais quelle joie mystérieuse... débordante... presque divine... Elle prit la main de Georges :

— Eh bien, monsieur, dit-elle, cette créature que vous demandez, et qui vous serait si utile, ne l'avez-vous pas auprès de vous ? Ne suis-je pas là ?... Je suis jeune, je suis robuste... Prenez mon sang... tout mon sang s'il le faut... ma vie, si vous la voulez, ma vie tout entière... Ah ! si vous saviez combien de fois, en voyant André si faible, si faible qu'il s'évanouissait dans mes bras, je me faisais honte à moi-même d'être si robuste et si pleine de vie devant cette délicate et frêle nature ! Que de fois je me suis dit que Dieu n'était pas juste de faire ainsi des parts inégales de santé et de vie... de donner la force aux êtres qui ne la méritent pas, et la souffrance à d'autres qui sont dignes d'être heureux !... Oh ! monsieur, ne me refusez pas !... Prenez mon sang ! Ne me refusez pas cette joie immense de sauver André, mon André... puisque c'est à cause de moi qu'il se meurt !... Ne me refusez pas

l'ineffable bonheur de pouvoir me dire à jamais, lorsque André, revenant à la connaissance, me chassera ou me maudira, que mon sang lui a rendu la vie, et que vraiment je pourrai désormais, bien mieux qu'autrefois, l'aimer comme une sœur, comme une mère, puisqu'il aura de mon sang dans les veines ! Non, tenez, cela serait une si grande félicité que je n'ose y croire... Vous allez refuser, n'est-ce pas ?... Vous refuserez, parce que je suis moi-même criminelle et infâme, et que mon sang souillerait le sang de votre frère... Oui, vous refuserez, je le sens bien... je le vois à vos yeux... C'était insensé ce que je demandais... je voulais être heureuse... Je n'en ai pas le droit. Je voulais un bonheur inouï... Egoïste ! Est-ce que j'en suis digne ?...

— Vous vous trompez, j'accepte, dit Georges.

— Vous acceptez ? fit-elle avec un cri, n'osant y croire.

— Vous avez été confiante en moi et vous m'avez fait vos confidences. Il y eut un grand crime dans votre passé, je n'ai pas le droit de m'opposer à ce que vous le fassiez presque oublier par une grande et belle action...

— Mon Dieu, mon Dieu, dit-elle, je ne le méritais pas ! Que vous êtes bon, monsieur, de ne pas m'avoir repoussée !... Et comme je vous bénirais si vous preniez tout mon sang, jusqu'à sa dernière goutte, pour sauver votre frère...

— Oh ! je vous tuerais et cela ne sauverait pas André ! Je serai plus prudent. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est lui rendre assez de forces pour que la connaissance revienne, pour que cette fièvre qui le mine et le brûle s'affaiblisse...

— Eh bien, monsieur, je suis toute à vous. Prenez de moi ce que vous voulez...

Et relevant les manches de sa robe, elle tendit à Georges deux bras magnifiques, deux bras de déesse.

Sous la transparence de la peau, on voyait se dessiner le réseau bleuâtre des veines pleines d'un sang vivace et généreux.

Et Lydia, s'offrant ainsi, était plus belle qu'elle ne l'avait jamais été ; le dévouement la transfigurait...

Puisque, ce dévouement, Georges l'avait déjà accepté, il n'y avait pas de temps à perdre.

Le jeune homme ne possédait point d'appareil à transfusion, mais il courut chez un de ses confrères chez lequel il savait en trouver un, très perfectionné, qu'il emprunta et rapporta rue Bleue.

Quand il rentra, il trouva Valentin près de son frère.

Il le connaissait maintenant, depuis le récit de Lydia, et le remercia avec effusion de ce qu'il avait fait pour André.

Il refoulait ses larmes, en parlant, car il pensait à son père, si étrangement disparu.

Georges et Valentin se serrèrent la main.

Ils étaient amis désormais, puisqu'une même cause les réunissait : la haine d'un homme ; la vengeance à tirer de cet homme...

Ils étaient amis désormais, puisque chacun d'eux avait le

cœur empli d'une passion violente, d'un amour impossible...

Georges expliqua brièvement à Valentin l'opération hardie que lui avaient inspirée la grande faiblesse d'André et le dévouement de Lydia.

Valentin comprit et remercia la jeune femme.

— Je suis presque aussi jeune qu'André, dit Valentin, et je suis très robuste... Si mon sang vous paraît préférable...

Lydia implora, les mains jointes :

— Ne m'enlevez pas ce bonheur !... dit-elle. Tout le monde sait que vous êtes bon. Qu'avez-vous besoin de le prouver encore ?...

Georges la rassura. Dans le dévouement de Lydia, il y avait une sorte de réhabilitation d'elle-même... Il y avait plus... C'était Rouquin qui avait voulu tuer André... Or, elle, la femme de Rouquin, offrait une partie de sa vie pour sauver la victime de son mari !...

André continuait d'être plongé dans une torpeur pareille à une léthargie ; il n'avait rien entendu de tout ce qui s'était dit, de tout ce qui se projetait auprès de lui.

Ses yeux, grands ouverts, étaient fixes. Il regardait tantôt Valentin, tantôt Georges, tantôt Lydia, mais sans reconnaître personne...

Quand son regard s'arrêtait sur celle-ci, elle frissonnait et murmurait :

— J'ai peur qu'il ne me pardonne jamais !

Georges prépara sa trousse. Lydia s'étendit sur le lit, auprès d'André, et découvrit son bras gauche ; le docteur le lia au bras droit du malade et, de la pointe acérée de sa lancette, trancha la veine de la jeune femme et celle d'André, et mit les deux veines en communication par un tube : le sang riche de Lydia jaillissait de l'incision, abondant, et s'infiltrait goutte à goutte dans les veines raréfiées, dans les artères du moribond.

Et Lydia souriait d'un sourire surhumain.

Une sorte de langueur s'appesantissait sur elle ; son front devenait un peu lourd ; un voile gris s'étendait devant ses yeux ; ce qu'elle ressentait était semblable à de l'ivresse ; il lui semblait, en effet, que le lit se balançait sous elle et tournait, et elle avait le vertige.

Elle laissa tomber la tête sur l'oreiller et ferma les yeux, disant :

— Je suis heureuse !

Mais ce fut assez pour ce jour-là.

Une trop grande abondance de sang affluant dans les veines d'André eût produit peut-être une réaction terrible, mortelle.

Georges sépara les bras et leur mit à chacun un bandage...

Lydia, quelques instants après, rouvrit les yeux et vit que c'était fini...

Elle soupira et murmura :

— Déjà ! J'aurais bien voulu mourir ! Ah ! que la mort eût été bonne !... Je la sentais venir doucement, doucement, souriante, pareille à une caresse !

Georges n'écoutait pas et regardait son frère.

— Si, dans deux heures, un peu de mieux ne s'est pas manifesté, dit-il, le sang l'étouffera...

Alors, tous trois se turent.

Et ils restèrent là, devant ce lit funèbre, guettant les manifestations de cette vie qui s'en allait... priant tout bas... essayant de pénétrer au dedans de cet être, pour y voir mieux et de plus près le mystère de sa frêle organisation...

Ainsi que Georges l'avait pressenti, deux ou trois heures se passèrent sans qu'il fût possible de distinguer sur la figure d'André la première influence de la tranfusion ; puis, après la troisième heure, des symptômes se manifestèrent coup sur coup ; l'œil devint moins brillant, plus limpide ; le regard se faisait moins vague. Certes, André continuait d'être d'une faiblesse extrême, mais la fièvre semblait diminuer : en somme, les manifestations étaient favorables.

Ils attendirent encore.

Une heure se passa.

Le regard d'André devenait de plus en plus intelligent, mais le malade semblait succomber sous le fardeau d'une fatigue énorme.

Au fur et à mesure que l'intelligence revenait, la crainte d'être reconnue entrait dans l'âme de Lydia...

Elle sortit, n'ayant plus la force de rester là.

Encore une heure...

André arrêta sur Valentin un regard étonné !... Puis sur son frère... Alors il sourit.

Georges lui tendit les bras :

— André ! s'écria-t-il...

Et il entendit qu'André, très bas, disait :

— Mon frère !

Il l'avait reconnu.

Mais cet effort était trop grand pour cette pauvre créature débilitée ; un évanouissement s'ensuivit... Georges eut pour lui des soins maternels. Quand André revint à lui, ce fut pour s'endormir d'un lourd sommeil.

Valentin demanda :

— Est-il sauvé ?

Georges eut un signe d'incertitude douloureuse.

— Je ne puis le savoir encore. La mort est retardée à coup sûr ; mais que se passera-t-il demain ?

Le lendemain, en effet, André parut aussi faible que les jours précédents. Craignant d'affaiblir Lydia, Georges ne voulut pas avoir recours à une nouvelle transfusion, qu'il jugeait cependant nécessaire.

Mais Lydia était si fraîche, si robuste, elle implora si ardemment, qu'il bannit toute crainte et de nouveau le sang de la jeune femme, ardent et vivace, alla réchauffer et vivifier le sang appauvri de l'enfant qu'elle aimait.

Le mieux, chez André, se manifesta seulement le soir de ce second jour.

Lydia, un peu affaiblie, s'était endormie tout habillée sur

un lit de sangle qu'elle avait fait dresser auprès du lit du malade.

Quand vint la nuit, Georges, un peu rassuré, se retira dans la chambre voisine pour prendre quelque repos.

Lydia et André restèrent seuls.

Une lampe était allumée sur un guéridon, l'abat-jour très bas ; une veilleuse brûlait, suspendue au plafond.

Il y avait, dans la chambre à coucher, une lumière douce et indécise ; le silence régnait partout ; pour ne point troubler le sommeil d'André, on avait enlevé la pendule, dont le tic tac monotone aurait pu l'empêcher de dormir...

Les heures s'écoulèrent.

Lydia se réveilla, se mit debout, et s'approcha, chancelant un peu, comme étourdie, du lit d'André.

Il dormait toujours d'un sommeil paisible.

— Il est sauvé ! murmura-t-elle...

Ce fut le premier mot qu'elle dit, mais elle ajouta aussitôt avec une ineffable joie :

— Je l'ai sauvé !...

Elle pouvait en être fière ; car c'était bien elle, en effet.

Elle revint à son lit de sangle et s'y étendit ; mais elle n'avait plus sommeil ; elle resta éveillée.

Tout à coup, elle entendit un peu de bruit vers le lit du malade ; elle regarda ; mais soudain baissa la tête sur l'oreiller et ferma les yeux...

André, réveillé, André ayant pleine connaissance, la contemplait ; il s'était assis sur son lit et s'appuyait sur les coudes.

Alors, le cœur de la pauvre femme s'arrêta de battre .Aucun souffle ne sortit plus de ses lèvres. Elle aurait voulu être morte.

S'il la reconnaissait, qu'allait-il faire, qu'allait-il dire ?

André se vit dans la chambre qu'il habitait depuis son enfance ; les meubles qui l'entouraient étaient ses meubles familiers ; il revivait sa vie peu à peu...

Mais ce lit de sangle le préoccupait...

Et qui donc était couché là ?

Il regardait...

Comme il ne voyait pas bien, il se penchait...

Lydia avait tourné la tête ; mais ses longs cheveux, en se dénouant, la trahirent...

— Une femme ! murmura André, une femme, chez moi... qui est-ce donc ?...

Et il fit un mouvement pour se lever.

Mais il retomba, très faible, il avait trop présumé de ses forces ; il laissa échapper un gémissement.

A ce gémissement, Lydia se dressa.

La lampe éclaira son visage...

André la vit, la reconnut, étendit instinctivement les mains comme pour la repousser, avec un cri d'horreur.

— Lydia ! Lydia !

Si l'épouvante et la douleur pouvaient tuer d'un seul coup, Lydia serait morte.

Un profond silence se fit entre ces deux êtres. Lydia n'osait plus respirer et le malade, immobile dans son lit, se demandait s'il n'était pas le jouet d'un cauchemar et si ce qu'il venait de voir n'était pas une apparition de fièvre.

Enfin, il se redressa avec effort et dit tout haut :

— Pourtant, je ne rêve pas, je suis bien éveillé !

Il retrouva assez de forces pour descendre de son lit, et chancelant, se retenant aux meubles pour ne pas tomber, il s'approcha de Lydia pencha la tête au-dessus d'elle, la toucha...

Il croyait toujours à quelque fantôme de son délire...

Lydia avait fermé les yeux ; elle n'avait plus de souffle...

— Lydia ! dit-il, Lydia, c'est toi... je te reconnais... que viens-tu faire ici ? Comment as-tu osé revenir près de moi ?

— Oui, c'est moi, André, c'est moi... Ne me chasse pas... Je suis venue parce que tu étais très malade, parce que tu n'avais personne pour te soigner, et que tu serais mort faute de soins...

— N'est-ce pas toi qui m'as tué, malheureuse ?

— André, aie pitié de moi... Ne me rappelle pas ce qui s'est passé. J'en ai souffert plus que toi. Si tu étais mort, André, je ne t'aurais pas survécu...

Le jeune homme resta quelque temps sans répondre. Il semblait réfléchir. Il faisait appel à ses souvenirs et repassait dans son esprit la scène tragique où Rouquin l'avait frappé si cruellement en lui révélant ce qu'était Lydia.

— Ainsi, dit-il, c'est vrai, tout cela ?

— Quoi donc ? disait la pauvre femme.

Elle comprenait, mais désirait retarder le plus possible une explication qu'elle redoutait.

— Ce qu'a dit cet homme, Rouquin, ton mari enfin ?

Elle baissa la tête. Elle n'avait pas la force de répondre autrement.

— C'est vrai ! tu l'avoues... Voilà donc pourquoi tu te cachais si bien de moi, pourquoi tu t'obstinais à rester devant moi comme un mystère impénétrable... pourquoi tu ne te livrais pas !...

— J'avais peur de ton amour... J'avais peur de t'aimer... Tu le vois bien, j'avais raison !

Il reprit avec une sorte de rage d'élargir la blessure déjà faite :

— Ainsi, tu es mariée ?...

— Je suis mariée.

— Tu es la femme de cet homme qui nous a surpris l'autre jour ?

— Je suis sa femme...

— Et c'est ton second mari ?

— C'est mon second mari ! dit-elle, la voix étouffée par les larmes.

— Et il a été ton amant, cet homme, avant de t'épouser ?... Et tu l'aimais n'est-ce pas ?... Tu l'aimais avec passion, avec violence... puisque pour reconquérir ta liberté, puisque pour être à lui, librement, tu n'as pas craint de commettre un crime horrible. Réponds ! réponds à tout cela !...

— Oui, il était mon amant... oui, j'ai tué pour être à lui...

— Et tu l'aimais bien, n'est-ce pas ? tu l'aimais bien ? disait-il avec une insistance de malade, appuyant sur ce poignard de la jalousie dont son pauvre cœur était percé...

— Oui, je l'aimais... je l'aimais bien !...

— Misérable ! misérable ! dit-il... dans un élan de colère farouche, jetant ses deux mains amaigries et débiles autour du cou de la jeune femme. essayant de l'étrangler.

Et elle, souriante, murmurait :

— Fais-moi mourir, André... prends ma vie, mon enfant chéri... je te bénirai... je t'aime...

Mais André n'avait pas de forces.

Les doigts se relâchèrent. Et une faiblesse le prenant, il s'affaissa sur le lit même où Lydia était étendue.

Comme elle était toute habillée, elle se jeta hors du lit, prit l'enfant dans ses bras et le recoucha, ainsi qu'elle eût fait de son fils... N'était-ce pas comme son fils qu'elle l'aimait ?

Il resta quelques minutes sans connaissance.

Quand il revint à lui :

— Et tu as eu le courage de reparaître devant moi ?... Tu as espéré peut-être que je te pardonnerais ? que j'oublierais ?... Tu as cru que je serais assez faible pour t'aimer toujours, quand même, alors que je n'ignorais plus rien de ton infâmie ?... Suis-je donc si lâche ?

— Non, André, je n'ai rien cru, je n'ai rien espéré... Je sais qu'il est impossible que je revoie... Je n'ai qu'une excuse d'être revenue... je vous l'ai dit... vous étiez en danger de mort et vous n'aviez personne pour vous soigner... Pourtant, André, je voudrais... je voudrais... avant de partir, avant de vous quitter, que vous ne fussiez plus aussi fâché contre moi... je voudrais, mon Dieu ! je vais vous le dire, oui, je voudrais être pardonnée... parce que je vous aime beaucoup, André, et parce que, si je suis une grande coupable, j'ai aussi beaucoup de remords... parce que, enfin ma vie tout entière désormais sera consacrée au repentir et à la prière... Je trouverai bien quelque part, si loin que ce soit, hors de France si en France personne ne m'accueille, un asile pieux où je pleurerai tout ce que j'ai de larmes... en me souvenant du crime que j'ai commis, et en regrettant votre amour, auquel ce crime m'empêchait de répondre... Voilà pourquoi, avant de partir, je voudrais entendre de votre bouche, André, un mot de pardon...

André ne répondit pas... Elle s'affaissa dans un fauteuil...

— André, dit-elle, resterez-vous inexorable ?

Il répliqua d'une voix basse où il semblait y avoir des colères amassées depuis longtemps ?

— Je ne puis vous pardonner, Lydia, car je souffre trop à caûse de vous et pour vous... Pourquoi vous êtes-vous laissé aimer ?... Il fallait disparaître au premier jour où je vous ai vue, il fallait ne point répondre à mes prières. Il fallait m'épargner une aussi atroce douleur que vous deviez prévoir... vous avez flétri mon cœur, flétri ma jeunesse, à jamais gâté ma

vie... Et vous voulez que j'oublie ?... Que ferai-je, désormais, si je ne meurs point, avec le souvenir de votre amour ?... Ce souvenir pèsera sur mon existence entière... Si vous n'étiez pas revenue pourtant !... Si, après m'avoir recueilli, vous ne vous fussiez plus occupée de moi !... certes, j'aurais oublié !...

— C'est vrai, André, j'ai été lâche... puisque je savais ne pouvoir point répondre à votre amour, j'aurais dû fuir, mais je n'en ai pas eu la force...

Il haussa les épaules.

— Oh ! vous pouvez me mépriser, mais il faut me croire, car ce que je vous dit est la vérité. Vous fuir ? Ah ! que de fois j'y ai songé ! Mais je vous aimais déjà !... Oui, je vous aimais... Et au fur et à mesure que je me suis abandonnée à cet amour, je voyais votre affection pour moi s'augmenter aussi, et je m'effrayais du chagrin que vous eût causé mon abandon... C'est à cause de cela que je n'ai pas eu le courage de fuir, André !... J'ai essayé, cependant. Mais ma résolution ne tenait guère, car je vous voyais, par la pensée, m'attendant à cette fenêtre où vous vous placiez toujours quand j'arrivais par le quai de la Tournelle, regardant le long du quai si vous ne m'aperceviez point, vous impatientant de mon retard et pleurant parce que je n'étais pas venue. J'ai été lâche, c'est vrai, mais à cause de vous, André... Je redoutais la douleur, non pour moi, qui suis forte, mais pour vous, sachant combien rudement elle vous frapperait.

André restait immobile et muet.

Elle regarda avec épouvante :

— Ainsi vous ne pardonnerez jamais ? répétait-elle.

— Je ne m'en sens pas le courage.

— Jamais ? Bien vrai, jamais ? disait-elle avec une insistance d'enfant, sans quitter du regard le visage sombre du malade.

— Non, je ne le pense pas...

— Vous me haïssez donc bien !

— Vous m'avez fait tant de mal !...

— C'est bien, André, dit-elle, affaiblie par cette scène... Vous parlez selon votre cœur... Je n'insisterai plus...

Elle se pencha contre le dos du fauteuil où elle était assise. Un coin des rideaux du lit empêchait maintenant André de la voir...

Elle sembla vouloir s'endormir, car elle ne fit plus aucun mouvement. Cependant elle avait les yeux ouverts... fixés droit devant elle... Elle ne pleurait pas... Elle avait trop versé de larmes en ces derniers temps... La source en était tarie...

A quoi rêvait la malheureuse ?

Tout à coup, sans que son corps bougeât, sa main droite releva doucement la large manche de son bras gauche, jusqu'au-dessus du coude... son bras était entouré de bandelettes ; elle les détacha, s'arrêtant de longs moments quand elle croyait qu'André pouvait l'avoir entendue... sachant bien toutefois qu'il ne devinerait pas son projet mortel, puisqu'il ignorait son dévouement de sœur.

Lorsque le bras fut nu, lorsqu'elle eut enlevé l'appareil placé par Georges sur la saignée et destinée à cicatriser la plaie, elle détacha de sa chevelure une longue et forte épingle et toujours aussi doucement l'approcha de la veine....

Alors elle dit :

— Jamais vous ne me pardonnerez, André ?

— Jamais ! dit-il.

— Alors je m'en irai. Adieu, mon enfant chéri !

— Adieu !...

Elle enfonça l'épingle d'un coup brusque, renouvelant la plaie, sans plus de douleur apparente que si ce n'avait pas été sa propre chair frissonnante qu'elle perforait, comme si ce n'avait pas été son propre sang qu'elle faisait ainsi couler.

Elle laissa retomber sa manche sur le bras saignant et attendit la mort, fermant les yeux, la tête renversée sur le dos du fauteuil.

Elle sentait couler — très vite d'abord, puis plus lentement ensuite, le long de son bras, quelque chose de très chaud, et, comme elle avait mis sa main sur ses genoux, sa robe s'en imprégna, fut traversée peu à peu, et le sang coulant toujours, elle sentit que ses genoux en étaient mouillés...

Et une langueur s'emparait d'elle C'était ce qu'elle avait éprouvé lorsque sa veine ouverte se dégonflait dans la veine du malade ; ses yeux ne distinguaient plus... sa tête devenait lourde... la chambre avec les meubles tournait autour d'elle.

C'était une ivresse... C'était la mort, mais une mort très douce... la mort qu'elle avait rêvée...

Et une dernière fois, alors qu'elle s'évanouissait, elle dit :

— Jamais, André ? Jamais ? Tu refuses ?...

— Jamais !

Le silence se fit ; André rêva, les yeux fermés ; quant à Lydia, elle n'avait plus sa connaissance.

Heureusement , — car, le sang coulant toujours, elle fût morte ainsi, — Georges venait de se réveiller et entrait dans la chambre de son frère.

— Comment vas-tu ? lui dit-il.

— Bien ! répondit André.

— Il me semble t'avoir entendu parler ?

— Tu ne t'es pas trompé. Je causais avec Lydia.

Georges regarda la jeune femme et fit un geste de frayeur. Elle était pâle comme si tout son sang déjà se fût écoulé par sa veine ouverte.

Elle paraissait morte. Le docteur se pencha sur elle.

Il vit le bras mouillé, sa robe humide et les doigts rougis. Il crut comprendre.

Brusquement il releva la manche !... Il ne se trompait pas...

— Ah ! la malheureuse ! murmura-t-il, elle a voulu mourir !

— Quoi donc ? que dis-tu ?...

— Je dis qu'il s'est passé sans doute entre vous quelque scène pénible... Je dis que vous avez eu sans doute une explication cruelle... Car cette femme se meurt... et c'est toi qui l'as tuée.

— Moi ?
— Oui. Nie donc !
— Et de quoi se meurt-elle ?
— Ah ! elle ne t'a rien dit ?
— Rien !
— Si tu vis, André, c'est à elle que tu le dois... Si tu es sauvé, et je l'espère maintenant, c'est à elle que tu le devras... Le sang qui coule dans tes veines et dont tu vis, et qui t'a rendu quelque force, est le sang de Lydia ; ta vie, c'est la vie de Lydia ; tu as déjà entendu parler, par tes amis du quartier Latin, de la transfusion du sang ?
— Certes.
— C'est la transfusion du sang qui t'a empêché de mourir. Ton bras droit est entouré de bandelettes ; le bras gauche de Lydia l'est aussi. Le sang de Lydia a vivifié ton sang. Eh bien ! Lydia a voulu mourir... elle a enlevé le bandage de son bras ; elle a d'un coup d'épingle, rouvert la piqûre de ma lancette, et, pendant que tu lui parlais peut-être, le sang de cette femme, le sang auquel tu dois de vivre, s'en allait goutte à goutte.
— Mon Dieu ! dit André effaré, tremblant. Est-ce qu'elle est morte ? Lydia Lydia !...
Tout en parlant, Georges avait soigné la jeune femme. Il avait arrêté le sang ; il avait remis les bandelettes ; puis il consultait le cœur.
— Non, elle vit, dit le médecin ; elle vit, grâce à Dieu, et elle vivra avec des soins, et tu n'auras pas, du moins, cette mort à te reprocher... Cette femme est une grande coupable... cela est vrai... mais son repentir est aussi grand que fut son crime... Si tu ne lui pardonnes pas, tu la tueras... Il faut lui pardonner, André, pour qu'elle vive et pour qu'elle se repente ! Tu avais refusé, n'est-ce pas, et voilà pourquoi elle voulait mourir !
— Oui.
— Et maintenant, lui pardonneras-tu ?
— Je te le promets !...
Lydia venait d'ouvrir les yeux, en respirant les sels que Georges lui passait sous les narines. Elle avait entendu et elle avait compris.
Elle dit faiblement :
— Merci, André... merci, Georges... Vous êtes bons, merci !...
Puis, fermant les yeux, elle retomba dans une torpeur profonde.

IX

L'expérience de Georges sur son frère réussissait ; ce sang nouveau avait produit une réaction heureuse ; André renaissait à la vie.

D'autre part, Lydia, quoique très affaiblie, n'était pas en danger ; elle se remettrait, au bout d'un certain temps.

Dès le matin, Georges, tranquillisé, s'occupa de son père ; il se rendit à la Morgue ; mais là, les renseignements qu'on lui donna ne firent que confirmer ceux qu'il connaissait, le signalement de ce cadavre, si mystérieusement disparu, se rapportait sans doute à Sénéchal, mais c'était là un indice bien vague, et rien ne prouvait, en somme, que ce fût son père.

De la Morgue, Georges se rendit à la préfecture de Police.

Les bureaux de la Sûreté étaient encore en émoi ; l'évasion audacieuse de Louffard, coïncidant, à quelques heures d'intervalle, avec l'enlèvement à la Morgue, avait étonné les plus vieux agents. Ils étaient comme pris au dépourvu.

Une note, émanant du cabinet du chef de la Sûreté, avait attiré l'attention des inspecteurs de la police sur Rouquin, signalé une première fois aux bureaux du quai de l'Horloge par la dénonciation de Gabrielle.

Mais les inspecteurs n'avaient rien appris d'extraordinaire sur Rouquin ; aucun bruit fâcheux ne courait sur son compte ; il passait pour être très riche, et il l'était en réalité ; en outre, on le savait l'ami du marquis d'Argental, et l'on n'osait soupçonner l'ami d'un personnage aussi influent que l'était le marquis.

Georges, mis au courant par Lydia et Valentin de la ténébreuse intrigue ourdie par Rouquin, et dont les mailles l'enserraient déjà, sans qu'il pût s'en douter, aurait bien voulu parler, et dire à la police ce qu'il savait ; mais Valentin lui avait fait promettre le secret ; c'était un drame privé que celui-là où la main de la police ne devait point apparaître, dans l'intérêt même de plusieurs des personnages du drame, et où le châtiment devait être d'autant plus terrible et inexorable

qu'il se serait fait plus longtemps attendre, et que les coupables seraient punis en dehors de la loi.

Seulement Georges, très convaincu du danger réel qu'il courait, comme son père, comme son frère, se promit bien de ne jamais sortir sans être armé et de s'entourer de toutes les précautions possibles, afin de défendre sa vie, si elle était menacée.

De son côté, Rouquin, averti qu'il avait été question de lui à la préfecture, se tenait lui-même sur ses gardes.

Il sortit les jours qui suivirent son duel, convenablement grimé et méconnaissable aussi bien pour ceux qui auraient pu le voir au Palais, sous la toque et la robe d'avocat, alors qu'il préparait l'évasion de Louffard que pour ceux qui l'avaient poursuivi dans les ruelles étroites qui s'étendent derrière Notre-Dame.

Enfin, prétextant un court voyage en Normandie, Rouquin disparut tout à coup, laissant chez lui une adresse supposée, mais en réalité ne quittant point Paris.

Il alla s'installer près de l'avenue du Bois-de-Boulogne, dans cette rue nouvellement percée au coin de laquelle s'élevait la maison où Gabrielle avait été enfermée, voisine de l'hôtel Mourad : la maison Roussebois.

Rouquin pressentait que c'était autour de cet hôtel qu'allait se jouer la dernière partie de la tragédie si savamment préparée par lui.

Cependant il était inquiet et ses sourcils froncés, ses yeux brillants d'une lueur sinistre indiquaient qu'il en était arrivé à des résolutions suprêmes ; c'est qu'il avait appris que Georges, le second fils de Sénéchal, était de retour à Paris, et il rêvait de faire disparaître le jeune médecin, comme il s'était débarrassé du père et du frère ; un meurtre lui répugnait, parce qu'un meurtre se commet rarement sans qu'il reste des indices contre le meurtrier ; il ne s'arrêta pas longtemps à cette idée.

Il avait un moyen aussi sûr, moins dangereux.

Il se rappelait l'entretien de Lydia et d'André, dans leur petit appartement du quai de la Tournelle.

Il se rappelait les confidences du jeune homme à celle qu'il aimait.

Tout ce qu'il avait dit était resté dans l'esprit de Rouquin, et y avait laissé d'ineffaçables traces.

Mot pour mot, il se souvenait de l'engagement suprême qui liait l'honneur de Georges à cette date du 25 juillet : « Cejourd'hui, 25 juillet, à onze heures du soir, las de la vie, n'ayant pas réussi, fatigué de ma pauvreté, je mets fin à mes jours... Qu'on n'accuse personne de ma mort, qui est volontaire et réfléchie ! »

« C'est lui-même qui l'aura voulu, se disait Rouquin ; à cette date, il faut qu'il meure, et personne ne se doutera que j'y ai mis la main, car c'est Georges qui se sera suicidé !... »

La disparition du père Sénéchal — mort si misérablement, car Georges ne doutait pas qu'il fût mort — avait plongé le jeune médecin dans un profond désespoir.

Le mieux qui s'était manifesté dans la santé de son frère ne réussit pas à le faire sortir de l'état où il était plongé quand il revint de la préfecture.

Heureusement, André, si malade et si affaibli qu'il fût, avait conservé cette intelligence du cœur qui devine les plaies de l'âme et sait le remède à y apporter.

— Georges, lui dit l'enfant, en tout autre temps, je t'eusse laissé pleurer mon père !... Plus tard, tu le pleureras, nous le pleurerons ensemble. . Maintenant, il te reste un devoir à remplir... N'oublie pas que c'est dans trois jours le 25 juillet, n'oublie pas ton engagement, n'oublie pas que Férédié t'attend et qu'elle t'aime...

— Tu as raison, mon frère, dit Georges avec un sourire triste. C'est un engagement d'honneur, et, bien que nous soyons près d'être riches maintenant, je n'en suis pas moins lié, comme si je continuais d'être pauvre, par ma promesse d'autrefois.

— Et dis-moi, frère... as-tu réussi ? As-tu trouvé ce que tu cherchais ?... Seras-tu célèbre ? Parlera-t-on de toi ?

— Oui, j'ai réussi entièrement, au delà de tous mes désirs... Dieu m'a secondé... Il vous abandonnait ici, il me protégeait là-bas... Non seulement j'ai découvert le microbe de la phtisie, ce qui est une grande découverte, mais j'ai trouvé le moyen de le détruire, par l'acide sulfhydrique respiré. Ai-je à jamais trouvé le remède inconnu des maladies de poitrine ?... Je le pense... En tout cas, j'ai fait faire un grand pas à la science, et nul doute que le rapport que je vais rédiger et envoyer à l'Académie de médecine ne soit applaudi, publié partout, traduit dans toutes les langues... Oui, j'ai réussi, frère, et tu as raison de me rappeler à mon devoir. Je vais, cette nuit, me mettre au travail et préparer mon rapport, sur mes notes et mes expériences.

Il le fit, ainsi qu'il venait de le dire. Georges avait un petit appartement à Passy ; c'était un rez-de-chaussée, tout au fond de la villa des Roses, où il était tranquille lorsqu'il faisait ses expériences de chimie, n'ayant point de voisins, ni près de lui, ni au-dessus de lui.

Son logement était composé de quatre pièces et d'une sorte de grand atelier, où il avait ses instruments de chimie.

L'une des pièces lui servait de chambre à coucher ; une autre était son cabinet de travail et renfermait sa bibliothèque, presque uniquement composée de volumes de science ; de la troisième, il avait fait une petite salle à manger, et la dernière lui servait de cabinet de consultation.

Mais sa chambre de prédilection — celle où il se tenait de préférence — était l'atelier.

Dans un coin, il avait fait apporter une grande table de bois blanc, recouverte d'une étoffe verte, et c'était là, plus souvent même que dans sa bibliothèque, qu'il travaillait.

Dans son cabinet de travail, un grand cartonnier fermant à clef renfermait ses notes, ses expériences, le résultat de ses travaux de tous les jours et de toutes les nuits, car c'était un travailleur acharné, infatigable, que le jeune homme ; trois grands motifs le poussaient à ce labeur sans repos : l'amour

de la gloire, l'amour fraternel, l'amour pour Férédié... Son cœur était le levier de sa volonté.

Georges, en sortant de la rue Bleue, prit une voiture et se fit conduire à la gare de l'Est, où l'on se rappelle que, dans la hâte de revoir André et d'apprendre ce qu'était devenu son père, il avait laissé tous ses bagages à la consigne.

De la gare de l'Est, avec ses bagages, il se rendit à Passy.

Comme son voyage avait duré plusieurs mois, il avait renvoyé, avant de partir, son domestique, un garçon qui faisait à peu près tout chez lui : la cuisine, l'appartement, et l'aidait même dans ses opérations de laboratoire.

Il n'avait pas songé à s'en procurer un autre, dans les tristes préoccupations de son retour, de telle sorte qu'il fut obligé de déballer ses malles et de remettre lui-même un peu d'ordre dans son appartement.

Seulement, comme il avait besoin d'un domestique, et qu'il ne pouvait s'en passer plus longtemps, il s'adressa à la concierge de la villa, en la priant de vouloir bien lui en envoyer un qui le servirait provisoirement, en attendant qu'il pût trouver un garçon aussi universel que celui qu'il avait congédié avant son voyage.

— Ma foi, vous avez de la chance et vous jouez de bonheur, monsieur Sénéchal, dit la concierge. Je connais un garçon qui m'a été recommandé ces jours-ci par une parente, et qui cherche à se placer.

C'est un homme d'une quarantaine d'années, très adroit et très intelligent, nommé Jérôme, et qui a déjà été, à ce qu'il paraît, valet de chambre chez un médecin, dans les environs de Paris. Cela vous conviendra peut-être ?

— Parfaitement.

— Voulez-vous que je le fasse venir ?

— Il est libre ?

— Il est sans place depuis quinze jours.

— Je l'attends.

— Je vais l'envoyer chercher. Ma parente m'a laissé son adresse... rue de la Pompe, n° 33... Tenez, pour être plus sûre que la commission sera faite, j'irai moi-même... Ma fille gardera la loge pendant mon absence... Dans une heure, je vous ramènerai Jérôme... à moins, ah ! dame, qu'il ne soit placé...

Une heure ou deux après, en effet, la concierge entrait chez le docteur, en lui disant :

— J'ai votre homme. Voulez-vous le voir ?

— Faites-le entrer ; il faut que le lui adresse certaines questions.

La concierge sortit et rentra aussitôt, accompagnée d'un homme d'assez petite taille, maigre et fluet, mais nerveux malgré cela et d'apparence robuste. Très brun de peau, les yeux très noirs et fuyants, le front déprimé, il avait les cheveux en brosse, et le visage sale d'un homme qui laisse pousser sa barbe depuis quinze jours.

Il était vêtu d'un complet gris très propre, et coiffé d'un chapeau de feutre qui paraissait neuf.

Il salua poliment le docteur, qui, assis à son bureau, se retourna un instant pour le regarder des pieds à la tête.

L'examen, sans doute, ne fut pas très favorable au nouveau venu, car Georges fronça le sourcil.

La figure de l'homme lui déplaisait. Cependant, la tenue était convenable ; l'homme avait l'air soigneux et propre ; Georges l'interrogea.

— Où avez-vous servi ?

— En quittant le service militaire, j'ai d'abord été employé au Jardin des Plantes, et j'ai même été garçon de laboratoire ; puis je suis entré comme valet de chambre, il y a sept ans, chez le docteur Denis, du Pecq...

— Eu pourquoi en êtes-vous sorti ?

— Parce que mon maître est mort, monsieur... Il est mort il y a trois semaines environ... sans cela, je n'avais aucune raison de le quitter, et mon maître a toujours été très content de moi...

— Vous avez des certificats ?

— Certainement, monsieur. Je ne me serais point présenté chez vous sans pouvoir justifier tout de suite de mon honnêteté.

Et, tirant quelques papiers d'un portefeuille crasseux :

— Voici une attestation du Jardin des Plantes... voici un certificat signé par Mme Raymond Dorvières, la fille du docteur Denis, constatant que son père avait beaucoup d'affection pour moi...

— Et pourquoi cette dame ne vous a-t-elle pas pris à son service ?

— Sa fortune ne lui permet qu'une seule modestique. Et moi, d'autre part, je ne le cacherai pas à Monsieur, je préférais rentrer chez un médecin...

— Vous avez votre livret de soldat ?...

Il y eut un moment de silence... Si Georges avait été plus attentif, il eût remarqué un trouble, un embarras passager chez cet homme... Cela ne dura qu'une seconde, du reste, et Jérôme répondit avec assurance :

— Assurément, j'ai mon livret de soldat, mais non sur moi. Il est dans ma malle, et je le montrerai à Monsieur si cela peut lui être agréable... Monsieur pourra y constater que, pendant sept ans, je n'ai pas eu de punition... Au bout de la cinquième année, j'étais caporal, et l'on m'offrait le grade de sergent si je voulais me rengager.

— Que savez-vous faire ? Je ne suis pas riche... Il me faut un domestique qui me tienne lieu de garçon, de valet de chambre, et de cuisinier même, au besoin, quand je veux manger chez moi...

L'homme sourit, et dit :

— On n'a pas été soldat pendant sept ans, on n'a pas fait la guerre d'Italie, on n'a pas été en Afrique, sans qu'il vous reste quelque chose... La vie militaire apprend à se débrouiller. Je ne faisais pas la cuisine chez le docteur Denis, mais, à moins que vous ne me demandiez des choses trop difficiles, je crois pouvoir affirmer que Monsieur sera content de moi...

— Combien vous donnait le docteur Denis ?

— Mes gages étaient de trente francs quand je suis entré chez lui ; ils étaient de cinquante quand il est mort...

— Vous aurez cinquante francs chez moi, si vous me convenez. Allez chercher votre malle...

Jérôme dissimula un geste de joie. Ses yeux brillèrent...

— Prendrai-je tout de suite mon service ? demanda-t-il.

— Oui, n'êtes-vous pas libre ?

— Je suis libre, oui, monsieur, et puis être ici installé dans une heure... si Monsieur le désire...

— Allez donc. Tout est pour le mieux.

Jérôme sortit, et Georges se remit au travail.

« Il a une figure de forçat, ce garçon, murmura-t-il, et, sans ses excellentes références, j'aurais juré avoir devant moi un évadé de quelque bagne... »

Puis, tout à son travail, il n'y songea plus.

Or, l'homme dont la figure était si repoussante, nos lecteurs l'ont deviné peut-être, c'était Louffard...

Georges, écartant ses notes, après avoir travaillé pendant une heure ou deux, écrivit une lettre à Férédié.

Dans cette lettre, très courte, il disait :

« Je suis de retour à Paris depuis avant-hier, et je n'attends plus que la date que vous connaissez pour me présenter devant vous. Cette date, à laquelle j'ai rêvé bien des fois avec épouvante, pendant ces longs jours durant lesquels j'ai été éloigné de vous, je ne l'envisage plus maintenant qu'avec calme, avec bonheur devrais-je dire, puisque j'ai réussi dans ce que j'ai tenté, puisque je vais désormais pouvoir vous dire librement que je vous aime, puisque aucun obstacle ne s'élèvera plus entre nous deux. »

Quand Jérôme — ou plutôt Louffard — revint dans la soirée commencer son service auprès de son nouveau maître, Georges lui donna cette lettre à porter.

Louffard sortit, entra chez le premier marchand de vin qu'il rencontra sur sa route, décacheta adroitement la lettre, la lut et la recacheta. Il avait souri, et il murmura :

« Le patron ne s'est pas trompé, c'est bien pour le 25... Or, le 25, c'est après-demain... Je n'ai pas de temps à perdre... »

Et il alla remettre la lettre à l'hôtel Mourad.

Puis il rentra villa des Roses.

Georges travaillait toujours. La soirée s'avançait ; la nuit était venue. Louffard alluma deux lampes, qu'il posa sur la longue table, de chaque côté du médecin.

Vers neuf heures, Georges sortit pour aller dîner.

Comme il voulait ensuite passer rue Bleue, où il désirait visiter André et Lydia, il prévint Jérôme qu'il ne serait pas rentré avant minuit.

— Vous attendrez mon retour, dit-il ! j'aurai peut-être besoin de vous.

Louffard mit à profit les deux ou trois heures pendant lesquelles le médecin resta hors de chez lui.

Il commença par passer une inspection minutieuse de l'appartement, allant de pièce en pièce, visitant tous les meubles,

s'arrêtant au secrétaire et aux commodes, et s'assurant qu'ils étaient ouverts.

Le cartonnier seul, où Georges enfermait ses notes, était fermé, et Louffard eut beau chercher partout, il ne put en trouver la clef.

Georges la portait, cette clef, attachée à son trousseau.

Mais ce détail, sans doute, n'intéressait pas beaucoup Louffard, car un sourire ironique plissa son visage, et il accentua ce geste d'un haussement d'épaules.

Le sourire et le geste disaient évidemment :

« Peu importe ! Faire sauter la serrure est l'affaire de cinq minutes !... »

Il entra dans l'atelier et se dirigea vers la table de travail.

Eparses sur cette table, il y avait une foule de feuilles de papier recouvertes d'une écriture fine et serrée ; quelquefois, les pages en étaient couvertes ; souvent, sur une page, deux ou trois lignes seulement étaient écrites.

C'étaient toutes les notes sur lesquelles Georges rédigeait son rapport... et les premières feuilles mêmes du rapport, mises au net, s'étalaient entre les deux lampes.

La première portait ce titre :

LE MICROBE DE LA PHTISIE

Louffard se garda de toucher à ce bureau ; un coup d'œil de Georges aurait pu l'avertir de cette indiscrétion. Une indiscrétion l'eût fait chasser, et ce n'était pas ce qu'il voulait. Il baissa les lampes et se retira dans l'antichambre, où il attendit patiemment son nouveau maître

A minuit, Georges rentra. Il avait trouvé son frère en pleine voie de guérison. Il avait trouvé Lydia debout, quoique très pâle et si faible qu'elle avait à peine la force de parler. De ce côté, il était rassuré. Quant à Sénéchal, toujours pas de nouvelles.

Le sort mystérieux de son père lui amenait des larmes aux yeux. Il lui fallut toute son énergie puissante, sa grande force de volonté, pour se remettre au travail.

Mais il était fatigué. Vers une heure, il se coucha, en donnant l'ordre à Jérôme de le réveiller à six heures.

Cinq minutes après, il dormait.

A peine était-il endormi que Louffard, entr'ouvrant doucement la porte de la chambre à coucher, avançait la tête avec précaution et écoutait.

La respiration du jeune médecin était calme et régulière.

Louffard disparut et referma la porte.

L'atelier où Georges avait travaillé toute la journée, et où il se livrait souvent à des opérations de chimie, était situé à l'extrémité opposée à la chambre à coucher, celle-ci étant à un bout de l'appartement, l'atelier étant à l'autre bout.

La porte de l'atelier était fermée, mais Louffard savait qu'il trouverait la clef dans un des tiroirs du buffet de la salle à manger. Il avait vu Georges la déposer en cet endroit.

Une fois dans l'atelier, il tira de sa poche une lanterne grande comme la moitié de la main, l'alluma et jeta un rapide coup d'œil autour de lui.

De tous les papiers étalés là en désordre une heure auparavant, aucun ne restait.

« Ah, ah ! murmura Louffard, il a tout enfermé... dans le cartonnier, sans doute... C'est naïf... Si j'avais jamais entre les mains des pièces desquelles dépendrait ma vie, je ne serais pas assez sot pour les mettre à l'abri derrière un rempart de carton. »

Il tira un trousseau de clefs de différentes grandeurs, mais toutes très petites. Il en essaya quatre ou cinq à la serrure du cartonnier ; la sixième entra, tourna, ouvrit, referma, rouvrit...

Dans un des cartons, Louffard trouva une sorte de dossier, sur la chemise duquel Georges avait écrit, au crayon rouge :

PHTISIE

« Ça doit être ce que je cherche ! » murmura le bandit.

En effet, le dossier renfermait toutes les notes et les premières pages du rapport de Georges à l'Académie de médecine.

Louffard alla fermer la porte de l'atelier, et, à la lueur de sa petite lanterne, s'asseyant dans le fauteuil même du médecin, il copia mot pour mot le rapport.

Cela lui prit une partie de la nuit. Il copiait facilement, d'une main ferme et exercée.

Quand il eut fini, il replaça le tout dans le cartonnier, qu'il referma soigneusement, et alla se coucher, emportant sa copie.

A six heures, il réveilla son maître.

Georges s'habilla prestement et entra dans l'atelier, sans que rien pût lui faire soupçonner la mystérieuse visite de son valet de chambre.

Il déjeuna vers onze heures, et parut content de ce que lui servit Louffard. Il lui en fit des compliments. Louffard fut ravi.

— Oh ! Monsieur sera content de moi, dit-il, surtout quand Monsieur me connaîtra mieux...

Après le déjeuner, Georges s'absenta deux heures. Il était allé voir André et Lydia. Il avait prévenu Jérôme qu'il serait de retour à la villa vers trois heures. Vers trois heures, il rentra.

Il trouva son valet de chambre qui l'attendait et s'approcha de lui vivement, quand il l'aperçut.

— Monsieur, dit Louffard, une dame attend Monsieur au salon...

— Une dame ?... Elle vous a donné son nom ?...

— Non, elle a dit que c'était inutile... Du reste, Monsieur saura sans doute de qui je veux parler, quand je lui aurai dit que la dame qui l'attend est singulièrement mise... Elle a un long voile épais qui lui cache la figure et ne laisse apercevoir que ses yeux... et quels yeux, Monsieur !... des diamants noirs, mais des diamants qui flambent, qui brûlent...

Georges ne l'écoutait plus ; il s'était précipité vers le salon avec un cri de joie étouffé.

— Férédié ! Férédié chez moi !

C'était la jeune fille, en effet. Il la trouva au salon, l'attendant. Elle avait gardé son voile, mais ses grands yeux humides de tendresse disaient son amour et son impatience de revoir son amant.

Georges se laissa tomber à ses pieds.

Et, pendant quelques minutes, les deux jeunes gens se regardèrent en silence, délicieusement émus, s'étreignant les doigts, les yeux plongeant jusque dans le fond de leur âme.

Et tout à coup, comme s'il eût été animé, comme de lui-même, — car Férédié ne fit aucun mouvement, — son voile se détacha, et le visage de la jeune fille apparut dans toute sa rayonnante beauté...

A l'exception de Mourad, personne autre que Georges n'avait jamais contemplé ce visage charmant, toujours voilé selon la mode orientale.

Et Georges lui-même, jadis, ne l'avait vu que par surprise... mais ces traits délicats, cette physionomie rêveuse, que de fois il les avait revus en songe !

Elle souriait, sûre de l'effet qu'elle produisait... Elle souriait, en attachant sur Georges un long regard...

— Oh ! Férédié, Férédié ! murmurait-il... que je suis heureux et que je vous aime !...

— Moi aussi, je vous aime, Georges ! . Moi aussi, je suis bien heureuse de vous revoir !... Mais votre lettre m'a attristée, mon ami.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle faisait allusion à une scène entre vous et mon frère que je croyais pour jamais effacée de votre mémoire... Mon frère sait que vous êtes loyal et fier, et ne veut pas qu'il soit question entre vous de l'engagement téméraire que vous avez pris il y a un an.

Et s'arrêtant tout à coup, lui serrant les mains avec force :

— Vraiment, dit-elle, aviez-vous pris cet engagement au sérieux ?

Georges ne souriait plus.

— Certes, dit-il avec gravité ; mon honneur est en jeu...

— Ainsi, Georges, si le sort avait été contraire... Si vous n'aviez pas réussi, malgré vos efforts, votre talent ?...

— Je me serais tué...

— Sans me revoir, sans me dire adieu ?...

— Sans vous revoir, Férédié...

— Bien vrai ?

— Je vous le jure ! En doutez-vous ?

— Je vous crois. Mais alors, vous ne m'aimez pas... non, vous ne m'aimez pas réellement, puisque vous auriez fait passer je ne sais quelle question d'amour-propre avant notre amour...

— Je ne vois aime pas, Férédié ? Mais c'est vous, ma chère âme, qui m'avez soutenu depuis un an, à travers mes découragements et mes misères... Je ne vous aime pas ? Mais, si j'étais mort, c'est que j'aurais craint qu'un jour, plus tard, un soupçon ne mît une ombre sur votre front pur... J'aurais préféré mou-

rir... Car je voulais ou être cru de vous, ou renoncer à vous en mourant... Oh ! si, je vous aime, Férédié, je vous aime ardemment, saintement, follement... comme jamais femme n'a été aimée.

— Et vous m'avez laissée une année sans nouvelles de vous ?

Il eut un sourire triste.

— Je voulais que vous fussiez libre, dit-il. Je voulais que, pendant mon absence, rien n'influençât votre volonté.

Elle hocha la tête.

— Vous n'êtes pas convaincue ?

— Non.

Alors, il alla à un secrétaire du salon, dont il ouvrit un des tiroirs. Là se trouvait un paquet de lettres qu'il prit, et qu'il tendit à la jeune fille.

— Femme de peu de foi, dit-il, prenez et lisez !...

Et, comme elle restait sans comprendre, il ajouta :

— Tous les jours, depuis un an, je vous ai écrit... le soir, quelques minutes avant de m'endormir... Mes lettres sont là !... Au lieu de vous les envoyer, je les gardais, bien résolu à vous les donner plus tard, si je vous retrouvais telle que je vous avais laissée.

Elle appuya les lettres contre son cœur, puis les baisa. Des larmes mouillaient ses paupières.

— Ces lettres, Férédié, ont été ma seule joie et mon seul repos, depuis un an que je vis séparé de vous... Après mes fatigantes journées de travail, je m'entretenais avec vous quelques minutes, et cela me réchauffait le cœur, me reposait l'esprit, me rafraîchissait le cerveau... Je vous avais toujours ainsi près de moi... je vous rapportais toutes mes pensées... je vous interrogeais et vous me répondiez... et j'entendais souvent, mais très distinctement, votre douce voix qui me répondait. Parfois, quand mon cerveau était surexcité par les travaux énormes auxquels je me livrais, l'illusion était complète, je vous voyais et vous entendais réellement Et je me sentais plus fort, encouragé, je n'avais plus aucune fatigue après chacune de ces apparitions... Rien ne résistait à vos tendres exhortations... ni le découragement, ni l'affreux doute de soi-même qui survient dans les heures de faiblesse et attaque les plus forts, ceux mêmes qui ont le plus de foi dans leur expérience et leur intelligence... Alors, vous me disiez : « Pense à moi quand tu faiblis... songe que tu combats pour moi, que tu souffres pour moi... songe que je t'aime, que je suis fidèle à ton souvenir et que je t'attends... »

— Et c'était bien tout cela, Georges, tout cela que je vous disais... car, sans savoir même où vous étiez, ce que vous étiez devenu, puisque je n'avais aucune nouvelle de vous, je vous suivais par la pensée. Je vous voyais travaillant sans cesse, avec l'ardent désir d'être célèbre un jour, et j'étais fière, parce que, si vous travailliez ainsi avec cette noble ambition, c'était un peu pour moi, n'est-ce pas, autant que pour la gloire ?... L'amour n'était-il pas plus fort que l'ambition ?... Et, tout en courant à la fortune et à la célébrité, n'aviez-vous point un au-

tre but, à la pensée duquel votre cœur frémissait et battait plus vite ?...

— Oui, Férédié, votre amour me possède tout entier et passe avant mon ambition. Dans les profondes afflictions de la vie, la gloire ne console de rien... l'amour adoucit toutes choses. Quand je reçus, à Munich, l'épouvantable nouvelle que mon frère était à l'agonie et que mon père, disparu mystérieusement, était mort sans doute, il y avait quelques jours à peine que j'étais sûr de tenir la découverte sur laquelle je comptais. J'étais dans tout mon triomphe intérieur... J'étais fier de moi... et votre nom revenait sans cesse à mes lèvres... Enfin, j'étais heureux comme jamais je ne le fus depuis que je reçus l'aveu de votre amour, Férédié... Et, au milieu de cette joie, si méritée pourtant, mais que le ciel m'enleva bien vite, parce que Dieu n'aime pas qu'on le tente et qu'on essaie de lui arracher ses secrets, l'effroyable nouvelle m'abattit comme un coup de foudre. Ah ! que la gloire m'était peu de chose, Férédié, en ce triste moment !... Comme j'aurais donné tout ce que je savais, et ma vie avec cela, pour sauver mon frère et retrouver mon père !... J'ignore ce que le désespoir eût fait de moi, si je n'avais été soutenu, consolé par votre pensée... C'est alors peut-être, plus que jamais, que je compris combien je vous aimais.. Dans le vide affreux que faisaient autour de moi cette mort prochaine que l'on m'annonçait et la disparition étrange de mon père, je n'avais que vous seule sur qui je pouvais m'appuyer pour ne point m'écrouler... L'amour, seul, a pu adoucir ma peine... Je vous aime, Férédié... Au milieu de l'effervescence fiévreuse de mon travail, vous êtes venue, me calmant et me réconfortant ; au milieu de ma terrible douleur, vous m'êtes apparue comme le rayon d'une consolation céleste... Merci, ma Férédié, je vous aime !...

— Et votre père ? Et votre frère ? dit-elle, émue.

— Mon frère est sauvé... Quant à mon père...

Il n'acheva pas. Elle n'osa l'interroger davantage, car son front venait de s'obscurcir brusquement, à ce souvenir encore vivace d'un récent chagrin...

Alors, elle lui parla, elle aussi, de son amour...

— Moi aussi, dit-elle, je m'entretenais souvent de vous.

— Seule, comme moi ?

— Non, j'avais une confidente.

— Qui ?

— Fatma, ma sœur... Fatma, c'est une autre moi-même. Elle compatit à mes douleurs, souffre de mes inquiétudes, est heureuse de mes joies... Il y a entre nous une telle affinité que nous avons souvent, l'une pour l'autre, le pressentiment d'un malheur... Ainsi, une fois, Fatma a été gravement malade ; huit jours avant je le savais, et je le lui ai dit... Et hier, quelques minutes avant de recevoir votre lettre, Fatma me disait : « Prends garde, Férédié, il me semble que tu vas souffrir, souffrir beaucoup ! »

Georges sourit. Il ne croyait pas. Férédié était resplendissante de santé et de fraîcheur. Elle était robuste; elle aimait ;

la vie s'annonçait longue et heureuse pour elle. Il le lui dit, en la traitant d'enfant.

— Non, dit-elle, vous avez tort de ne pas croire. Je serai malade, vous verrez. Nos pressentiments ne nous trompent jamais, ni Fatma, ni moi. Mais, peu importe que je sois malade, peu importe que je souffre, puisque vous êtes là, puisque c'est vous qui veillerez sur moi... Oh ! je ne mourrai pas, Fatma ne l'a pas dit.

Ils se turent, se regardant, souriant, les mains serrées.

Il s'était mis à genoux, sur un tabouret, et toutes les secondes embrassait les mains de la jeune fille.

— Comme nous allons être heureux, dit-elle. Nous chercherons un petit hôtel où nous serons seuls, où personne ne viendra nous déranger, où vous pourrez poursuivre en paix vos travaux...

— Oh ! la vie d'un médecin, Férédié, n'est pas aussi calme que vous la faites...

— Eh bien ! elle sera ce que vous voudrez, mon ami... J'arrangerai ma vie sur la vôtre... Oh ! je ne serai pas gênante. Je veux que vous soyez heureux. Votre bonheur seul peut me rendre heureuse...

— Nous serons surtout heureux par le bonheur des autres, Férédié, car nous allons être tres riches... un héritage inattendu me rend votre égal par la fortune... Que de bien nous allons faire !

Elle eut un geste d'indifférence.

— Nous etions bien assez riches, dit-elle... c'est trop...

Elle resta longtemps encore. Leur babillage d'amour ne tarissait pas. Enfin, elle se leva pour partir.

— Ne viendrez-vous pas à l'hôtel, Georges ? Mon frère sait que vous êtes de retour. . Il vous attend...

Il sourit... et gaiement :

— Priez-le de m'attendre le 25 juillet, à onze heures du soir, dit-il ; c'est ce jour-là et à cette heure que j'ai rendez-vous avec lui.. Pas avant !...

— Entêté ! dit-elle. Ce sera donc moi qui reviendrai !

Et elle sortit du salon. Dans l'antichambre, Jérôme s'effaça et rentra discrètement dans l'appartement, sans même avoir regardé la jeune fille.

Georges remarqua cette discrétion et parut satisfait.

Mais Férédié avait vu Louffard, et s'était arrêtée.

— Quelle mauvaise figure, Georges !... Cet homme a un regard qui porte malheur...

— Superstitieuse, comme toutes les filles de votre pays !

— Vous l'avez à votre service depuis longtemps, sans doute, et vous le connaissez ?...

— Je le connais fort peu, et il est à mon service depuis hier seulement. J'avoue que sa figure est ingrate. Cependant, il ne manque pas d'intelligence, et fait exactement son service...

Elle semblait inquiète... et passa la main sur son front...

— Cet homme a le mauvais œil, dit-elle, méfiez-vous !

Et, rattachant son voile, qui ne laissa plus voir que ses grands

yeux noirs étincelants, elle fit du bout du pouce un signe bizarre et mystérieux — coutume de son pays — vers l'endroit par où venait de sortir Louffard, pour conjurer le mauvais présage, écarter le danger.

Elle tendit ses mains à Georges, qui les baisa, puis elle disparut... Une voiture était devant le pavillon... Les chevaux l'emportèrent... C'était comme une vision céleste qui s'évanouissait.

Georges revint à son atelier et s'assit à sa table. Tout d'abord, la tête dans ses mains, il rêva un peu. Puis, écartant ses pensées d'amour, il attira ses notes et son rapport, et, vingt minutes après, il ne songeait plus qu'à son travail...

Férédié était rentrée à l'hôtel Mourad.

Elle emportait avec elle les lettres écrites par Georges pendant son voyage, et que le jeune homme lui avait remises.

Aussitôt de retour, et même sans voir son frère, elle s'enferma dans sa chambre, envoyant seulement une de ses femmes prévenir Fatma, qui arriva aussitôt

Alors, les deux sœurs, si belles et gracieuses toutes deux, et se ressemblant si parfaitement qu'on eût dit deux copies du même portrait, Férédié et Fatma, penchées l'une sur l'autre, leurs noirs cheveux entremêlés, assises côte à côte sur une ottomane très basse, garnie de nombreux coussins, se mirent à lire ensemble les lettres ardentes de Georges.

Il y avait montré toute son âme ; l'amour éclatait dans chacune de ses phrases, à chacun de ses mots.

Il aimait vraiment, il l'avait dit, comme il n'était pas possible d'aimer davantage...

De longues heures, très douces, s'écoulèrent ainsi, passées à cette lecture.

Férédié pleurait, mais elle pleurait parce qu'elle était heureuse, elle pleurait parce que son cœur était trop plein.

Et Fatma, plus pâle encore que d'habitude, rêvait, ses grands yeux baissés, le corsage gonflé par de fréquents soupirs.

Elle rêvait, enviant sa sœur, se disant qu'elle aussi aurait voulu être aimée... non point jalouse, mais triste.

Elle pensait :

« Qu'est-ce donc que l'amour ? Nous nous ressemblons si bien, Férédié et moi, que, si nous étions habillées de la même façon, mon frère lui-même s'y tromperait, ne sachant laquelle de nous est Férédié, laquelle est Fatma... Un étranger vient, et c'est Férédié qu'il aime ! Pourquoi n'est-ce pas moi ?... Qu'est-ce donc que l'amour ? »

Non, elle n'était point jalouse, mais triste, triste du vide de son cœur !...

X

Georges eut fini son travail dans la soirée, et se promit, dès le lendemain matin, de le porter à la *Revue médicale*, où il en ferait prendre une copie, destinée à la composition, et qui paraîtrait le jour même dans le journal, se réservant d'envoyer son manuscrit à l'Académie de médecine. La *Revue médicale* paraissait deux fois par semaine, et le plus prochain numéro devait publier l'importante découverte du jeune savant.

Il avait la tête un peu fatiguée. Il sortit vers huit heures, se rendit rue Bleue, où Marguerite lui servit à dîner, et passa la soirée près de son frère, qui, ce jour-là, était resté levé pendant deux heures, pour la première fois.

Il rentra chez lui vers minuit, et se coucha.

— A quelle heure Monsieur veut-il que je le réveille ? demanda le valet de chambre, qui attendait son retour.

— A sept heures.

Une demi-heure après, Georges dormait.

Louffard entra doucement dans sa chambre, comme il avait fait une fois déjà, écouta la respiration calme du jeune homme, et ressortit.

Il pénétra dans l'atelier, ouvrit un des cartons, y prit le dossier qui renfermait le précieux travail du médecin, et, en une heure, eut achevé de copier le rapport.

Il le plia soigneusement, le mit dans sa poche et, marchant avec d'infinies précautions, sortit de la villa.

Là, il attendit quelques minutes. La nuit était noire. Il regarda autour de lui, puis siffla doucement.

Un homme se détacha d'un recoin de maison et s'approcha...

Comme il passait sous un bec de gaz, sa figure froide et dure apparut éclairée... c'était Rouquin...

— As-tu ce qu'il me faut ?

— Voilà, patron ! fit Louffard, tendant les papiers.

— C'est bien.

Il n'y eut rien de plus entre eux. Rouquin, déjà, s'évanouissait dans l'obscurité et sortait de la villa.

Louffard avait refermé la porte et était rentré chez Georges.

Il occupait un petit cabinet étroit et sans fenêtre, — une sorte d'alcôve, — dans le fond même de l'atelier ; il s'y rendit, dérangea ses draps et ses couvertures, se déshabilla à demi, enfonça son oreiller d'un coup de poing, de manière à faire croire qu'il s'était couché, puis ralluma une des lampes de l'atelier.

— C'est bien dangereux, le pétrole ! murmura-t-il, avec un sourire sinistre.

Il mit le feu au dossier renfermant les notes et rapport de Georges, anéantissant en une seconde le travail de plusieurs années, puis il fit communiquer le feu au cartonnier, et renversa la lampe, afin que Georges crût à un accident.

Une épaisse fumée se répandit dans l'atelier... le cartonnier brûlait... Un moment, la fumée devint si épaisse que Louffard fut sur le point d'être suffoqué... Il ouvrit la fenêtre qui donnait sur la villa, et respira une gorgée d'air...

Le cartonnier était presque entièrement détruit... Il se tenait encore debout, grâce aux tringles et aux ferrures, mais ne représentait plus qu'une sorte de meuble incandescent ; le feu prit aux rideaux, Louffard les arracha.

— Allons, dit-il, je ne tiens pas à ce que la maison brûle ; il est temps de prévenir Monsieur...

Et ainsi qu'il était, presque nu, comme sortant de son lit, réveillé par l'incendie, la chaleur, la fumée, il se précipita en criant dans la chambre de son maître...

— Monsieur !... au feu, monsieur... nous brûlons... Au feu !

Georges s'éveilla en sursaut et sauta hors du lit.

En une seconde, il fut habillé.

— Le feu, où cela ? dit-il avec beaucoup de calme.

— Dans l'atelier de Monsieur. J'ai les pieds et les mains brûlés... J'ai failli brûler dans mon lit... Si je n'avais pas eu la force d'ouvrir la fenêtre, j'étouffais... vous m'auriez trouvé mort !

Georges, pensant aux précieux papiers laissés dans son atelier, se hâta d'y courir. Sur le seuil, il fut obligé de s'arrêter, tellement la fumée était épaisse. Mais le courant d'air établi par la fenêtre et la porte ouvertes la dissipa un peu. Il entra. L'incendie, complice du crime de Louffard, n'avait atteint que les pieds de la table, qui s'était écroulée, et le cartonnier, lequel, effondré dans un coin, ne formait plus qu'un tas de cendres.

Quelques flammèches s'en détachaient encore ; les rideaux avaient brûlé également, mais l'incendie s'éteignait.

La lampe, renversée près de là, indiquait la cause de l'accident.

Devant ce désastre irréparable, Georges, pâle comme un mort, restait debout, les yeux égarés, de la sueur au front...

Il s'approcha du monceau de cendres noires, et, machinalement, sans songer même à la brûlure, son pied nu les secoua...

Mais tout était brûlé... le papier que la flamme avait épargné était noirci, et les lignes d'écriture en étaient effacées...

— Comment cela est-il arrivé ? demanda-t-il d'une voix tremblante, tant son émotion était intense.

— Je l'ignore, Monsieur... ou plutôt Monsieur peut s'en rendre compte comme moi... J'ai soufflé les deux lampes, et même, par surcroît de précaution, j'avais baissé les mèches. puis je m'étais couché. Une lampe se sera rallumée, probablement... avec l'huile de pétrole, tous les accidents sont possibles, et Monsieur a bien tort de se servir de cette drogue... le verre se sera cassé, la lampe aura été brisée peut-être, et, en roulant par terre, a communiqué le feu au cartonnier... Heureusement qu'il n'y a que le cartonnier de brûlé... car j'espère bien que Monsieur n'avait pas de valeurs dans ce meuble... ou, si Monsieur y avait enfermé des actions ou obligations, j'espère que Monsieur a les numéros, pour les faire remplacer ?...

Cette dernière phrase avait rappelé Georges à lui-même. Il crut distinguer, dans les paroles de Louffard, je ne sais quelle ironie, et je ne sais quelle maligne joie dans ses yeux.

Il se rappela soudain la première et si mauvaise impression que lui avait faite cet homme... « Tête de forçat évadé... » avait-il dit. Il se rappela également l'épouvante instinctive que le valet de chambre avait causée à Férédié...

Il se précipita sur Louffard, lui jetant les mains autour du cou, l'étranglant, le renversant sous lui malgré ses efforts.

— C'est toi, misérable, qui as mis le feu au cartonnier !...

Louffard râlait. Mais sa présence d'esprit ne l'abandonnait pas, et il n'essayait même point de se défendre, d'échapper à la puissante étreinte du jeune homme.

Il ne répondit pas...

— C'est toi, misérable... avoue !... allons, avoue donc !

Puis il eut honte de sa violence et se releva, le laissant libre.

Louffard se mit debout tranquillement.

— Monsieur me permettra de lui dire que cela n'a pas le sens commun... Dans quel but, dans quel intérêt aurais-je mis le feu à ce cartonnier !... Pour voler ? Singulier moyen, vous en conviendrez, que celui qui consiste à incendier des valeurs avant de les prendre.

Il avait raison en apparence... Georges ne répliqua pas.

— Je ferai remarquer à Monsieur, disait encore Louffard, que l'accident n'est pas non plus le résultat d'une imprudence ou d'une négligence de ma part... J'ai soufflé les lampes avant de me coucher, Monsieur peut me croire. En voulant éteindre le feu, quand je me suis réveillé, je me suis brûlé cruellement les mains et les bras... Que Monsieur regarde !

Il étendit les mains. Sa chemise était légèrement roussie, mais la peau n'avait même pas été effleurée par la flamme... Du reste, Georges ne regarda point. Il songeait... Il avait une volonté de fer, ce jeune homme... Un aussi grand malheur que celui qui arrivait là eût abattu tout autre que lui, moins énergique.

Lui n'avait faibli qu'un instant...

Tout à coup, il se redressa... il sembla grandir... et, sans plus même un regard à ce cartonnier, il rentra dans sa chambre.

Il s'habilla, trempa sa tête dans de l'eau froide, et passa dans sa bibliothèque... où il s'assit à son bureau...

Le savant faisait un appel suprême à sa mémoire, et allait recommencer tout de suite, sans une faiblesse, sans un découragement, sans le secours de ses notes cette fois, ce rapport qui était l'espoir de sa vie et le résumé de ses travaux et de ses recherches patientes jusqu'à ce jour.

Tout autre que Louffard, qui eût compris le sublime courage de ce jeune homme, eût été saisi d'admiration.

Mais Louffard était insensible.

Il entra dans la bibliothèque et demanda :

— Monsieur a-t-il besoin de moi ?

— Non ! dit Georges d'une voix douce... Ferme ma porte, je ne sortirai pas, et, quelle que soit l'heure, je n'y suis pour personne...

— Pas même pour la jeune dame que Monsieur a reçue hier ?

Georges hésita... Mais, plus fort peut-être encore de cette nouvelle résolution prise, de cette nouvelle victoire sur lui-même :

— Non. Tu lui diras que je ne rentrerai pas ! Mais n'oublie pas de lui dire aussi que ce soir, cette nuit, à onze heures, je serai chez son frère .. Elle comprendra...

— Bien. Monsieur peut être sûr que sa commission sera faite.

Et, refermant la porte, Louffard s'éloigna, murmurant :

« Travaille, travaille, mon bonhomme, recommence ta besogne. Il est trop tard ! »

Il pouvait être quatre heures du matin à ce moment-là...

Les nuages, qui avaient rendu la nuit très obscure, s'étaient dissipés ; l'aube naissait, grise, jetant sur Paris un impalpable brouillard de mousseline, brume fraîche et légère qui était comme le dernier effort de la nuit combattant le jour, avant de céder sa place à la lumière triomphante...

Puis le brouillard se dissipa... le soleil se levait...

La lumière des deux bougies allumées sur le bureau de Georges pâlit peu à peu ; Georges ne s'apercevait pas qu'il était grand jour ; Paris s'éveillait ; le soleil brillait ; le mouvement se faisait dans les rues... Georges travaillait toujours.

Les bougies brûlèrent jusqu'au bout... Georges écrivait...

Le temps s'écoulait, rapide, plus rapide que tous les autres jours ; huit heures sonnèrent, puis neuf heures, puis onze heures ; Georges ne cessait de rêver, de se rappeler, d'écrire...

Or, ce jour-là, qui venait de se lever, si radieux et si pur, était le 25 juillet... Il y avait un an, juste, jour pour jour, que Georges avait engagé son honneur... et sa vie !...

A onze heures, Louffard frappa discrètement ; la première fois, Georges n'entendit pas ; Louffard frappa de nouveau un peu plus fort.

Georges tressaillit, comme se réveillant d'un rêve. Il y avait sept heures déjà qu'il travaillait, qu'il rêvait, si absorbé, si loin de lui-même, en quelque sorte, qu'il avait oublié tout ce qui l'intéressait en dehors de ce travail, et qu'au bruit que fit Louffard, il fut un peu de temps avant de se remttre à la vie courante.

— Entrez ! dit-il avec impatience.

Et, au valet de chambre qui apparaissait :

— Je t'ai dit que je ne voulais pas être dérangé. Qu'y a-t-il ?

— Monsieur, c'est qu'il est onze heures...

— Eh bien ! Que m'importe ?

— C'est que Monsieur ne m'a pas donné d'ordres...

— Pour quoi faire ?

— Monsieur ne désire-t-il point déjeuner ?...

— Non. Laissez-moi.

— Monsieur déjeune en ville ou au restaurant ?

— Je ne déjeunerai pas.

— Que Monsieur écoute mon conseil. Il a tort... Dans dix ans, je le prédis, Monsieur n'aura plus d'estomac.

Georges fit un geste impérieux pour renvoyer l'importun.

Louffard avait à la main un paquet de lettres, de journaux, de revues ; il les tendit à Georges.

— C'est la correspondance de Monsieur, arrivée ce matin; je n'ai pas voulu déranger Monsieur...

Le docteur la prit et la jeta devant lui sur son bureau...

Comme il était un peu engourdi, il se leva et se promena dans sa bibliothèque, tout en décachetant les lettres et en rompant les bandes de journaux. Louffard était sorti.

Les lettres décachetées par Georges étaient insignifiantes. Cependant, l'une d'entre elles attira plus particulièrement son attention. Bien que l'enveloppe fût cachetée, ce n'était qu'une simple circulaire imprimée.

Il la lut, machinalement d'abord, puis avec plus de curiosité, puis presque avec épouvante.

Voici ce que cette lettre-circulaire disait :

« Monsieur et honoré confrère, je vous adresse un numéro-prospectus des *Annales des découvertes modernes*, le vieux journal de chirurgie et de médecine que vous connaissez de réputation sans aucun doute, et auquel, avec un certain nombre de professeurs des facultés de sciences de Paris, nous allons essayer de faire prendre une allure nouvelle. De nombreuses adhésions, reçues de Paris et de la province, nous font espérer que le résultat ne trompera point nos efforts, et nous souhaitons, monsieur et honoré confrère, compter votre nom parmi ceux de nos nouveaux abonnés. Le numéro-spécimen qui vous parviendra par le même courrier vous intéressera assurément, en ce qu'il contient un rapport d'une importance capitale sur une découverte d'un de nos plus illustres médecins de Paris, le docteur Sougaret ; cette découverte est celle du *microbe de la phtisie* et du remède à employer pour le détruire. Nul doute que le monde scientifique n'en soit vivement ému... »

Quiconque eût vu Georges à cet instant eût eu pitié de lui... En deux ou trois secondes, — le temps qu'avait duré cette lecture, — il était devenu méconnaissable.

Il s'assit machinalement, regarda autour de lui, passa la main, — une main agitée de tremblements et brûlante de fièvre, — sur son front moite d'une sueur d'angoisse, et attendit que ses yeux troublés lui permissent de relire la lettre.

Et il la relut lentement, répétant plusieurs fois chaque mot.

Puis il ramassa l'enveloppe qui contenait cette circulaire.

C'était bien son nom, c'était bien son adresse, c'était bien à lui que cette lettre était adressée.

« Mon Dieu ! murmura-t-il, est-ce que je rêve ? Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Il laissa tomber la lettre et chercha parmi les journaux apportés par Louffard les *Annales des découvertes modernes* qu'on lui annonçait.

Il le trouva. On ne lui avait point menti. Il était entouré d'une bande blanche, et son adresse y était manuscrite. Ce n'était même point là l'écriture d'un employé, mais celle d'un homme qui a l'habitude d'écrire, et qui, pourvu que les mots formés soient lisibles, tient peu à soigner ce qu'il écrit.

Il arracha la bande du journal et chercha l'article.

Une main inconnue le lui avait signalé ; un coup de crayon bleu l'encadrait. L'article était intitulé, comme le travail même auquel Georges avait consacré ses derniers jours :

Le microbe de la phtisie.

Sa destruction.

Alors, le pauvre garçon parcourut l'article. Il était très long, très explicite, très bien fait, abondait en preuves basées sur des expériences sérieuses.

Il le lut, pour ainsi dire, d'un coup d'œil, tellement son esprit avait d'acuité à cette heure suprême, où il lui semblait sentir la terre et le monde entier s'effondrer sous ses pas... Il le lut et poussa un soupir profond, où s'exhala, sans une plainte, sans murmure, le désespoir immense d'échouer en arrivant au port, de perdre ce qu'il avait gagné, de voir disparaître, s'évanouissant comme une fumée impalpable, cette gloire après laquelle il avait couru et qu'il avait été si près d'atteindre.

Car le travail qu'il lisait était comme une doublure du sien. Ces expériences consignées ressemblaient à ses propres expériences. Les opérations chimiques, il les avait faites aussi. Tout ce lent et opiniâtre labeur, qu'accusait le rapport, on eût dit que c'était le sien, le travail auquel il s'était acharné, auquel il avait consacré ses journées et ses veilles, toute son intelligence et toutes les forces de son cerveau. Une seule chose différait : la manière dont les faits étaient présentés ; mais, souvent, les expressions étaient pareilles aux expressions dont il s'était lui-même servi... la science n'a pas deux façons d'exprimer un fait.

Quand il fut arrivé à la fin de cette lecture, l'illusion était telle que Georges regarda la signature, très étonné qu'un autre nom fût substitué à son nom, et de voir le rapport signé : *docteur Sougaret*, au lieu de : *docteur Georges Sénéchal.*

— Ainsi, murmura-t-il, deux hommes auront eu, pendant des années, sans s'être jamais vus, sans s'être rencontrés, sans se connaître, la même idée ; ils auront fait les mêmes travaux ; ils auront poursuivi le même but !... Cela est possible ! Cela

est !... puisqu'en voici la preuve... puisque je suis la victime de ce hasard, de cette coïncidence !...

Et il se pressait le front à le briser.

Il essayait de conserver tout son calme, et de penser, mais ses idées se brouillaient dans sa tête... Il se sentait devenir fou... oui, vraiment fou !... Ce n'est pas sans une blessure mortelle qu'on tombe d'une pareille hauteur, et l'on ne perd pas ainsi, tout à coup, l'espérance de toute une vie d'amour, de gloire, de bonheur, sans que la blessure n'atteigne le centre même de la vie, de l'intelligence : le cerveau.

Il se leva, se promena à grands pas, ouvrit la fenêtre, respira un moment l'air, se baignant de chaleur et de soleil.

Il appuyait de temps à autre la paume des mains sur ses yeux, pour tâcher de se ressaisir un peu.

Mais la pensée le fuyait toujours.

Il sonna son valet de chambre.

Personne ne vint.

Il sortit, courut dans l'appartement, appelant :

— Jérôme ! Jérôme !

Personne ne répondit. L'appartement était vide. Jérôme avait disparu.

Cependant, Georges ne l'avait pas envoyé en course.

Qu'était-il devenu ?

Georges ne se le demanda point.

Il revint à sa chambre à coucher, s'habilla, et, prenant le journal de médecine, sortit, sauta dans un fiacre et donna au cocher l'adresse qu'il avait lue près du titre des *Annales* :

— 17, rue Cujas.

Il avait fait cela presque machinalement. Il reprenait peu à peu, cependant, possession de lui-même.

Qu'allait-il faire au journal ? Il ne savait pas. L'instinct le poussait.

C'était bien 17, rue Cujas, que les *Annales* s'imprimaient, mais il n'y avait, à ce moment-là, personne. En outre, il lui fut dit que, le journal ne paraissant que deux fois par semaine, et ayant paru le matin même, il était certain qu'aucun des rédacteurs ne viendrait dans la journée.

Georges retourna chez lui en proie à une fièvre ardente.

A la villa, Jérôme n'était point rentré.

Le jeune homme s'informa auprès de la concierge.

Louffard, lui fut-il répondu, était parti vers onze heures un quart, c'est-à-dire quelques minutes après avoir remis à Georges les journaux, et sa correspondance ; il emportait sa malle sur son épaule, et semblait très pressé.

— Et où allez-vous avec votre malle ? avait interrogé la concierge.

— Je quitte Monsieur.

— Déjà ?

— Oui. Il ne me convient pas de rester plus longtemps à son service. Nous avons eu ce matin une scène, à propos d'un commencement d'incendie. Monsieur m'a pris à la gorge en me disant que c'était moi qui avais mis le feu... Vous comprenez que

je n'ai pas demandé mon reste... Je n'ai même pas prévenu Monsieur, et je lui abandonne mes huit jours... Il trouvera sur ma table de nuit une lettre dans laquelle je ne me gêne pas pour lui dire son fait.

Tel fut le récit de la concierge au docteur.

Georges trouva en effet, dans l'alcôve occupée par Louffard, une lettre où celui-ci, en termes insolents, lui annonçait son départ.

Le jeune homme resta pensif.

Ce brusque départ l'étonnait, ressemblait à une fuite.

— Au fait, dit-il à la fin, je l'ai accusé d'être un incendiaire... De deux choses l'une... ou il n'est pas coupable, et il a eu raison de se fâcher... ou il est coupable, et il s'est mis à l'abri en fuyant...

Il rentra dans son cabinet et harassé, pris d'une fièvre intense qu'il n'essayait même pas de combattre, il tomba sur un canapé, les dents claquant, frissonnant de tous les membres...

XI

Au désordre de son esprit, à la violence de sa fièvre, Georges reconnut, à la fin, qu'il allait être sérieusement malade ; au lieu de s'en effrayer, isolé comme il l'était, il vit venir la maladie avec joie, cette fièvre s'accroître avec bonheur ; plus vite arriverait la perte de la réflexion, plus vite arriverait la tranquillité, le souvenir disparu.

Grelottant toujours, il se coucha, ayant eu soin seulement de mettre sur le guéridon, auprès de son lit, une carafe avec de l'eau, car la soif brûlait sa gorge desséchée.

Les frissons continuaient ; la présence d'esprit disparaissait peu à peu, faisant place au délire et le malheureux garçon, dans ce délire, prononçait des mots qui, pour n'avoir point de suite entre eux et ne point former de phrases, n'en indiquaient pas moins la perpétuelle idée fixe dont il était malade.

Dans ce délire où sa pauvre imagination affolée s'agitait, sans la raison pour guide, c'était toujours de Férédié qu'il était question, et de son bonheur évanoui, et de cette date du 25 juillet qu'il venait d'atteindre et qui s'écoulerait sans qu'il eût tenu son engagement, sans qu'aucun effort de son intelligence eût donné quelque espoir dans son avenir, sans que son nom eût été prononcé par les savants, sans que le monde de la science se fût occupé de lui, pauvre, misérable, sans talent et sans notoriété.

Il était question aussi de ce docteur inconnu qui allait recueillir cette gloire après laquelle il avait aspiré, non point tant par ambition que par amour.

Qu'était-il cet homme ? Jeune ou vieux ? Jamais auparavant il n'en avait entendu parler. Eh ! qu'importe ! Eût-on, avant ce jour, entendu prononcer le nom de Georges Sénéchal ?

Puis, avec le nom de Férédié, celui de Sougaret, d'autres noms encore venaient sur ses lèvres, celui de son père et de son frère, de son frère surtout qu'il aimait tant...

Et il récitait aussi, de temps à autre, les termes mêmes de l'engagement d'honneur pris avec Mourad un an auparavant... « Cejourd'hui, 25 juillet, las de la vie... fatigué de ma pau-

vreté... je mets fin à mes jours... » Oui, c'en était fait... puisqu'il n'avait pas réussi, puisqu'un autre l'avait précédé dans la conquête de cette gloire qu'il croyait poursuivre à lui seul, puisqu'il était un vaincu de la vie, il disparaîtrait esclave de son engagement, aimant mieux mourir ainsi, seul, privé d'affection, mourir comme un chien, mourir sans avoir une dernière fois entrevu la douce et pâle figure de Férédié...

Le soir arriva... Georges délirait toujours.

Cependant, dans l'accablement énorme de son être, le sommeil était venu... mais un sommeil agité de soubresauts, un sommeil plus fatigant, certes, que le réveil, qui ne reposait ni l'esprit ni le corps.

Vers cinq heures du soir, la porte de sa chambre s'ouvrit, et une femme voilée parut. C'était Férédié.

Elle avait trouvé ouvertes toutes les portes, même celles qui donnaient sur la villa et elle était entrée, ne rencontrant point de domestique, étonnée d'un pareil abandon, le cœur serré.

Elle avait frappé au salon, était entrée, n'avait vu personne.

Elle avait frappé à l'atelier, à la bibliothèque, puis tout à coup avait cru entendre parler dans la chambre... Elle avait écouté et reconnu la voix de Georges... Elle était venue...

Elle s'arrêta, tremblante, sur le seuil, comme si elle n'avait osé aller plus loin ; Georges rêvait, continuait de parler.

Alors elle s'approcha lentement du lit.

Le jeune homme était d'une pâleur de cire ; de grosses gouttes de sueur inondaient son visage... le désordre grave de son esprit se lisait sur ses traits...

— Que s'est-il passé ? murmura la jeune fille inquiète.

Et, se penchant sur le lit, elle essaya de comprendre ce que murmurait le malade, de relier, par une idée, par un sens, ces mots vagues, ces lambeaux de phrases, où revenaient sans cesse son nom, à elle, et le nom de Mourad, et cette date fatale du 25 juillet...

Bientôt elle comprit.

Elle comprit que Georges désespérait, qu'il était malade de fièvre, parce qu'il avait échoué ; elle comprit qu'il se voyait perdu.

Mais, pourquoi ? Comment ? Elle l'avait quitté la veille, sûr de lui, mettant la dernière main à l'important travail qui était la première assise de sa gloire ; elle l'avait quitté heureux, triomphant, amoureux, confiant dans son étoile, la main tendue vers le bonheur. Elle le retrouvait le lendemain couché sans forces dans son lit, en proie à une fièvre terrible, si changé, que toute autre qu'elle ne l'eût point reconnu... Il y avait là un mystère qu'elle ne saisissait pas ; mais ce qu'elle devinait, par exemple, aux paroles incohérentes du jeune homme, c'est qu'il regardait sa vie comme finie, et qu'ayant échoué, n'ayant pas tenu sa parole, il était prêt, lorsque la force avec la raison reviendrait, à se donner la mort... La destinée l'avait abattu.

— Ah ! non ! murmura-t-elle, il ne mourra pas ou je mourrai avec lui !

Et lui prenant une main qu'elle serra tendrement dans les siennes, frissonnant de crainte en sentant les frissons de la fièvre qui agitait cette main, elle dit avec douceur :

— Georges ! Georges ! réveillez-vous !

Georges ne parut pas entendre. Il avait, en ce moment, les yeux fermés ; pourtant le délire reprenait.

Elle dit encore :

— Georges, mon ami, qu'avez-vous ? Pourquoi désespérez-vous, puisque je vous aime ? Georges, regardez-moi, Georges, je vous en supplie, un mot, un sourire !

Georges ouvrit les yeux, la vit et continua ses discours :

— Mon ami, vous ne me reconnaissez pas ?... Je suis Férédié... Férédié que vous aimez et qui vous aime ?...

Il ne reprenait pas connaissance ; l'intelligence ne revenait pas. Ses yeux agrandis étaient pareils à ceux des fous. Il semblait regarder droit devant lui, quelque chose de terrible qui l'épouvantait, mais l'attirait invinciblement ; sans doute, le désastre de sa fortune, l'écroulement de son rêve...

La jeune fille eut peur. Elle craignit un transport au cerveau. Georges, à moins qu'on ne voulût sa mort, avait besoin de soins immédiats ; son état était grave ; elle sonna Jérôme, espérant qu'il était rentré, car elle ne pouvait savoir qu'il fût parti. Puis, comme personne ne venait, ne répondait à ses coups de sonnette réitérés, elle courut chez la concierge et la pria d'aller chercher un médecin, le premier qu'elle trouverait, pourvu qu'elle le ramenât sans perdre une minute...

La concierge obéit...

Férédié rentra. Si courte qu'eût été son absence, Georges l'avait mise à profit. — En se sentant malade, quelques heures auparavant, il s'était jeté sur son lit tout habillé, mais telle était sa faiblesse que la jeune fille n'avait pas cru qu'il lui fût possible de se lever. Quand elle revint, il était debout, ayant retrouvé dans un accès de fièvre chaude des forces factices, et chancelant, blême comme un fantôme, il se dirigeait vers son secrétaire, l'ouvrait, en tirait un revolver que ses pauvres doigts tremblants essayaient d'armer...

C'est à ce moment que Férédié survint...

Elle vit, elle comprit... Poursuivant l'idée fixe de son délire, Georges allait se suicider !

Elle arracha l'arme de ses mains, la jeta loin d'elle et enlaça le jeune homme dans ses bras...

Il se laissa faire, ne la reconnaissant toujours pas.

Alors, se sentant une vigueur qu'elle n'avait jamais eue, elle l'emporta et le replaça, ainsi qu'il était tout à l'heure, sur son lit. Il n'avait pas plus de volonté qu'un enfant... Puis, un peu après, Georges devint méchant, à plusieurs reprises il essaya d'échapper à l'étreinte de Férédié ; il avait découvert le revolver jeté par la jeune fille sur le tapis de la chambre, et ne le quittait pas des yeux. Mais Férédié veillait, ne s'éloignait pas du lit, se retrouvait plus forte quand il tentait de la repousser...

Enfin, un médecin arriva. C'était un jeune homme d'une

trentaine d'années, petit, vif et brun de peau. Il n'eut pas besoin d'examiner longuement son confrère. Une fièvre cérébrale qui venait de se déclarer, très dangereuse, demandait des soins assidus, une surveillance constante surtout, pour empêcher tout accident.

Il s'en expliqua à Férédié, prescrivit une ordonnance et partit. Quand elle se revit seule avec le malade, Férédié fut fort embarrassée. Elle ne pouvait rester à la villa plus longtemps, sans prévenir son frère, qui peut-être eût été inquiet de son absence. D'autre part, laisser Georges abandonné à lui-même, recevant les soins d'une garde-malade, autant eût valu le condamner à mourir. La pensée ne lui en vint même pas. Un seul parti s'offrait à elle, facile à exécuter : il s'agissait de transporter Georges à l'hôtel Mourad ; là, elle le soignerait avec Fatma ; elle ne le perdrait pas de vue, elle le sauverait.

Mais il fallait le consentement de Mourad.

Elle lui écrivit.

La concierge étant venue s'informer de son locataire, Férédié lui remit la lettre, en la priant de la porter sans retard.

Une heure après, Mourad, lui-même, arrivait.

Férédié le mit au courant.

Mourad avait trop grande confiance en sa sœur pour lui reprocher ses visites mystérieuses à Georges. D'autre part, il avait également confiance en Georges, et il savait le jeune médecin trop loyal et trop amoureux pour que Férédié courût un danger auprès de lui.

Il approuva le projet de Férédié.

Le soir même, Georges était à l'hôtel, confié aux soins des deux sœurs ; la maladie avait empiré ; à la fièvre cérébrale avait succédé une fièvre typhoïde.

Georges fut pendant cinq ou six jours entre la vie et la mort.

Enfin, la fièvre diminua ; il se réveilla, un matin, du long sommeil de son intelligence, très affaibli, mais sauvé.

Férédié avait raconté à Mourad ce que Georges lui avait dit de l'héritage Bertara, dont il avait eu connaissance à son retour d'Allemagne, et Mourad découvrait en lui cette famille de la sœur du vieux Bertara qu'il avait tant cherchée sans succès. Singulier enchaînement des choses qui amenait à lui ce jeune homme ! Mourad avait couru sans retard rue Bleue, et il en avait ramené André, complètement guéri, de telle sorte que, lorsque Georges reprit connaissance, il trouva, groupés autour de son lit, Férédié, Mourad et André, qui tous trois lui souriaient tendrement.

Fatma, seule, s'était effacée, et restait dans l'ombre, son visage toujours invisible, excepté les yeux, sous le voile.

Georges les regarda tour à tour.

Il fit un effort pour se souvenir... La mémoire lui revint...

Et au lieu de répondre par un sourire au sourire de ceux qui l'avaient sauvé, son regard devint sombre, ses lèvres se crispèrent...

Il resta ainsi, gardant le silence, toujours, comme s'il fût devenu sourd et muet, ne répondant pas aux douces avances que lui faisait Férédié, et n'ayant pas l'air de voir André.

Férédié l'aimait trop pour ne point comprendre le désespoir de cette pauvre âme, hantée par l'idée du suicide.

Elle était bien certaine qu'à force de sollicitations de la part de Mourad, ému de cette probité rigide, à force de prières, — car elle le prierait et pleurerait, — elle était bien certaine, disons-nous, d'empêcher Georges d'exécuter son sinistre projet.

Mais il faudrait du temps pour cela, du temps pour rendre un peu de calme à cet esprit déséquilibré par un grand malheur et affaibli par de grandes souffrances.

L'important pour elle était de ne pas quitter Georges, afin de prévenir ses intentions et de le retenir dans ses tentatives mortelles.

Cependant, soit que Georges dissimulât, soit qu'elle se trompât sur ses intentions, il fut tranquille.

La convalescence marcha lentement.

Il reprenait pourtant des forces sans se douter qu'il allait en avoir besoin pour un bien grand et terrible malheur...

Brusquement, et alors que Georges paraissait, lui, complètement guéri, Férédié, qui s'était fatiguée outre mesure par des veilles répétées, — n'ayant pas voulu quitter le jeune homme un instant, ni le jour ni la nuit — Férédié prit le lit.

C'était à son tour d'avoir la fièvre, et Georges ne se fit pas d'illusions : c'était la fièvre typhoïde, gagnée par la jeune fille au chevet de son lit, qui se déclara d'un seul coup avec les symptômes les plus alarmants.

Férédié se vit perdue :

— Vous rappelez-vous, Georges, dit-elle, les pressentiments de Fatma ? Ces pressentiments ne l'avaient pas trompée !... Je suis malade... Mais tranquillisez-vous... Fatma n'a pas dit que je mourrais.

— Mourir ! murmura Georges égaré, est-ce que ce serait possible ? Après tant de souffrances, une pareille torture ! ! !... Mourir !... ce serait à nier Dieu, auquel j'ai cru jusqu'à ce jour !...

Alors il se passa chez le jeune homme un phénomène étrange.

Encore malade lui-même, si faible qu'il pouvait à peine se tenir debout, il parut soudain remis complètement. Puis, comme il voyait Férédié en danger — et les yeux de Fatma et de Mourad fixés sur lui avec angoisse comme sur le seul capable de la soigner, — il parvint, par un suprême effort de sa volonté, par une victoire surhumaine sur son cœur, à dépouiller pour ainsi dire sa propre nature.

Craignant sa faiblesse, craignant que son amour ne fût nuisible à son expérience de médecin, redoutant que les épouvantes de l'homme et de l'amant n'obscurcissent la vue du savant qui juge, ausculte et ordonne, il réussit à oublier presque, devant ce lit, que la malade qui y souffrait était sa fiancée, une douce enfant qu'il adorait !...

Il redevint froid et maître de lui, domptant ses sens, son être

en révolte, son cœur brisé ; il fut le docteur Sénéchal, celui que l'on voyait, toujours grave, mais jamais ému, au chevet des malades...

Il sentait que la vie de Férédié dépendait d'une défaillance...

Il sentait que, pour la sauver, il fallait à tout prix qu'il la considérât et la traitât comme une de ces malades déjà nombreuses auprès desquelles le faisait appeler sa réputation naissante. Malgré cela, la situation de la jeune fille s'aggrava de jour en jour...

Il fallait bien que Georges en convînt avec lui-même.

Elle était condamnée !... Elle allait mourir !

Les deux jours de son agonie, — les deux jours pendant lesquels elle lutta contre la mort, avec l'espérance de ses vingt ans, — furent remplis par des scènes déchirantes.

Elle seule conservait sa sérénité, au milieu du désarroi général... Elle seule trouvait, dans son cœur aimant, des consolations pour les êtres qu'elle chérissait, qui la pleuraient, et qu'elle allait quitter...

Fatma, muette au pied du lit, ressemblait à un fantôme.

D'un geste, Férédié écarta doucement Mourad qui tenait son mouchoir sur ses yeux... André, qui secondait son frère et prenait sa part de la profonde douleur qu'il devinait sous sa feinte gravité... Georges lui-même... elle écarta tout le monde...

Elle désirait rester seule, un moment, avec sa sœur.

Ils sortirent, obéissant à cette suprême et muette prière.

Alors, Fatma s'approcha du lit funèbre... s'assit sur le bord pour être plus près de sa sœur... essayant de sourire à Férédié pour lui rendre du courage, écarter d'elle l'idée de la mort prochaine.

Mais Férédié la comprit.

Elle secoua doucement la tête et, sans tristesse :

— Ne cherche pas à me tromper, chère Fatma... Je sais que je vais mourir... Oui je le sais... Oh ! je meurs avec regret... cela allait être si bon de vivre... Je meurs triste aussi de toutes les tristesses que je vois autour de moi... Je meurs triste parce que mon frère pleure, parce que tu pleures, Fatma... parce que lui, lui surtout, est à plaindre... lui qui avait mis sa vie en moi comme j'avais mis mon bonheur en lui !... et c'est de lui, Fatma... c'est de Georges, du fiancé de mon âme... de lui, que j'aime tant, que je veux te parler... Voilà pourquoi j'ai désiré être seule avec toi, car ce que je vais te dire, ce que je vais te demander ne doit être connu que de toi... Après ma mort, tu le diras à mon frère... C'est ma volonté dernière... il obéira, puisque ce sera la volonté d'une morte.

Elle s'arrêta un moment, pour reprendre haleine. Elle suffoquait. Fatma crut qu'elle allait mourir et se pencha sur elle en retenant un cri... mais Férédié rouvrit les yeux...

— Non, ce n'est pas maintenant, dit-elle, je sens que j'ai encore quelques minutes à vivre... Approche... Mets ton oreille près de ma bouche, afin que je parle le moins haut possible, afin que j'épargne mes forces... Bien... Adieu, ma bien-aimée Fatma ; console mon frère... Dis-lui qu'il n'est mort qu'une par-

tie de moi-même, puisque tu lui restes, et puisque la ressemblance entre nous est si parfaite qu'il pourrait s'y méprendre et croire que c'est toi qui es morte et non Férédié... Console Georges... Veille sur lui, quand je ne serai plus là... Ecoute, Fatma. Promets que tu m'obéiras...

— Je te le promets.

— Lorsque je serai partie, quand la première douleur se sera effacée chez Georges, tu enlèveras ton voile, malgré que nos mœurs nous le défendent... Nous ne sommes pas en Orient... et notre frère, quand il saura que telle est ma volonté, ne s'y opposera point... Tu enlèveras ton voile, Fatma, et tu te montreras à Georges telle que tu es... c'est-à-dire une image si parfaite de la morte qu'il s'y méprendra certainement, et croira voir revivre Férédié... Et peu à peu, Fatma, il t'aimera comme il m'a aimée.. ou plutôt, ma sœur chérie, il nous aimera toutes les deux en toi... Et cela seule le sauvera, vois-tu, car si tu ne fais pas ce que je te demande, je crains de sa part un acte désespéré... Jure !

— Je jure ! dit Fatma en pleurant.

— Retiens tes larmes... Je ne souffre pas... Je vais mourir comme si je m'endormais, aussi doucement... Donne-moi ta main, chérie !...

Sa voix s'affaiblissait de plus en plus.

— Vois comme Dieu est bon, Fatma, de nous avoir donné à toutes les deux les mêmes traits... je survis en toi... Tu recueilleras l'affection que mon frère avait pour moi... l'amour de Georges... Cette affection, cet amour iront vers toi naturellement, parce que tes yeux, tes lèvres, ton visage, ta voix et ton sourire seront ceux de la pauvre Férédié disparue... Adieu, Fatma... Adieu, moi-même... Au revoir, chère sœur bien-aimée.

— Au revoir, plutôt, puisque c'est en toi que je vais... Prie mon frère, Georges et tout le monde de venir. Je sens que je n'en ai plus pour longtemps...

Fatma alla dire à Mourad qu'il pouvait rentrer.

Autour du lit vinrent silencieusement se grouper Georges, Mourad, André et Fatma, pendant qu'Azep, le serviteur de Mourad, et les autres domestiques, hommes et femmes, restaient dans le fond de la chambre, étendus à terre, en signe de deuil, les deux mains sur la tête et sanglotant sourdement...

Georges, qui ressemblait à un spectre et qu'une force mystérieuse, supérieure à la sienne, maintenait seule debout, Georges prit le poignet de Férédié et compta les pulsations...

Le pouls se raréfiait...

Il mit doucement la main sur le cœur de la jeune fille, ce cœur généreux et ardent, qui avait battu pour lui, pour lui seul...

Tout l'abord, il n'en sentit pas le battement, mais, miracle d'amour, alors qu'elle allait mourir, cette main de l'homme aimé sur ce cœur, siège de son affection, lui rendit un peu de vie...

Elle rouvrit une dernière fois les yeux... Elle essaya bien encore de sourire, mais elle ne le put...

Le moment suprême était venu... Georges tomba à genoux... Férédié le vit... Elle dit encore :

— Adieu, mes bons amis... je vous aime, Georges... Ne pleurez pas trop... Je m'éloigne seulement... ne l'oubliez pas !.. Je m'éloigne, mais je reviendrai...

Et ses doigts amaigris et si blancs qu'ils étaient diaphanes allèrent s'appuyer sur ses lèvres décolorées, pour envoyer un baiser d'adieu à ceux qui l'entouraient.

Mais la mort cruelle interrompit le baiser, et raidit les doigts sur ses chastes lèvres...

Férédié n'était plus.

Alors Georges se releva, sortit à pas lents, sans que personne songeât à lui, dans l'immense désespoir de cette mort.

Il marchait, pâle, grave.

Dans un des salons, il prit un poignard turc suspendu à une panoplie, et entra dans la chambre qu'il occupait, celle-là même où Gabrielle avait habité autrefois.

Il s'assit sur son lit et déboutonnant son vêtement, sa chemise, mettant à nu sa poitrine, il chercha de sa main exercée la place du cœur.

Puis il s'enfonça le poignard jusqu'à la garde.

Il retomba sur le lit, en arrière... murmurant :

— Férédié... je te suis... Férédié, attends-moi...

Une fois de plus, Rouquin allait-il triompher ?

Ce fut Fatma la première, — même avant André, — qui, en se rappelant les dernières recommandations de la morte, se souvint de Georges et s'effraya tout à coup de ne le point voir auprès d'elle.

Elle fit un signe à André et murmura :

— Votre frère, monsieur André, veillez sur votre frère !...

La prière était si pressante, la terreur si manifeste, que le jeune homme comprit et courut à la chambre de son frère...

La porte en était poussée seulement, non fermée à clef, de telle sorte qu'André, sans difficulté, entra...

Mais sur le seuil, devant l'horrible spectacle qui s'offrit à ses yeux, il recula épouvanté, un cri rauque arrêté dans sa gorge...

Georges gisait inanimé sur le lit et semblait mort...

Un peu de sang lui était venu aux lèvres... Un filet de sang coulait de la blessure de la poitrine, lentement, empêché par le poignard resté dans la plaie et s'épandait sur la blancheur du drap.

Les deux mains de Georges, dans une convulsion, s'étaient contractées et serraient une poignée de couvertures comme s'il avait voulu les déchirer, les déchiqueter.

Les yeux étaient fermés, le pauvre garçon ayant voulu, à la dernière heure, évoquer et retenir auprès de lui l'image de celle qu'il venait de perdre, entrevue pour la dernière fois...

André, retrouvant la voix, jeta un grand cri :

— Mon frère est mort ! Mon frère est mort ! Au secours ! au secours !

Mourad et Fatma, et tous ceux qui étaient près de Férédié, entendirent et tressaillirent.

Cet appel était si désespéré, si lamentable, qu'instinctivement, par un mouvement irraisonné, Mourad et sa sœur regardèrent Férédié, comme si elle avait pu entendre, comme si ce cri avait pu pénétrer jusqu'à elle et remuer son cœur refroidi dans les insondables ténèbres de la mort.

Puis Fatma restant seule auprès de sa sœur, Mourad se précipita au secours de Georges.

Il trouva André évanoui aux pieds de son frère...

Mourad comprit tout d'un seul coup d'œil ; le dénouement tragique de la mort de Férédié était inscrit là en lettres sanglantes.

Georges n'avait pas voulu survivre, même une heure, à celle qu'il aimait !...

Il s'était suicidé !...

Mourad, troublé par ces deux drames terribles éclatant coup sur coup au milieu du calme de sa vie, comme le grondement furieux de la foudre dans un ciel bleu, Mourad ne perdit pourtant pas son sang-froid.

Il s'assura, tout d'abord, si Georges était mort..

Il le palpa, passa une petite glace devant sa bouche entr'ouverte.

Il crut remarquer un léger, presque imperceptible battement du côté du cœur, et la glace fut ternie d'un souffle...

Georges vivait... S'il vivait, il y avait espoir de le sauver !

S'il vivait, c'est que le terrible coup dont il s'était frappé, malgré sa ferme résolution, malgré sa sûreté de main, n'avait point porté droit au cœur... Car le cœur atteint, c'eût été la mort foudroyante...

Mourad sonna Azep et l'envoya chercher un médecin.

Celui qui vint, petit, maigre et brun, était le même que Férédié avait mandé auprès de Georges délirant.

Le docteur s'appelait Duranton et semblait fort intelligent.

Il reconnut Georges au premier coup d'œil.

— Ah ! ah ! dit-il... un accès de fièvre chaude, sans doute ?... Je l'avais prédit... J'avais cependant bien recommandé qu'on ne lui laissât pas d'armes entre les mains !...

Mourad ne pouvait comprendre. Il ne répondit pas.

Et Férédié, qui seule aurait pu répondre, n'était plus là.

Le docteur Duranton retira le poignard avec précaution.

Le sang s'échappa de la blessure avec plus d'abondance...

— Une minute de plus, murmura le petit docteur, et il serait mort étouffé.

Puis il sonda la plaie... le sourcil froncé, retenant presque sa respiration... toute son attention, toute son intelligence, toute son expérience en éveil.

— Allons ! dit-il, il a de la chance... Il en sera quitte pour la peur... Le coup a dévié... Aucun organe essentiel n'a été atteint...

Il banda la plaie, prescrivit un traitement.

— Je reviendrai dans une heure ou deux, dit-il.

Et, s'adressant à Mourad et à André qui, revenu à lui, joignait les mains dans une muette prière :

— Veuillez m'aider à le déshabiller... — opération très délicate, — et à l'étendre dans son lit.

Ils obéirent. Georges n'avait pas fait un mouvement

— Ne vous effrayez pas, dit le docteur, la syncope durera longtemps... plusieurs heures... peut-être plusieurs jours... Il y aura sans doute des intervalles de réveil, de connaissance, mais qui seront suivis très vite par un état comateux provenant de la grande perte de sang, d'une extrême faiblesse et aussi d'une maladie à peine guérie qui a précédé cet accident.

— Vous le sauverez donc monsieur ? fit André.

— A moins d'imprudences, je crois pouvoir vous en répondre.

Le docteur sortit, renouvelant sa promesse de venir dans la soirée

Mourad retourna près de sa sœur, au lit de la morte.

— Eh bien ? interrogea anxieusement la jeune fille.

— Il ne mourra pas, dit Mourad.

Alors Fatma se pencha sur le blanc et immobile visage de sa sœur et, la baisant au front :

— Tu entends, ma Férédié, dit-elle, tu entends ?... Georges ne mourra pas !...

Et on eût dit vraiment que dans l'ombre du lit, sous les lourds rideaux d'Orient, quelque chose comme le rayonnement divin d'un bonheur surnaturel passait sur le visage de la morte.

XII

Le docteur Duranton ne s'était pas trompé : Georges ne devait pas mourir, mais il ne se trompa point non plus en faisant prévoir que la faiblesse du jeune homme serait très grande et, pendant plusieurs jours, entrecoupée de syncopes.

A vrai dire, Georges ne reprit pas connaissance avant quinze jours ; à deux ou trois fois, quand il sortait de ce sommeil léthargique où il était plongé, André et Mourad devinaient bien chez lui une préoccupation, à la façon dont il promenait son regard autour de lui, cherchant à se rendre compte de ce qui s'était passé.

Mais il ne disait rien.

Et il était évident que ces efforts de mémoire devaient lui être très douloureux, car il passait lourdement la main sur son front, sans doute parce que, dans ce qu'il se rappelait, il ne comprenait pas tout, un détail lui échappait.

Et il attendait, pour mieux comprendre.

C'est que, depuis quinze jours qu'il était malade, un fantôme avait traversé ses rêves... sa fièvre, son sommeil...

Ce ne pouvait être qu'un fantôme, puisqu'il était l'image d'un être mort...

Et, dans les intervalles de lucidité que lui laissait sa maladie, il se demandait s'il l'avait vraiment vu, ou si ce spectre n'avait pas été formé par son délire...

Et, cependant, il se rappelait !...

Oui, à force de fouetter sa mémoire, à force de demander un peu de fatigante réflexion à son cerveau affaibli, il avait fini par se souvenir...

Mais qu'était-ce donc encore que ces souvenirs-là, si ce n'étaient des rêves ?

Une première fois, pendant une crise où il endurait d'horribles souffrances, un soir, à la tombée de la nuit, il était seul dans sa chambre ; une demi-obscurité l'enveloppait.

Il se tordait dans son lit, étreignant à pleines mains et mordant aussi les draps pour ne pas crier...

Tout à coup, — il avait laissé échapper quelques plaintes que

l'on avait entendues, — tout à coup il vit, devant lui, tout au bout de la chambre, s'ouvrir une porte dissimulée sous une lourde tapisserie orientale.

Quelqu'un entra, une femme, qui s'avançait vers lui, ses pieds s'enfonçant dans les épais tapis, sans faire de bruit, ainsi vraiment qu'eût glissé une apparition d'un autre monde...

Il la vit, mais sans distinguer ses traits, à cause de l'obscurité sans cesse grandissante.

Elle s'approcha du lit...

Il souffrait toujours et malgré lui, malgré son courage et ses efforts, continuait de se plaindre.

Elle vint près du lit... étendit la main...

Sa main se reposa sur le drap, vers le cœur de Georges, là où commençait à se cicatriser la blessure, et s'y appuya doucement.

Et il parut à Georges que la douleur s'évanouissait tout à coup.

Il ferma les yeux... c'était vrai... il ne souffrait plus... il s'endormit ; quand il se réveilla, quelques minutes après, — car son sommeil était coupé de fréquents et douloureux réveils, — il ne vit personne auprès de lui...

Il crut avoir rêvé !...

Il le crut d'autant mieux, qu'il avait eu une hallucination bizarre, celle d'avoir Férédié devant lui...

C'était la même démarche, la même taille, la même grâce; c'était la même main très douce, élégante et fine ; c'étaient les mêmes discrets parfums qu'il connaissait, qu'il aimait parce qu'ils étaient les parfums préférés de Férédié.

Mais il n'avait pu distinguer le visage. La nuit était venue.

Puis, il n'avait pas, non plus, grâce à sa souffrance, une vision bien nette des choses.

Deux ou trois jours passèrent.

Georges était tombé dans une somnolence d'où il ne se réveillait que pour se rendormir presque aussitôt, sans que l'intelligence eût le temps de revenir.

Une nuit, il se dressa sur les mains, s'asseyant sur le lit... et poussa un cri...

Ce même fantôme, déjà une fois entrevu, était là qui le regardait...

Et la veilleuse brûlant, suspendue au plafond, l'éclairait des pieds à la tête... ne laissant rien dans l'ombre, de son pâle visage de vierge orientale, aux yeux pleins de flammes, aux lèvres rouges, aux cheveux d'un noir brillant.

Elle souriait tristement, le regard attaché sur lui, et continua de sourire, pendant qu'il la regardait.

Et Georges, dont le cerveau éclatait, porta les deux mains à son front et murmura :

— Férédié ! Férédié ! C'est toi ! ! c'est vraiment toi ! ! !...

Ses doigts tremblants essayèrent de toucher la jeune fille, mais c'était trop pour lui ; une faiblesse le prit, il perdit connaissance.

Il lui sembla qu'on le soignait, qu'on lui faisait reprendre

vie, que de douces mains s'empressaient autour de lui, avec mille précautions tendres, et, quand il ouvrit les yeux, quand il s'aperçut qu'il n'avait auprès de son lit qu'André inquiet, et Mourad effrayé de sa faiblesse, il chercha derrière eux si ne se dérobait point la mystérieuse créature apparue dans la nuit...

Les mains d'André étaient bien douces, et pourtant ce n'était pas ces mains-là qui l'avaient soigné la nuit ; l'empressement, le dévouement de Mourad étaient ceux d'un frère, et cependant ce n'était ni l'un ni l'autre qu'il avait vu...

C'était Férédié ! ! !...

— Allons ! murmura-t-il, c'était encore un rêve... mais quel gracieux rêve, et que ne prend-il ma vie tout entière !...

A partir de ce jour, les syncopes furent moins fréquentes et le docteur Duranton, jugeant que la convalescence allait marcher rapidement et que ses soins seraient superflus, ne vint plus que de loin en loin.

Il avait prié seulement qu'on l'avertît sans retard s'il survenait à Georges quelque accès de fièvre, — ce qu'il paraissait, du reste, prévoir, mais non pas redouter.

Un matin, vers dix heures, Georges, après une nuit agitée, se réveilla plus fatigué...

Il devina, plutôt qu'il ne vit, le soleil radieux, perçant à travers les rideaux de ses fenêtres.

Il sonna, — une sonnette était à portée de sa main, — et un des serviteurs arméniens de Mourad s'étant présenté, Georges lui fit signe d'ouvrir les fenêtres. Il avait soif d'un peu d'air.

Il étouffait, depuis tant de jours renfermé.

Il avait un grand poids sur la poitrine et il avait besoin de respirer librement.

L'Arménien obéit, et se retira après avoir demandé en français si le jeune homme désirait autre chose.

C'était une matinée superbe, dont la gaieté contrastait avec l'incurable tristesse imprimée sur le visage de Georges, la nature a de ces cruautés inconscientes, et plus elle paraissait radieuse et épanouie, plus Georges devenait sombre.

Le soleil brillait dans un ciel admirablement pur ; des milliers d'oiseaux chantaient dans les arbres du jardin, se poursuivaient, se bataillaient comme à l'approche d'une nouvelle saison d'amours ; un peu de brise se jouait dans les feuilles, rafraîchissait l'air, faisant voltiger les rideaux blancs des fenêtres et venant caresser le malade jusque dans son lit ; on entendait l'eau retomber dans les vasques de porphyre et de marbre et la brise, en passant par l'écume blanche des cascatelles, apportait dans la chambre de Georges des parfums de roses, avec des gouttelettes de rosée.

Le jeune homme, se soulevant légèrement, appuyant la tête sur son coude, rêva...

Tout à coup, il entendit un peu de bruit derrière lui...

Il se retourna...

Et il mit les deux mains sur ses yeux, comme s'il n'osait plus voir, ou bien comme s'il voulait s'assurer que ce n'était pas le rêve, entrevu déjà, qui renaissait...

Puis il abaissa ses mains et regarda encore...

— Férédié ! chère Férédié ! dit-il....

Dans sa chambre, tout près de lui, se tenait debout une jeune fille vêtue comme l'était Férédié... à la manière orientale... mais ne portant pas le *yasmach*, c'est-à-dire le long voile que les femmes d'Orient s'attachent au-dessus des yeux et accrochent, sur leur coiffure, à un diamant ou à une fleur naturelle. Son visage était à découvert et c'était bien Férédié... C'étaient les mêmes traits fins et délicats, les mêmes yeux rayonnants ; c'était Férédié, enfin, Férédié vivante, ayant seulement en moins que la Férédié d'autrefois la gaieté douce du sourire, en plus que la Férédié morte, la tristesse d'un deuil récent.

Elle vint au malade et dit doucement :

— Georges !

Non seulement c'étaient les traits de Férédié, mais c'étaient aussi le même timbre de voix, la même façon de prononcer son nom, avec un accent étranger...

Alors, il se produisit chez le convalescent le phénomène d'une vision surnaturelle ; faible encore comme il l'était, l'émotion intense que lui causait la vue de celle qu'il avait aimée troubla son cerveau...

Il crut vraiment qu'il avait devant lui Férédié... qu'il rêvait, un rêve délicieux, et qu'il gardait, avec cela, assez de présence d'esprit, assez de raison, pour jouir de son rêve...

— Férédié ! dit-il, ma chère Férédié !...

— Georges ! Georges !...

Alors Georges murmura, comme se parlant à lui-même :

— J'entends et je la vois... C'est bien Férédié, c'est bien elle qui me regarde et qui me parle... Que s'est-il donc passé ?... Qu'est-ce donc que ce lit où je vois Férédié, Férédié mourante ?... Qui donc était dans ce lit ?... Qu'est-ce donc que ce cœur dont j'ai senti sous mes doigts s'éteindre, peu à peu, les derniers battements ?... N'était-ce donc pas le cœur de Férédié ?... J'ai senti deux mains qui, dans mes mains, se refroidissaient. J'ai vu deux yeux, les plus doux du monde, au regard profond, se ternir, devenir vitreux, sans plus de regard et sans lumière... J'ai vu la main qui voulait, par une coquetterie suprême, nous envoyer un dernier baiser, se glacer et se raidir sur ses lèvres... N'était-ce donc ni les mains, ni les yeux, ni le regard de Férédié ?... Et ce baiser de morte que Dieu jaloux a interrompu et pris pour lui, qui donc nous l'adressait ?...

Georges délirait. Un accès de fièvre l'avait saisi. Des tremblements agitaient tout son corps. Sa pauvre tête était encore trop faible pour supporter une pareille épreuve.

Fatma voulut s'éloigner.

Mais Georges la retint en lui prenant le bras :

— Férédié ! Férédié !... dit-il, pourquoi partir ?... T'ai-je offensée ?... Reste encore près de moi, puisque tu es venue... Tu n'es qu'une apparition céleste, tu ne vis pas... mais je suis heureux de te voir auprès de moi... Je t'aime tant, Férédié, que j'ai voulu, pour te suivre, mourir aussi...

Il caressait doucement la main qu'il avait prise.

— Tu ne vis pas, répétait-il étonné, dans une lueur de raison... Tu ne vis pas... et cependant c'est ta main que je serre dans la mienne... voici la bague que tu aimais... que tu portais toujours... et ton bracelet de vieil argent... Je me rappelle tout cela... C'est ta main que je baise... C'est ton parfum préféré que je respire... Tu n'es donc pas un fantôme ? Est-ce que je suis vraiment fou ?... C'est la fièvre... oui, la fièvre qui fait que je vois partout Férédié..., voilà pourquoi je me trompe... Puisque vous n'êtes pas Férédié, pourquoi m'écoutez-vous et pourquoi semblez-vous prendre plaisir à ce que je ne dis qu'à elle ?...

Elle voulut encore une fois partir... il la retenait :

— Non, reste, dit-il en implorant, reste, qui que tu sois, fantôme chéri... reste, apparition trompeuse, laisse-moi dans mon rêve... ne me dis pas qui tu es... ne me le dis pas.

— Si, je vous le dirai, Georges.

— Je ne le veux pas...

— Je suis Férédié !...

— Férédié ! dit-il, en fermant les yeux pour mieux se recueillir, Férédié !... quel étrange rêve !... Mais Férédié est morte... j'ai vu ses traits s'immobiliser sous la caresse de la mort... j'ai vu son visage, déformé par la fièvre et la souffrance, reprendre soudain, après la mort, sa sérénité, sa beauté... j'ai vu Férédié morte, enfin, je l'ai vue... je l'ai vue...

— Je ne suis pas morte, Georges !...

— Que dis-tu ?

— Vous souvenez-vous, Georges ?... N'ai-je pas promis de revenir ? N'ai-je pas dit : « Ne pleurez pas trop... je ne m'en vais pas pour toujours... je m'éloigne seulement, ne l'oubliez pas !... Je m'éloigne, mais je reviendrai ! »

— C'est vrai. Ce sont les paroles de Férédié ?...

— Eh bien, je me suis éloignée... et je reviens !...

Georges se tut... Il resta longtemps sans parler...

Il essayait de se reconquérir et ne le pouvait...

Il ne s'appartenait pas encore... la fièvre régnait en maîtresse sur son cerveau...

Il avait toujours entre ses doigts la main de Fatma, que la jeune fille ne tentait même pas de lui retirer...

Il la portait, de minute en minute, à ses lèvres.

Ses yeux brillants, un peu égarés, contemplaient Fatma avec une admiration mêlée de crainte...

Il la détaillait, pour ainsi dire, de la tête aux pieds, cherchant à découvrir quelque chose, un indice auquel il se fût accroché pour lui crier : « Non, tu n'es pas Férédié ! » Mais ces vêtements riches, il les avait vus à la morte ; cette coiffure était celle qui seyait si bien au front de Férédié ; ce gros diamant qui retenait le voile, c'était un diamant que la jeune fille mettait parfois, bien que rarement ; la couleur des vêtements était la couleur favorite de Férédié... ces boucles d'oreilles, aussi, il les reconnaissait ; et aussi la bague et le bracelet, comme il l'avait dit...

Et puis, le regard, le regard de cette jeune fille, était bien celui de Férédié... et Dieu n'a pas donné à deux créatures différentes le même regard si tendre, fouillant jusqu'au fond de l'âme, si rêveur et si doux ; Dieu pouvait faire des yeux aussi brillants, des lèvres aussi fraîches, une joue aussi veloutée, un front aussi pur, des cheveux aussi abondants, soyeux et noirs... mais le regard, c'est l'âme, et il ne pouvait y avoir deux âmes de Férédié...

Et Georges, brisé, murmurait :

— Férédié ! c'est toi !... Je te reconnais... Tu es là près de moi, qui me consoles et qui m'aimes... Férédié, je te reconnais ! Qui que tu sois, rêve ou réalité, vivante ou morte, je t'aime...

Et il lâcha la main de Fatma, anéanti, la tête abandonnée sur l'oreiller, presque évanoui...

C'était assez d'émotion pour ce seul jour. Georges avait besoin de repos. Une plus grande surexcitation pouvait lui être fatale.

Fatma sortit sans faire de bruit.

Quand le jeune homme se réveilla, son esprit confus ne lui retraça qu'un souvenir vague, flottant, indécis, de ce qui s'était passé... mais si vague, si indécis que fût ce souvenir, l'image de Férédié y persistait...

— J'ai encore rêvé ! murmura-t-il en soupirant.

La fin de la journée et la nuit suivante s'écoulèrent plus calmes. André ne quittait pas le chevet de son frère...

Mourad, en voyant que Georges reprenait des forces, n'avait plus craint de l'interroger sur certains détails qui avaient précédé l'incendie du cartonnier où le jeune savant enfermait ses notes. Et tout d'abord il lui avait confirmé l'histoire racontée par Valentin et Lydia, de cet héritage qui le rendait riche désormais, et allait lui permettre de faire autour de lui autant de bien qu'il le voudrait.

Georges avait écouté en silence ; peu lui importait maintenant d'être riche, puisque Férédié était morte.

— Je vais, disait Mourad, m'occuper de vous faire mettre en possession de cet héritage... C'est cinquante millions qui vous reviennent à votre frère et à vous, car les cinquante autres appartiennent à Gabrielle Bertara, la femme du député marquis Norbert d'Argental... Cependant, avant de vous rendre maître de cette fortune, et toutes mes dispositions sont prises de longue date pour que la chose puisse se faire en quelques jours, je vous demanderai un dernier délai...

— Agissez, Mourad, et ne vous préoccupez pas de moi ; mon frère et moi, nous vous laissons libre, n'est-ce pas, André ?

— Mourad n'est-il pas devenu notre ami ?...

— Plus qu'un ami, dit Georges d'une voix triste, en lui tendant les deux mains ouvertes... un frère !... La même douleur nous a frappés...

Les trois jeunes gens se donnèrent une étreinte muette.

— J'ai besoin d'un délai, reprit Mourad, parce qu'il vaut mieux pour vous, pour tous, même pour Gabrielle Bertara, que cette fortune ne sorte pas encore de mes mains, que je ne

m'en dessaisisse pas encore. Vous savez quelles passions ces richesses ont déchaînées, quels appétits elles ont éveillés, quels crimes elles ont fait commettre ; vous connaissez, comme nous la connaissons tous, l'histoire du mariage de Gabrielle, la complicité du marquis avec le redoutable aventurier nommé Rouquin ; autour de vous les malheurs se sont succédé ; votre père est mort victime de cet homme, nul de vous n'en doute, car Rouquin et Norbert font le vide autour de l'héritage, afin de n'avoir point à le partager ; vous, André, vous avez failli périr, et c'est miracle que vous soyez debout !... Vous-même, Georges, n'avez-vous pas réfléchi à ces choses étranges qui se sont passées autour de vous depuis votre retour ?...

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que vous aussi, vous êtes victime... comme Gabrielle, comme Bertara, comme André, comme votre père... Ah ! c'est un terrible adversaire que ce Rouquin, et il est à redouter encore plus, lorsque dédaignant les armes ordinaires, il s'attaque à l'âme, tuant plus sûrement le corps, ainsi qu'il l'a fait pour André et pour vous...

— Pour moi ? dit Georges.

— Certes, Rouquin, avec son intelligence de démon, a pénétré vos secrets à tous deux. Comment les a-t-il pénétrés ? Je l'ignore, et il en a profité contre chacun de vous... Il a su qu'André était très faible et qu'une émotion pouvait le tuer... Il connaissait l'amour d'André et ses rendez-vous avec Lydia, dont je ne mets pas en doute le dévouement, elle en a donné des preuves. Et vous savez comment il a brisé le cœur d'André, comment il faillit briser sa vie...

— C'est vrai ! murmura André, se parlant à lui-même...

Et sa main alla s'appuyer sur son cœur, qui lui faisait mal. Il n'était pas complètement remis.

— Il a su également, dit Mourad, que Georges et Férédié s'aimaient ; il a su qu'une nuit, après une scène violente que j'ai été le premier à regretter, et que je regrette encore, Georges avait solennellement juré de se tuer, si, dans un an, pour prouver sa droiture et son désintéressement, il ne revenait pas, sinon riche, du moins près d'être célèbre... Il a su que Georges était parti pour l'Allemagne, voyageant, allant d'hôpital en hôpital, écoutant, s'inspirant, continuant là-bas les expériences commencées dans les hôpitaux de Paris et recherchant le secret, jusqu'alors inconnu, du traitement de la phtisie... Dès lors, voyez-vous plus clairement l'intention du bandit ? Que fera-t-il ?... Assassiner Georges, c'est grave... Déjà le meurtre du père a failli lui être fatal... Non, il fera mieux, il forcera Georges à se suicider ou il lui fera perdre la raison. Et il introduit, chez celui-là dont il a conspiré la perte, un homme auquel il a confiance... un de ses agents dévoués, mais dévoués jusqu'à la mort... un misérable auquel il a déjà confié plusieurs expéditions sinistres... et voyez jusqu'où va son audace, il introduit chez vous, Georges, l'homme qui, j'en suis sûr, quelques jours auparavant, aidait à assassiner votre père !

— Grand Dieu ! dit Georges, pâle et dressé sur son lit.

— Calmez-vous, Georges ; calmez-vous et remettez-vous, André, la vengeance a son heure... et je vous promets qu'elle sera terrible...

— Mais comment savez-vous ?... dit Georges. Et sachant cela, comment cet homme est-il libre encore, comment n'est-il pas mort ?...

— Comment je le sais ? Je vous le dirai plus tard. Il suffit que je le sache. Pourquoi cet homme, ce monstre vit encore ? Parce qu'il nous a fui entre les mains, quelques jours après avoir fait évader Louffard, parce qu'il est invisible, maintenant, bien qu'il n'en poursuive pas moins ses projets ; vous en êtes la preuve... Pourquoi est-il libre ? Hélas ! Georges, parce que, depuis un mois, il a fallu songer à ceux qui, malades ou blessés, étaient en danger de mort, à André, moribond, à vous, fiévreux et que hantait l'idée du suicide, à la pauvre Férédié, victime de son amour pour vous !... A vous encore, Georges, après votre tentative de désespéré... Voilà pourquoi Rouquin est libre, pourquoi il vit, pourquoi il continue à espérer, peut-être...

— Reprenez votre récit, Mourad, je ne vous interromprai plus.

— Pourquoi il vit ? Pourquoi il est libre ? répétait Mourad dont les yeux noirs jetaient des flammes. Parce que cet homme est si habile dans le crime, que nous n'avons rien pu contre lui, soutenu qu'il est par le marquis d'Argental... Parce qu'à chacun de ses forfaits, il a su se dérober si bien, que lui prouver son crime est presque impossible... Parce que la justice, elle surtout, s'y perdrait... Une seule fois, cet homme a dû avoir peur, c'est lorsqu'il apprit l'arrestation de son agent Louffard. Louffard, révélant tout, pouvait le perdre. Eh bien ! vous savez avec quelle audace il a sauvé Louffard, avec quelle témérité folle il a enlevé, à la Morgue, jusqu'au vestige même du meurtre en supprimant la victime... Pourquoi il vit ? Pourquoi il est libre ? redisait le jeune homme avec une animation croissante, domptant sa colère, mais laissant présager une prochaine et terrible tempête. Eh ! de quoi l'accuserions-nous ? Est-ce du mariage forcé de Gabrielle avec Norbert d'Argental ?... Mais Rouquin est resté invisible tout le temps de cette odieuse intrigue... Et Gabrielle serait enfermée comme folle. Norbert est trop puissant pour qu'on la croie. Est-ce du meurtre de Bertara ?... car cet accident est sans doute un crime... Mais qui le prouvera ?... Est-ce d'avoir voulu tuer André ?... Mais ces crimes sont d'un ordre moral, et la loi ne les atteint pas... Est-ce d'avoir voulu vous forcer au suicide, Georges ?... Même crime, contre lequel la loi est impuissante... De quoi l'accusera-t-on ? Est-ce du meurtre de Siméon, assassiné sur le siège d'un fiacre ?... impossible de le prouver... Es-ce du meurtre de votre père ? Vous savez tout ce que je vous ai dit !... Voilà pourquoi il vit, pourquoi il est libre ; mais patience, Georges, patience, André, la justice viendra.

Il garda un instant le silence. Les trois jeunes gens étaient péniblement impressionnés. Mourad se remit le premier.

— Je vous disais tout à l'heure, Georges, que Rouquin avait introduit chez vous un de ses agents, l'un des plus actifs, des

des plus adroits : Louffard. Vous aviez besoin d'un domestique, Louffard, qui se présente à vous sous le nom de Jérôme, vous en sert. Il entre dans l'intimité de votre intérieur, de vos travaux. Il sait que vous préparez pour le 25 juillet une œuvre à laquelle est attachée votre vie... Il sait que si, le 25 juillet, cette œuvre n'est point complète, vous avez pris depuis longtemps, froidement et la tête reposée, la résolution de vous tuer. Donc, Louffard veille sur vous, sur votre travail ; il s'en empare, il vous le vole, et, pour ne point vous donner de soupçons immédiats, il met le feu au meuble où il vous a vu tous les soirs serrer vos précieuses notes... Mais ces notes ne sont pas perdues pour tous, si elles sont anéanties pour vous... Vous vous remettez à l'œuvre avec le courage d'un homme supérieur qu'aucune adversité n'abat... Il est trop tard... Un de vos confrères, un agent de Rouquin, sans doute, le docteur Sougaret, publie votre travail sous son nom, et vous vous jugez déshonoré, perdu... La fièvre vous saisit... Quant à Louffard, depuis longtemps il a disparu... Sa mission était remplie ; il avait réussi ; il n'avait plus rien à faire auprès de vous... Comprenez-vous maintenant, Georges, comment il se fait que vous-même, sans vous en douter, avez failli être victime de l'intrigue de Rouquin et croyez-vous que celui-là n'est pas bien puissant qui ourdit une pareille trame ?

Georges se taisait. Il se rappelait ce que Férédié lui avait dit quand elle s'était trouvée en face de Louffard. « Mauvais augure... Visage qui porte malheur ! » Et elle avait fait un signe mystérieux de la main pour conjurer le présage et écarter le malheur...

Férédié avait raison. Le malheur était venu. Et c'était sur elle, innocente, qu'il s'était abattu...

— Vous devinez maintenant, fit Mourad, pourquoi, avant de vous abandonner à vos propres forces et de remettre entre vos mains votre fortune, je vous demande un dernier délai. Tant que le marquis d'Argental et Rouquin vivront, vous serez menacé. Il faut qu'ils meurent. Patientez ! Vous serez mis au courant de ce que je ferai, et, comme je connais votre fierté, je vous promets que, s'il y a des dangers, je vous préviendrai pour que vous les partagiez avec moi !

XIII

Cette conversation avait fatigué Georges ; Mourad le laissa fièvreux et agité ; peu à peu cependant l'agitation se calma ; la nuit fut plus tranquille ; le jeune médecin revenait de jour en jour à la pleine et entière possession de son esprit.

Le lendemain entra chez lui cette apparition dont il se préoccupait, dont il se souvenait même quand la fièvre l'avait quitté, bien qu'alors le souvenir en fût vague et indécis et qui faisait de sa vie depuis quelque temps comme une sorte de perpétuel rêve...

Mais cette fois Georges éait capable de réflexion, de comparaison, de retour sur lui-même..

Il ne fut pas dupe un seul instant de son imagination.

Il avait vu Férédié mourir entre ses bras ; par conséquent ce ne pouvait être Férédié...

Il se rappelait alors que la jeune fille avait fait, à plusieurs reprises, allusion à la ressemblance extraordinaire qui faisait d'elle et de sa sœur comme deux copies exactes d'un même portrait...

Donc, ce n'était point Férédié, c'était sa sœur.

— Vous êtes Fatma ! dit-il.

Mais elle secoua la tête et dit :

— Je suis Férédié... Celle que vous aimez et qui vous aime.

Il y avait je ne sais quelle étrange poésie dans ce mensonge, dans cette obstination.

Georges ferma les yeux, repris par son rêve, non point parce qu'il croyait, mais parce qu'il voulait croire...

Il redisait plus bas :

— Vous êtes Fatma... mais vous êtes belle et bonne et douce comme Férédié... et je vous remercie d'être venue et de m'avoir consolé par la seule vue de votre gracieux visage. Vous avez rattaché les fils de ma vie et peut-être même m'avez-vous sauvé la raison... Merci, Fatma... vous l'avez fait par compassion, bien qu'à tout prendre il eût été préférable pour moi ou d'être mort ou de ne plus me souvenir...

Et Fatma, obéissant à la suprême volonté de la morte :

— Et si je vous prouvais que je suis Férédié ?... N'est-il rien en moi qui vous rappelle celle dont vous parlez ?...

— Vous êtes son portrait vivant, Fatma, un portrait miraculeux et comme Dieu lui-même n'en pourrait faire un autre plus parfait... mais...

— Mais la preuve... n'est-ce pas ?

— Oui... Et que prouverez-vous, puisque vous êtes Fatma ?

Elle eut un sourire mystérieux...

— Mes traits, mon regard, ma voix ne sont-ils pas les traits, le visage et la voix de Férédié ?...

— C'est vrai.

— Ouvrez les yeux pour me regarder... Fermez-les pour ne me point voir et n'entendre que ma voix... N'est-ce pas toujours Férédié qui vous parle ?

— Est-ce Férédié ? Est-ce Fatma ? murmurait-il.

— Votre cœur n'est-il pas d'accord avec vos sens et ne s'élance-t-il pas vers moi ?... Tout en vous ne désire-il pas que je sois celle que vous avez tant aimée et dont le nom revient sans cesse sur vos lèvres ?

— Oh ! Férédié ! Oh ! Fatma !

Ces deux noms semblaient déjà se réunir dans son esprit, n'en plus faire qu'un ainsi que Férédié et Fatma semblaient réunies en un seul et même corps, charmant et désirable... ainsi que leurs deux âmes semblaient s'être confondues en une seule et même âme...

— Je suis Férédié, Georges... reprenait Fatma... Ecoutez plutôt.

Alors, pendant qu'il prêtait l'oreille, étonné et ravi, voguant dans un délicieux songe où le berçait cette douce voix, la jeune fille lui raconta les plus minimes détails de son amour depuis le moment où il avait rencontré Férédié, jusqu'au jour où elle était morte, détails qu'il ne croyait connus que de lui et de Férédié seuls, souvenirs d'amour... aveux de tendresse... serments d'éternelle fidélité, grands riens dont la vieillesse sourit et qui sont toute la jeunesse...

C'était un soir qu'elle, Férédié, avait été aperçue par lui, par Georges, pour la première fois... un soir où elle s'était trouvée très malade et où Mourad, effrayé, s'était hâté de faire chercher un médecin...

Pour le médecin du corps, comme pour les confidents intimes, il n'y a point de secrets.

Jamais autre que Mourad n'avait vu à découvert le visage de Férédié.

Georges le vit... et Georges fut follement épris.

Et Férédié elle-même avait senti une vivifiante chaleur à son cœur ; ses rêves s'étaient peuplés d'une image unique, répétée à l'infini et reparaissant dans chacun des actes de sa vie comme si sa vie devait être désormais liée à cette image, celle de Georges !

— Je suis Férédié, redisait de temps en temps Fatma.

Toute autre que Férédié eût-elle fait avec tant d'exactitude l'histoire secrète de ses premières impressions d'amour ?

Et elle continuait, parlant bas à Georges charmé :

— Je suis Férédié. Qui vous rappellerait ce que je vais vous dire ? Qui saurait, à l'exception de vous et de moi, que presque toutes les nuits, à partir du moment où je pus me lever sans danger, je vous donnai rendez-vous en vous ouvrant moi-même la petite porte du fond du jardin qui donne sur les terrains vagues ?... Qui saurait combien d'heures charmantes nous avons passées ensemble à nous aimer, à nous le dire, pendant ces calmes nuits d'été où nous nous voyions, moi si tremblante les premières fois, parce que je craignais d'être surprise ; vous, me rassurant, me protégeant de votre sourire, de votre amour. Et pour les nuits où nous ne pouvions nous voir, Georges, n'avions-nous pas imaginé un moyen de correspondre ?... Oh ! vos lettres, Georges, comme je les lisais avec empressement, seule chez moi, cachée à tous les yeux.. Et je les relisais sans cesse !... Et les fleurs échangées entre nous, Georges, comme autant de gages de notre affection ? Et nos craintes, quand l'un ou l'autre manquait au rendez-vous ? Et les reproches du lendemain ? Vous rappelez-vous l'orage qui nous surprit une nuit, Georges ?... Je vous fis entrer à l'hôtel et nous faillîmes être découverts par Azep... Oh ! comme j'avais peur !... Je vous cachai de mon mieux jusqu'à ce que tout danger eût disparu... Car Azep vous aurait tué peut-être... en vous prenant pour un malfaiteur !

— Oui, tout cela est vrai... On dirait vraiment que c'est Férédié qui me parle !... Est-ce Férédié que j'ai aimée ?... N'est-ce pas Fatma ?... Ou bien ne les ai-je pas aimées toutes deux, sans le savoir ?... Et, par un caprice étrange de leur imagination orientale, ne prenaient-elles pas plaisir à se substituer l'une à l'autre... sûres qu'elles étaient que mon amour même devait s'y tromper ?

C'est ainsi qu'il en venait à douter.

— Vous rappelez-vous encore, Georges, qu'une certaine nuit mon frère faillit nous voir ? Il ne dormait pas, il s'était levé, était descendu dans le jardin et il arriva près de nous sans que nous l'eussions entendu... Ce fut un miracle qu'il ne nous aperçût pas... un massif de chèvrefeuilles entremêlés à de grands rosiers nous sauva... Oh ! que j'eus peur, Georges... Le lendemain je fus malade... et le soir je ne pus venir... mais le prévoyant, j'avais laissé une lettre à l'endroit convenu... vous y répondîtes le soir par un mot écrit à la hâte, au crayon, dans le jardin même... C'est de ce soir-là que datent nos infortunes.

Fatma s'arrêta un moment... puis :

— Eh bien, Georges, doutez-vous toujours ?... Qui croyez-vous entendre ? Est-ce Fatma ?... Est-ce Férédié ?...

— Parlez ! parlez ! dit-il très ému, revivant son amour, au fur et à mesure qu'elle l'évoquait ainsi.

— Oui, de ce soir-là, nous fûmes malheureux... Comment votre billet tomba-t-il entre les mains de mon frère ? Je l'ignore. Ce fut le hasard sans doute, car personne ne put nous trahir... Ainsi prévenu, mon frère nous guetta, nous surprit... Vous savez la scène pénible qui suivit... et quelle séparation cruelle en fut

la conséquence... Pendant cette année, Georges, je vous l'ai dit, quand je vous revis à la villa des Fleurs, il n'y eut pas un jour où je ne parlai de vous... à Fatma... Fatma connaissait le secret de mon cœur et vivait pour ainsi dire de mon amour comme j'aurais vécu du sien... Nos pensées étaient communes, ainsi que nos joies, nos espérances et nos douleurs... Ce que Fatma détestait, le détestait Férédié ; ce qu'aimait Férédié, l'aimait aussi Fatma... Il ne pouvait y avoir pour elles deux haines différentes, deux amours différents. Comprenez-vous, Georges, maintenant ?...

— Oui, je vous comprends, murmura-t-il... Mon Dieu, je vous remercie !

Fatma l'aimait comme l'eût aimé Férédié.

Ainsi, ce n'était pas seulement par le visage et la grâce du corps qu'elles se seraient ressemblées ; elles auraient eu aussi le même amour... Mais par une sublime abnégation, par un admirable dévouement à la morte, c'était la personnalité de Férédié que Fatma substituait à la sienne... c'était non point elle-même, c'était Férédié qu'elle voulait que Georges continuât d'aimer en elle.

Elle n'avait ni jalousie, ni regret... Son âme était trop grande...

Férédié était morte doucement, heureuse de savoir qu'elle revivrait en Fatma... qu'elle ne mourrait pas tout entière...

Fatma tenait sa promesse...

Dévouement divin de femme, dont seule une femme était capable...

Elle l'avait promis à sa sœur...

Elle n'avait rien fait au détriment de son cœur...

Au contraire, il lui semblait que celui-ci s'était épanoui, s'était élargi pour contenir deux amours...

Ne devait-elle pas aimer Georges pour Férédié comme depuis longtemps elle l'aimait pour elle-même ?

Et ils continuèrent à s'entretenir ainsi longtemps ; elle trouvait toujours quelque détail d'amour à ajouter aux détails déjà racontés, et chaque mot qu'elle disait prouvait à Georges que Fatma avait vécu son amour non moins que Férédié.

Tous les jours la même scène se renouvelait.

Georges s'habituait à la présence de Fatma, qui peu à peu lui devenait nécessaire autant que l'avait été autrefois la présence de Férédié.

Au fur et à mesure que la convalescence s'achevait, que ses forces revenaient, son cœur s'ouvrait à ce nouvel amour qui ne lui apparaissait point comme un oubli de l'autre, comme une injure faite à celle qui n'était plus, mais la suite naturelle de son amour d'autrefois.

Il s'y habituait et peut-être cette impression vivace ne fut-elle point la dernière cause de sa guérison rapide.

Bientôt il se leva, d'abord pendant quelques heures, puis plus longtemps, puis resta levé la journée entière.

Après, il sortit, appuyé sur le bras d'André...

Le lendemain de ce jour, il eut avec Fatma un dernier entre-

tien, très court, mais dans lequel il avait mis ses suprêmes espérances de bonheur.

— Fatma, avait-il dit, je vous aime ; j'aime Férédié en vous, n'êtes-vous point humiliée de cet amour ?...

Elle secoua la tête avec un geste de mélancolie :

— Non, pourquoi serais-je humiliée ? Ne vous l'ai-je pas dit ? Ne suis-je pas Férédié aussi bien que Fatma ?...

— Ainsi, Fatma, tel qu'il est, vous acceptez mon amour ?

— Ne l'ai-je point sollicité ?

— Mais, en le sollicitant, vous avez obéi à la volonté d'une mourante ; vous avez peut-être sacrifié votre cœur à cette volonté ; je n'ai point le droit, s'il en est ainsi, d'accepter un pareil sacrifice... Je vous le demande en toute franchise, Fatma, ainsi qu'autrefois je l'avais demandé à votre sœur... Fatma, m'aimez-vous ? Voulez-vous être ma femme ?

Et comme elle hésitait à répondre :

— J'ai peut-être mal fait, dit-il d'une voix triste, oui, j'ai peut-être mal fait de poser ainsi cette question. J'aurais dû vous demander : « Fatma, chère Fatma, croyez-vous que quelque jour il vous sera possible de m'aimer ?... »

Ce fut au tour de Fatma d'hésiter.

Sur son pâle visage, à fleur de peau, passa une fugitive rosée de sang.

Pourquoi tardait-elle à répondre ?

Etait-ce pudeur ? Etait-ce souvenir de Férédié ?

Etait-ce jalousie de la morte qu'elle voyait toujours aimée par ce cœur qui s'offrait à elle ?

Il répéta sa question, plus tendrement, la pressant de parler.

— Vous paraissez gênée, Fatma ? Vous ai-je donc, sans le vouloir, offensée ?

— Non, mon ami, je pensais à celle qui nous écoute sans doute, alors que nous ne la voyons plus ; non, vous ne m'avez pas offensée... et je veux vous répondre franchement... Non, Georges, je ne puis promettre que je vous aimerai plus tard...

Il avait pâli. Une brusque souffrance avait serré son pauvre cœur encore malade et tout meurtri.

Mais elle se hâta d'ajouter avec un sourire si doux, si enivrant, que ce fut comme un baume céleste sur sa blessure :

— Je ne puis, Georges, parce que...

— Parce que ?... disait-il haletant.

— Parce qu'il y a bien longtemps que je vous aime !

Et lui mettant sa petite main sur la bouche pour l'empêcher de parler... de l'interrompre :

— Depuis longtemps je vous aime, Georges, depuis le jour où vous avez aimé Férédié, depuis le jour où je vous vis pour la première fois... Vous ne pouviez voir l'émotion de mon visage, puisque mon visage était voilé... et, comme vous ne regardiez que Férédié, vous ne pouviez voir non plus le trouble de mes yeux. Depuis, toujours je vous aimai, Georges. Oh ! je ne me fais pas plus forte ni plus grande que je ne suis... Je souffris d'abord de mon amour sans espoir... Je n'étais point jalouse de Férédié... et pourtant son bonheur me faisait mal... parce

que ce qui la rendait heureuse causait ma tristesse... Je souffris aussi des confidences qu'elle me faisait, ne soupçonnant point mes tortures ; elle me parlait tant de vous, Georges, que j'assistais pour ainsi dire à votre amour, et que j'y prenais intérêt comme si ce n'avait pas été Férédié, mais Fatma qu'on aimait... Et pourtant, que de fois, Georges, je fus obligée de m'enfuir loin de vous pour avoir le courage de dompter mon cœur !...

Elle s'arrêta un moment.

Georges voulut parler. mais le joli cadenas de la main blanche lui fermait toujours les lèvres.

Elle fit le tableau de son amour mystérieux, si bien enseveli au fond de son âme que personne autour d'elle, parmi ceux qui la chérissaient, ne l'avait deviné...

Elle dit comment elle avait fini par s'identifier à l'amour de Férédié, si bien qu'elle se trouvait heureuse, plus tard, de chacune des nouvelles joies de sa sœur.

Et, en terminant, elle eut un adorable mot :

— Puisque vous aimiez Férédié, puisque je lui ressemblais au point de pouvoir vous tromper, malgré votre amour, n'était-ce pas un peu moi aussi que vous aimiez ? Voilà pourquoi je prenais ma part de toutes les joies de Férédié !... Et voilà pourquoi je puis continuer de vous aimer sans être jalouse !...

Les journées qui suivirent ne furent pour les deux jeunes gens que la répétition de cette journée, le recommencement éternel de cette scène d'amour...

Pour Georges, ce n'était vraiment point une infidélité que d'aimer Fatma...

C'était la continuation de son amour.

Pour Fatma, ce n'était point une injure au souvenir de la morte que d'aimer Georges

Elle obéissait à son cœur, cela était vrai, mais n'obéissait-elle pas aussi à Férédié mourante ?

XIV

Il est temps de revenir à Norbert d'Argental que nous avons dû abandonner pour suivre le développement de l'intrigue ourdie par Rouquin autour de Georges Sénéchal.

Nos lecteurs se rappellent que Rouquin et Norbert avaient été tous deux blessés, dans le duel qui avait suivi la sanglante insulte du marquis à son complice.

Mais la blessure de Rouquin était légère et fut guérie en deux jours, ne l'obligeant ni à garder la chambre, ni à changer ses habitudes, tandis que celle de Norbert, au contraire, sans être mortelle, était beaucoup plus grave.

Transporté tout d'abord, par les soins du docteur Sougaret, à l'auberge du *Soleil d'Or*, sur la route de Givet, il y avait reçu les premiers soins ; puis Sougaret devant être de retour à Paris le lendemain, pour obéir à la dernière injonction de Rouquin, nos lecteurs ont vu quel rôle lui destinait le terrible protecteur de Norbert, le marquis d'Argental fut conduit à la ville belge la plus rapprochée.

C'était Dinant.

Sougaret l'installa dans une chambre propre et gaie de l'hôtel de la Cloche, de laquelle on distinguait la Meuse claire et verte et les chalands chargés de chênes de la forêt des Ardennes, coulant doucement au fil de l'eau, entre les rives couvertes de maisons blanches.

Puis, il fit appeler un médecin belge, aux soins duquel il le confia.

Et, le soir même, il reprenait le train de Paris.

Au bout de quinze jours, Norbert était sur pied, mais encore très faible.

Le médecin, un vieux praticien très dévoué et plein d'expérience, lui défendait bien de sortir et surtout, formellement, de songer à retourner à Paris, dans la crainte qu'un voyage long et fatigant n'occasionnât une rechute, mais Norbert était trop impatient pour faire acte de prudence.

Une nuit, il fit préparer sa valise, et, bien que l'hôtel de la Cloche ne fût pas loin de la gare, il lui fallut une voiture pour

le conduire au chemin de fer, tant sa faiblesse était grande.

Il avait loué un coupé pour lui seul ; il s'y étendit le plus commodément possible.

De Dinant à Givet, la route n'est pas longue ; à Givet, frontière française, on change de train ; si court qu'eût été le trajet, la trépidation du wagon, avait produit son effet sur Norbert, et la douleur fut à un certain moment si cuisante que, lorsque les portières du train furent ouvertes, à l'arrivée en gare, on trouva le marquis évanoui.

Ayant recouvré connaissance, il voulut repartir, aimant mieux mourir en route que de rester quelques jours de plus loin de Gabrielle, loin de Rouquin aussi, dont il rêvait de se venger.

Il redoutait les entreprises de Rouquin contre Gabrielle et il sentait qu'elle ne serait vraiment protégée que par sa présence, et que, si bien cachée qu'elle fût dans son château du Morvan, Rouquin l'y devinerait peut-être.

Dans le trajet de Givet à Paris, il s'évanouit deux ou trois fois ; à Paris il était à bout forces et dans un état lamentable.

Sa blessure s'était rouverte.

Transporté chez lui, dans son hôtel, il crut vraiment qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, et désespéré, voulant un pardon de sa femme, il lui envoya une dépêche.

Elle ne contenait que ces quelques mots :

« Venez. Je vais mourir. »

Puis, il fut saisi par une fièvre violente, qui ne le quitta que le lendemain, grâce à une médication énergique.

Gabrielle arriva douze heures après le départ de ce télégramme.

Norbert la reconnut.

— Vous êtes bonne, dit-il, et je sens que s'il est quelque chose au monde qui puisse me guérir, c'est votre présence...

Elle ne répondit pas.

Il ajouta :

— Mais je veux mourir... Je l'ai voulu, du moins, car vous ne serez heureuse que lorsque je serai mort... Patience !

Elle le considérait, le visage sombre et attristé.

Cet homme, malgré ses crimes, avait un cœur.

Cet homme l'aimait.

Cet homme avait sauvé son père.

Si coupable qu'il fût envers elle, elle le sauverait à son tour, du moins elle allait faire tout ce qui dépendrait d'elle pour cela.

De fait, elle sembla, pendant les jours qui suivirent son arrivée, avoir oublié complètement ce qu'était le marquis, les crimes commis par lui ; elle sembla ne plus se souvenir que si elle souffrait, si sa vie était brisée, c'était grâce à cet homme ; elle le soigna avec autant de constance et de dévouement que si elle l'avait aimé ; elle voulait payer la dette du père.

Toutes les fois qu'entre deux accès de fièvre il revenait à la pleine connaissance de lui-même, le marquis trouvait auprès de son lit la blanche et jolie figure de Gabrielle ; mais, toutes les fois qu'il la regardait avec passion, cette blanche et jolie

figure s'évanouissait, s'effaçait comme un rêve ; Gabrielle s'éloignait.

Cependant la jeune femme se montrait si prévenante, que le marquis pouvait s'y méprendre.

Il crut qu'elle se laissait finalement toucher par son ardent amour ; il s'imagina qu'elle avait pitié de ses tortures morales, et que la pitié avait ouvert la porte à un sentiment plus doux.

L'amour n'inspire-t-il pas l'amour ? N'est-ce pas un feu vivifiant qui réchauffe tout autour de lui ?

Le blessé était excusable de se livrer à un pareil rêve et de concevoir semblable espérance, car Gabrielle eût-elle aimé le marquis, elle n'eût pas été plus attentive à tout ce qu'il désirait, à ses mille caprices de malade.

Il se remettait rapidement.

Bientôt, il fut sur pied ; le médecin félicita la marquise, et devant Norbert lui dit :

— C'est à vous, madame, que nous devons le miracle d'une aussi prompte guérison.

Gabrielle se contenta de baisser la tête sans remercier.

Norbert avait sauvé Bertara ; elle avait sauvé Norbert.

Ils étaient quittes.

Avec la santé, avec la vie renaissante, se rallumaient en Norbert toutes les flammes de sa passion.

Un jour, Gabrielle lui dit :

— Maintenant que vous êtes guéri, vous n'avez plus besoin de moi. Je retourne à Bois-Tordu, auprès de mon père...

— Ne pouvez-vous demeurer quelques jours encore ?

— A quoi bon, puisque votre santé ne réclame plus mes soins ?

— Gabrielle, dites-moi la vérité... J'ai cru voir que votre cœur s'attendrissait au spectacle de mes souffrances... non point des souffrances du corps, mais de celles de l'âme...

Elle secoua la tête, redevenue froide et hautaine.

— Vous vous êtes mépris, monsieur.

— Gabrielle, est-il possible que vous m'ayez soigné avec un pareil dévouement sans m'aimer, bravant les plus cruelles fatigues et passant les nuits à mon chevet ?

— Cela est possible, cela est.

— Gabrielle, il est arrivé souvent que je feignais de dormir et je vous regardais... Et je voyais bien que vos yeux fixés sur moi n'étaient plus aussi durs... La pitié était sur votre front... Un jour vous avez soupiré... C'est vrai, je l'ai vu... Gabrielle, ne me direz-vous pas qu'un jour vous me pardonnerez, qu'un jour, plus ou moins lointain, mon amour touchera votre cœur, qu'un jour enfin il me sera permis d'espérer ?

— Jamais, monsieur, jamais je ne vous aimerai... Le puissé-je, je vous le demande ? Votre cœur n'a-t-il pas été souillé par les pensées les plus basses et les plus criminelles ?... Votre main n'est-elle pas tachée de sang ?... Puis-je, lorsque je suis près de vous, ne point me souvenir de ce que vous êtes et de ce que vous avez fait ?

— Gabrielle, ne me chassez pas ainsi de votre cœur. Ecoutez-moi, Gabrielle, et croyez-moi... Vous êtes trop vraiment femme pour ne pas avoir compris depuis longtemps combien je vous aime... Vous serez comme toutes les femmes, vous aurez pitié de l'amour !...

— Avez-vous eu pitié du mien... Ne vous ai-je pas confié, jadis, que j'aimais, moi aussi ?... M'avez-vous écoutée ?... Vous avez marché sur mon cœur... Vous avez déchiré mon âme et vous m'avez fait connaître la haine...

— Hélas ! Gabrielle, comme vous vous vengez !... Comme vous auriez dû me laisser mourir !.. Pourquoi m'avez-vous sauvé ?... Est-ce pour prolonger mon supplice, et parce que votre vengeance n'est pas assez complète ?... Est-ce par raffinement de haine ?... Il baissa la tête sur sa poitrine et resta rêveur.

Gabrielle s'éloigna, le laissant seul... et il ne parut pas s'apercevoir qu'elle était partie.

Et il murmurait, se parlant à lui-même :

« Certes, oui, la mort est préférable !... Mort, on oublie... Vivant, on voit... Aimer une femme et ne pas même vivre des miettes de sa vie.. La voir en aimer un autre... L'aimer et fermer les yeux pour ne point voir, sur ce visage qu'on adore, la pensée absorbée par un autre que soi-même.. Avoir cette femme toujours près de soi, son regard, son sourire, sa voix, ses gestes, toujours présents, et tout cela vous disant que rien n'est à vous, que vous n'existez pas pour elle, que tout appartient à un autre... Est-il possible de supporter plus longtemps pareille existence ?... Oui, je l'ai dit... Ne vaut-il pas mieux mourir ?... Et quel rêve, si, en mourant, j'emportais un regret de ce cœur d'airain que n'aura pu, durant ma vie, amollir mon désespoir !... »

Une nouvelle et plus profonde douleur lui était réservée.

Valentin avait appris — par ses deux amis restés au château de Bois-Tordu — que Gabrielle était revenue à Paris.

Craignant contre elle quelque suprême tentative de Rouquin, il voulut la voir, et se présenta rue de Grenelle-Saint-Germain.

Gabrielle était chez elle, seule, assise dans un grand fauteuil Louis XIII en vieille tapisserie où, sur un fond vert, se jouaient des chimères noires et or.

Elle rêvait vaguement, toujours attristée, et s'était à demi allongée dans le fauteuil, ayant les pieds sur un coussin ; on eût dit qu'elle relevait de maladie, tant elle semblait languissante, ayant les yeux demi-clos, sa joue pâle dans sa main, le coude s'appuyant sur le bras du fauteuil.

Une robe de velours bleu saphir moulait la perfection de son corps, depuis les épaules jusqu'aux hanches ; son pied, petit et cambré, était serré dans ses souliers de satin noir lacés trois fois par des bouclettes, laissant voir le bas, bleu comme la robe.

Elle était charmante ainsi d'abandon et de grâce, plus belle cent fois que lorsqu'elle se trouvait devant Norbert, car alors son visage perdait son air de grande bonté, pour ne plus exprimer que la dureté et la haine.

Elle eut un brusque mouvement de joie et de surprise quand un domestique annonça Valentin.

Elle se leva et courut à sa rencontre, les mains tendues.

— Ah ! comme je suis heureuse ! J'étais si triste... mon existence est si vide et si inoccupée ! Comme c'est bien d'être venu !

— Chère Gabrielle !...

Et il gardait dans les siennes les mains de la jeune femme, la contemplant avec amour, ne pouvant se rassasier de sa vue, de sa beauté, de la douceur de ses yeux...

Elle reprit sa place dans le fauteuil, et il alla s'asseoir à ses pieds.

De quoi pouvaient-ils parler, si ce n'est d'amour ?...

De qui pouvaient-ils parler, si ce n'est d'eux-mêmes ?

Et pourtant, une amère tristesse se mêlait au bonheur qu'ils éprouvaient de se revoir et de se sentir l'un auprès de l'autre, la tristesse d'être séparés éternellement, de ne pouvoir s'aimer en liberté, de sentir entre eux un obstacle insurmontable : le marquis.

Bien que la pensée de l'homme restât constamment devant leur esprit, cependant jamais son nom ne venait sur leurs lèvres.

En écoutant les ardentes paroles de Valentin, les mille gentillesses d'amour qu'il lui murmurait d'une voix douce, Gabrielle était tout attendrie ; un peu de rose était monté à son visage pâle, et ses yeux brillaient, humides et pleins de langueur ; ses paupières étaient lourdes, et elle souriait.

— Je t'aime tant, Gabrielle, pourquoi ne serais-tu pas à moi... n'es-tu pas libre ? disait Valentin, qui, presque à chaque mot, posait de longs baisers sur les doigts de la jeune femme... Te considères-tu comme appartenant à ce misérable ? Tu portes son nom, cela est vrai, mais c'est un nom que tu exècres, et, si tu es sa femme, cela! s'est fait contre ta volonté formelle... Tu es restée libre de toi, et tu ne lui dois rien... Gabrielle, est-ce que tu m'aimes toujours ?

— Je t'aime plus que jamais.

— Si tu voulais, quelle douce vie heureuse et bien mystérieuse nous nous ferions !... Je t'aurais à moi tout entière... Gabrielle... et je consacrerais ma vie à ton bonheur... Je voudrais que jamais un nuage n'effleurât ton beau front... que jamais la moindre inquiétude ne pénétrât dans ton cœur... que toujours un sourire, comme maintenant, errât sur tes lèvres... Je voudrais enfin, à force d'amour et de caresses, effacer de ta vie le souvenir néfaste des jours mauvais que tu as traversés. Je souffre de savoir que tu souffres... Je voudrais tant te voir heureuse, comme autrefois, chez ton père... Personne n'était plus gai que toi... toujours chantant, toujours de bonne humeur ! Comme ce temps semble loin !...

— Ne m'y fais pas songer, Valentin. Oui, ce serait une douce vie, que celle que tu m'offres, disait Gabrielle d'une voix très basse ; oui, j'y pense tous les jours, quand je me sens écrasée par l'existence que je mène.

— Eh bien ! sois à moi, Gabrielle.

Mais elle secoua la tête et s'éloigna doucement.

— Non, dit-elle, je ne veux pas être ta maîtresse, je ne le peux.

— Tu ne m'aimes pas !

— Ne dis pas cela... Tu sais que tu mens !

— Est-ce donc la peur de cet homme qui te retient ? Ne t'a-t-il pas violentée, et n'es-tu pas sa victime ?...

— C'est vrai, mais...

— Tu hésites ?

Elle resta silencieuse pendant quelque temps... mais elle ne baissait pas les yeux sous le regard enflammé du jeune homme... Au contraire, elle plongeait jusqu'au fond de ce regard !... Elle s'aveuglait à ses rayonnements amoureux.

Et, brusquement, elle fit pencher la tête de Valentin, la pressa contre son sein et lui mit un lent baiser sur les lèvres...

Valentin frissonna, pâlit et jeta un léger cri... Il y a des joies qui étreignent le cœur et font mal, comme des souffrances.

— Non, je ne veux pas être ta maîtresse, Valentin, parce quelque chose me dit, au fond de mon désespoir, qu'un jour je serai ta femme !

Cette scène avait un témoin : Norbert.

Le marquis avait entendu s'arrêter une voiture devant l'hôtel ; il s'était traîné jusqu'à la fenêtre, afin de voir quelle pouvait être la visite qui lui arrivait ; du fiacre descendit un jeune homme qui entra dans la cour, monta les degrés du perron et entra.

Il le reconnut tout de suite, et, sur son visage amaigri par la maladie et la souffrance, apparut une rougeur intense.

La jalousie fouetttait son sang et lui rendait la vie !

C'est qu'il avait reconnu son rival, celui-là qui se levait toujours entre lui et Gabrielle, à chacune de ses supplications, chaque fois qu'il frappait au cœur de sa femme : Valentin, en un mot.

« Que vient-il faire ? se demanda-t-il. Voir Gabrielle, évidemment ! Mais pourquoi ?... Que se passe-t-il entre eux ? Gabrielle... oh ! mon Dieu ! Gabrielle serait-elle sa maîtresse ?

Et malgré sa faiblesse encore grande, car il ne sortait du lit que depuis quelques jours, il gagna doucement, sans bruit, s'appuyant sur tous les meubles et se reposant sur tous les sièges, les appartements de la marquise.

Il allait pénétrer chez elle, quand un bruit de voix l'arrêta.

C'étaient les voix de Valentin et de Gabrielle.

Alors, il se rapprocha le plus qu'il lui fut possible.

Et il ne perdit rien de ce qui se dit... Il entendit toutes ces ardentes paroles d'amour, ces prières, ces tendresses...

Et il devinait ce qu'il ne voyait pas, pendant les longs silences qui interrompaient leurs effusions ; il devinait les baisers, après lesquels les voix étaient plus tendres encore, plus troublées, presque tremblantes.

Et Norbert sentait comme une mystérieuse main qui pénétrait dans sa poitrine et s'en allait broyer son cœur d'une étreinte lente et mortelle.

Il eut le courage de ne point se montrer... Il souffrit sans se plaindre... Il surmonta sa colère et fut maître de sa haine.

Qu'eût-il pu dire ?... Et ce qu'il entendait là n'était-il pas la vérité ?... Gabrielle était-elle tenue de lui être fidèle ?... Que lui importait le nom de d'Argental ?... Ce nom, ne le lui avait-on pas imposé ?... Ce nom, Norbert lui-même n'avait-il pas été le premier à le traîner dans la honte, à le couvrir de l'opprobre d'un crime ?... Gabrielle n'était-elle pas libre, ainsi que le lui répétait Valentin ?

Mais il était resté jusqu'au bout...

Et il avait frémi aux dernières paroles de la marquise : « Quelque chose me dit qu'un jour je serai ta femme ! »

Il rentra chancelant chez lui, se retrouvant plus seul, plus triste que jamais...

S'imaginera-t-on le sombre désespoir de cet homme ?...

Certes, il se sentait coupable... Il se savait indigne de l'amour de Gabrielle... Mais, la jalousie a-t-elle de ces sortes de réflexions ?... L'amour a-t-il de ces sortes de compromis ?

Il aimait vraiment, et il aurait voulu être aimé...

Il avait mis en cela toute sa vie.

Il ne rêvait autrefois que le luxe, la fortune, la popularité ; il était ambitieux ; il se sentait la force de dominer...

Tout cela, désir de fortune et d'ambition, s'était fondu au feu des yeux de Gabrielle.

Il ne restait rien que de l'amour, un amour méconnu, impossible, délétère...

Et, au déssepoir qui naissait chez lui de la certitude de n'être pas aimé, se mêlait maintenant une sorte de jalousie d'après la mort, éveillée par cette phrase de Gabrielle : « Quelque chose me dit que je serai ta femme. »

C'était une jalousie d'autant plus douloureuse qu'il méritait de souffrir et qu'il se rendait compte de son indignité...

Il s'était rejeté sur son lit, fermant les yeux, espérant échapper au spectacle de cet amour...

Mais, les yeux fermés, il voyait mieux encore Valentin et Gabrielle.

Et il ne les voyait pas seulement auprès de lui, à cette heure-là, séparés de sa chambre par un appartement, à portée de sa main, pour ainsi dire... Non, il les voyait autrement... Il les voyait après sa mort... Il se les représentait réunis, au comble de leurs désirs ; lui n'était plus là... depuis longtemps... et l'espérance de Gabrielle s'était réalisée ; elle était devenue la femme de Valentin... Et ils étaient heureux, heureux d'un bonheur sans mélange... Ils s'aimaient chaque jour davantage... La vie se faisait souriante pour eux... couleur de rose... Ils avaient tant souffert pendant longtemps d'être séparés que la vie leur devait bien cette revanche... Et ils aspiraient, pour ainsi dire, le bonheur par tout ce qu'ils avaient de forces et de jeunesse.

Oui, Norbert, les yeux fermés, les voyait distinctement dans l'avenir, comme en un rêve étrange, car il ne dormait pas.

Ils s'appuyaient l'un sur l'autre, confiants l'un en l'autre, vivant pour eux seuls...

Et peu à peu, le bonheur aidant, ils avaient oublié le passé ils avaient oublié les jours funestes où Gabrielle était marquise, — était esclave ; — ils avaient oublié les angoisses des jours précédents, et ils étaient d'autant plus heureux qu'ils avaient plus souffert.

Et Norbert lui-même n'apparaissait plus dans leur esprit que comme un souvenir lointain, presque effacé déjà, cauchemar d'une nuit, que le réveil fait évanouir.

C'est en vain qu'il voulait chasser cette douloureuse vision: elle revenait sans cesse. Alors, il sentait, animée par ses regrets, sa haine remonter à son cœur... C'était en lui le Norbert d'autrefois qui reparaissait, le Norbert qui avait conclu avec Rouquin un pacte de crime, le Norbert qui avait enlevé Bertara et Gabrielle, pour qui Siméon était mort, pour qui André et Georges Sénéchal avaient failli mourir, pour qui Férédié était morte, pour les intérêts duquel le vieux Sénéchal avait été assassiné.

Un moment, ce Norbert-là reprit le dessus sur l'autre. Tout ce qu'il y avait de bon en lui s'évanouissait, et l'écume revenait à la surface.

Puisque le repentir n'avait pas touché le cœur de Gabrielle, pourquoi ne continuerait-il pas dans l'abominable voie où il était entré ?

S'il s'était repenti, c'était parce qu'il aimait Gabrielle.

Gabrielle le repoussait. Dès lors, à quoi bon les regrets du passé ?

Rien n'effacerait ce qui était fait, aux yeux de la jeune femme !

Dès lors, pourquoi, au lieu de parler en esclave, ne point agir en maître ? Pourquoi ne pas descendre un échelon de plus de cette échelle que lui avait tendue Rouquin ?

Voilà ce qu'il se disait.

Il se leva, alla s'accouder à la fenêtre, toujours rêveur, le front soucieux.

Sa fièvre redoublait, sous l'intensité des émotions multiples qui lui traversaient l'âme.

Valentin venait de quitter Gabrielle.

Il traversa la cour, l'œil brillant, ayant sur son visage le rayonnement de son amour et d'un amour heureux, d'un amour partagé.

Le marquis serra les poings. Ses ongles s'enfonçaient dans sa chair ; il se sentait petit, impuissant, devant cet amour. Il y avait là, chez Gabrielle et chez Valentin, quelque chose d'insaisissable et qui lui échappait ; en dépit de lui, malgré lui, malgré tout, ils devaient s'aimer toujours. Rien ne ferait contre eux.

Alors, dans le premier mouvement de sa haine, encore sous le coup de ses mauvaises pensées, il tendit le bras vers un cordon de sonnette et le tira violemment.

Un valet de chambre parut.

— Priez Madame de vouloir bien venir jusque chez moi !

Que voulait-il ? qu'avait-il résolu ?

Le savait-il lui-même ?

Quand elle fut là, elle vit bien à son visage convulsé que quelque chose de grave s'était passé en lui... Elle devina qu'il avait surpris la visite de Valentin... mais, courageuse, forte de son amour, elle releva la tête, bravant l'orage

— Madame, dit-il d'une voix saccadée, j'ai réfléchi, depuis une heure, et je me suis dit que, la douceur n'ayant point réussi auprès de vous, je serais plus heureux peut-être en employant la violence... Vous ne m'en haïrez ni plus ni moins... Je n'ai rien à y perdre.. Dès aujourd'hui, donc, vous aurez à vous conformer aux ordres que je vous donnerai... Puisque vous n'avez pas eu pitié de mon amour, je n'aurai pas égard au vôtre... Vous êtes ma femme... vous serez à moi...

Il n'avait pas cessé de regarder Gabrielle tout en lui parlant, et, peu à peu, son accent était devenu moins âpre, sa voix s'était adoucie...

Tout à coup, il se tut... et cacha son visage dans ses mains.

Puis, avec une sorte de rage contre lui-même, et dans ce cri on devinait une suprême douleur :

— Non, Gabrielle, je suis fou, je n'ai rien dit, vous n'avez rien entendu...

Et il tremblait, il balbutiait, il demandait pardon.

— Non, Gabrielle, je n'ai rien dit... Va-t'en ! tu es libre... ne reste pas ici... ne crains rien de moi... Je t'aime !...

Et pendant qu'elle sortait lentement, sans avoir prononcé un mot, il tombait, anéanti, brisé, dans un fauteuil, laissant couler ses larmes !

XV

Nos lecteurs se rappellent que la marquise d'Argental avait été appelée du château de Bois-Tordu par une dépêche de Norbert en danger de mort.

Gabrielle avait été envoyée dans le Morvan par le marquis d'Argental, qui craignait pour elle les agissements de Rouquin.

La jeune femme s'était trouvée là en compagnie de ses deux anciens amis, Auguste et Trompe-l'Œil, et elle y avait revu son père, qu'elle croyait mort.

Rappelée subitement à Paris par le télégramme pressant du marquis, Gabrielle y avait été accompagnée par Auguste et Trompe-l'Œil.

Une réunion de tous les amis de Gabrielle avait eu lieu chez Mourad, bien que celui-ci fût encore profondément affecté par la mort de sa sœur.

Et, dans cette réunion, il avait été convenu que les efforts tendraient à s'emparer de Rouquin, afin d'empêcher ainsi d'autres crimes et de le punir des crimes commis.

Une fois maîtres du misérable, ils verraient quel châtiment il avait mérité, soit qu'ils se vengeassent eux-mêmes, soit qu'ils le livrassent à la justice.

Mais, quelle que dût être alors leur décision suprême, le châtiment devait être terrible.

Ils savaient tous qu'ils n'avaient plus rien à redouter de Norbert ; ils avaient appris le duel entre les deux complices, la blessure du marquis, le danger qu'il avait couru ; ils étaient donc rassurés de ce côté ; Rouquin seul était à redouter.

Mais où était-il ? Où le découvrir ?

Le misérable était habile, et assurément sur ses gardes.

On ne le prendrait pas facilement.

Se sentant surveillé, pousuivi, et devinant les implacables haines qu'il avait soulevées autour de lui, il s'entourerait de précautions.

En outre, il était brave, fort, décidé à tout, et il fallait s'attendre à ce qu'il vendît chèrement sa vie...

Avec sa très grande fortune et les ressources multiples dont il disposait, Rouquin ne serait pas facile à prendre.

En outre, ses agents lui étaient dévoués, — ils l'avaient prouvé, — dévoués jusqu'à donner leur vie au besoin.

Il faudrait aussi compter avec eux.

Du reste, de chaque côté, la partie était à peu près égale ; si Rouquin avait pour lui La Guyane, qui avait voulu faire mourir Valentin de soif et de faim dans la cave du *Canon de Marseille ;* et Bontemps, l'assassin de Siméon ; et Louffart, avec Bontemps, l'assassin de Sénéchal ; et Papillon, le sinistre gardien du père Bertara ; Mourad et Valentin avaient en Chilpéric, Auguste et Trompe-l'Œil des hommes déterminés, actifs, pleins de ressources dans l'esprit, braves jusqu'à la témérité, habitués aux dangers, et se jetant par goût au milieu des bagarres.

Ils se mirent aussitôt en campagne.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'il leur fût possible de rien découvrir et de donner quelques renseignements à Mourad.

Chilpéric battait Paris, à la recherche des agents de Rouquin, espérant, avec juste raison, que, par les agents, il arriverait au maître ; mais il ne découvrit rien.

On eût dit que, depuis la dernière tentative de Rouquin sur Georges Sénéchal, ils étaient rentrés sous terre.

D'autre part, Trompe-l'Œil et Auguste avaient choisi la tâche de surveiller la maison de la rue La Fayette habitée par Rouquin, et la maison Roussebois ; mais là comme ailleurs, pendant les premiers jours, la surveillance n'amena aucune découverte ; on ne vit point rentrer l'homme. Avait-il déjà quitté Paris ?... avai-il quitté la France ?... avait-il échappé au châtiment qui l'attendait ?

Ils commençaient à désespérer, quand un indice leur rendit du courage.

Chilpéric, un soir, vers sept heures, se trouvait à dîner dans une guinguette de Romainville ; il rôdait un peu partout depuis quelques jours, et le hasard l'avait poussé là.

Il mangeait, depuis une demi-heure, de fort bon appétit, et il avait dégusté, avec toute la science et l'expérience d'un connaisseur, un excellent lapin, fort bien apprêté, et qui ne faisait point mentir l'enseigne de la guinguette :

A la renommée du lapin qui saute

Il vit sortir tout à coup d'un cabinet voisin un homme qui venait d'y dîner seul, et dont la vue le fit tressaillir.

Sa fourchette resta près de sa bouche ouverte. Ses yeux s'écarquillèrent, et il ne put s'empêcher de jurer :

« Tonnerre de sort ! C'est Bontemps... l'assassin de Siméon !... »

Bontemps — car c'était lui en effet — avait jeté un coup d'œil dans la salle de l'auberge, s'était approché du comptoir et avait demandé des allumettes.

Il alluma et sortit sans avoir remarqué Chilpéric.

Celui-ci s'était remis de son émotion.

Il avala coup sur coup, prestement, deux verres de vin, et, sans finir de dîner, appelant le patron, il régla sa dépense.

Puis, rabattant sur ses yeux le bord de son chapeau de feutre mou, il sortit précipitamment, sans autrement s'inquiéter de la stupéfaction de tous les consommateurs.

La nuit était noire, et Romainville est fort peu éclairé.

Un instant, Chilpéric resta indécis.

Si peu de temps qu'il eût mis à se jeter hors de la guinguette, quelques minutes s'étaient écoulées, et ces quelques minutes avaient suffi à Bontemps pour disparaître.

De quel côté s'était-il dirigé ?

Etait-il rentré à Paris ? Etait-il resté à Romainville ?

« Tonnerre ! répétait Chilpéric... si j'avais été prévenu, pourtant !... »

Il fallait prendre un parti ! Toute hésitation lui enlevait des chances de retrouver l'agent de Rouquin.

Il prit sa course dans la direction de Paris, quitte à revenir sur ses pas.

Cette inspiration était la bonne...

En entendant courir, Bontemps, qui avait toutes sortes de raisons pour être sur ses gardes, s'était retourné brusquement.

Comme la nuit était obscure, il ne vit point Chilpéric.

Mais Chilpéric, lui, le vit, ou plutôt le devina, car il avait remarqué que Bontemps, en sortant de l'auberge, avait allumé un cigare, et, dans les ténèbres, il aperçut la lueur rouge, luisant comme une étoile, au moment où Bontemps s'était retourné.

Son cigare l'avait trahi et continuait de le trahir, car il indiquait, par son immobilité, que Bontemps s'était arrêté.

Chilpéric, sûr de l'avoir rejoint, s'arrêta aussi.

Bontemps reprit sa marche ; le rayonnement du cigare disparut.

Chilpéric s'avança, se rapprochant du misérable.

Il n'était plus séparé de lui que par cinq ou six mètres quand il franchit la barrière et entra dans Paris, par la rue de Belleville.

A plusieurs reprises, Bontemps s'était retourné, mais, soit qu'il n'eût pas reconnu Chilpéric et qu'il n'eût aucun soupçon, soit qu'il fût prêt à se défendre, il ne paraissait pas inquiet et ne ralentit pas sa marche.

Seulement, au lieu de suivre la rue de Belleville, toujours très fréquentée, il prit le boulevard Sérurier jusqu'à la porte de Chaumont, puis, par des ruelles, il arriva dans la rue d'Allemagne, qu'il remonta, fumant toujours, en se dirigeant vers les boulevards extérieurs.

Chilpéric réfléchissait :

« Evidemment, Bontemps va gagner la rue Lafayette... où il a rendez-vous avec Rouquin, soit chez Rouquin lui-même, qui sans doute est revenu, soit à un rendez-vous assigné d'avance... Je cours donc la chance de pincer Rouquin, si je ne perds pas de vue Bontemps !

Bontemps, tout à coup, s'arrêta rue d'Allemagne, au coin de la rue Bouret, et là, parut se consulter. Le résultat de ses réflexions fut qu'il entra dans l'établissement qui fait le coin de la rue et qui porte pour enseigne :

Bal de la Renaissance

Chilpéric l'y suivit.

Cette fois, Bontemps, malgré la tranquillité apparente dont il faisait preuve, aperçut l'agent en pleine lumière, et ne put s'empêcher de tressaillir.

Il le reconnaissait ; ce n'était pas la première fois que les deux hommes se trouvaient en présence ; déjà, ils s'étaient vus le matin de l'assassinat de Siméon, quand Bontemps était déguisé en sergent de ville ; ils s'étaient revus plus tard, au château de Bois-Tordu, la veille du mariage de Gabrielle, au moment où Valentin et ses amis accouraient pour sauver la jeune fille, et où celle-ci se sacrifiait à son père...

Bontemps jugea qu'il n'était pas prudent de rester au bal, et traversa les quadrilles sans se presser, comme s'il avait cherché quelque ami, peut-être quelque fille de connaissance, puis, tout à coup, arriva près de la porte par laquelle entraient et sortaient les garçons qui servaient les consommations aux danseurs.

Cette porte communiquait avec l'office et le café.

Bontemps traversa l'un et l'autre et se retrouva rue Bouret.

Il allait prendra sa course et se perdre dans le dédale de petites rues, qui sont nombreuses aux environs, quand il se sentit saisir brusquement par le bras, et, en se retournant, il aperçut Chilpéric.

L'agent l'avait deviné.

Chilpéric souriait ; il salua Bontemps d'un air aimable et engageant.

On eût dit qu'il était enchanté de le revoir après une longue absence.

— Bonjour, monsieur Bontemps, dit-il ; que je suis aise de vous rencontrer !

Et, sans laisser au bandit le temps de l'en empêcher, Chilpéric lui passait familièrement la main sous le bras, ajoutant :

— Vous sortez du bal ? Y rentrons-nous prendre quelque chose ?... J'offre une tournée de n'importe qui !...

— Pardon, fit Bontemps, vous vous trompez, je ne vous connais pas.

Et d'un mouvement vigoureux, repoussant Chilpéric, il tenta de dégager son bras... Son poing s'abattit dans la poitrine de l'agent de Mourad avec une force capable d'assommer un bœuf.

Chilpéric ne broncha pas et ne chancela même pas sous le coup.

Seulement, comme il perdit pendant quelques secondes la respiration, il toussa un peu, voilà tout !

Et, quand la respiration lui revint, il se contenta de dire :

— Il faut avouer, monsieur Bontemps, que vous avez une

singulière façon d'accueillir vos anciennes connaissances. Après tout, c'est peut-être une tape d'amitié... n'est-ce pas, monsieur ? Et plus ça fait mal, plus l'amitié est solide !...

— Je vous répète, disait Bontemps, que je ne vous connais ni d'Eve, ni d'Adam !... et je vous engage à me lâcher, sinon...

Et il avait fourré dans sa poche sa main restée libre.

— Sinon, fit Chilpéric goguenard, vous jouerez du couteau, hein, comme avec ce pauvre Siméon, que vous avez dépêché si lestement dans l'autre monde ?...

Les dents de Bontemps grincèrent... Fut-ce de colère ou de peur ?

Il essaya encore de se dégager, mais le bras de Chilpéric semblait collé à son corps. Il ne réussit pas.

Alors, brusquement, sa main droite apparut, armée d'un couteau.

Mais, avant que la main ne se fût abaissée, Chilpéric l'avait saisie au vol et la tordait avec une vigueur irrésistible.

Le couteau tomba.

— Vraiment, vous ne me reconnaissez pas ? disait Chilpéric, paisible... Vous avez la mémoire courte. Je m'en vais vous la rafraîchir. Faites-moi donc un bout de conduite.

Et il l'entraîna de force, le soulevant presque de terre.

Bontemps se sentait pris. Il n'osait trop résister, dans la crainte que Chilpéric ne songeât à appeler des sergents de ville. Et il redoutait par-dessus tout l'intervention de la police.

Il baissa la tête, en apparence résigné à son sort, mais l'oreille aux écoutes et l'œil au guet, afin de profiter, dès qu'elle se présenterait, de la première occasion venue de se tirer d'affaire.

Que voulait de lui Chilpéric ?

Voilà ce que se demandait Bontemps.

Evidemment, Chilpéric ne voulait pas, au moins maintenant, le livrer à la police, car il eût appelé main-forte ; déjà deux fois des sergents de ville étaient passés lentement rue d'Allemagne, depuis leur altercation, et Chilpéric n'avait qu'un appel à faire, qu'un mot à dire.

Bontemps se laissa donc entraîner.

Chilpéric continuait de plaisanter, mais, dans ses plaisanteries, on sentait la sourde colère d'un homme qui a attendu longtemps un événement enfin arrivé, et sa main serrait toujours comme une tenaille le bras du misérable.

Il avait conservé, de son passage à la préfecture de police, l'habitude de porter sur lui la ligotte, cette courte corde, fortement tressée, dans les policiers se servent pour entourer les poignets de leurs prisonniers.

Avant même que Bontemps pût songer à se défendre, la ligotte s'était enroulée autour du poignet du bandit.

Alors, Chilpéric lui lâcha le bras et ne le tint plus que par la main.

— Cette fois, tu auras beau faire, tu ne m'échapperas pas, dit-il.

Et il remonta la rue d'Allemagne.

Bontemps ne proférait plus une parole ; il se contentait, tantôt de jeter sur Chilpéric un regard chargé de haine, tantôt de promener les yeux autour de lui, dans la suprême espérance, sans doute, qu'un ami viendrait le délivrer.

A chaque instant, il s'arrêtait, sous n'importe quel prétexte... Et, quand il marchait, c'était à petits pas, faisant le moins de chemin possible.

Evidemment, son but était de retarder Chilpéric.

Le retarder, gagner du temps, n'était-ce pas une chance de salut ?

Chilpéric le comprenait très bien, mais il le laissait faire... sûr de lui.

Quel secours pouvait attendre Bontemps ?

Ils traversaient une voie très fréquentée ; la moindre attaque, la moindre rixe eût formé tout de suite un rassemblement...

Or, Bontemps devait redouter tout ce qui ressemblait à un scandale.

Il devait tenir à s'entourer de mystère.

Cependant, comme Bontemps s'arrêtait presque à chaque pas, Chilpéric finit par s'impatienter.

— Allons, plus vite, mon vieux, dit-il... Nous flânochons, à ce que je vois !...

— Où me conduisez-vous ?

— Dans un endroit où il nous sera permis de renouer plus facilement connaissance...

— Où cela ?

— Tu es curieux. Mais rien ne m'empêche de te renseigner. Je te conduis à l'hôtel Mourad, avenue du Bois-de-Boulogne...

— Qu'est-ce que c'est que cela, l'hôtel Mourad ?

— C'est un petit local, très bien aménagé, et d'où tu ne sortiras pas, si tu en sors, sans nous avoir dit où se cache ton patron, Rouquin...

— Quel patron ? Je n'ai point de patron... Rouquin ? qui cela ?

— Tu ne le connais pas, c'est entendu, n'en parlons plus. Apprête-toi quand même à aller faire un tour chez le juge d'instruction. Et, comme tu me sembles avoir la vocation, attends-toi quelque jour à aller faire visite à l'abbaye de Monte-à-regret. Le pauvre Siméon sera vengé...

Bontemps avait tressailli.

— Tiens ! fit Chilpéric, ça te fait de l'effet, ce que je dis là ?

— Oh ! non, fit le misérable avec calme ; comme je ne comprends rien à ce que vous me dites, ce n'est pas cela qui peut m'impressionner.

— Tu as tremblé, pourtant ?... J'ai bien senti ton bras...

— Oh ! ce n'est pas pour cela !

— Et pourquoi ?

— Vous voulez le savoir ?

— Oui.

— Eh bien ! vous allez être servi. Retournez-vous !

Brusquement, Chilpéric se retourna, mais sans lâcher la ligotte, à laquelle, pour plus de sûreté, il avait ajouté un tour... Et, au moment où il se retourna, il fit un violent mouvement

de recul... non pas qu'il eût peur, mais la surprise avait été la plus forte.

La Guyane était là, derrière lui, souriant, et, imitant la manœuvre qui, quelques instants auparavant, avait réussi à Chilpéric, le colosse avait passé familièrement son bras sous celui de l'agent.

« Pincé ! murmura le brave garçon... Et pas mal joué, ma foi ! »

— Bonsoir, Bontemps ! dit La Guyane, bonsoir, monsieur Chilpéric !... Enchanté de vous retrouver ensemble et bons amis !...

— Bonsoir, La Guyane ! dit Chilpéric, sans se laisser démonter.

Il voulut tordre son bras, d'un puissant effort, pour échapper à l'étreinte du colosse... mais celui-ci tenait bon... sa main était de fer...

Chilpéric était pris par La Guyane comme tout à l'heure Bontemps avait été pris par Chilpéric...

— Si nous entrions prendre un verre ? dit Bontemps, redevenu gaillard...

Chilpéric ne répondit pas.

Dans sa tête inventive, il cherchait le moyen d'échapper aux deux complices.

Un instant, il eut l'idée de résister ; il l'essaya même.

Mais ce fut une tentative inutile : les doigts de La Guyane semblaient rivés autour de son bras.

Et, pour plus de sûreté, le colosse avait tendu un couteau à Bontemps, en lui disant :

— Coupe la ligotte. Ça gêne M. Chilpéric, de te tenir ainsi.

Bontemps avait coupé la corde et se retrouvait libre.

Chilpéric ne tenta même pas de s'y opposer.

Alors, à son tour, Bontemps passa un bras sous l'autre bras de l'agent, qui se trouva tenu en respect par les deux misérables.

Ils s'avancèrent ainsi silencieusement.

Ils continuaient de suivre la rue d'Allemagne, et ils allaient atteindre la place de la Rotonde.

A ce moment, Chilpéric eut une inspiration soudaine :

« Au fait, mes deux gardiens doivent craindre le scandale. Si je faisais un peu de bruit, pour attirer l'attention des sergents de ville, ils finiraient peut-être par me lâcher... »

Et aussitôt, se débattant entre leurs bra.s il se mit à crier de toutes les forces, appelant à l'aide, au secours.

Tout d'abord, fort interloqués, La Guyane et Bontemps s'étaient penchés à l'oreille de Chilpéric, le menaçant.

Et La Guyane avait dit :

— Si tu ne te tais pas, gare !...

Mais il y avait des passants dans la rue. Un assasinat y était impossible. C'eût été, pour les meurtriers, se perdre de gaieté de cœur.

Chilpéric n'avait, quant à cela, rien à craindre...

Il ne tint donc aucun compte de la menace de La Guyane, et

n'en continua pas moins de se débattre et de crier, en gesticulant.

Des passants s'arrêtaient. Déjà plusieurs entouraient les trois hommes.

On interpellait Bontemps et La Guyane :

— Qu'est-ce qu'il a donc fait, celui-là, pour qu'on l'emmène ?... La police n'a pas le droit de maltraiter les gens...

Bontemps et La Guyane se regardaient, fort ennuyés.

Cependant Chilpéric ne sentait pas se desserrer leur étreinte. Ils l'entraînaient toujours avec force dans la direction de la rue Lafayette. Quel était leur but ? Chilpéric ayant découvert leur piste, ils voulaient l'emmener dans quelque coin et l'y laisser, à demi assommé, jusqu'à ce qu'ils eussent le temps de disparaître.

Deux sergents de ville, attirés par le bruit, s'approchèrent.

— Qu'y a-t-il donc ? fit l'un. Pourquoi traînez-vous cet homme.

— Ecoutez, fit Chilpéric, rassuré, je vais vous dire...

Mais les deux autres ne le laissèrent pas achever. La Guyane avait fait voir aux sergents de ville une carte du service de la Sûreté... en même temps, il leur avait murmuré deux mots à l'oreille...

— Ah ! bon, bon ! dirent-ils.. croyant avoir devant eux des agents de la préfecture... Mais, avec un vacarme pareil, vous allez ameuter tout Paris... Vous devriez prendre une voiture...

Ils arrivaient au bassin de la Vilette.

La Guyane se pencha vers Bontemps et lui fit un signe mystérieux.

Ce signe, Chilpéric le vit, et il crut le comprendre.

Il sentit que Bontemps lui lâchait le bras et se plaçait derrière lui.

Mais il était toujours vigoureusement maintenu par l'autre.

Tout à coup, il chancela, étendant un bras en avant, comme pour se retenir ; Bontemps lui avait passé un adroit croc-en-jambe.

En même temps, d'un coup d'épaule, La Guyane le poussait.

Chilpéric se balança une demi-seconde par-dessus le parapet, puis, perdant l'équilibre, tomba la tête la première dans le bassin.

Cette scène s'était passée en un clin d'œil.

Il n'y avait personne auprès de La Guyane en ce moment, et les deux sergents de ville, qui, de loin, les regardaient, crurent à une évasion.

Ils accoururent. Bontemps et La Guyane appelaient au secours.

Il y eut bientôt là cinquante personnes rassemblées sur le bord.

Chilpéric avait d'abord plongé, mais, comme il était bon nageur, il était revenu à la surface et, après s'être orienté, gagnait le quai.

« C'est une mauvaise farce, murmurait-il, mais ça ne fait rien... J'aime mieux cela qu'un coup de couteau... Allons, la

partie est manquée pour aujourd'hui, et je n'ai même pas les honneurs de la guerre. »

Il prit pied et retomba entre les mains des sergents de ville.

Mais, dans la foule, on chercha partout Bontemps et La Guyane, afin de leur restituer leur prisonnier...

Ce fut vainement... on ne les trouva point.

On les appela... ils ne répondirent pas...

Ils avaient disparu...

Très embarrassés, les sergents de ville conduisirent Chilpéric au poste.

Ce ne fut que deux heures après que le commissaire de police du quartier — qui, fort heureusement, le connaissait — le fit remettre en liberté, après avoir reçu ses explications.

« C'est bon ! c'est bon ! j'aurai ma revanche ! » grommelait-il en sautant dans un fiacre pour aller raconter à Mourad sa mésaventure.

XVI

Pendant que Chilpéric courait cette aventure, et s'en tirait, en somme, à bon compte, Auguste et Trompe-l'Œil ne restaient pas inactifs

Ils savaient que Rouquin était très riche, qu'il avait été même mêlé à d'importantes opérations financières, et ils se doutaient que, de temps en temps, il devait paraître à la Bourse.

Pendant que Trompe-l'Œil surveillant tantôt la maison de la rue Lafayette, où Rouquin avait demeuré, tantôt la maison Roussebois, près de l'hôtel Mourad, où il était possible qu'il allât chercher refuge quand il ne se croyait plus en sûreté dans Paris, Auguste rôdait, lui, aux alentours de la Bourse, avec l'espoir de l'y rencontrer.

Le clown avait eu une fantaisie bizarre, digne de son ancien métier.

Il s'était déguisé en bossu, et c'était ainsi, à peu près méconnaissable même pour ses amis, qu'il avait fait un jour son apparition sous le péristyle de la Bourse.

Une idée originale, spirituelle, lui était venue.

« Il y a pas mal de gens qui gagnent leur vie à la Bourse, s'était-il dit. Beaucoup même y font fortune. Donc, ces gens-là doivent être de bonne humeur... Je vais les exploiter... De cette façon, je pourrai faire quelques affaires, — ce qui n'est jamais à dédaigner, — et, en outre, je pourrai me promener partout et chercher Rouquin. »

Affublé de son énorme bosse, l'air souriant et heureux, il grimpa lestement les degrés de la Bourse et se perdit dans la foule tapageuse, criant et gesticulant, qui se pressait sous la colonnade.

Et, tout à coup, l'on entendit une voix aiguë et puissante à la fois, qui domina tous les autres cris, toutes les autres voix :

— Qui veut écrire ? Qui veut écrire sur mon dos ?... Allez, demandez, ne vous gênez pas !... Qui veut toucher ? Ça porte bonheur !

C'était notre ami Auguste qui offrait sa bosse.

D'abord, on ne fit pas beaucoup attention à ce qu'il disait.

On ne comprenait pas.

Puis, comme il continuait avec insistance, toujours souriant, on remarqua son air gai et sa mine drôle.

A Paris, il est rare qu'une idée spirituelle ne réussisse pas. Or, les bossus ont la réputation d'avoir de l'esprit.

Il y eut une traînée de rires dans tous les groupes ; ce fut une explosion d'hilarité générale ; Auguste triomphait.

Toucher un bossu porte bonheur ; c'est une croyance populaire.

Et il n'y a rien de plus superstitieux qu'un joueur.

En une minute, au milieu d'une folle gaieté, il fallut qu'Auguste tendît vingt fois son dos ; vingt fois des remisiers et des coulissiers y appuyèrent leurs carnets.

— Ça porte bonheur ! ça porte bonheur ! répétait Auguste.

Et les pièces de dix sous et de vingt sous emplissaient sa poche.

— Fameuse idée, tout de même, murmura-t-il, et qui me rapporterait plus que mon manège de la rue Marcadet.

A partir de ce jour-là, Auguste fut reçu à la Bourse comme une vieille connaissance, presque comme un ami...

Chaque jour, à la même heure, dominant tous les autres cris, son cri retentissait, comme un signal de gaieté :

— Qui veut écrire ?... Qui veut écrire sur mon dos ?... Demandez, ne vous gênez pas ! qui veut toucher ? Ça porte bonheur !...

Mais le but que se proposait Auguste n'était ni de gagner de l'argent, ni de faire rire les boursiers à ses dépens !...

Il avait égayé pendant longtemps les spectateurs du cirque Franconi avec ses lazzis ; il était blasé sur ce genre de succès.

Il voulait découvrir Rouquin et pénétrer le mystère de sa retraite.

Sons instinct lui disait qu'un jour ou l'autre Rouquin reparaîtrait à la Bourse, ne fût-ce qu'une heure, et il profiterait de cette heure-là pour le suivre et ne plus le quitter.

Cependant, les jours s'écoulaient, et il commençait à désespérer, quand un matin, vers onze heures, il monta à la Bourse et se mit à parcourir les galeries en criant son refrain habituel :

— Qui veut écrire ?... Ne vous gênez pas ! Qui veut toucher ? Ça porte bonheur !...

Il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule.

En même temps, derrière lui, une voix disait :

— Moi ! penche ton dos. J'en ai pour cinq minutes !...

Auguste se retourna et tressaillit.

La figure de Rouquin ne lui était pas familière ; il l'avait vue une fois, à Bois-Tordu, le jour du mariage de Gabrielle ; mais cette tête était trop caractéristique pour qu'il ne s'en souvînt pas toute sa vie.

L'homme qui était derrière lui était Rouquin.

Auguste le reconnut sans hésiter.

— A votre service, monsieur, à votre service ! dit le clown, avec sa bonne humeur habituelle.

Il mit les mains sur ses genoux et pencha le dos.

Rouquin appuya son carnet sur la bosse, mouilla son crayon entre ses lèvres et se mit à écrire !...

« Ah ! pensait le clown, s'il se doutait jamais de ce que je suis et de ce que je veux, je passerais un bien mauvais quart d'heure ! Heureusement, mon nom n'est pas écrit sur ma bosse... »

Comme il l'avait dit, Rouquin en eut pour cinq minutes.

Quand il eut fini, il donna cent sous à Auguste.

— Merci, l'ami... ta bosse est vraiment commode...

— Je l'ai fait faire exprès, dit le clown.

Rouquin s'en alla en riant.

Il ne soupçonnait guère qu'Auguste avait dit la vérité.

« Maintenant, pensa celui-ci, il s'agit de ne pas le perdre de vue. »

Et, tout en se mêlant à la foule, tout en reprenant son éternel refrain, il guettait le misérable, le suivant de loin, de colonne en colonne, de corridor en corridor, de groupe en groupe.

Rouquin passa une heure à la Bourse.

Puis il redescendit, resta quelques minutes dans la rue Vivienne, regardant de tous les côtés, jetant partout un regard perçant.

« Il se méfie ! se disait le faux bossu. Et, s'il m'aperçoit jamais, il me reconnaîtra facilement. Ma bosse m'a servi jusqu'aujourd'hui, mais elle va devenir tout à l'heure bien gênante. »

Rouquin remonta à pied la rue Vivienne, et s'arrêta encore au coin du boulevard.

Auguste le suivait, en prenant mille précautions.

Mais, si rusé qu'il fût, Rouquin ne l'était pas moins que lui !

Le clown comprit qu'il avait été aperçu.

Alors, il paya d'audace et passa devant Rouquin.

Celui-ci lui sourit et lui fit un petit signe de reconnaissance.

Evidemment, il n'avait pas encore de soupçons.

Auguste traversa le boulevard et alla se poster dans le passage Jouffroy, d'où il lui fut facile de ne pas perdre de vue Rouquin.

Celui-ci s'en allait sans trop se presser.

Il passa devant le théâtre des Variétés, et s'arrêta encore au coin de la rue Montmartre.

Auguste sortit du passage et, avisant un fiacre, y monta, après avoir eu avec le cocher une conversation rapide :

— L'ami, tu vois cet homme, arrêté au coin du boulevard et de la rue Montmartre ?...

— J'en vois cinq ou six, arrêtés là...

— C'est celui qui porte un pardessus noir et un chapeau haut de forme de couleur grise...

— Celui qui tient des journaux à la main ?...

— Justement.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Tu vas le suivre, au pas... sans le perdre de vue... En es-tu capable ?

— C'est selon.

— A cent sous de l'heure, le suivrais-tu ?

— Oui, mais je ne répondrais pas de ne point le perdre...

— Et à dix francs ?...

— Oh ! à dix francs, j'en répondrais !

— Tope-là ! c'est entendu. Il est deux heures...

— Et vous en avez pour longtemps ?

— Peut-être pour la fin de la journée, peut-être plus.

— Vous savez, ne vous gênez pas !

— Je te comprends !

— Et si l'homme prend une voiture ?

— Tu suivras la voiture. Ton cheval est bon ?

— Il gagnerait le Grand-Prix... s'il avait vingt ans de moins !

Auguste était monté. Le cocher avait une mine fûtée de gamin de Paris qui lui plaisait. Auguste pouvait avoir confiance en lui. Il baissa de chaque côté les stores, puis, en se hâtant, il procéda à une nouvelle toilette.

En un tournemain, il eut fait disparaître sa bosse et fut rhabillé. Il tira de sa poche une fausse moustache et se l'adapta sur la lèvre, une moustache rousse superbe, triomphante, aux pointes hardiment relevées en crocs.

En sa qualité de clown, il avait l'habitude de ces changements à vue. Il était un peu acteur. Il sut donner aussi à sa physionomie une expression nouvelle.

Il tira une petite glace de sa poche, et se regarda.

— Ce n'est peut-être pas parfait, murmura-t-il, et, pour être parfait, j'aurais besoin de changer de vêtements. Enfin, tel que je suis, Rouquin ne me reconnaîtra pas.

Ces préparatifs avaient duré quelques minutes, pendant lesquelles le fiacre avait continué de marcher au pas.

Auguste, ayant fini sa toilette, releva les stores.

Au même instant, le cocher mettait son cheval au trot...

Le clown vit qu'il se penchait, comme pour lui parler. Il ouvrit un des carreaux de devant.

— Votre homme a pris une voiture, dit-il.

— Bon. Faites ce qui est convenu.

Il regarda où il pouvait être à ce moment. La voiture remontait le faubourg Poissonnière et arriva rue La Fayette.

Elle tourna à droite.

« Rouquin va chez lui ! se dit Auguste... Et je suis seul !... Ah ! si seulement Chilpéric et Trompe-l'Œil étaient avec moi... »

Mais il ne savait où les retrouver.

Trompe-l'Œil lui avait dit, huit jours auparavant :

— Je surveillerai l'hôtel Mourad et la maison Roussebois. Je soupçonne Rouquin ou ses agents de rôder aux environs.

Depuis ce jour-là, il ne l'avait pas revu.

Le fiacre filait rapidement par la rue La Fayette. Tout à coup, il s'arrêta. Le cocher se pencha de nouveau et dit, par le vasistas resté ouvert :

— L'homme vient de descendre... Il est entré dans la maison... tenez, juste en face du fiacre arrêté...

« Il est chez lui ! » pensa Auguste.

Et il eut un frisson de joie.

La bête était dans sa tanière. Il était sûr de la prendre.

Il ouvrit la portière et descendit.

— Je vous garde, dit-il au cocher ; mais, pour que vous soyez sûr de moi, je vais tout de suite vous donner un petit acompte. Comme ça, vous attendrez plus patiemment.

Et il lui tendit un louis.

Le cocher, en le voyant, n'avait pu retenir un mouvement de surprise.

Il avait eu affaire, tout à l'heure, à un petit bonhomme rabougri, affligé d'une bosse énorme, et le visage glabre.

Voilà qu'il retrouvait tout à coup un gaillard droit comme un frêne, aux épaules larges, à l'allure solide, et qui frisait, en le regardant avec un sourire goguenard, les crocs insolents d'une superbe moustache rousse.

— Ah ! ah ! dit-il, connu, connu !...

Et il fit à Auguste un signe d'intelligence.

Il croyait avoir conduit un agent du service de la Sûreté.

Il rangea sa voiture le long du trottoir, mais le clown lui dit :

— Vous êtes trop près de la maison où l'homme est entré. S'il met le nez à la fenêtre, il vous apercevra... il pourra s'étonner de vous voir stationner aussi longtemps, et concevra des soupçons...

— Voulez-vous que j'aille vous attendre plus loin ?

— Oui.

— Où vous voudrez.

— Au coin de la rue du Terrage... Là, il ne vous verra pas.

— C'est entendu.

Le fiacre partit, et Auguste traversa la chaussée.

La maison où Rouquin était entré, et qui était la sienne, — celle de son agence, où se trouvaient ses papiers, — faisait le coin de la rue La Fayette et de la rue de la Butte-Chaumont.

C'était, pour ainsi dire, le quartier général de Rouquin.

C'était là qu'il avait conçu le projet de s'approprier la fortune des Bertara ; là qu'il avait préparé le mariage de Gabrielle ; là qu'il avait ordonné la mort du vieux Sénéchal... C'était de là qu'il était parti pour tuer André Sénéchal... de là qu'il était parti pour diriger cette lugubre expédition contre la Morgue... de là qu'il était parti pour enlever Louffard du Dépôt.

La maison n'avait rien qui la distinguât des autres. Trois étages sur cinq étaient loués à des commerçants du quartier ou à des ménages d'employés. Le premier et le second étage étaient réservés à Rouquin, qui y avait les bureaux de son agence et un appartement très confortable.

Il y avait longtemps que ni Rouquin ni aucun de ses agents n'avaient mis les pieds dans cette maison.

Rouquin se savait surveillé par les agents de Mourad ; il savait que, s'il était pris par eux, c'était le châtiment ; Mourad serait sans pitié, et, s'il ne le livrait pas à la justice, lui et ses complices, c'est qu'il se réserverait de faire justice lui-même.

Voilà pourquoi, ne voulant point quitter Paris avant d'avoir

mis de l'ordre dans ses affaires, avant d'avoir pris ses mesures pour pouvoir disposer, le jour où il le voudrait, de sa fortune tout entière, il s'était tenu coi pendant une quinzaine de jours, restant caché, ne se montrant que la nuit, — et toujours accompagné, — afin de laisser croire qu'il avait fui de Paris, peut-être de France.

Ses agents avaient imité sa prudence, et avaient cherché un refuge provisoire dans la banlieue parisienne.

Ils commençaient à se rassurer, on l'a vu.

Ce n'était pas sans avoir pris toutes ses précautions pour ne pas être suivi que Rouquin était revenu rue La Fayette.

Sur les boulevards, comme aux environs de la Bourse, il s'était arrêté vingt fois pour surveiller les passants et s'assurer qu'il n'avait pas autour de lui quelque figure suspecte.

Il n'avait revu qu'Auguste, au coin de la rue Vivienne, mais le bossu de la Bourse — comme on l'appelait — ne lui inspirait aucun soupçon, et sa pensée ne s'y était pas arrêtée un seul insatnt.

Dans la voiture de place qui l'emporta rue La Fayette, il avait, soulevant le rideau qui cachait le petit carreau du fond, jeté de temps à autre un regard sur les fiacres qui roulaient derrière lui.

Heureusement, le cocher d'Auguste avait eu soin de se tenir toujours à distance, hâtant ou ralentissant le trot de son cheval, selon qu'il se rapprochait ou s'éloignait ; de telle sorte que Rouquin ne l'avait même pas remarqué.

Rentré chez lui, il avait couru tout de suite à l'une des fenêtres de son cabinet donnant sur la rue La Fayette, et soulevant un coin du rideau, il avait inspecté la rue avec attention, le plus loin qu'il pouvait voir.

Cette fois, il remarqua le fiacre d'Auguste, arrêté presque devant sa porte, de l'autre côté de la chaussée.

Son attention se concentra sur lui.

Il en vit descendre le clown, mais il ne l'avait jamais vu qu'à la Bourse, sous sa bosse, et ne pouvait le reconnaître dans ce garçon trapu et carré.

Il vit encore le clown payer le cocher, et le fiacre partir.

Ses soupçons n'étaient pas éveillés

Il était venu rue La Fayette pour prendre ses papiers les plus précieux, ceux qui pouvaient le compromettre, les cacher et même, au besoin, les emporter avec lui, s'il le pouvait.

Ses dossiers étaient nombreux : ses affaires, innombrables.

Il s'enferma dans son cabinet.

Il n'y avait là que Louffard et Le Guyant. Ni domestiques, ni employés. Rouquin, depuis quinze jours, avait tout congédié pour être libre, prévoyant un brusque départ.

Auguste était passé devant la maison en sifflotant entre ses dents.

Au coin de la rue La Fayette et de la rue de la Butte-Chaumont, il avisa un groupe d'une vingtaine d'hommes rassemblés au milieu de la rue de la Butte, autour d'un individu qui pérorait.

La rue de la Butte était livrée aux paveurs, et, au coin de la rue La Fayette, un écriteau portait : *Rue barrée.*

Tous les Parisiens connaissent les industries multiples qui se donnent rendez-vous dans les rues où l'édilité entreprend des travaux.

Aussitôt que le premier coup de pioche a retenti, aussitôt que la rue est, ainsi que les écriteaux l'indiquent, interdite aux voitures, viennent s'installer là les marchands de bibelots, les camelots, les hercules, les faiseurs de tours, les montreurs de chiens savants, les inventeurs de savons à dégraisser, et d'autres que nous oublions.

Les uns apportent une table et y étalent leurs marchandises, les autres se contentent de jeter un tapis par terre et là exécutent leurs tours, soulèvent des poids, jonglent avec des boulets.

Le rassemblement formé là était motivé par quelque curiosité de ce genre, car, de loin, Auguste entendait le boniment du saltimbanque. L'homme glapissait d'une voix perçante, et aux premiers mots, Auguste dressa l'oreille :

— Mesdames et messieurs, les tours que j'exécute ne sont point des tours ordinaires. Je ne marche pas dans les pas de mes confrères en escamotage ; ce sont les tours de mon invention, et, lorsqu'il sont connus du public, je les mets au rancart et ne m'en sers plus. J'en invente d'autres. Oui, mesdames et messieurs, du nouveau, n'en fût-il plus au monde !

— Je connais cette voix-là ! murmurait le clown.

Et il se rapprocha du groupe assez compact au milieu duquel l'homme pérorait. Il finit par le voir. Il était proprement vêtu d'une redingote noire boutonnée jusqu'au menton. Il avait relevé les manches, afin de dégager les poignets. Il tenait à la main un bâton d'escamoteur.

De petite taille, maigre et nerveux, il gesticulait en parlant et se démenait comme un diable.

« On dirait Trompe-l'Œil ! » pensait Auguste.

Son incertitude venait de ce que Trompe-l'Œil avait toujours la figure entièrement rasée, et l'escamoteur qu'il voyait là était pourvu d'une magnifique barbe noire qui ne laissait guère voir de son visage que les pommettes des joues et les yeux, le front étant caché par un chapeau mou.

En jouant des coudes, Auguste arriva au premier rang.

Là, il put examiner l'escamoteur à son aise.

Celui-ci avait aperçu Auguste, car, tout à coup, il se retourna de son côté et s'adressa à lui particulièrement :

— Oui, mon gros père, tous les tours que je fais c'est moi-même qui les invente. Et jamais on ne me verra descendre à des niaiseries comme celle-ci, par exemple...

Il fit deux ou trois gestes avec sa baguette, frappa sur le gousset d'Auguste, puis désignant un gamin :

— Dites donc, mon gros père, il ne faudrait pas vous laisser flibuster les pièces de cent sous que vous avez dans votre gilet par ce morveux qui nous regarde. Eh ! petit, rends à Monsieur, qui a une si belle moustache rousse, la pièce de cinq francs que tu viens de lui voler, filou !

Le petit resta effaré, et tout le monde se mit à rire.

L'escamoteur passa sa main dans sa belle barbe et fit un clin d'œil à Auguste, en lui rendant sa pièce, qui se trouvait, en effet, dans la poche du gamin.

A ce clin d'œil, Auguste reconnut son ami. Il ne s'était pas trompé.

Il était là, sans doute, pour surveiller la maison de Rouquin, comme Auguste lui-même.

Et, afin d'éloigner les soupçons et de pouvoir stationner dans la rue tout à son aise, il s'était mis à faire, au coin de la rue barrée, de ses tours d'escamotage.

Une seule indécision hantait l'esprit du brave clown.

S'il avait deviné le déguisement de Trompe-l'Œil, avait-il deviné le sien ?

Il ne put guère en douter, car le malin personnage semblait l'avoir pris, lui et sa moustache, pour but à ses plaisanteries.

Et même, à un certain moment, profitant de ce que tout le monde riait, après un tour encore plus amusant que les autres, il s'était approché d'Auguste et lui avait glissé rapidement quelques mots à l'oreille :

— Va-t'en. Je vais te rejoindre...

Auguste obéit et, après avoir jeté deux sous sur le tapis de Trompe-l'Œil, s'esquiva, poursuivi par les quolibets de l'escamoteur et les rires de ceux qui étaient là.

Il entra chez un marchand de vin de la rue La Fayette et s'assit à une table, disposée de telle sorte qu'il ne perdait pas de vue la maison où se trouvait Rouquin.

Un quart d'heure après, Trompe-l'Œil entra, caressant d'un geste satisfait la barbe qui lui descendait jusqu'au milieu de la poitrine...

Il alla prendre place auprès d'Auguste, après s'être assuré, par un regard rapide, qu'il ne se trouvait dans la salle du débit, aucun agent de Rouquin.

— Tu m'avais donc reconnu tout de suite ? fit Auguste, vexé.

— Parbleu !... A tes yeux !... Mais console-toi, tu es bien grimé tout de même... Les autres s'y tromperont... Et moi, qu'en dis-tu ?

— Oh ! si ce n'avait été ta voix... et tes tours de passe-passe... jamais je n'aurais songé qu'une aussi belle barbe cachait mon ami Trompe-l'Œil.

— Oui, pour ce qui est de ma barbe, elle est belle ! fit l'escamoteur avec fatuité, comme si vraiment elle lui avait appartenu... Mais parlons d'autre chose... Nous ne sommes pas ici pour nous faire des compliments... A la tienne !... On nous regarde !..

— A la tienne !.. fit Auguste.

Ils choquèrent leurs verres.

— Quoi de nouveau ? interrogea le clown... Je suppose que ce n'était point par amour de ton art que tu t'étais installé au coin de la rue de la Butte-Chaumont ?

— Parbleu !... Depuis huit jours je rôdais aux alentours de la maison Roussebois, mais sans succès, quand, ce matin, j'y

ai vu entrer, puis en sortir Louffard et La Guyane. Comme j'étais seul, je ne pouvais songer à les accoster. Je me suis contenté de les filer. Ils sont venus rue La Fayette. Je les ai vus entrer dans la maison d'en face qui est celle de Rouquin, comme tu sais... Alors, je me suis installé dans la rue barrée avec mes gobelets, et j'attends...

— Quoi ?

— Rouquin. Ses agents étant ici, le patron ne doit pas tarder à y venir... J'ai envoyé un mot à Mourad par un commissionnaire et j'attends du renfort. Te voilà, c'est bien. A nous deux, nous pouvons déjà tenter bien des choses.

— Et tu n'as pas aperçu Rouquin ?

— Non.

— Eh bien, ta belle barbe t'a empêché de voir, Rouquin est là...

— Chez lui ?

— Oui.

— Tu en es sûr ?

— Aussi sûr que voici mon verre plein et que je le vide... Regarde !...

Et il avala son verre d'un trait.

Puis, il raconta son aventure de la Bourse.

— Tant mieux... ça se corse, murmura l'escamoteur enchanté. Cette fois, il ne faut pas le lâcher... Il faut faire un plan de campagne...

— Ça te regarde. Moi, j'exécute Toi, tu conçois...

Trompe-l'Œil acquiesça d'un geste.

— Puisqu'ils sont trois là dedans, dit-il après un moment de réflexion, il faudrait avec nous Valentin, Chilpéric ou Mourad, bien qu'à tout prendre, s'il y a quelque mauvais coup à recevoir, j'aime autant que Valentin et Mourad ne soient pas là...

— Moi aussi.

— Alors, puisque tu es de mon avis, nous n'attendrons pas le renfort que j'avais demandé. Si nous l'attendions trop longtemps, Rouquin pourrait déguerpir. Nous nous chargerons donc de l'affaire tous les deux...

— Ça me va !

— De deux choses l'une, ou nous allons guetter Rouquin à la porte et lui mettre la main au collet quand il sortira.

— C'est dangereux, à cause des passants.

— Ou nous pénétrons chez lui et nous tâchons de lui tomber dessus à l'improviste. Alors nous le ficelons et l'un de nous va chercher Mourad. Mourad, ensuite, s'en arrangera comme il voudra. Ce n'est plus notre affaire.

— Marchons ! dit Auguste.

Et il frappa sur la table en zinc pour payer la consommation.

— Attends donc ! fit l'escamoteur. Tu es trop pressé... Rassieds-toi !

Comme le patron arrivait auprès d'eux, ayant entendu l'appel d'Auguste, Trompe-l'Œil commanda une autre bouteille.

— Sais-tu à quel étage demeure Rouquin ?

— La maison lui appartient.

— Ce n'est pas une indication.

— Le concierge nous l'apprendra.

— Le concierge peut, doit même lui être dévoué. Qui sait si nous n'allons pas retrouver dans la loge Louffard ou La Guyane, comme à Passy, quand nous avons visité de fond en comble la maison Roussebois ?

— A défaut du concierge, je puis te donner un renseignement.

— Parle.

— Quand je suis arrivé tout à l'heure rue La Fayette, mon fiacre s'était arrêté à deux pas d'ici... Pendant que je donnais mes instructions au cocher, je regardais machinalement les fenêtres de la maison de Rouquin... Eh bien, je crois avoir vu au premier étage, un rideau s'écarter et, derrière le rideau, je ne l'affirme pas cependant, il m'a semblé apercevoir la figure maigre de celui que je suivais...

— Il est probable que tu ne t'es pas trompé.

Trompe-l'Œil réfléchit, et tout en remplissant les verres :

— Voici comment nous allons nous y prendre... Je vais écrire une lettre à Rouquin, ou plutôt je vais mettre du papier blanc dans une enveloppe et sur celle-ci l'adresse de Rouquin. Je la porte au concierge en recommandant de la faire parvenir tout de suite à Rouquin, vu que c'est pressé. Le concierge monte. Je le suis et quand il entre je me jette dans l'appartement. Je t'appelle. Tu me rejoins. Nous sommes dans la place.

— Et le concierge, qu'est-ce que nous en faisons ?

— Si c'est un agent de Rouquin, tant pis, il faudra jouer de la ficelle. Sinon, et si nous avons affaire à un vrai concierge, tant mieux, moins de bruit, plus de besogne.

— Et une fois entrés chez Rouquin ?

— Ah ! tu m'en demandes trop. Nous ferons de notre mieux, voilà tout ce que je puis dire. Es-tu prêt ?

— Je voudrais être entré déjà.

— Patience. Tu vas être satisfait.

Trompe-l'Œil demanda une feuille de papier et une enveloppe. Il écrivit l'adresse de Rouquin. Pendant ce temps, Auguste payait les consommations. Puis, ils sortirent.

Ils n'avaient qu'à traverser la chaussée pour être chez Rouquin.

Auguste n'entra point tout de suite dans le corridor et laissa Trompe-l'Œil s'y engager seul.

Les choses semblèrent marcher sans encombre, car le concierge qui reçut la lettre n'eut pas l'air d'avoir de soupçons.

— Si vous voulez remettre votre lettre vous-même, dit-il, vous n'avez qu'à monter, c'est au premier...

Trompe-l'Œil fit un signe à Auguste qui le rejoignit.

Tous deux montèrent.

Au coup de sonnette, la porte s'ouvrit...

— Attention, murmura l'escamoteur... du sang-froid !

C'était Louffard qui venait à eux, ils le reconnurent tout de suite.

Louffard jeta sur les deux compères un regard défiant, mais

sans doute il ne les reconnut pas... ou du moins rien n'indiqua sur sa physionomie qu'il les eût reconnus... car il leur demanda, presque avec politesse :

— Que désirez-vous, messieurs ?...

— C'est une lettre pour M. Rouquin... dit Trompe-l'Œil...

— Une lettre ?... Est-ce qu'il y a une réponse ?...

— Il y a une réponse, en effet, et même, paraît-il, pressée...

— Donnez-la-moi, je vais la porter à Monsieur.

— Permettez. On m'a bien recommandé de ne la remettre qu'à M. Rouquin, en mains propres... Est-ce vous, monsieur Rouquin ?

— Non, mais vous pouvez me la confier, elle lui sera remise.

— Non, je ne le peux pas.

Ils parlementaient dans l'antichambre... Louffard tenait toujours la porte entr'ouverte, et Trompe-l'Œil, le chapeau d'une main, tendait la lettre de l'autre main.

Auguste, très calme, bien campé sur ses jambes, attendait.

Louffard eut une seconde d'hésitation, et pendant cette seconde son regard alla alternativement d'Auguste à Trompe-l'Œil et de Trompe-l'Œil à Auguste.

Il referma la porte.

— C'est bon, dit-il, je vais prévenir Monsieur. Attendez ici...

Il entra dans l'appartement.

— Plus souvent que nous attendrions, fit l'escamoteur... Ce gaillard nous a dévisagés d'une si drôle de façon que j'ai peur qu'il ne nous ait éventés...

— Impossible ! fit le clown qui avait foi dans sa moustache.

— Ces coquins sont payés pour être sur leurs gardes... Il faut avoir de l'audace, Auguste... Entrons, mon ami !...

Et ils s'élancèrent sur les pas de Louffard.

La nuit s'était faite ; aucune lampe n'était allumée ; pas même le gaz de l'antichambre.

Puis, tout à coup, par une porte entre-bâillée, ils virent percer une filtrée de lumière...

Et, derrière la porte, ils entendirent des voix qui chuchotaient.

« Ça doit être ici la tanière de Rouquin ! » pensèrent-ils...

Sans se dire un mot, ils s'étaient arrêtés, retenant leur souffle.

Mais ils n'entendirent pas...

Louffard et Rouquin parlaient à voix basse.

Louffard avait annoncé à son maître la visite des deux compères et leur insistance à vouloir s'adresser directement à Rouquin.

— Quels sont ces gens ? avait demandé ce dernier.

— Je n'ai pas reconnu le plus petit... mais il a une trop belle barbe pour qu'elle soit naturelle... Quant à l'autre, malgré une moustache que je ne lui connaissais pas, je parierais un de mes deux yeux que c'est un des hommes de Mourad... Je suis payé pour le savoir... J'ai eu maille à partir avec lui en plusieurs occasions... Dans la maison Roussebois, d'abord, où j'ai failli être égorgé dans la cave... puis, à Bois-Tordu, où il m'a proprement ficelé... Enfin, je crois que c'est un clown du cirque...

et si je ne me trompe pas sur son compte, celui qui l'accompagne est l'escamoteur Trompe-l'Œil. La Guyane les connaît aussi et le marquis également, car celui-ci doit à Trompe-l'Œil ce joli coup de couteau qui l'a si joliment désarmé, dans le grand salon de Bois-Tordu. La Guyane, lui, à conservé sur le cœur, ou plutôt en pleine figure, un fameux coup de poing du clown qui lui a coûté cinq ou six dents... Ce sont des adversaires qu'on ne doit pas dédaigner.

— Evidemment, la lettre qu'ils apportent est un piège... Elle n'a d'autre but que de leur permettre de se rapprocher de moi...

— Rien n'est plus facile que de les mettre à la porte, en ayant l'air de ne rien soupçonner...

Rouquin réfléchit un moment.

— Non, dit-il, je veux les voir... Fais-les entrer !...

Louffard parut inquiet.

— Au moins, maître, vous permettrez que je reste auprès de vous ?...

Rouquin secoua la tête.

— Non pas, dit-il, je tiens au contraire à rester seul avec eux. Rassure-toi... Je n'ai rien à craindre... Je saurai me défendre.

— Nous serons près d'ici, La Guyane et moi, et à votre premier appel...

— La Guyane et toi, vous allez quitter cette maison, en emportant avec vous ces papiers que je vous confie dans cette valise... dans ce sac... dans ce paquet... Vous les mettrez en lieu sûr, et vous irez m'attendre au Cours-la-Reine, dans l'ancien hôtel du marquis.

— Mais ils sont deux, maître.

— C'est bien. Obéis. Ah ! une recommandation... Il est possible que le clown et l'escamoteur ne soient pas seuls et que leurs amis rôdent auprès de la maison.

— Soyez tranquille, patron, nous ouvrirons l'œil.

— A la moindre alerte, ne vous aventurez pas dans la rue La Fayette... Rentrez... revenez auprès de moi, non pour me prêter main-forte, je n'en aurai pas besoin, mais pour vous mettre sous ma protection, je vous sauverai.

Louffard prit dans ses bras les papiers précieux que lui montrait Rouquin et se dirigea vers la porte.

En ce moment, celle-ci s'ouvrit et Auguste et Trompe-l'Œil apparurent ensemble sur le seuil...

Ils étaient souriants et saluèrent avec politesse.

Louffard jeta sur son maître un regard qui disait :

« Vous voyez que je ne m'étais pas trompé ? »

Rouquin eut un imperceptible mouvement d'épaules. Il ne jugeait pas ces adversaires à sa hauteur et les méprisait.

— Eh bien, ne vous gênez pas, vous autres ! disait Louffard.

— Vous tardiez tant, et nous étions si pressés ! fit Trompe-l'Œil.

— Vous avez une lettre à me remettre ? demanda Rouquin.

— Une lettre ? fit l'escamoteur, surpris. Mais pas du tout !

Sur un signe de Rouquin, Louffard se dirigeait vers la porte,

mais entre la porte et lui il trouva Auguste dont la moustache avait l'air de plus en plus menaçant.

— Restez donc, je vous prie, disait le clown...

Mais Trompe-l'Œil intervint :

— Monsieur veut se retirer ? dit-il. Qu'il ne se gêne pas !...

Il poussa Auguste d'un coup de coude et murmura :

— Laisse-moi faire. Deux, c'est incertain. Un, c'est plus sûr !

Auguste laissa passer Louffard et derrière le bandit Trompe-l'Œil, vivement, donna deux tours de clé à la porte.

— Voilà ! dit-il.

Et il s'assit, avec un grand soupir de soulagement, tout gaillard.

— Sapristi, monsieur Rouquin, vous n'êtes pas facile à dénicher et il y a longtemps que nous vous cherchons...

— Trompe-l'Œil, tu fais erreur, dit avec douceur le clown, M. Rouquin était aujourd'hui à la Bourse ; j'ai même eu l'honneur de lui parler et de lui rendre service...

Et reprenant tout à coup sa voix de fausset, pliant le dos, relevant l'épaule :

— Qui veut écrire ? Qui veut écrire sur mon dos ?... Demandez, ne vous gênez pas !... Qui veut toucher ? Ça porte bonheur !...

Rouquin eut dans les yeux un éclair de colère...

Il avait été joué par ce clown...

— Il est vrai que ça ne vous a pas porté bonheur ! ajouta Auguste.

La contenance de Rouquin était singulière...

Après ce premier et presque instinctif mouvement de dépit, il était redevenu souriant et c'était d'un œil très calme qu'il considérait ses adversaires.

Il avait l'habitude du danger, et depuis quelque temps, il avait passé par des aventures dramatiques qui l'avaient familiarisé avec les situations en apparence désespérées.

Du reste, doué d'un admirable sang-froid, il conservait la pleine liberté de son intelligence au milieu des péripéties même les plus inattendues.

On l'a vu à l'œuvre ; on connait son audace ; on sait de quoi il était capable.

Il aurait pu se montrer étonné du sans-façon avec lequel Trompe-l'Œil et Auguste étaient entrés chez lui : il aurait pu jouer la colère, essayer de l'intimidation ; toutes choses qu'il dédaigna.

Ces deux hommes venaient chez lui pour s'emparer de sa personne.

Il était inutile de discuter avec eux.

Cependant, pour permettre à Louffard et à La Guyane de partir et de s'assurer que dans la rue personne ne les attendait, il fallait gagner un peu de temps.

Rouquin le tenta.

— Ainsi, dit-il, vous me cherchiez, mes amis ?

— Oui. Et contents de vous avoir découvert, nous l'avouons.

Ce n'était vraiment pas difficile. Mon adresse est connue.

Il vous suffisait de consulter le Bottin de Paris. Vous l'auriez trouvée. Mais que voulez-vous de moi, je vous prie ?

— Oh ! c'est bien simple... un de nos amis, celui qui nous envoie, désirerait avoir une conversation avec vous... et nous venons vous chercher à cet effet...

— Et cet ami ?

— Il se nomme Mourad...

— Que ne vient-il ici lui-même ?...

— Ah ! voilà, il y a bien songé... mais il aime mieux vous déranger, c'est plus sûr... d'autant plus que vous n'aurez rien à craindre entre Auguste et moi...

— Mais ce Mourad, je ne le connais pas... je n'ai aucun intérêt avec lui... fit Rouquin avec une feinte douceur...

— Quelle erreur !... Vous avez les mêmes intérêts, au contraire... Et, pour les débattre, vous trouverez auprès de Mourad, André Sénéchal, échappé presque miraculeusement à la mort, Georges, son frère, qui est revenu de loin, lui aussi. Par exemple, le père Sénéchal n'est pas là, et pour cause ; mais, pour le mieux remplacer, vous aurez le père Bertara, que vous avez cru mort et qui se porte mieux que jamais...

Telle était la possession de Rouquin sur lui-même qu'il eut à peine un mouvement brusque d'effroi, traduit par une simple contraction des mains ; ce que Mourad lui préparait, c'était une sorte de jugement prononcé par ceux-là qui avaient failli être ses victimes, et qui semblaient sortir de la tombe pour se dresser devant lui...

Mais ce n'eut que la durée d'une seconde. Il se remit.

— Veuillez donc nous suivre, monsieur Rouquin ; nous ne sommes, Auguste et moi, que d'humbles intermédiaires... C'est avec ceux que je viens de nommer que vous réglerez vos comptes...

Rouquin, souriant, secoua la tête :

— Vous pouvez vous retirer, dit-il, je ne vous suivrai pas.

— Diable ! fit Trompe-l'Œil, nous ne saurions trop vous engager à ne point faire de résistance.

— Il n'y a point là de résistance. Je ne vous suis pas, voilà tout.

— Non, ce n'est pas tout, n'est-ce pas, Auguste ?

— Sûrement ! fit le clown.

— Si vous refusez, nous vous emmènerons de force.

— En êtes-vous bien sûrs ? dit Rouquin toujours calme.

— Parbleu !

— Vous semblez convaincus. Moi, je ne le suis pas.

Et, ouvrant un tiroir, il en tira un revolver qu'il dirigea sur l'escamoteur et son ami.

— Oh ! dit Trompe-l'Œil en riant, nous tuer, c'est grave. On vous interrogerait. Il faudrait donner des explications. Et je ne sais trop ce que vous diriez.

— Vous êtes chez moi. Vous m'attaquez. Je me défends.

— Où prenez-vous que l'on vous attaque ? Nous n'avons même pas un couteau sur nous. N'est-ce pas, Auguste ?

— C'est la vérité. On peut nous fouiller.

Rouquin désarma son revolver et le remit dans le tiroir, qu'il ferma à clef, mais sans perdre de vue les deux amis.

— Au fait, dit-il, une arme est inutile.

— Et dangereuse. Ça fait du bruit.

Rouquin consulta sa montre. Il y avait un quart d'heure que Louffard l'avait quitté, un quart d'heure que Louffard avait dû quitter la maison avec La Guyane ; par conséquent, ils étaient tous deux en sûreté. La physionomie de Rouquin changea et devint railleuse.

— Ainsi, dit-il, vous avez cru que je me laisserais prendre d'une façon aussi sotte ?

Trompe-l'Œil se pinça les lèvres.

— Vous n'êtes pas poli, monsieur, dit-il... et je crois vraiment, sans parler de moi, que l'invention du bossu de la Bourse méritait une autre épithète que celle-là... Il faut rendre justice à Auguste... Vous vous y êtes laissé prendre...

Rouquin s'était levé.

— Trêve de plaisanteries. Sortez de chez moi...

Trompe-l'Œil se leva également, et, sans se départir de sa politesse :

— Après vous, monsieur, s'il vous plaît... Ne devons-nous pas faire le voyage ensemble ?...

Il se rapprocha de Rouquin et lui prit familièrement le bras gauche.

Auguste en avait fait autant de son côté et lui avait pris le bras droit.

Rouquin, chose étrange, n'avait pas fait un mouvement pour se défendre et leur échapper.

Il se contenta de hausser les épaules.

— Allons, suivez-nous, Rouquin, dit Trompe-l'Œil, changeant de ton, comme tout à l'heure Rouquin. Vous êtes pris. Que voulez-vous ?... Il faut vous résigner... Ça peut arriver aux plus habiles... Pour ce qui est de nous échapper, n'y comptez pas... Sans parler de mon poignet qui est solide, il y a les doigts d'Auguste, qui sont des tenailles. Marchons !

D'une brusque secousse, ils poussèrent Rouquin ; mais, à leur étonnement, celui-ci ne bougea pas plus que si ses pieds eussent été rivés au plancher. Et il n'avait pas fait un effort apparent.

Puis, tout à coup, il se débarrassa de Trompe-l'Œil avec la même facilité qu'il eût fait d'un enfant ; ensuite, de sa main gauche, il desserra les doigts du clown, qui craquèrent comme brisés un à un.

Auguste eut un cri de fureur et ses bras d'hercule entourèrent la poitrine de Rouquin. Mais Rouquin, lui aussi, avait resserré les bras, écrasant Auguste dans une étreinte irrésistible.

— Attends ! attends ! dit Trompe-l'Œil, je vais le ficeler, c'est plus simple !

Et il tira une corde de sa poche.

Mais, avant qu'il eût eu le temps de s'en servir, Rouquin, soulevant le clown, l'avait envoyé, tout étourdi, rouler au

fond de son cabinet ; d'un bond, il s'était élancé derrière un large bureau de bois noir qu'il avait bousculé sur Trompe-l'Œil et Auguste, leur écrasant les jambes.

Et, profitant d'une seconde de répit, il avait ouvert une sorte de placard et il avait disparu... comme ces personnages de féerie tour à tour visibles et invisibles et qui ne laissent point de traces de leur passage...

— Nom d'un tonnerre ! cria Trompe-l'Œil, nous sommes refaits !

XVII

Ils se débarrassèrent, non sans peine, du lourd bureau que Rouquin avait jeté sur leurs jambes et ils coururent vers le placard par où le misérable avait si prestement disparu.

Cela n'avait pas seulement l'apparence d'un placard, mais c'en était bien un en réalité.

Seulement, derrière des redingotes et des pantalons pendus à des crochets ou à des patères, était dissimulée une porte.

Et cette porte était restée entr'ouverte.

Un accident très simple avait empêché Rouquin de la fermer.

Au moment où il s'élançait, avec la précipitation d'un homme qu'un danger de mort menace et qui n'a qu'une seule chance de salut, un des vêtements avait en se prenant dans la porte, empêché la fermeture complète, et Rouquin était trop pressé de disparaître pour s'y arrêter ou même s'en préoccuper.

Trompe-l'Œil poussa cette porte et s'élança en avant.

Auguste le suivait.

Ils se trouvaient dans un corridor très sombre, sur lequel donnait un étroit escalier.

Ils n'eurent pas de peine à comprendre qu'ils venaient de faire irruption, par cette porte habilement dérobée, dans la maison voisine et qu'ils avaient devant eux l'escalier de service.

Ils ne se trompaient pas.

La maison donnait sur la rue de la Butte-Chaumont, et faisait, avec la maison de Rouquin, l'angle de la rue La Fayette.

Rouquin allait sortir devant l'endroit même où tout à l'heure Trompe-l'Œil, en surveillance, débitait son boniment et faisait ses tours d'escamotage.

Trompe-l'Œil et Auguste, penchés sur la cage de l'escalier qui descendait en colimaçon, écoutèrent attentivement.

Il y eut, en bas, un bruit de pas, à peine perceptible.

C'était Rouquin qui s'enfuyait.

Alors les deux amis enjambèrent la rampe, s'y achevalèrent et se laissèrent glisser jusqu'en bas, avec la rapidité d'une flèche.

En bas, ils se heurtèrent au concierge de la maison qui, ayant entendu du bruit, venait de sortir de sa loge.

Mais Trompe-l'Œil et Auguste n'étaient pas en humeur de fournir des explications ; le concierge, ayant voulu s'opposer à leur passage, reçut d'Auguste une violente bourrade qui l'envoya rouler, étourdi, dans sa loge.

Il n'eut pas le temps d'appeler à l'aide.

La porte sur la rue était ouverte.

Trompe-l'Œil et Auguste s'élancèrent.

A peine étaient-ils dehors qu'ils voyaient la silhouette de Rouquin disparaître au coin de la rue La Fayette.

Il y avait là un bec de gaz et Rouquin apparut, brusquement éclairé par la lumière.

Ils traversèrent la rue de la Butte et se trouvèrent rue La Fayette. Mais là, plus personne.

Rouquin semblait s'être effondré sous terre, évanoui dans l'air.

— Il aura couru plus vite que nous, dit Trompe-l'Œil. Va en avant dans la rue La Fayette... moi, au contraire, j'irai doucement, en me cachant le plus possible ; il ne doit pas être loin ; il est entré dans quelque maison sous le premier prétexte venu ; mais il faudra bien qu'il en sorte, et alors, qu'il monte ou qu'il descende, il rencontrera l'un de nous.

Auguste obéissait sans jamais répliquer.

Il s'élança dans la direction du chemin de fer de l'Est.

Trompe-l'Œil, au contraire, se dissimula sous une porte.

Mais, l'œil au guet, il ne perdait pas de vue les passants qui longeaient le trottoir devant lui, et son regard perçant inspectait la rue, dans la direction qu'avait prise Auguste, le plus loin que lui permettaient les becs de gaz.

Bien lui en avait pris de rester à cette place, car, au bout d'un quart d'heure, il vit sortir de l'une des maisons voisines Rouquin lui-même, qui ne s'aventura sur le trottoir qu'après avoir minutieusement sondé la nuit, devant lui, derrière lui.

— Regarde, regarde, mon ami, murmurait Trompe-l'Œil... Cette fois, si tu m'échappes, je veux avaler de travers mon bâton d'escamoteur.

Et il se mit à le suivre avec prudence, du plus loin qu'il lui fut possible, sans craindre de le voir s'échapper.

Il ne perdait aucun de ses mouvements.

Lorsque Rouquin arriva à la hauteur du chemin de fer de l'Est, il s'arrêta soudain.

Puis, tout à coup, il tourna la tête, comme s'il avait voulu rétrograder.

Il fit même quelques pas en arrière.

Mais il s'arrêta de nouveau.

Il avait aperçu Trompe-l'Œil à la clarté d'un bec de gaz.

Il y avait peu de monde dans la rue ; quelques passants affairés seulement et qui ne faisaient guère attention à nos trois personnages.

Ce qui avait fait rétrograder Rouquin, c'est qu'il s'était trouvé soudain en face d'Auguste.

Ce qui l'avait fait s'arrêter, c'est qu'il venait de voir l'escamoteur dont l'œil goguenard ne le quittait pas.

Il était entre ses deux ennemis.

Un moment il eut peur.

Fuir par les rues latérales, il n'y fallait pas songer, puisqu'il était à cet endroit de la chaussée sous laquelle passe le chemin de fer de l'Est.

Machinalement, il jeta les yeux vers sa droite, au-dessus du parapet.

Auguste et Trompe-l'Œil avançaient lentement, chacun de son côté, et allaient le rejoindre.

Le soir, le chemin de fer, qui s'allonge dans un ravin, à six ou sept mètres en dessous de la chaussée, présente, avec son tapage de wagons et de sifflets, ses lumières au loin, mystérieuses, ses signaux, ce remue-ménage de machines que la nuit enveloppe de son obscurité, et qui, grâce à elle, prennent des apparences monstrueuses, le chemin de fer, disons-nous, présente le spectacle d'un travail fantastique.

De temps en temps, les ombres d'en dessous sont traversées par des fantômes noirs aux bras blancs desquels se balance une lanterne.

Tout à coup, un train manœuvre, roule, gronde, disparaît, puis, c'est un autre, un autre encore.

La chaussée qui passe sur la voie est protégée par un parapet qui empêche tout accident, c'est une haute grille traversée d'un treillage en fils de fer.

Rouquin avait vu cela d'un coup d'œil.

Du reste, habitant tout près, passant là très souvent, il connaissait, de longue date, la disposition des lieux.

En une seconde, il eut fait son plan.

Il savait aussi que de la chaussée à la voie du chemin de fer il y avait plus de six mètres.

Six mètres, c'est à peine la hauteur d'un deuxième étage.

Et, pour sauver sa vie, Rouquin n'était pas homme à reculer devant un saut de deux étages.

En outre, en bas, sur la gauche sont souvent remisés des wagons de marchandises ; s'il tombait sur un de ces wagons, il diminuait d'autant la distance.

Il risquait, c'est vrai, en tombant de si haut, soit de se casser la jambe sur les rails ; soit, en rencontrant le toit d'un wagon, de le crever, de passer au travers et de se blesser grièvement ; mais, entre cette alternative et celle de rester entre les mains de Trompe-l'Œil et d'Auguste, c'est-à-dire de Mourad, il ne pouvait hésiter.

Auguste et Trompe-l'Œil se rapprochaient toujours.

Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de lui.

Il apercevait distinctement leur sourire ironique, leurs yeux brillants qui guettaient ses moindres mouvements, ses moindres gestes.

S'il avait fait mine de se jeter au milieu de la chaussée pour prendre la fuite, en une seconde, l'un ou l'autre l'eût rejoint.

Il s'accrocha des deux mains à la grille qui servait de para-

pet et s'enlevant à la force des poignets, mettant la pointe des pieds pour se soutenir dans les carrés formés par le treillage, en une seconde, il l'eut enjambée...

Il dégringola de l'autre côté, après avoir jeté un rapide coup d'œil au-dessous de lui...

Aucune lanterne mouvante n'indiquait, à cet instant-là, le passage d'un employé du chemin de fer...

Aucun bruit, rapproché ou lointain, n'indiquait non plus l'arrivée ou le départ d'un train.

Sous ses pieds, à cinq mètres, des wagons de marchandises garés là, sans locomotive.

Il se laissa pendre de toute sa hauteur, toujours accroché par les mains.

Auguste et Trompe-l'Œil l'avaient vu et accouraient.

Mais ils n'arrivèrent que pour apercevoir, de l'autre côté de la grille, le visage de Rouquin et pour entendre son éclat de rire.

En même temps, l'homme disparut.

— Il se cassera les reins, dit Auguste.

On entendit un bruit sourd, mat. Rouquin, ayant mal calculé, au lieu de tomber sur le toit d'un wagon, s'était écroulé par terre, entre les rails, derrière le train garé.

Il resta quelques secondes étendu, tant la secousse avait été forte, puis il se tâta ; il n'avait point de blessures ; les pieds seulement, et les mains étaient légèrement contusionnés.

Il se coula doucement sous les wagons. Par bonheur pour lui, la voie était plongée dans l'obscurité.

La nuit était noire ; les becs de gaz espacés le long de la voie laissaient des coins obscurs où un homme pouvait se réfugier.

Il s'agissait pour lui de se rapprocher de la gare et d'attendre le premier train, de se mêler aux voyageurs qui en descendraient et de sortir.

Et, dans la crainte d'une surprise, passant entre les roues, sous la voie, il monta dans un wagon de marchandises au fond duquel il se dissimula.

Là, du moins, il était en sûreté.

C'est à peine s'il venait d'y entrer, qu'il entendit, du côté de la chaussée de la rue La Fayette, un bruit sourd, pareil à celui d'une chute.

Il tressaillit.

Ses deux ennemis avaient-ils eu l'audace de le suivre, et, au risque de se briser les os, avaient-ils pris le même chemin ?

Il se coula doucement jusqu'à la porte, se tenant à plat ventre dans le wagon, et pencha la tête au dehors, essayant de distinguer.

Tout d'abord, il ne vit rien.

Et même, pendant quelques instants, aucun bruit ne parvint plus jusqu'à lui, malgré son attention.

— Je me serai trompé, dit-il, j'aurai mal entendu.

Mais non. Tout à coup, le même bruit se renouvela.

Rouquin frémit.

— Cette fois, ce sont eux, murmura-t-il... ils me suivent.

C'étaient Trompe-l'Œil et Auguste, en effet.

Un instant surpris par la disparition de Rouquin qui semblait, devant eux, s'être évanoui comme dans une trappe, ils avaient bien vite repris leur sang-froid.

En une seconde, ils eurent escaladé le grillage.

Mais des passants s'arrêtaient, formaient un attroupement.

Deux sergents de ville, en tournée dans la rue, sur le trottoir opposé, traversèrent la chaussée pour s'informer de ce qui se passait.

Quand ils arrivèrent, il n'y avait plus rien.

Auguste, le premier, s'était suspendu par les mains, laissant Trompe-l'Œil dégringoler tout le long de son corps.

La première chute que Rouquin avait entendue était celle de Trompe-l'Œil.

Auguste se pencha et vit que son ami se relevait, sain et sauf, et se garait pour le laisser tomber à son tour.

Pour le clown, une chute de quatre mètres était jeu d'enfant ; volontiers même, en tombant, il eût fait le saut périlleux, si le moment n'avait pas été aussi grave.

Il se retrouva sur ses jambes, en bas, auprès du train de marchandises, à quelques pas de Rouquin attentif.

Là-haut, les passants effarés disaient :

— Ils ont dû se rompre le cou !

— Plus souvent ! dit Trompe-l'Œil. L'heure serait mal choisie...

— Où retrouver Rouquin, maintenant ?

— Dame ! Nous allons voir... Ce sera difficile, car nous risquons de tomber sur un employé du chemin de fer indiscret, qui voudra savoir pourquoi nous nous promenons sur la voie, les mains dans les poches, sans autorisation et sans billet...

— Vois-tu, dit Auguste, nous venons d'agir comme des écoliers. Il ne fallait pas sauter ici tous les deux. Il fallait qu'un de nous restât dans la rue et courût à la sortie de la gare. C'est là, peut-être, que Rouquin eût été rencontré.

— Oui. Tu as raison. Mais il est trop tard, on ne peut pas remonter.

— Que faire ?

— Je ne sais trop. Ce qui me console, c'est que Rouquin doit être aussi embarrassé que nous. Mais ne restons pas là. On nous verrait. Derrière ces wagons, nous serons mieux.

Rouquin ne les perdait pas de vue.

Ils étaient si près de lui maintenant qu'il pouvait les entendre.

Mais, craignant d'être aperçu, il avait rentré la tête.

Certes, oui, il était aussi embarrassé que les deux amis, plus même, car eux poursuivaient, tandis que lui fuyait.

Mais il mettait son esprit inventif à la torture, pour inventer quelque stratagème. Et il ne trouvait rien.

Cependant, les minutes s'écoulaient ; et chaque minute lui enlevait une espérance et rendait la catastrophe plus prochaine, car il pouvait être découvert.

— Raisonnons, murmurait-il, en faisant appel à tout son sang-froid. Deux partis me restent à prendre. Je ne puis essayer de me sauver en suivant la voie ferrée, les surveillants m'arrêteraient aussitôt. M'arrêter, cela n'aurait pas un grand inconvénient, car je pourrais à la rigueur expliquer ma présence sur la voie et j'en serais quitte pour une contravention. Mais cela donnerait lieu à des pourparlers. Ces pourparlers me feraient perdre un temps précieux. Donc, je n'y puis songer. Or, de deux choses l'une : ou je m'élance dans le premier train partant qui va passer, et je gagne ainsi la campagne, même la province... ou, profitant du premier train arrivant, je descends à la gare... je paye au contrôleur ce qu'il me réclamera et je rentre dans Paris... Tout cela est possible... Lequel des deux partis m'offre le plus de chance de succès ?

Il réfléchissait.

Et il ne s'arrêtait à aucune résolution, quand tout à coup, un long sifflement retentit.

Un train arrivait, ralentissant au fur et à mesure qu'il approchait de la gare, mais ayant encore, toutefois, une allure assez rapide.

Rouquin réussit à voir l'heure à sa montre.

— Il est dix heures moins quelques minutes, dit-il. Ce train doit être celui qui arrive de Nancy à neuf heures cinquante-cinq minutes.

Le train sifflait toujours. Le bruit se rapprochait, comme le roulement du tonnerre.

Rouquin voyait les deux lanternes comme des points immobiles, d'un rouge sanglant dans la nuit.

Le misérable retrouva un sourire sceptique :

— C'est la première fois de ma vie que l'arrivée d'un train me cause autant d'émotion, murmura-t-il.

Et, se laissant couler sous le wagon de marchandises où il s'était tenu à l'abri, toujours protégé par l'obscurité, il attendit que le train passât devant lui.

Quelques employés traversèrent la voie en courant.

Heureusement pour Rouquin, il se trouvait sur le côté droit du train, c'est-à-dire le côté opposé à celui par où on descend.

Là, il ne resta plus personne.

Au loin, vers la gare, des ombres se mouvaient, dans les baies lumineuses produites par les becs de gaz.

Mais il était, lui, invisible.

Le train n'était plus qu'à quelques mètres.

Soudain, il passa devant lui... la machine, le tender, les fourgons, les wagons de troisième, de deuxième et de première classe.

Il s'était dressé, et d'un bond fut sur le marchepied.

Comme le train allait encore à vitesse moyenne, il chancela au contre-coup et fut obligé, pour ne pas rouler sous les roues, de se retenir des deux mains à la poignée de cuivre.

Il s'était élancé sur le marchepied d'un wagon de première classe.

Il jeta un coup d'œil à l'intérieur du premier compartiment.

Il y avait là deux voyageurs qui venaient de se réveiller et repliaient leurs couvertures.

L'un des deux l'aperçut, mais ne s'en occupa pas autrement, le prenant pour un employé du chemin de fer.

Rouquin passa rapidement à l'autre compartiment.

Celui-là était vide, mais une plaque indiquait qu'il était réservé aux dames ; Rouquin l'ouvrit, s'y jeta et referma la portière.

Il était temps.

Le train rebondissait sur les plaques tournantes.

Il entrait en gare.

Les facteurs, montés sur les marchepieds, ouvraient les portières.

Le train s'arrêta. Rouquin avisa un employé.

— Veuillez aller me chercher le chef de train, dit-il. J'ai un supplément de place à payer.

L'homme obéit. Le chef de train accourut.

En voyant Rouquin dans le compartiment des dames, il se fâcha, mais Rouquin riait, tout en tirant son porte-monnaie.

— Eh bien, quoi, dit-il, cela n'a gêné personne. Le compartiment était vide.

— Vous n'avez pas de billet ?

— Non. J'étais en retard. Je n'ai pas eu le temps de passer au guichet.

— Où êtes-vous monté ?

— A Champigneulles, à dix minutes de Nancy.

— C'est singulier, dit le chef de train... je ne vous ai pas vu monter et personne ne m'a prévenu...

— Ah ! dame, ce n'est pas à moi à vous expliquer comment cela s'est fait. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'avais nulle envie de voler la compagnie, puisque c'est moi qui viens de vous faire appeler.

— Mais je me souviens qu'il y a eu deux dames dans ce compartiment jusqu'à Toul. Oui, c'est cela, une vieille dame et sa fille...

— Ça ne m'étonne pas. Ce n'est pas ici que je suis monté tout d'abord, mais dans le compartiment voisin. Comme il y avait là deux hommes, deux fumeurs, et que la fumée m'incommode, j'ai profité de ce que ce compartiment était vide et à Commercy je m'y suis installé.

— Vous mériteriez que je vous fasse un procès-verbal.

— Qu'y gagneriez-vous ? Dites-moi plutôt combien je vous dois.

— Vous payerez depuis Nancy.

— C'est cinquante francs, je crois ?

— Non, c'est quarante trois francs seulement.

— Voilà cinquante francs... Gardez le reste...

Le chef de train lui signa un billet, empocha les cinquante francs, sans plus ajouter un mot, et s'éloigna.

Cette scène avait pris deux ou trois minutes à peine.

La foule des voyageurs se pressait à la sortie.

Rouquin s'y mêla, sans se hâter.

Un instant après, il traversait la cour de la gare et, de nouveau libre, sauvé, respirant à l'aise, il se mêlait à la cohue parisienne.

Qu'étaient devenus Auguste et Trompe-l'Œil ?

Comment avaient-ils laissé échapper Rouquin ?

Ils l'avaient vu, tout à coup, surgir non loin d'eux, d'entre les roues des wagons où eux-mêmes se cachaient.

Ils l'avaient reconnu.

Ils auraient même pu l'arrêter, s'ils avaient été prévenus, si le saisissement ne les avait pas cloués sur place.

Mais une seconde s'écoula, et cela suffit pour sauver Rouquin.

Ils le virent escalader le train de Nancy ; ils devinèrent quel était le plan du misérable et voulurent s'élancer à sa poursuite, en s'accrochant à la poignée de cuivre, ainsi que Rouquin avait fait sous leurs yeux.

Mais le train les avait dépassés.

Ils restèrent en arrière sur la voie.

Et comme ils n'en continuaient pas moins de courir de toutes leurs forces, sans plus même réfléchir à ce qu'ils faisaient, furieux de voir cette proie leur échapper, des employés se précipitèrent à leur poursuite et les arrêtèrent.

Ils bousculèrent les premiers, mais d'autres arrivèrent ; on les maintint ; il se regardèrent, très humiliés et penauds.

— Veux-tu que je te dise ? murmura Trompe-l'Œil.

— Dis toujours ! fit Auguste, en reprenant haleine.

— Eh bien, nous sommes des imbéciles !

— C'est ce que je pensais, dit le clown.

On les conduisit, sans qu'ils songeassent à se défendre autrement, chez le commissaire de la gare, découragés et baissant la tête.

Ils durent subir un interrogatoire.

Qui étaient-ils ?

Que faisaient-ils sur la voie ?

Comment s'y trouvaient-ils ?

Pourquoi avaient-ils résisté aux employés et résisté si vigoureusement que deux ou trois avaient été fort malmenés ?

Toutes questions fort embarrassantes.

Trompe-l'Œil était sur les dents.

Quant à Auguste, il ne songeait même pas à prendre la parole. Il la cédait toujours à son ami dans les situations difficiles.

Frappé de leur gêne et de leur hésitation à répondre, le commissaire n'était pas loin de croire qu'il avait en face de lui deux dangereux malfaiteurs.

Il voulut brusquer les choses.

— Puisque vous refusez de me donner des éclaircissements et de m'expliquer ce que vous faisiez sur la voie, et pourquoi vous couriez après le train de Nancy, je vais vous envoyer au Dépôt et vous mettre à la disposition de la justice.

— Diable, diable, murmura l'escamoteur, c'est une bien mauvaise plaisanterie que vous allez faire là, monsieur le commissaire...

— Répondez à mes questions et vous vous épargnerez un voyage au Dépôt. Et d'abord, qui êtes-vous ?

— Oh ! nous vous le dirons, monsieur, nous ne sommes pas de mauvaises gens. Monsieur est Auguste, l'ancien Auguste du cirque Franconi, vous savez ?...

— Le clown ?

— Justement. Mais il n'est plus clown. Il est maintenant propriétaire d'un gymnase, rue Marcadet. Ce sera facile de vous renseigner.

— Et vous-même ?

— Moi, je suis Trompe-l'Œil, le fameux prestidigitateur, élève d'Hermann. Tout le monde me connaît.

Il avait dit cela avec tant de naïveté que le commissaire ne put s'empêcher de sourire. Du reste, la physionomie des deux amis exprimait bien plus le désappointement que la crainte, et, certes, leur figure n'était pas celle de deux misérables. Le commissaire se faisait cette réflexion. Mais la situation des deux hommes étant louche, il tenait à connaître la vérité.

— Et où demeurez-vous ? demanda-t-il à l'escamoteur.

— Chez Auguste, mon ami. Je donne des leçons d'escrime à ses élèves, et même de prestidigitation à ceux qui veulent, par-dessus le marché.

— Comment vous trouviez-vous sur la voie, à cette heure ?

— Nous sommes tombés de la rue La Fayette, dit Auguste simplement.

Le commissaire eut un soubresaut et les regarda plus attentivement.

Il pensa un moment qu'il avait affaire à deux fous — ou peut-être à deux ivrognes.

Trompe-l'Œil saisit sa pensée :

— Je vous assure que nous ne sommes brindezingue ni l'un ni l'autre, dit-il.

— Enfin, pourquoi couriez-vous sur la voie ?

— Parce que, dans le train, il y avait un homme que nous tenions, rue La Fayette, et qui nous a échappé, en se jetant de la chaussée sur la voie.

— Sans se casser les reins ?

— Pas plus que vous et moi, comme vous voyez...

— Et pour quel motif le poursuiviez-vous ?

— Cela, monsieur, ce n'est pas notre secret. Nous ne le dirons jamais.

— Cela ne m'explique pas...

— Pourquoi nous courions ? C'est que notre homme était monté dans le train qui vient d'arriver pendant que le train était en marche, et avant que nous eussions eu le temps de l'en empêcher. Et nous nous sommes mis à courir pour arriver, avec lui, à la sortie.

— Mais on a dû l'y arrêter, puisqu'il n'avait pas de billet ?

— C'était bien là-dessus que nous comptions. Et voilà pourquoi nous nous dépêchions tant quand des employés se sont

jetés dans nos jambes. Mais nous avons perdu notre temps à vous expliquer tout cela. Et à cette heure, allez, il y a belle lurette que notre homme est parti !...

— Il n'a pu passer au contrôle sans fournir un billet.

— Il aura payé sa place au chef de train. Ça se fait tous les jours.

— Je vais m'en assurer.

Le commissaire de surveillance envoya chercher le chef du train de Nancy, que nous avons vu tout à l'heure s'entretenir avec Rouquin. Il arriva aussitôt.

Le commissaire lui raconta ce que nos deux amis venaient de lui dire.

Aux premiers mots, le chef de train l'interrompit.

— Mais oui, mais oui, dit-il, ces deux garçons ne vous trompent pas, au moins quant à ce détail... Je viens, il n'y a pas cinq minutes, de délivrer un billet à un voyageur que j'ai trouvé dans un compartiment de dames.

— Et dont je vais vous faire le signalement, interrompit Trompe-l'Œil. Grand, maigre, l'œil vif, l'air dur, un soupçon de favoris, comme un homme qui ne se serait pas rasé depuis quinze jours... ni moustache, ni barbe, les cheveux ras, assez l'air d'un magistrat.

— Mais oui, mais oui, c'est bien cela.

— Coiffé d'un chapeau haut de forme noir, vêtu d'une redingote boutonnée jusqu'au col de la chemise, et d'un pardessus de couleur foncée... le tout peut-être un peu fripé et déchiré. Ce n'est guère impunément qu'on tombe de cinq mètres de haut...

— Tout cela est l'exactitude absolue.

— Et il est parti, n'est-ce pas ?

— Ma foi, c'est probable ; il m'a conté je ne sais quelle histoire d'après laquelle il serait monté sans billet à Champigneulles et aurait quitté un compartiment de fumeurs pour un autre réservé aux dames où il a dormi jusqu'à Paris. J'ai grondé naturellement, mais comme, en somme, aucune dame n'avait réclamé sur cette intrusion, pendant le trajet, je ne me suis pas montré sévère.

— Et vous avez cru à cette histoire, vous ? fit Trompe-l'Œil avec ironie. Eh bien, je vous en fais tous mes compliments. Votre homme est monté dans le train, pour nous échapper, à la hauteur de la rue La Fayette, et non à Champigneulles.

Et se tournant vers le clown :

— Nous sommes flambés, mon pauvre Auguste, il nous a joué le tour.

Le commissaire essaya d'obtenir d'eux d'autres renseignements. Il eût voulu savoir quels impérieux motifs les avaient lancés à la poursuite de l'homme, si impérieux qu'ils avaient failli périr tous et qu'ils n'avaient dû qu'à leurs jarrets d'acier de ne point s'écraser sur la voie.

Mais ils s'obstinèrent dans leur silence.

Le commissaire réitérant ses questions, Trompe-l'Œil se contenta de répondre, avec une gravité qui fut remarquée :

— Nous avons dit, monsieur, que ce secret n'était point le nôtre. Inutile donc d'insister. Nous ne répondrons pas.

Alors, voyant bien qu'il ne vaincrait pas leur entêtement, le commissaire se contenta d'envoyer un homme s'assurer qu'ils demeuraient bien tous deux à l'adresse indiquée, et reconnaître quels étaient leurs moyens d'existence et de quelle réputation ils jouissaient.

L'employé revint au bout d'une heure de la rue Marcadet.

Il rapportait les meilleurs renseignements.

Dès lors, le commissaire surveillant dressa un procès-verbal relatant les faits de contravention et de résistance aux agents de la compagnie et renvoya Trompe-l'Œil et Auguste avec une admonestation paternelle.

Il y avait deux heures que le train de Nancy était arrivé, c'est-à-dire que Rouquin leur avait échappé quand ils purent enfin sortir de la gare.

Minuit sonnait.

En sept ou huit heures, ils avaient eu deux fois Rouquin entre les mains et deux fois Rouquin, avec son infernale adresse, s'était joué d'eux, la première fois chez lui, la seconde fois à la gare.

Ils marchaient l'un auprès de l'autre, mécontents, silencieux.

Ils s'en voulaient réciproquement.

Qui sait si jamais ils retrouveraient pareille occasion ?

N'ayant plus rien à espérer pour ce jour-là, ils s'en allèrent rue d'Allemagne retrouver Valentin.

Le jeune homme était chez lui, travaillant, malgré l'heure avancée, au milieu de ses livres.

Il n'eut pas de peine à deviner, en voyant la figure longue de ses deux amis, que quelque chose de grave s'était passé.

Il les interrogea. Ils lui racontèrent l'aventure.

Valentin resta longtemps pensif.

— Il ne faut pas désespérer de nous emparer de cet homme, dit-il. Nous ne devons plus songer à le chercher rue La Fayette, où certainement il ne se présentera plus avant longtemps ni dans la maison de l'avenue du Bois-de-Boulogne où nous avons fait une perquisition un soir, dans l'espérance d'y découvrir Gabrielle. Ces deux retraites nous sont connues et Rouquin est un trop habile homme pour s'y laisser prendre comme un renard au terrier.

— Et maintenant qu'il est plus que jamais sur ses gardes, ce sera presque impossible de le retrouver, dit Auguste.

— D'autant plus, ajouta Trompe-l'Œil, que cette nuit ou demain au plus tard, il quittera Paris sans aucun doute pour filer en Angleterre ou en Amérique.

— Demain, dit Valentin, soyez ici de bonne heure et nous irons ensemble chez Mourad. Nous nous concerterons, mais soyez sûrs, mes amis, que quel que soit l'endroit du monde où Rouquin aura été chercher un refuge, Mourad saura l'y rejoindre. Cet homme doit mourir pour expier ses crimes.

— Il ne l'aura pas volé, dit le clown.

— Mourir, dit Trompe-l'Œil, c'est trop doux, et si je connais-

sais quelque autre moyen de lui faire payer plus durement ses dettes... Il faudra que je cherche un peu... Nous en causerons, Auguste.

Ils se disposaient à se retirer déjà, ayant serré la main de Valentin, ils se dirigaient vers la porte, quand soudain ils s'arrêtèrent pour écouter.

Un pas lent montait l'escalier, le pas d'un homme.

L'homme allait-il s'arrêter au premier étage ?

Mais non. Il avait dépassé le premier et montait au second.

Le cœur de Valentin se serra. Quelquel chose lui disait que ce visiteur venait là pour lui. Il craignait une mauvaise nouvelle.

N'avait-il pas tout à craindre ?

Gabrielle en péril, blessée, mourante peut-être ?

Les pas se rapprochaient. Ils enfilaient le couloir au bout duquel était le petit logement de Valentin, ce logement jadis habité par Gabrielle et son père et que le jeune homme n'avait jamais voulu quitter.

Où retrouverait-il, en effet, des souvenirs meilleurs et plus vivaces ?

Le mystérieux visiteur connaissait, lui aussi, ce logement, car il n'hésita pas et vint droit à la porte de Valentin.

Il y eut un moment de silence.

Puis on frappa avec force.

Trompe-l'Œil, Auguste et Valentin se regardèrent.

Fallait-il ouvrir ?

A pareille heure, qui cela pouvait-il être ?

Trompe-l'Œil s'élança vers la porte.

Valentin et Auguste le suivirent.

Mais il n'ouvrait pas. Peut-être s'était-on trompé d'étage, allait-on s'en apercevoir et redescendre.

Non. De nouveau, avec plus de force encore, on frappa.

— C'est bien à moi qu'on en veut, dit Valentin.

Et' écartant ses amis, il ouvrit.

Une petite lampe était allumée sur la table où tout à l'heure Trompe-l'Œil et Auguste l'avaient trouvé travaillant ; l'abat-jour empêchait la lumière d'éclairer la chambre jusqu'à la porte, de telle sorte que, lorsque celle-ci fut ouverte, les trois amis virent bien, dans l'ombre du corridor, un homme de haute taille, mais sans le reconnaître sur-le-champ.

L'homme resta là, immobile, comme s'il n'osait avancer.

— C'est vous qui avez frappé, monsieur ? dit Valentin... Vous désirez me parler ?

L'homme fit deux ou trois pas et fut dans la chambre.

Alors son visage parut éclairé.

Et les trois amis, à sa vue, reculèrent brusquement, frappés de surprise.

Une exclamation s'échappa de leurs lèvres :

— Le marquis Norbert !

C'était lui, en effet, très pâle, amaigri, les yeux brillants de fièvre. Il resta debout, au milieu de la chambre, se contentant de regarder autour de lui et ne prononçant pas une parole.

C'est que ce n'était pas à Valentin seulement que cette chambre rappelait des souvenirs, mais à Norbert aussi.

Souvenirs qui, pour tous deux, se rattachaient à la même personne, mais qui n'avaient que cela de commun et combien différents au fond !...

Souvenirs d'amour pour Valentin... Souvenirs qui charmaient sa vie et faisaient battre son cœur... Souvenirs dont il avait vécu longtemps, alors qu'après le mariage de Gabrielle il se croyait abandonné, trahi.

Souvenirs de honte pour Norbert... Souvenirs qui faisaient rougir son front et torturaient son cœur...

N'était-ce pas là qu'il avait commencé sa vie déshonorée ?

C'était là , en cette petite chambre, qu'il avait connu Gabrielle, là qu'il s'était présenté en cachant son vrai nom, là que n'aimant pas alors et ne prévoyant pas qu'il serait puni par l'amour, il avait joué la comédie de la passion.

C'était là, aussi, qu'il s'était aperçu, sans en prendre souci, de l'affection que Gabrielle portait à Valentin. C'était là que Gabrielle l'avait repoussé, lui qui se croyait si certain du succès...

C'était là, par cette fenêtre donnant sur la cour, que Gabrielle avait dédaigneusement jeté le bouquet qu'il lui avait apporté pour sa fête, le soir même où Gabrielle se trouvait dans cette chambre pour la dernière fois...

C'était là, par cette fenêtre donnant sur la rue d'Allemagne, qu'en fumant sa cigarette, ce même soir, Norbert avait guetté l'enlèvement de Gabrielle...

C'était là, à cette même place où il était, que, dans la nuit, il avait retrouvé Bertara désespéré, voyant le logis vide et sa fille disparue...

C'est là, enfin, que s'étaient passées les premières scènes du drame dont il avait été un des héros, et dont il devinait le dénoûment prochain.

Qu'il était loin de prévoir alors les cruelles souffrances morales qui allaient tirailler sa vie !...

Comme il était loin de penser que cette petite ouvrière dont il voulait faire sa femme, et qu'il méprisait en ce temps-là, serait pour lui le châtiment !

Comme il était loin de penser qu'il l'aimerait un jour !

Il soupira profondément... et releva les yeux.

Un moment, il avait oublié qu'il avait devant lui des hommes, témoins de sa souffrance, car ce qu'il souffrait était visible sur sa physionomie.

— Le marquis Norbert ! avait dit Valentin, chez moi, à cette heure de la nuit !... Pourquoi ?... Quel malheur vient-il m'apprendre ?

Mais, tout à coup, il réfléchit que peut-être le marquis, pris de jalousie, sachant que Gabrielle aimait toujours Valentin, était venu pour l'assassiner.

Cet homme n'était-il pas capable de tous les crimes ?... N'avait-il pas montré que les attentats les plus odieux ne lui répugnaient pas ?

Valentin crut avoir deviné.

— Ah ! dit-il, vous espériez me trouver tout seul ?...

Norbert devina la pensée du jeune homme. Il eut un triste sourire.

— Peu m'importe, dit-il, la présence de vos amis ne m'effraie point. Je ne suis pas venu avec des intentions hostiles... au contraire. Croyez, monsieur Valentin, que, si j'avais voulu me venger de vous, il y a longtemps que ce serait fait. Vous avez eu tout à l'heure la pensée que j'étais venu ici pour vous assassiner... Ne vous rappelez-vous pas le duel de Corbigny, monsieur, et ne tenais-je pas votre vie, à cet instant suprême, au bout de mon pistolet ?...

Valentin rougit un peu à ce souvenir...

Norbert disait vrai. S'il avait voulu, Valentin était mort.

Il y avait, chez cet homme, un étrange melange d'actions basses et de grandeur d'âme.

Un moment, jadis, la nature vicieuse l'avait emporté.

Depuis, la générosité avait repris le dessus et sa vie expiait la faute d'un instant.

Oui, Valentin rougit, car il se rappela la scène à laquelle la volonté de Gabrielle, un jour, l'avait fait assister.

Il avait vu Norbert s'humiliant et se repentant.

Il avait vu Norbert amoureux de sa femme, mais d'un de ces amours impossibles qui brûlent une vie d'homme et ne laissent d'un cœur qu'un foyer de cendres.

Il avait vu Norbert si misérable, qu'il l'avait plaint.

Il l'avait dit à Gabrielle : « Oui, cet homme vous aime et il doit atrocement souffrir ! »

Eh bien, qu'avait-il à craindre de lui ? Rien. Norbert n'était plus, depuis longtemps, le complice de Rouquin. Son amour pour Gabrielle lui avait inspiré de l'horreur pour cet homme. Pour Norbert, Rouquin n'était plus qu'un ennemi, et la haine entre eux, était si vivace qu'ils avaient voulu s'entre-tuer.

— Il vous est permis de vous étonner de me voir chez vous monsieur Valentin, dit le marquis d'une voix douce, presque tremblante, car son émotion était intense et la blessure qu'il avait reçue et dont il commençait seulement à se remettre avait affaibli sa force physique en laissant plus de prise à ses nerfs, il vous est surtout permis de vous étonner de m'y voir venir en pleine nuit...

— En effet, monsieur, dit Valentin, et vous me pardonnerez si tout d'abord j'ai cru que vous vous présentiez avec des intentions qu'expliqueraient assez nos anciennes relations...

Le marquis hocha la tête.

— Je vous pardonne.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Voulez-vous me permettre de vous poser certaines questions ?

— Faites... Mes amis peuvent entendre ?

— Certes. Et je les prie même d'écouter attentivement.

Trompe-l'Œil se pencha à l'oreille d'Auguste :

— Ça commence à m'intéresser, dit-il.

Norbert continua :

— Vous cherchez à vous emparer de Rouquin, vous et vos amis.

— Oui, de Rouquin et de ses agents... que vous connaissez.

— Et vous avez échoué ?

— A plusieurs reprises. Cet homme fuit entre nos doigts et semble doué d'un pouvoir surnaturel. Cette nuit, encore, il a échappé par deux fois à Auguste et à Trompe-l'Œil...

— Et vous ignorez où il est ?

— Absolument, dit Trompe-l'Œil. Nous avons perdu sa piste.

— Je puis vous la faire retrouver.

— Vous ?

— Moi ! Je sais où est, à cette heure, Rouquin...

— Et vous pouvez nous y conduire ?

— Sur-le-champ si vous le désirez... et je vous le conseille, car demain il part pour le Havre, d'où il s'embarquera pour l'Amérique...

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit Trompe-l'Œil...

Mais tout à coup il s'arrêta. Il jeta sur Norbert un regard soupçonneux. Cet homme ne leur préparait-il pas un piège ?

Norbert, on le sait, avait l'intelligence singulièrement pénétrante.

Il comprit et il eut un sourire plein d'amertume.

— Vous avez le droit de tout penser de moi, dit-il... Cependant le meilleur garant pour vous que j'ai dit la vérité, c'est que je hais Rouquin de toutes les forces de mon âme, plus que vous ne le haïssez, plus que vous ne pourriez le haïr...

— Alors vous le haïssez bien, dit Trompe-l'Œil, car, sapristi, de notre côté, nous ne lui marchandons pas ce sentiment-là...

— Du reste, reprit Norbert, je ne vous quitterai pas, je serai au milieu de vous, sans armes... Et je suis très faible... à peine remis d'une blessure... Je ne pourrai m'échapper, et, si je vous trahis, vous n'aurez pas de peine à me punir...

Trompe-l'Œil, Auguste et Valentin se consultèrent d'un regard.

Ils comprirent qu'ils étaient tous du même avis.

— Nous avons tous confiance en vous, monsieur, dit Valentin. Je sais que, si votre crime a été grand, votre repentir égale votre crime... Je sais que vous souffrez... beaucoup... Vous pouvez parler... Nous vous écoutons.

— J'ai peu de chose à dire, un renseignement seulement à vous donner, et qui vous sera utile, puisque vous cherchez Rouquin.

— Nous ne voulons savoir qu'une chose : où est-il ?

— Il est allé chercher un refuge dans un petit hôtel que j'ai moi-même habité, près du Cours-la-Reine...

— Là où Gabrielle a été conduite, lorsqu'elle fut enlevée par les faux sergents de ville, à sa sortie de chez Mourad ?

— Justement.

— Et il est seul ?

— Non. Je ne sais s'il a réuni autour de lui tous les agents dont vous connaissez les noms et auxquels vous avez déjà eu

affaire. C'est possible. Il faut le prévoir. Mais ce que je sai par exemple, c'est qu'il a rejoint, dans cet hôtel, Louffard La Guyane qui l'y attendaient.

— Vous en êtes sûr ?

— Je vous l'affirme.

— Nous n'avons pas à hésiter. Il faut nous emparer d'eu coûte coûte, n'est-ce pas, mes amis ?

Trompe-l'Œil et Auguste se contentèrent d'incliner la têt

— Ils sont braves, dit le marquis, ils se défendront.

— Ils ne nous échapperont pas toujours, et j'ai le pressent ment que cette fois ils sont à nous.

Le marquis d'Argental ne répondit pas. Il semblait inquie

— Nous allons partir à l'instant même, dit Valentin.

— Je vous conseille de vous entourer de toutes les préca tions possibles. Si Papillon et Bontemps rejoignent Rouqui dans l'hôtel du Cours-la-Reine — et il faut le prévoir — ils s ront cinq, vous ne pouvez songer, à vous trois, car je ne comp guère, étant donnée ma faiblesse, à vous emparer d'eux.

— Vous avez raison, dit Valentin. Il faut faire appel à to nos amis.

Et, se penchant à l'oreille d'Auguste, il lui parla bas.

Le clown fit un signe de tête en forme d'acquiescement sortit aussitôt pour exécuter l'ordre que Valentin venait de l donner.

— Puis-je savoir où vous l'envoyez ? demanda le marqui

— Sans nul doute. Je l'envoie avenue du Bois-de-Bouloga avec mission de prévenir Mourad et Chilpéric et de les ram ner tous les deux.

— A cette heure, votre ami risque de ne pas trouver voiture. La mienne est en bas, à sa disposition.

— Je vous remercie et j'accepte.

Trompe-l'Œil s'élança sur les pas d'Auguste pour l'averti

Un instant après, au milieu du silence de la nuit calme, c entendit le roulement de la voiture qui s'éloignait.

XVIII

Deux heures s'écoulèrent.

Déjà les trois hommes commençaient à s'inquiéter de l'absence prolongée d'Auguste, quand une voiture s'arrêta, dans la rue, devant la maison.

Norbert se pencha à la fenêtre, et reconnut son cocher.

Auguste descendit et pénétra dans la maison. On l'entendit aussitôt qui grimpait quatre à quatre l'escalier. Il arriva essouffré :

— Mourad est en bas, avec Chilpéric, dit-il. Je leur ai tout raconté. Ils sont prêts. Ils veulent en finir, comme nous autres, et, puisque M. Norbert nous en donne l'occasion, ils l'acceptent et en profitent.

— Sommes- nous sûrs de pénétrer dans l'hôtel à cette heure ? demanda Valentin à Norbert.

— J'ai conservé une clef ; la voici. Rien ne s'oppose donc à ce que nous entrions. Nous trouverons le concierge endormi. S'il est sur ses gardes et s'il veille, nous ne lui donnerons pas le temps de prévenir son maître. Nous sommes en force. Nous agirons.

— Allons donc, dit Valentin, et ne perdons pas une minute de plus.

La voiture de Norbert, un coupé, était trop petite pour contenir six personnes. Le marquis refusa d'y prendre place. Ce fut Valentin et Auguste qui y montèrent, pendant que le mari de Gabrielle avec Trompe-l'Œil cherchait une voiture à la première station.

Ils finirent par en rencontrer une qui descendait au pas la rue d'Allemagne, gagnant son relais.

Le cocher, sollicité par la promesse d'un généreux pourboire, dont un acompte lui fut offert d'avance, consentit à prendre les deux hommes, et, fouettant à tour de bras son cheval, se mit à suivre, tant bien que mal, le coupé de maître.

Celui-ci s'arrêta avant d'arriver à Cours-la-Reine.

Le fiacre l'imita. Norbert paya le cocher, mais le pria d'attendre.

On pouvait avoir besoin de lui.

Le marquis et Valentin se rapprochèrent de Mourad et de autres.

Mourad n'avait pas revu Norbert depuis la veille du mariag de Gabrielle, à Corbigny-en-Morvan, mais il savait par Andr Sénéchal, et par Valentin lui-même, combien il était change qu'il se repentait et qu'il était devenu l'ennemi le plus impla cable de Rouquin.

Quant à André Sénéchal, il avait dit à Mourad que Norber avait voulu le sauver de Rouquin, sur le quai de la Tournelle le jour où le misérable était venu surprendre son rendez-vou avec Lydia.

Il savait donc qu'il pouvait avoir confiance en lui.

Les deux hommes se saluèrent d'un léger signe de tête.

A la lueur d'un bec de gaz voisin, Mourad considéra curieu sement Norbert ; il le reconnaissait à peine, tant il paraissa changé : non, ce n'était pas l'homme hautain, si sûr de lui, s froidement brave, magnifique dans l'audace du crime qu' préparait et qui était à la veille de s'accomplir : ce n'était plu le brillant marquis d'Argental, robuste et portant haut la tête

Ce n'était plus qu'un pauvre homme harassé par le fardea trop écrasant de terribles souffrances.

Il gardait maintenant, presque constamment, la tête baissée il avait les épaules courbées.

On devinait que la honte l'accablait, et aussi le désespoir d voir sa vie à jamais flétrie, sans espoir de recommencemen

Après s'être consultés, les six hommes se rapprochèrent de l maison du Cours-la-Reine.

C'était là que le pauvre Siméon avait été assassiné, sur l siège même de sa voiture, par Bontemps, le faux sergent d ville.

Le premier crime commis pour Norbert... le premier san innocent versé pour la conquête de l'héritage de Bertara...

Etrange hasard que celui qui ramenait ainsi Norbert d'Arge tal aux premières étapes de sa vie depuis deux ans !

On eût dit que ce hasard se complaisait à faire repasse devant son esprit chacun des faits qui s'étaient accomplis dar cette période si courte, et pourtant sinistrement étiquetée d dates fatales !

Norbert songeait à tout cela, il rêvait.

Et dans son rêve apparaissait toujours l'adorable et ado visage de Gabrielle, alors jeune fille, aujourd'hui sa femm mais toujours jeune fille.

Un mot de Valentin interrompit sa rêverie :

— L'hôtel a-t-il plusieurs issues ? demandait le jeune homm

Norbert tressaillit et passa la main sur son front.

On le rappelait brusquement à la réalité.

— L'hôtel a deux sorties, dit-il, l'une, devant laquelle nou arrivons, l'autre donnant sur un terrain où se trouvent le maisons en construction dont nous apercevons d'ici les éch faudages.

— Il faudra garder les deux issues.

— Assurément. Un homme à chaque porte suffira. S'il lui faut du renfort, nous serons prêts à lui porter secours.

Ce fut Chilpéric que Valentin, qui dirigeait cette expédition, plaça à la porte principale s'ouvrant sur le Cours-la-Reine ; Trompe-l'Œil alla stationner aux abords de celle donnant sur les chantiers des maisons.

Alors, tout étant prêt, Norbert introduisit la clé dans la serrure, tourna doucement et poussa, avec précaution.

La porte céda, sans bruit.

Ils entrèrent. Personne. L'obscurité était complète. Heureusement le marquis avait habité là quelque temps.

— Suivez-moi, dit-il à voix basse.

Il prit Valentin par le bras. Valentin entraîna Mourad. Auguste, lui, voyait clair dans l'obscurité.

Au fond d'un large couloir dallé de marbre, un escalier montait. Norbert mit le pied sur la première marche.

Mais, à ce moment, Valentin fit un faux pas et, avant que le marquis eût eu le temps de le retenir, il tombait.

Il se releva aussitôt.

Mais sa chute avait fait du bruit.

On entendit au premier étage, au-dessus d'eux, une allumette que l'on frottait et qui crépita.

Il y eut un peu de lumière, l'allumette flambait, puis une lumière plus grande.

En même temps, une voix disait :

— Qui va là ?

Nos amis ne répondirent pas tout d'abord.

Pour deux raisons : ils avaient été trop surpris par cette brusque intervention d'un habitant de l'hôtel ; puis, qu'eussent-ils répondu ?

Parler, c'était se trahir, c'était donner l'alarme.

Il fallait agir tout de suite et brusquement.

Mourad fit flamber une allumette-bougie, à la clarté de laquelle ils s'élancèrent dans l'escalier.

En haut, sur le palier, un homme de petite taille, malgre et brun, se tenait, une bougie allumée dans la main.

Penché sur l'escalier, la lumière éclairait en plein sa figure.

Norbert, Mourad, Auguste et Valentin le reconnurent.

C'était Louffard.

Louffard, de son côté, n'avait pas retenu un cri d'épouvante.

Il s'était lancé vers une porte entre-bâillée, donnant sur les appartements de l'hôtel, pour avertir Rouquin, sans doute, se défendre, peut-être, se sauver dans tous les cas.

Mais il avait compté sans l'agilité du clown.

Auguste s'était détendu comme un ressort, franchissant les dernières marches de l'escalier d'un bond qui eût enlevé tous les applaudissements du cirque.

Il était tombé sur Louffard qui n'avait pu résister à ce choc et tous deux avaient roulé sur le parquet.

Dans cet instant suprême où sa vie était en danger, Louffard ne sembla pas songer à lui, car il se défendit mollement, comprenant que toute résistance était inutile, mais à son mal-

tre, à Rouquin, qui allait être perdu, s'il ne l'avertissait pas.

L'hôtel retentit d'un cri strident, aigu, poussé par le misérable.

Auguste lui appliqua le poing sur la bouche...

Mais il était trop tard. Louffard savait sans doute que ce cri suffisait, car il n'essaya même pas d'en pousser un second.

Il ne se débattit plus et Auguste put tranquillement lui attacher les mains et les jambes de manière à lui enlever toute chance de salut par la fuite.

Puis il le porta dans un angle du large couloir sur lequel aboutissait l'escalier.

La bougie que Louffard tenait tout à l'heure s'était éteinte en tombant. Valentin la ralluma et tous quatre s'élancèrent dans les appartements par la porte entr'ouverte.

Norbert les guidait, allant droit aux chambres où il supposait que pouvait se tenir Rouquin.

Mais nulle part ils ne découvraient de traces de son passage.

Au salon, les fenêtres étaient ouvertes.

En y entrant, le marquis frissonna. Il était dit, qu'en ces derniers jours, il repasserait la plupart des grandes scènes de sa vie depuis deux ans.

C'était dans ce salon, en effet, que deux ans auparavant, il avait retrouvé Gabrielle, enlevée pour la seconde fois, alors que la jeune fille venait de s'enfuir de l'hôtel Mourad.

C'était là qu'il l'avait mise en demeure de le suivre, en lui donnant le choix entre sa liberté, qui tuait le vieux Bertara, et son consentement au mariage préparé par Rouquin.

C'était de l'une de ces fenêtres qu'il avait montré, dans la rue, deux sergents de ville se promenant et passant sous l'hôtel, presque à portée de la main, et en les montrant, il avait dit :

— Jette un cri... Appelle-les à ton aide... Tu le peux... C'est la liberté pour toi... c'est ma perte... mais c'est aussi la mort de ton père. Choisis !

Et elle avait choisi.

Elle avait sacrifié sa vie, ce qui était plus que sa vie, son amour, et elle avait sauvé Bertara.

Norbert se souvenait de chacun de ces détails.

En voyant les fenêtres ouvertes, il crut que Rouquin s'était échappé par là, en se jetant du premier étage dans la rue.

Il se pencha.

Mais, sur le trottoir, Chilpéric se promenait, ne s'éloignait pas, l'œil au guet, prêt à tout événement.

Norbert l'interpella.

Chilpéric n'avait rien vu. Il n'avait pas bougé. Un homme s'élançant de la fenêtre, serait à peu près tombé dans ses bras.

De ce côté, une évasion inaperçue n'était pas possible.

Le marquis, suivi de Mourad et de Valentin, courut vers l'autre partie de l'hôtel, dont les chambres donnaient sur le terrain où se bâtissaient des maisons.

Mais ces chambres avaient toutes leurs fenêtres fermées.

Or Rouquin, certainement était à l'hôtel tout à l'heure.

Dormant tout habillé, et sur le qui-vive, il s'était sauvé au cri poussé par Louffard, peut-être même au bruit fait sur le palier

Mais par où s'était-il sauvé ?

Norbert songea que Rouquin pouvait être réfugié dans les mansardes des domestiques.

Mais là non plus personne.

Il songea également que Rouquin pouvait avoir cherché à fuir par l'escalier de service.

Il le descendit.

L'escalier menait à l'office, aux cuisines, à la cour intérieure, aux caves.

Celles-ci attirèrent son attention ; la porte avait été laissée ouverte, soit oubli ou négligence, soit précipitation.

Auguste était resté à surveiller Louffard, bien que celui-ci fût dans l'impossibilité complète de faire un mouvement.

Valentin, Mourad et Norbert ne s'étaient pas quittés.

Ils descendirent ensemble, toujours éclairés par Valentin, les marches de pierre qui conduisaient à la cave, et là, se livrèrent à une perquisition minutieuse.

La cave était vide ou à peu près : Norbert n'avait pas habité l'hôtel assez longtemps pour avoir songé à l'utiliser ; quant à Rouquin, l'hôtel lui appartenait, mais il ne l'avait jamais habité.

Ils allaient remonter désespérés de leur insuccès, quand Norbert, tout à coup, laissa échapper une exclamation.

Et prenant par la main Mourad et Valentin, qui déjà se disposaient à sortir, il les força de redescendre.

— Quoi donc ? qu'y a-t il ? fit Mourad étonné.

Norbert semblait en proie à une vive agitation.

— Je me souviens, dit-il. Lorsque Rouquin m'a envoyé dans cet hôtel, il m'a dit « Si jamais vous êtes serré de près par la police, car dans ce métier que nous faisons, il faut tout prévoir, n'oubliez pas que dans la cave de votre hôtel du Cours-la-Reine, vous trouverez un étroit passage qui correspond avec les égouts de la ville et par les égouts à la rive de la Seine. Ce couloir a une dizaine de mètres, à peine. Il est surélevé de trois mètres au-dessus des égouts. Une fois là, quelques pas seulement vous séparent de la Seine. »

— Mais ce passage, où est-il ?

— Je n'ai jamais eu besoin d'y avoir recours. Par conséquent, je ne l'ai jamais vu : mais les indications de Rouquin me reviennent à la mémoire. « L'entrée du passage, a-t-il ajouté, est derrière une futaille accotée contre le mur du fond, juste en face du soupirail. La futaille est vide. Elle est scellée à la muraille. Elle sert d'antichambre, pour ainsi dire, au couloir lui-même ; le fond du tonneau, qui est manœuvré par une charnière, s'ouvre et se referme de lui-même, sous une simple pression de la main. »

Déjà Valentin s'était élancé au fond de la cave.

— Les couloirs, ça me connaît, dit-il en riant... Sans mes amis le clown et Trompe-l'Œil, je n'aurais pas, aujourd'hui, le plai-

sir d'entrer dans celui-là... L'autre a failli me coûter cher, et j'y ai même contracté envers un certain La Guyane une dette dont je voudrais bien m'acquitter un de ces jours...

Tout en parlant, il défonçait la barrique d'un coup de poing. Une bouffée d'air humide et nauséabond lui arriva au visage.

— On ne vous a pas trompé, monsieur, dit-il au marquis.

Et rampant, sans quitter sa bougie allumée, plus que jamais nécessaire dans ces ténèbres de plus en plus épaisses, il alla jusqu'au couloir dont Norbert venait de parler, et là, se redressant à demi, se traîna sur les genoux.

C'était tout ce qu'il pouvait faire

Il s'arrêta bientôt. Le corridor étroit finissait brusquement, ainsi que le marquis l'avait annoncé tout à l'heure, sur une des ruelles souterraines des égouts.

Il se pencha au-dessus. La lumière éclairait à peine ; au bout d'un instant, il put distinguer.

Il y avait, à pic, à deux ou trois mètres en dessous de lui, un petit trottoir juste assez large pour laisser passer deux hommes de front.

Si Rouquin avait fui par là, comme il paraissait probable, il s'était laissé tomber sur ce trottoir, qu'il avait suivi jusqu'à la Seine ; l'eau des égouts coulait en bas avec violence ; on entendait le bruit venir de loin ; mais ce sourd grondement finissait en plein air, au moment où ces eaux, à quelques pas de là, se déversaient dans le fleuve.

Après s'être rendu un compte exact des lieux, Valentin rétrograda.

Si peu de temps qu'il fût resté, il trouva ses compagnons inquiets. Son retour les tranquillisa.

Il leur expliqua ce qu'il avait vu. Norbert demanda :

— Rien ne vous a indiqué les traces récentes du passage d'un ou de plusieurs hommes ?...

— Rien. Le couloir est pavé de larges dalles, et ne peut garder aucune trace. Vous pourriez vous en assurer par vous-même.

— Rouquin n'étant pas à l'hôtel et connaissant ce passage, dit Mourad à Norbert, qui réfléchissait, il a dû s'enfuir, il y a quelques minutes, par les égouts. Nous avons visité l'hôtel de fond en comble, n'est-il pas vrai ?

— De fond en comble, vous l'avez dit !

— Rouquin n'y est assurément plus. Or, il ne s'est pas sauvé par les portes, qui sont gardées par nos amis.

— Il est évident qu'il s'est servi de ce couloir.

— Si nous courions vers la Seine, peut-être arriverions-nous à temps, dit Valentin. Le trottoir des égouts est glissant. Rouquin ne devait pas avoir de lumière, et cela ne doit pas être facile de s'y promener sans risquer de s'y noyer... Les précautions qu'il a prises ont sans doute retardé sa marche. Par le Cours-la-Reine, nous arriverons peut-être à temps à la berge pour le rencontrer et le saisir au passage...

— Oui, dit Norbert... s'il n'est pas arrivé à la Seine, il est perdu.

— Courons donc !

Sur le quai, tout d'abord, ils ne virent personne.

L'obscurité commençait à devenir moins épaisse ; les étoiles pâlissaient dans le ciel ; le crépuscule du matin allait chasser la nuit ; l'aurore allait apparaître ; des teintes grises, comme un impalpable brouillard, flottaient sur Paris endormi ; la Seine roulait devant eux ses flots encore sombres, mais que le soleil levant éclairerait d'ardentes lueurs dans quelques minutes. Le quai était désert ; à peine, au loin, vers les Champs-Elysées, un roulement assourdi de voitures.

C'était par un de ces matins que, sur le cours même, à peu près à la même heure, Siméon avait été assassiné.

Ils descendirent sur la berge de la Seine.

Un homme était occupé là, après un bachot.

Ils s'approchèrent de lui. C'était un pêcheur.

Ils lui demandèrent s'il n'avait rien vu.

L'homme parut ne pas comprendre.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'aie vu ? interrogea-t-il.

— Depuis combien de temps êtes-vous sur la berge ?

— Il y a bien une demi-heure. Il faisait encore tout à fait nuit. Quel intérêt avez-vous à savoir ?...

— E vous n'avez pas remarqué, sur la berge, un homme, deux hommes peut-être, dont l'allure vous a paru suspecte ?

— Non ! j'ai été seul tout le temps.

Norbert pensa que peut-être le pêcheur avait reçu de l'argent pour se taire.

Il lui glissa deux louis dans la main.

— Vous n'avez rien à craindre de nous, dit-il. Vous pouvez parler... Nous ne sommes pas de la police...

Le pêcheur eut une seconde d'hésitation.

Il roulait les louis dans sa main calleuse et ne répondait pas.

A la fin, cependant, il murmura :

— Je ne sais vraiment pas ce que vous me demandez... Je voudrais vous renseigner, mais je n'ai rien vu et je ne peux rien vous dire...

Mais Norbert et Mourad avaient surpris cette hésitation.

Ils se firent un geste d'intelligence.

Mourad tira de son portefeuille un billet de cent francs, qu'il glissa entre les doigts du bonhomme.

Celui-ci tressaillit.

Mourad se pencha à son oreille.

— Et un autre billet de cent francs si vous parlez, dit-il.

Tout en parlant, le pêcheur était sorti de son bachot, avait sauté sur la berge et se trouvait au milieu de nos trois amis.

— Ah ! ma foi, dit-il, je n'ai plus de raisons maintenant pour me taire. On m'avait donné cinq louis pour ne rien dire. Vous m'en donnez le triple pour parler. Eh bien ! je parle.

— Vite.. dit Valentin... Vous nous faites perdre un temps précieux.

— Oh ! ce ne sera pas long, d'autant plus que je ne sais pas grand'chose... Ecoutez :

Ils se penchèrent avidement, retenant leur haleine.

— Tout à l'heure, je travaillais à mon bateau, quand j'entendis du bruit sur la berge. Je me retournai. Il y avait là deux hommes

— Longtemps avant notre arrivée ? fit Norbert.

— Pas même une minute. Le jour commençait à poindre.

— Continuez.

— Je dis qu'il y avait sur la berge deux hommes. D'où sortaient-ils ? Ils étaient mouillés comme des grenouilles, comme s'ils avaient pris un bain tout habillés dans la Seine. Leurs vêtements collaient sur leurs membres. Ils sautèrent dans un bateau qui leur appartenait sans doute, car il y a longtemps que je le vois amarré au même endroit. Et ils ont pris chacun une rame. En passant près de moi, l'un d'eux a jeté dans mon bachot cinq louis, en me disant : « Pour toi ! Si on t'interroge, tout à l'heure, affirme que tu n'as rien vu. » Voilà pourquoi je me taisais.

— Et c'est tout ?

— C'est tout. Je vous le disais bien, c'est peu de chose. Ah ! j'oubliais pourtant... avant de sauter dans le canot, l'un des deux hommes, le plus gros, est monté jusqu'au quai, et là, en se cachant, il a paru inspecter les environs. Puis il est revenu et il a parlé à l'oreille de l'autre. Ils se consultaient sans doute. Et il est probable qu'il y avait là-haut un obstacle qui les empêchait de remonter et de s'en aller paisiblement par le quai.

— C'était Chilpéric, murmura Valentin.

— Où se sont-ils dirigés ?

— Ils descendaient la Seine, et ils ne perdaient pas leur temps, je vous prie de le croire.

— Ils auront accosté plus bas, dit Norbert, et probablement sur l'autre rive. Ils nous échapperont. Ils ont sur nous cinq minutes d'avance. Il faut nous disperser. Vous, Mourad, courez par le quai de la Conférence et le quai de Billy jusqu'à ce que vous ayez vu le bateau sur la Seine. Voici le jour, et il vous sera facile de le distinguer ; le brouillard se dissipe. Vous, Valentin, passez par le pont de l'Alma, et tenez-vous sur le quai d'Orsay. Hâtez-vous.

— Et vous ? fit Mourad.

— Moi, avec ce brave homme, qui me prêtera son bachot, je vais descendre la Seine, afin de barrer le chemin à Rouquin, dans le cas où il voudrait la remonter en se voyant poursuivi.

En une seconde, Valentin et Mourad étaient à leur poste.

Une seconde après, Norbert et le pêcheur partaient.

Valentin et Mourad suivaient la Seine, l'un sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite.

Le brouillard, ainsi que l'avait dit Norbert, se dissipait peu à peu, mais il était encore trop épais pour qu'on pût distinguer ce qui se passait au milieu du fleuve.

Cependant, à force de regarder, Valentin crut apercevoir un point noir qui filait avec rapidité.

Le soleil, qui se leva au même moment, rendit le brouillard plus transparent, et livra le secret du drame qui allait se passer sur le fleuve.

Valentin ne s'était pas trompé. C'était une barque qu'il avait vüe. Et même, à cent ou deux cents mètres derrière, il aperçut une autre barque, où il crut reconnaître Norbert et le pêcheur, qui avançaient avec une vigueur surprenante.

Dans la première, deux hommes.

Tous les détails devenaient de plus en plus précis.

Ces deux hommes, Valentin les reconnut, comme aussi Mourad de son côté ; ils ne s'étaient pas trompés : c'était Rouquin, accompagné de La Guyane.

Ils essayèrent d'aborder près du pont d'Iéna ; mais, au moment où ils allaient accoster, ils aperçurent au-dessus d'eux la tête de Valentin, qui était très pâle, et dont les yeux étincelaient. Ils donnèrent deux coups de rames et s'éloignèrent, traversant la Seine, pour aborder sur la rive droite.

Mais Mourad les attendait là, comme Valentin de l'autre côté.

Machinalement, Rouquin tourna la tête.

Le bateau monté par Norbert et le pêcheur se rapprochait rapidement ; Rouquin ne l'avait pas vu encore ; il laissa échapper une exclamation de colère, et peut-être de peur.

La fuite était impossible.

— Est-ce que vraiment ce serait fini ? murmura-t-il.

La Guyane avait suivi à trois reprises le regard de son maître.

Comme lui, il avait découvert Valentin, puis Mourad, qu'il avait reconnu, et dont la vue, subitement, lui rappela l'ignoble inscription à jamais tracée sur sa main.

Comme lui, il venait de découvrir Norbert.

Mais il ignorait que celui-ci fût devenu l'ennemi de Rouquin.

— Le marquis ! dit-il avec joie.

Rouquin haussa les épaules.

— Tu ne devines donc pas que c'est lui qui nous a livrés ? dit-il.

— Lui ?

— Il est devenu notre ennemi implacable. Je l'ai épargné jusqu'aujourd'hui, ce fut mon tort... Si je m'étais débarrassé de lui plus tôt... nous ne serions pas dans une situation aussi critique.

— Sommes-nous donc perdus ?

— A peu près... Je ne vois pas ce qui pourrait nous sauver...

La Guyane se mit à trembler de tous ses membres. Ses mains, crispées autour de la rame, se desserrèrent ; la rame glissa le long du bateau, qui ralentit ; Norbert se rapprochait de plus en plus.

Rouquin changea de place, s'assit sur le petit banc du milieu, accrocha la rame laissée par La Guyane, et se mit à ramer des deux mains avec une vigueur désespérée.

— Mets-toi au gouvernail, dit-il, puisque tu n'es plus bon à rien.

La Guyane obéit et prit la corde.

Norbert, de son bachot, et Valentin et Mourad, des deux quais, suivaient tous ces mouvements... Ils ne perdaient de vue aucun geste...

Le marquis avait encore gagné sur les deux fuyards.

— Rouquin, dit le mari de Gabrielle, c'est inutile de t'obstiner... Tu ne nous échapperas pas, cette fois...

Rouquin entendit. Il eut une sorte de rire nerveux.

Sur la Seine, son canot volait comme une flèche, aussi rapide que les périssoires que monte un seul rameur, et qui semblent avoir la légèreté d'une plume poussée par un grand vent.

La nuit avait fait place au jour.

Les buées vaporeuses s'étaient complètement dissipées.

De l'autre côté de la passerelle de Passy, Norbert gagna encore quelques mètres ; Rouquin avait beau être robuste, le marquis était animé par la passion, qui décuplait ses forces, par sa haine contre l'homme auquel il devait son abaissement et son déshonneur, par le désir qu'il avait de le faire disparaître, de le réduire pour jamais à l'impossibilité de nuire.

Puis le pêcheur était vigoureux et adroit, et Norbert lui avait dit, au moment où il démarrait son bateau :

— Il y aura cinq cents francs pour vous si nous rejoignons le canot de ces deux hommes...

Et les bras du pêcheur se tendaient et se détendaient, pareils à des ressorts.

De l'autre côté du pont de Grenelle arrivait lentement un train de bateaux chargés de pierres, qui montaient le fleuve derrière un remorqueur.

Au moment où le canot de Rouquin allait s'engager sous une des arches du pont, le remorqueur envoya un coup de son rauque sifflet pour l'avertir.

Il s'engageait sous la même arche.

Or, depuis quelques minutes, depuis que Rouquin avait laissé entendre à La Guyane que la partie pourrait bien être perdue pour eux, celui-ci avait une singulière attitude.

Son courage ordinaire et son sang-froid semblaient l'avoir tout d'un coup abandonné.

Blême, une sueur froide inondait son front, et des tremblements dont il ne se rendait pas maître, qu'il ne pouvait maîtriser, continuaient de le secouer des pieds à la tête.

Il ne voyait plus clair ; un nuage obscurcissait ses yeux ; une sorte d'éblouissement s'emparait de lui.

Quand le remorqueur siffla, Rouquin se retourna brusquement ; comme il ramait, il tournait le dos aux bateaux chargés de pierres, et ne pouvait rien voir de ce qui se passait à l'avant.

Et, trop préoccupé lui-même des moyens d'échapper à Norbert, il avait à peine remarqué le trouble extrême de La Guyane. Donc, au sifflement, Rouquin releva les rames...

Le remorqueur était si près qu'il ne restait guère au canot, pour échapper à la rencontre, qu'à se garer le long de l'arche...

Deux ou trois secondes suffisaient pour cela...

Il manœuvra ses rames en conséquence.

Mais La Guyane avait perdu la tête, et donna un coup de barre qui mit le canot en travers.

— Tonnerre de... dit Rouquin, qui se dressa d'un bond, et dont le visage était devenu effrayant

Il n'avait pas achevé. Le remorqueur, prenant le canot par le travers, l'avait retourné comme une coquille de noix ; Rouquin et La Guyane furent lancés contre l'arche du pont ; on entendit le bruit sec de la tête de La Guyane qui s'écrasait contre les pierres, puis les deux complices disparurent sous l'eau, et les bateaux lourdement chargés continuèrent un instant leur route.

Le remorqueur stoppa.

Un de ceux qui le montaient s'élança dans la Seine.

Au même instant arrivait le bachot de Norbert et du pêcheur. Norbert s'élança, lui aussi. Il était excellent nageur. Il plongea, reparut un instant à l'air, plongea de nouveau. Ce n'était pas cette mort-là qu'il voulait pour Rouquin. Le châtiment lui semblait trop doux.

De leur côté, Mourad et Valentin étaient accourus le long de la berge, et suivaient anxieusement tout ce drame.

Ni La Guyane, ni Rouquin ne reparaissaient...

Disons-le tout de suite : La Guyane, étourdi par le coup, à demi assommé, avait roulé au fond de la Seine.

S'il n'avait pas eu le crâne ouvert, il se serait sauvé peut-être, car il savait nager aussi.

Il était perdu.

On retrouva son cadavre, deux jours après, à une centaine de mètres du Point-du-Jour.

Quant à Rouquin, malgré le danger terrible qu'il courait, et danger doublement terrible, car, d'une part, il pouvait se noyer, et, d'autre part, il pouvait tomber entre les mains de Norbert, et c'était la mort, malgré ou plutôt grâce à ce danger extrême, il avait recouvré vite toute l'acuité de son intelligence.

Le choc du remorqueur l'avait seulement lancé dans l'eau, sans l'écraser, comme La Guyane, contre l'arche du pont.

Un peu étourdi tout d'abord, il coula au fond de l'eau, mais, de là, un vigoureux coup de pied le renvoya à la surface ; il se trouvait sous un des bateaux traînés par le remorqueur ; il nagea jusqu'à ce qu'il se trouvât entre le premier et le second bateau, et, à peu près caché, il mit la tête hors de l'eau, en se soutenant à la chaîne pour reprendre ses forces.

Les quais étaient toujours déserts, vu l'heure matinale, et le drame n'avait pour l'instant d'autres témoins que les bateliers, Norbert et ses amis, et le pêcheur.

Seulement, d'un moment à l'autre, des sergents de ville allaient arriver.

Sa position n'en était pas moins critique.

Et, dans sa fertile imagination, il avait beau chercher le moyen d'échapper à Norbert, il ne trouvait pas.

S'il avait fait nuit, caché comme il l'était entre l'avant d'un bateau et l'arrière d'un autre bateau, il aurait pu rester inaperçu, et, au moment où le remorqueur serait reparti, nager jusqu'au moment où il aurait été hors de l'atteinte de Norbert.

Mais il faisait maintenant grand jour.

Compter qu'on ne le découvrirait pas, c'était compter sur l'impossible

Il écoutait les paroles qui, de loin en loin, arrivaient jusqu'à lui, paroles d'encouragement pour les sauveteurs.

« Il paraît, pensa Rouquin, qu'on ne retrouve pas davantage La Guyane... Est-ce qu'il serait mort, celui-là ? »

Tout à coup, le misérable entendit, non loin de lui, le bruit que fait un nageur qui fend l'eau.

Ce bruit se rapprochait.

L'homme nageait à découvert. Ce ne pouvait être La Guyane.

C'était un sauveteur.

Et pour Rouquin, un sauveteur, c'était un ennemi.

Il se retenait toujours à la chaîne qui maintenait les bateaux amarrés l'un à l'autre, et qui — les bateaux se touchant presque à ce moment, puisqu'ils étaient arrêtés — pendait dans l'eau.

Rouquin n'avait que la moitié de la tête hors de la Seine ; il respira largement, s'emplit d'air les poumons et plongea tout à fait

Le nageur était Norbert ; après avoir plongé deux ou trois fois, il venait de reparaître, fatigué, et, pour reprendre haleine, il se rapprochait d'un des bateaux, qu'il escalada, et sur le plat-bord duquel il s'assit.

Rouquin, n'entendant plus aucun bruit, et ayant besoin de respirer, se souleva par les poignets et mit la tête hors de l'eau, respirant de l'air à pleine gorge.

Il ne vit pas tout de suite Norbert, au-dessus de lui, qui était presque à portée de son bras.

Quant au marquis, le mouvement de Rouquin avait attiré son attention. Il avait baissé les yeux. Il avait vu le misérable.

En même temps, celui-ci l'apercevait lui-même

Et, pendant deux ou trois secondes tragiques, en cette situation si étrange, les deux hommes se regardèrent.

Norbert se leva et fit un signe.

Son émotion était si intense qu'il n'aurait pu ni parler, ni crier.

Le batelier qui s'était jeté à l'eau était remonté dans le bachot afin de prêter secours à Norbert en cas de besoin.

Le bachot s'approcha du marquis.

Un second geste de Norbert montra Rouquin, éperdu.

Le bachot s'approcha pour le recueillir.

— Tiens bon, tiens bon ! disait le pêcheur.

Et déjà il se penchait pour le saisir, déjà il atteignait la chaîne, quand tout à coup Rouquin lâcha prise.

Il se voyait pris. Il savait qu'on ne lui pardonnerait pas.

Il aima mieux mourir noyé, enlevant ainsi à ses ennemis la suprême volupté de la vengeance et du châtiment.

Il coula, sans plus essayer de se soutenir.

— Trop tard, dit le pêcheur, le voilà reparti.

Mais déjà Norbert s'était élancé de nouveau.

Déjà il avait retrouvé Rouquin, il l'avait saisi, il l'entraînait.

Rouquin essaya de résister... Comprenant, par une intuition

rapide, que c'était Norbert qui le sauvait, il lui avait enlacé les jambes et cherchait à l'entraîner avec lui.

Heureusement, les forces lui manquèrent pour accomplir son atroce projet.

Il était épuisé ; un évanouissement le gagna ; ses bras se desserrèrent ; Norbert reparut près du bachot, le traînant par un bras, demi-mort lui-même de fatigue

On les secourut ; on les enleva dans le bateau.

Ils y tombèrent tous deux l'un auprès de l'autre, sans connaissance.

Le bachot les conduisit à la rive.

Deux sergents de ville, qui passaient sur le quai, étaient accourus et prirent quelques notes pour dresser leur procèsverbal.

Pendant ce temps-là, Norbert et Rouquin reprenaient connaissance.

Rouquin jeta sur le marquis, sur Valentin et sur Mourad un regard haineux, et ne leur dit pas un mot.

Il se sentait perdu.

Il répondit seulement aux sergents de ville qui l'interrogeaient, leur donnant sur lui-même et son compagnon tous les renseignements qu'ils désiraient.

Puis, docilement, ayant tous les ressorts de sa volonté brisée, il se laissa emmener, sans se défendre, sans essayer de résister, par les amis de Norbert.

A l'hôtel, on le fit changer de vêtements ; en même temps, Valentin envoya Chilpéric à l'hôtel de Norbert, pour y prendre dans sa garde-robe tout ce qui lui était nécessaire.

Rouquin et Louffard furent gardés à vue par Auguste et Trompe-l'Œil.

Rouquin était calme et méprisant.

Il savait que la mort — ou probablement un châtiment aussi terrible — était proche.

Il était brave, il ne la craignait pas.

Quant à Louffard, il n'avait pas la force de caractère de son maître.

Blême, il roulait des yeux effarés, et ses dents claquaient.

Auguste avait passé une corde solide aux poignets de Rouquin, et l'avait mis dans l'impossibilité de fuir en lui attachant les bras contre les reins.

XIX

Deux jours se passèrent sans amener de changement dans la situation de Rouquin et de Louffard.

Trompe-l'Œil et Auguste ne les quittaient pas.

On les avait installés au salon de l'hôtel ; c'était là qu'ils mangeaient et dormaient.

On leur déliait les bras lorsqu'ils devaient prendre leurs repas ; on les leur reliait aussitôt.

Rouquin ne paraissait pas songer à s'évader.

Le découragement s'était-il emparé de lui ? ou bien voyait-il que toute tentative d'évasion serait inutile ?

Le deuxième jour, dans l'après-midi, les personnages de notre récit se trouvaient tous réunis dans l'hôtel :

Gabrielle, que Valentin avait prévenue.

Mourad, qui avait amené Georges et André Sénéchal.

Puis Norbert d'Argental.

Puis Valentin lui-même, avec ses amis.

Puis, dans le fond du salon, où tous ces personnages avaient pris place, une femme vêtue de deuil et voilée : Lydia.

Enfin, Chilpéric, l'ami de Siméon.

Bertara seul manquait.

Dans sa faiblesse d'esprit, il avait vécu en dehors du drame, dont les multiples incidents s'étaient passés autour de lui sans l'atteindre.

Lui révéler la vérité à ce moment, la vérité tout entière, c'eût été le tuer, peut-être.

Gabrielle n'avait pas voulu.

Du reste, le marquis le lui avait dit :

— A quoi bon apprendre à votre père l'infamie dont je me suis rendu coupable ?... A quoi bon... puisque bientôt vous serez libre ?

Gabrielle n'avait pas répondu... mais, comprenant sans doute le mystérieux projet de son mari, elle avait, d'un signe de tête, promis de ne rien révéler au bonhomme Bertara.

Auguste et Trompe-l'Œil avaient délié Rouquin et Louffard

Et les deux misérables restèrent debout devant ceux qui étaient là pour les juger, pour les condamner.

Rouquin essaya un moment de soutenir, la tête haute, l'horreur de ces yeux, dont tous les regards convergeaient sur lui.

Puis il baissa la tête. Son courage n'allait pas jusque-là.

Quant à Louffard, il tremblait de tous ses membres.

— Rouquin, dit Mourad, devinez-vous pourquoi nous nous sommes réunis.

Rouquin se tut, Mourad continua :

— Il faut que je le dise. Lorsqu'on trouve une bête venimeuse sur son chemin, on l'écrase. Nous voulons vous écraser. Il n'est pas un de ceux qui sont ici qui n'ait un crime à vous reprocher. Gabrielle a été votre première victime. Il n'a pas dépendu de vous que son père fût la seconde ; vous avez voulu tuer André Sénéchal, et Dieu a voulu que ce fût le dévouement d'une femme qui fut votre victime, quoique coupable elle-même, qui lui rendît la vie... Si André n'est pas mort, c'est que Lydia l'a sauvé... Vous avez voulu forcer Georges Sénéchal au suicide, et, dans l'odieuse intrigue dont vous l'avez entouré, une innocente succomba... Et Georges lui-même ne doit son salut qu'à un miracle... et au dévouement d'une autre femme... Vous avez fait assassiner le père d'André et de Georges... Vous vouliez supprimer la famille entière, afin que l'héritage immense que j'ai entre les mains ne fût point dispersé... Enfin, vous avez tué, de gaieté de cœur, un brave homme dont l'intelligence et la finesse vous eussent gêné dans vos projets sinistres... Vous avez tué Siméon parce qu'il m'était dévoué... Pour tous ces crimes, Rouquin, vous avez mérité la mort.

Rouquin eut un sourire insultant.

— Il y a donc ici un bourreau ? dit-il.

Mourad ne parut pas avoir entendu.

— Vous mourrez donc !

— Mais, dit Rouquin, riant toujours et toujours insolent, je vois parmi vous un homme qui a partagé avec moi le bénéfice de tous les crimes que vous me reprochez... C'est pour lui autant que pour moi qu'ils ont été conçus et exécutés... Puisque vous vous érigez en juges, ce n'est point parmi des juges que cet homme devrait être... mais près de moi, à ma droite.

— Vous avez raison, Rouquin, dit Norbert avec une tristesse inexprimable. Mais moi, je ne vous accuse pas... J'attends comme vous mon arrêt.

Et, se levant péniblement du fauteuil où il était assis, il alla se placer tout près de Rouquin, entre lui et Louffard.

Il y eut un moment de silence.

Le visage du marquis exprimait si bien l'abattement le plus profond, la souffrance la plus aiguë, sans remède et sans consolation, que tous ceux qui étaient là — même Gabrielle — eurent pitié de lui.

— A la bonne heure, dit Rouquin. C'est justice.

Et, s'adressant à Mourad :

— Et maintenant, monsieur, dit-il, veuillez me dire quel genre de mort vous nous réservez, au marquis et à moi ?

— M. d'Argental est libre, et ce que je dirai ne s'adressera pas à lui. Vous aurez, vous, Rouquin, à choisir entre deux châtiments. Si vous y consentez, tout à l'heure, on vous reconduira chez vous, rue La Fayette, là où vous aviez votre logement connu, vos affaires, votre bureau de renseignements... Et vous choisirez vous-même la mort qui vous plaira...

— En un mot, je me suiciderai ?...

— Oui.

— Bien. Et si je n'y consens pas ?

— Si vous étiez dans mon pays, cette discussion serait terminée depuis longtemps, et je vous eusse tué de ma main. Mais nous sommes en France et sous le coup des lois françaises ; je serais passible de ces lois, si je vous tuais. Si vous refusez, je vous livre à la justice de votre pays, vous et vos agents. C'est la guillotine.

Rouquin laissa tomber sur le marquis d'Argental un mauvais regard, et lui frappa familièrement sur l'épaule.

— Va pour la guillotine, n'est-ce pas, marquis ?...

Norbert gardait les yeux fermés. Il semblait être loin de là, et complètement étranger à ce qui se passait. Les paroles de Mourad n'arrivaient plus jusqu'à ses oreilles. Quant à Rouquin, peu lui importaient ses sinistres plaisanteries ou ses menaces !

Mourad parut ému

— Ainsi, dit-il, vous aimez mieux le scandale d'un débat, qui étalera devant la cour d'assises vos projets et vos crimes ! Espérez-vous donc obtenir l'indulgence du jury ?

— Non. Je ne l'espère pas. Il faudrait, pour compter sur cette indulgence, être doué de plus d'imagination que je n'en ai. Le jury ne trouvera pas pour moi de circonstances atténuantes. J'en parierais ma tête !... Il en trouvera peut-être pour les agents que j'employais, mais pour moi, je m'y attends, c'est la mort !...

— Eh bien ! nous vous offrons de mourir... de votre main, évitant ainsi et la prévention, et la torture des interrogatoires, et la cour d'assises, et le lugubre drame de la Roquette, que vos nerfs, révoltés, ne supporteront pas peut-être...

— Grand merci, monsieur. Mais, dites-moi, s'il vous plaît, et ce que vous me répondrez me décidera peut-être, dites-moi quel sort vous réservez à M. d'Argental, mon compagnon de honte.

— La mort n'apportera pas à M. d'Argental plus de souffrances qu'il n'en a endurées.

— Cela signifie ?

— M. d'Argental, je vous l'ai dit, reste libre... C'est lui qui a sauvé le père de Gabrielle, dont vous aviez rêvé la mort... C'est lui qui, sur le quai de la Tournelle, aurait sauvé André Sénéchal, si André avait voulu lui obéir... Il n'est vraiment coupable qu'envers Gabrielle... Et c'est de Gabrielle seule qu'il doit attendre sa condamnation... ou son pardon.

— Ah ! vous aviez combiné cela !... Je suis désolé de ne pas être de votre avis, mais M. d'Argental passera avec moi en cour d'assises. J'ai plus de preuves qu'il n'en faut — il le sait, je le lui ai dit un jour — pour montrer que, n'ayant pas séparé nos

projets, nos rêves de fortune, nous n'avons pas séparé nos crimes, et nous ne devons pas non plus séparer le châtiment... Ah ! ce sera une histoire intéressante que celle-là, et des débats qui passionneront l'opinion publique. Peste ! on ne voit pas tous les jours des affaires aussi compliquées et dramatiques ! Un mariage forcé... une course à l'héritage... deux assassinats... la marquise Gabrielle déposant en cour d'assises... un des plus grands noms de France traîné dans la boue, avant que celui qui le porte soit traîné à l'échafaud ; mais, en voilà plus qu'il n'en est besoin pour constituer une cause célèbre !...

— Rouquin, l'heure est venue, non de railler, mais de vous repentir. Et vous ne pouvez mieux montrer que vous avez regret de votre vie criminelle qu'en cherchant à réparer, dans la mesure où cela reste possible, ce que vous avez fait.

— Non, je ne me repens pas. Quant à des regrets, je n'en ai qu'un seul, c'est celui de m'être grossièrement trompé dans le choix que j'avais fait, pour me seconder, du marquis d'Argental. Je l'avais jugé autrement, mieux ou plus mal, comme vous voudrez. Ah ! si c'était à recommencer... mais il est trop tard...

— Vous ne pouvez vouloir traîner le marquis en cour d'assises... Dans quel but ?... Dans quel intérêt ? Ce serait faire le mal pour le mal... Son châtiment est assez grand déjà ; il est inutile d'y ajouter un pareil déshonneur... Qu'y gagneriez-vous ?... Rien.

— Et qu'y perdrais-je ? Rien non plus. J'ai tout fait pour cet homme. Qui me forçait à le choisir ? Personne. Il était ruiné, découragé, désespéré... Ah ! il a beau se défendre... aujourd'hui surtout qu'il a tout intérêt à se repentir... Quand je l'ai rencontré, dans son château de Bois-Tordu, il était très bas tombé, et prêt à tout plutôt qu'à végéter misérable Il se noyait. Je lui ai tendu la main. Il était ruiné ! Du jour au lendemain, je l'ai enrichi. J'ai rendu possible pour lui les plus hautes ambitions. Il a pu aspirer aux situations les plus enviables, et non seulement les convoiter, mais y atteindre. Et que lui demandais-je en échange ? Rien. En échange, je lui donnais encore, puisque je le mariais à une fille qu'il aimait. Si je suis aujourd'hui entre vos mains, si je n'ai pas réussi dans mes projets, si vous êtes là, vous autres, vivants et menaçants, c'est au marquis que vous le devez, car depuis longtemps je le trouve sur ma route, qui me barre le passage et me crée des obstacles. Une fois, j'ai tenu sa vie au bout de mon épée... et je l'ai épargné ; il m'avait provoqué pourtant, publiquement et indignement outragé... Si j'avais voulu, il était mort... J'ai eu pitié de lui, parce que j'espérais encore qu'il comprendrait que son intérêt était de ne me point combattre... Et pour récompense de tout ce que j'ai fait, de la grande fortune qu'il doit à ma générosité, de la situation où il est monté grâce à moi, il s'acharne après moi, me trahit et me livre. Pourquoi ? Parce qu'il a l'espoir d'obtenir de sa femme je ne sais quel pardon impossible, parce qu'il a l'espoir de se faire aimer d'elle qu'il adore... parce qu'aussi bien il voudrait jouir paisiblement, sans crainte de me ren-

contrer sur sa route, des cinquante millions qui constituent la part de Gabrielle dans l'héritage de Bertara.

Norbert n'écoutait toujours pas. Le visage dans les mains, on ne voyait pas ses traits. Et rien chez lui n'indiquait qu'il eût entendu les odieuses insinations de Rouquin.

Celui-ci reprit, avec un accent haineux :

— Et vous voudriez que j'aie compassion de cet homme qui m'a livré, qui a ruiné mes projets ?... Vous voulez que, réduit par lui à l'impuissance, je ne profite pas de la seule occasion qui me soit donnée de me venger ? Eh bien ! vous ne me connaissez guère, pour me demander ainsi des choses impossibles.

— Ainsi, Rouquin, vous persistez à ne vouloir pas mourir ?

— Le plus tard possible, morbleu ! Et de la main du bourreau, pour vous enlever votre plaisir...

— C'est votre dernier mot ?

— Le dernier.

— Je vous remettrai ce soir entre les mains de la justice.

Aguste lia les mains de Rouquin et de Louffard.

Celui-ci était dans un tel abattement qu'on aurait pu le laisser libre, il n'eût pas essayé de sortir de l'hôtel.

Dans la journée, Auguste et Trompe-l'Œil l'interrogèrent.

Ils désiraient savoir où se cachait Bontemps, l'assassin de Siméon et le complice de Louffard dans l'assassinat de Sénéchal.

Louffard, qui se voyait irrémédiablement perdu, ne fit pas de difficultés pour répondre.

Bontemps avait une maîtresse à Romainville, et allait la voir aussi souvent que son service auprès de Rouquin le lui permettait.

C'était là, en effet, on se le rappelle, qu'une première fois Chilpéric l'avait rencontré, au restaurant du *Lapin qui saute.*

Auguste et Trompe-l'Œil, ayant pris auprès de Louffard tous les renseignements nécessaires, partirent pour Romainville.

Le soir même, ils ramenaient Bontemps.

Quant à Papillon, un autre des agents de Rouquin, il n'avait trempé, heureusement pour lui, dans aucun des crimes reprochés à son maître ; Auguste et Trompe-l'Œil ne s'en préoccupèrent donc pas.

Cependant, quelques minutes après la scène que nous avons racontée plus haut, on avait reconduit Rouquin et Louffard dans un cabinet, où Chilpéric s'était installé auprès d'eux.

Tous s'étaient retirés.

Il n'était plus resté, dans le salon, que Norbert d'Argental, toujours assis à la même place, n'ayant pas fait le moindre mouvement, et ayant encore les mains sur les yeux, longtemps même après qu'on l'eût laissé seul.

Ce fut le silence qui régnait autour de lui qui le tira de la stupeur où il était plongé.

Il promena lentement son regard sur les meubles de ce salon, sur les moindres objets qui l'entouraient.

Et une sorte de frisson de froid agita ses membres.

On eût dit qu'il avait peur, parce qu'il se trouvait seul,

Les dernières paroles de Rouquin revenaient à sa mémoire.

Le misérable voulait l'entraîner dans sa perte.

Mais Norbert ne s'en souciait pas. Au souvenir des menaces de son complice, il sourit d'un air attristé et hocha lentement la tête. Il était bien sûr de lui échapper.

Il sortit du salon et quitta l'hôtel.

Il erra un moment le long du quai ; puis, appelant une voiture de place, il donna son adresse et revint rue de Grenelle.

Sa femme venait de rentrer.

Il ne demanda pas à la voir, et monta s'enfermer tout de suite dans son cabinet.

Là, il se mit à son bureau et écrivit longuement, d'une écriture ferme et assurée, sans rature, ce qui indiquait qu'il se possédait entièrement et qu'il n'y avait plus aucune hésitation dans son esprit.

Il mit ce qu'il venait d'écrire sous enveloppe, cacheta celle-ci d'un cachet rouge à ses armes, et écrivit dessus :

« Monsieur le procureur général près la cour de Paris. »

Il sonna son valet de chambre.

Celui-ci entra ; le marquis lui tendit la lettre.

— Tout de suite à son adresse, dit-il, au Parquet.

Le valet de chambre s'inclina et sortit.

Norbert se renversa dans son fauteuil et rêva.

C'était le soir, et le soleil couchant envoyait des lueurs d'or sur les mille bibelots précieux qui encombraient son cabinet.

A quoi rêvait cet homme ?

Il pensait que la vie était finie pour lui, et que la mort allait l'arrêter dans toute la force de son intelligence, en pleine vigueur, en pleine jeunesse.

Mais il ne regrettait ni vigueur, ni jeunesse, ni intelligence.

Il pensait que la mort allait l'arracher à la haute fortune qu'il s'était faite, et à tous ses projets ambitieux.

Mais ce n'était ni la fortune, ni la puissance qu'il regrettait.

Il regrettait son amour ; il regrettait Gabrielle.

Aucune autre passion que celle-là ne touchait plus son cœur.

Il sonna de nouveau.

Un domestique se présenta.

— Madame est chez elle ?

— Oui Monsieur. Madame est rentrée quelques minutes avant Monsieur.

— Priez-la de me recevoir.

Le laquais sortit.

Alors, Norbert ouvrit un tiroir de son bureau et en tira un paquet soigneusement cacheté. Il déchira l'enveloppe, qui cachait un petit flacon renfermant une poudre blanche.

Il versa la poudre dans un verre qu'il remplit d'eau, et agita cette mixture avec une cuillère.

Puis il éleva le verre à la hauteur de ses yeux, et, dans l'eau troublée par la poudre blanche d'arsenic, se jouèrent les rayons du soleil couchant.

Il voyait, pour ainsi dire, toute sa vie dans ce verre ; toute sa vie se résumait là, aboutissait là.

C'était pour boire ce verre d'eau qu'il avait passé trente ans à chercher la fortune et toutes les satisfactions qu'elle procure ; c'était pour boire ce poison qu'il avait déshonoré sa vie.

Il eut un sourire mélancolique.

Toute sa vie tenait là dedans.

Dans une heure, il aurait cessé de respirer.

Il ne tremblait pas, il n'hésitait pas.

Son parti était bien pris : il allait mourir.

Le laquais qu'il avait envoyé auprès de sa femme rentra.

— Madame est un peu fatiguée et ne peut descendre au salon, dit-il. Madame prie Monsieur de vouloir bien venir jusque chez elle...

— C'est bien. j'y vais.

De nouveau, il était seul. En entendant le valet ouvrir la porte, il avait vivement posé son verre.

Le valet disparu, il le reprit.

« Toi qui vas m'enlever toute souffrance, dit-il, toi qui vas me plonger dans l'éternel repos ; toi qui vas fermer mes yeux, rendre mes lèvres muettes, tuer à jamais mon cœur ; toi qui vas me faire, pour toujours, oublier mes hontes et mes tortures ; toi qui es le châtiment, et qui es en même temps l'espérance, je te bénis ! »

Et il avala le poison d'un trait.

Puis, d'un pas ferme, il se rendit chez sa femme.

Gabrielle était dans sa chambre, comme on le lui avait dit. Elle s'était déshabillée et avait passé un peignoir.

Arrêté sur le seuil, le marquis la regarda un instant et poussa un grand soupir.

Elle était plus belle que jamais, et même la fatigue dont elle s'était plainte, qui était causée par les émotions de cette journée décisive, donnait un intérêt plus vif encore à sa physionomie, en estompant d'un trait bleuâtre le tour de ses yeux.

Norbert entra, resta debout, et, d'une voix faible :

— Gabrielle, dit-il, je vous aime ardemment.

Elle étendit la main doucement, comme pour l'interrompre.

Il n'y avait pas de colère sur sa figure.

Le regard qu'elle laissa tomber sur son mari n'exprimait qu'une profonde pitié...

— Ne m'empêchez pas de dire que je vous aime, Gabrielle, reprit-il... Il me reste si peu de temps à vous le dire... et depuis si longtemps je n'ai que cette joie...

Elle le considéra plus attentivement et tressaillit.

Ses traits étaient décomposés, ses yeux étranges, vitreux ; sa bouche se tordait, comme sous une atroce souffrance qu'il ne contenait qu'avec un courage surhumain.

— Qu'avez-vous ? dit-elle... Vous souffrez ?

— Non. Je n'éprouve plus rien, dit-il à voix basse. Gabrielle, je vous aime, et le jour est venu où il faut que vous me pardonniez... Vous ne pouvez refuser votre pardon, Gabrielle, à l'homme qui va mourir.

— Mourir ?

— Ne vous effrayez pas.

— Mourir ! répéta-t-elle avec une sorte d'horreur...

— Je me suis empoisonné. Je connais la dose que j'ai prise. J'en ai pour un quart d'heure à vivre. Dans un quart d'heure, ce sera fini... Mais, tranquillisez-vous, Gabrielle, je n'affligerai pas vos yeux par le terrible spectacle d'une agonie... J'aurai la force de vous quitter quand je sentirai que mes jambes s'amollissent... J'irai mourir seul, chez moi...

— Mon Dieu ! dit-elle, en se précipitant vers lui, oubliant tout, pour ne plus songer qu'à cet atroce et si prochain dénouement.

— Gabrielle, dit-il, je vous ai fait souffrir, mais je vous ai bien aimée... et j'ai été assez puni... croyez-moi... assez puni... Vous avez été trop vengée... trop... beaucoup trop... Je meurs, Gabrielle, parce que je n'aurai jamais votre amour, et que je ne veux plus vivre ainsi, torturé par votre haine et votre mépris ; je meurs parce que ma mort seule peut vous délivrer et vous rendre heureuse.... Je meurs parce que, depuis longtemps, vous souhaitez de me voir mourir. Je m'étais donné la tâche de vous délivrer de votre ennemi, d'un homme qui a fait beaucoup de mal et pouvait en faire encore, car il n'est pas de ceux qui se repentent... Votre ennemi est désormais impuissant, et rien, ni sa présence ni la mienne, rien ne troublera plus désormais votre repos, rien ne vous empêchera plus d'être heureuse... Vous pourrez épouser Valentin, Gabrielle...

Il s'arrêta ; une horrible douleur le suffoquait. Il empoigna sa poitrine haletante dans ses mains crispées. Des brûlures de damné lui firent jeter, malgré son courage, une plainte sourde. Le poison avait commencé son œuvre terrible.

Elle se précipita vers lui...

— Un médecin, dit-elle... je vais faire appeler un médecin...

Et elle voulut sonner. Mais il la retint.

— Gardez-vous-en bien, dit-il... je ne veux mettre personne dans la confidence de cette mort, et le médecin ne pourrait être que mon confident, rien de plus. Je suis condamné à mourir. Rien ne pourrait me sauver... Et je sens la mort qui approche... qui approche. Ah ! je souffre bien... vraiment, je souffre bien, Gabrielle.

Il lui fut impossible de rester debout.

Dans un trouble inexprimable, Gabrielle se hâta de faire rouler jusqu'à lui une chaise longue.

Il s'y affaissa et y resta un moment immobile.

Elle crut qu'il était mort.

Elle se pencha... murmurant :

— Mon Dieu, pardonnez-lui !...

Mais il rouvrit les yeux. Il secoua la tête...

— Non, Gabrielle, murmura-t-il d'une voix de plus en plus éteinte, c'est votre pardon que je veux... votre pardon entraînera l'autre...

Il essaya de se soulever sur les mains, pour s'asseoir sur la chaise où il était étendu. Ses forces s'en allaient.

— Je brûle... dit-il... Par grâce, Gabrielle, un peu d'eau. Cela me calmera... c'est intolérable...

Elle lui tendit un verre d'eau. Il but avidement, goulûment.

— Merci, dit-il en rendant le verre. Merci, je souffre moins.

Et, joignant les mains dans une suprême prière :

— Gabrielle, je sens que, dans quelques minutes, je ne vous verrai plus, je ne vous entendrai plus... Hâtez-vous, Gabrielle, avant que je ne meure, ne me pardonnerez-vous pas ?

Elle se laissa glisser à genoux, près de lui.

— Gabrielle, disait-il, me pardonnes-tu ?

— Je vous pardonne !

— Bien vrai ?

— Je vous pardonne, de tout mon cœur, le mal que vous m'avez fait !...

Un ineffable sourire de bonheur erra sur les lèvres du moribond.

— Prouvez-moi que vous me pardonnez, Gabrielle...

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Un jour... Gabrielle... un jour, il y a deux ans de cela... alors que je venais de... vous enlever à votre père... c'était dans la maison de l'avenue... près de Mourad... un jour, Gabrielle... en vous défendant contre moi... vous m'avez craché à la face... vous rappelez-vous ?

Elle inclina la tête.

— Je vous pardonne, Norbert... je vous pardonne tout...

— Oui, vous m'avez craché à la face... un affront ignoble... et vous avez dit : « Voilà un outrage que vous n'effacerez jamais, et dont vous vous souviendrez jusqu'à votre mort ! » C'est vrai, n'est-ce pas, ma mémoire est fidèle ?

— C'est vrai...

— Et moi, le même jour, en vous quittant, je vous ai dit : « Je veux que vous m'aimiez, et que vous effaciez un jour, avec un baiser de ces lèvres qui m'ont craché la honte, la mortelle injure que vous m'avez infligée à la face. » Vous ne m'avez pas aimé, Gabrielle... Aujourd'hui, je ne demande plus votre amour, je n'implore plus que votre pardon...

— Je vous pardonne, Norbert !

— Prouvez-le moi, dit-il... Souvenez-vous !

Et il montra, d'un geste lent, son front, que l'injure avait souillé...

— Effacez avec vos lèvres, si vraiment votre cœur pardonne...

Elle était restée tout près de lui, toujours à genoux.

Elle se pencha, doucement, sur le front qu'il lui tendait...

Ses lèvres s'y appuyèrent, à la naissance des cheveux...

Et, en même temps que ses lèvres fraîches l'effleuraient, — ces lèvres dont il avait tant de fois convoité les baisers, — deux larmes tombèrent sur son front...

— Norbert, dit-elle, Norbert, je vous pardonne !

— Je vous crois, oui, je vous crois... et je suis bien heureux...

Il resta silencieux, puis, tout à coup, faisant un violent effort, il se leva... chancelant... et se dirigea vers la porte...

— Je meurs heureux, Gabrielle, vous êtes bonne... merci...

Et, se tenant aux meubles, il sortit.

Sur le seuil, il se retourna.

— J'ai tout préparé pour que vous ne subissiez aucun ennui après ma mort... J'ai écrit au Parquet... Rouquin, en apprenant que je suis mort, n'attendra pas la cour d'assises... Je le connais... Adieu, Gabrielle !

Il s'éloignait, trébuchant de chambre en chambre.

Et, comme ses entrailles se tordaient dans d'abominables tortures, il s'arrêtait à chaque pas, disant :

« Oh ! je ne veux pas l'affliger du spectacle de ma mort ; je ne veux pas mourir devant elle, mais chez moi... »

Sur le point de disparaître, il se retourna.

Il vit Gabrielle, toujours à genoux et les mains jointes, qui le regardait et priait.

Il lui adressa un baiser, et les derniers mots qu'il prononça arrivèrent, avec ce baiser, jusqu'à la jeune femme :

— Gabrielle, je vous ai bien, bien aimée !...

Et elle ne vit plus rien.

Il put à peine arriver jusque chez lui. Il poussa la porte et tomba tout de son long, sur le parquet. Il se tordit, les mains fouillant sa poitrine et son ventre, traversés d'intolérables brûlures.

Puis, tout à coup, il se dressa à demi. Il dit, par deux fois :

— Gabrielle ! chère et bien-aimée Gabrielle !

Et il retomba et ne remua plus. Il était mort.

. . . .

Mourad avait fait garder Rouquin dans l'hôtel du Cours-la-Reine, puis il était allé au Parquet instruire un magistrat de la formidable et sanglante intrigue ourdie contre les héritiers Bertara.

Ce magistrat, M. d'Auvermont, était celui auquel Norbert avait écrit ; dans sa lettre, le marquis prévenait M. d'Auvermont de sa résolution de mourir, en lui racontant succinctement le drame dont il avait été l'un des tristes héros. M. d'Auvermont était l'ami de Norbert. Il connaissait sa famille et il avait été compagnon de lycée de son père. Il lut cette lettre, alors même que Mourad était là, lui redisant, avec plus de détails encore, toute cette lamentable histoire.

Rouquin fut écroué au Dépôt, ainsi que Louffard et Bontemps. Rouquin ne fut même pas interrogé.

Tous les drames — ceux mêmes auxquels la police se trouve mêlée — ne se dénouent pas en cour d'assises.

Rouquin était à peine au Dépôt depuis quelques heures, qu'on lui apprenait la mort du marquis d'Argental.

Il eut un cri de haine et de désappointement.

La vengeance lui échappait.

Il n'avait plus qu'à mourir lui-même, car, Mourad le lui avait dit, et Rouquin savait qu'il ne mentait pas et n'exagérait rien, la cour d'assises, c'était la condamnation à mort, sans espoir de grâce, c'était la guillotine.

Le lendemain même du jour où il avait été envoyé au Dépôt, trois jours après avoir été repêché de la Seine par Norbert, le gardien du Dépôt, en entrant dans sa cellule, le trouva pendu.

Quand on le dépendit, on remarqua quelques lignes écrites

avec du sang, à la pointe d'une épingle, sur la manchette g
che de sa chemise. Ces lignes disaient :

« Puisque je suis décidé à mourir, — c'est ce que j'ai mieux à faire, — j'avoue tout ce qu'on voudra. C'est moi qui fait assassiner Siméon et le père Sénéchal. Puisse cet av sauver la tête des pauvres diables qui m'ont aidé ! »

Bontemps et Louffard passèrent aux assises ; la plupart d principaux détails de notre roman ne furent pas révélés — p les soins de M. d'Auvermont — pendant les débats ; ils fure condamnés aux travaux forcés à perpétuité, convaincus d'a sassinat ayant pour mobile le vol.

Quant à Sougaret, qui avait prêté lâchement la main a derniers projets de Rouquin, s'il ne fut pas inquiété, c'est q Georges s'y opposa.

Georges, heureux de l'amour de Fatma, vivant de de amours, celui de Fatma, celui de Férédié, voulait faire l'oul sur le drame qui avait failli lui coûter si cher.

Mourad récompensa richement Chilpéric, lui donnant no seulement la fortune qu'il lui avait promise, mais aussi cel qui devait être la récompense du pauvre Siméon.

Fatma a quitté la religion musulmane. Elle s'est faite chr tienne et a épousé Georges.

Mourad est retourné à Constantinople, les laissant heureu mais n'emportant point avec lui le bonheur, car il n'a pa cessé d'aimer Gabrielle.

André est triste, et sa santé inquiète toujours son frère ; c dirait qu'il prend à plaisir de se rendre malade, et les anné qui s'écoulent ne lui redonnent pas la gaieté.

Devenu homme, il reste triste.

Il aime toujours Lydia, et il est malheureux de son amour.

Lydia, elle, est au couvent, où elle prie ; mais, dans ses pri res, revient souvent le nom d'André, de celui qu'elle a si pro fondément et si chastement aimé.

Un an après la mort de Norbert, Valentin épousait Gabrielle et l'immense fortune qui devenait sienne ne lui faisait rie perdre de son amour du travail et de sa simplicité.

Le père Bertara n'a rien su de l'indignité de son premie gendre ; il n'a rien su de la tragédie au milieu des incidents d laquelle s'était noué et dénoué le mariage de sa fille.

Simple d'esprit, il n'a pas cessé un moment d'être heureux.

Quant à nos amis Trompe-l'Œil et Auguste, ils sont resté ce qu'ils étaient, et il n'est même pas venu à l'esprit de Valen tin et de Gabrielle de leur offrir de l'argent, en récompense du dévouement qu'ils ont montré.

Auguste dirige toujours son gymnase rue Marcadet.

Quant à Trompe-l'Œil, il continue de donner des leçons d'es camotage, se prétendant plus que jamais l'élève direct — et seul autorisé — des illustres Jonas, Androletti, Antonio Carlotti, Brunnet, Tuffereau, Gaston et Clevermann.

FIN

Imp. Maugeaubesac. — Paris.

CINÉMA-BIBLIOTHÈQUE

Collection d'ouvrages splendidement illustrés par les
PHOTOGRAPHIES des FILMS CINÉMATOGRAPHIQUES

Série à 2.75 le volume

ARTHUR BERNÈDE
L'Homme aux trois masques. 2 v.

PIERRE DECOURCELLE
Gigolette. 4 vol.
La Bâillonnée. 3 vol.
La Brèche d'enfer. 2 vol.
Les Deux Gosses. 3 vol.

E. M. LAUMANN
Le Dernier des Capendu. 1 vol.

PIERRE MARODON
Le Diamant Vert. 2 vol.

JULES MARY
La Fille Sauvage. 4 vol.
Roger-la-Honte. 4 vol.

GEORGES SPITZMULLER
L'Homme sans nom. 1 vol.

CH. VAYRE. R. FLORIGNI
L'Héritière du Rajah. 2 vol.

MICHEL ZÉVACO
Le Pont des Soupirs. 4 vol.
Triboulet. 3 vol.

Tous les ouvrages publiés dans cette collection sont toujours en concordance étroite avec les œuvres projetées à l'écran. Nous prions donc nos lecteurs de se méfier d'ouvrages n'ayant aucun rapport avec les films et qui ne présentent qu'une analogie de titres.

Série à 3.25 le volume

RENÉ JEANNE
Fantôme du Moulin Rouge. 1 v.

PIERRE MERCOURT
Les Fils du Soleil. 2 vol.

MARCEL PRIOLLET
Le Cœur des Gueux. 1 vol.

CHARLES VAYRE
La Nuit de la Revanche. 1 v.

Les Murailles du Silence. 1 v.
Les Aventures de Robert Macaire. 2 vol.

Série à 3.50 le volume

ARTHUR BERNÈDE
Impéria. 2 vol.
Mandrin. 2 vol.
Surcouf, roi des corsaires 2 vol.
Jean Chouan. 2 vol.
L'Aiglonne. 2 vol.
Vidocq. 2 vol.
Belphégor. 2 vol.

A. BERNÈDE ET L. FEUILLADE
Judex. 3 vol.

JULES CLARETIE
Le Prince Zilah 1 vol.

CHARLES CLUNY
Phi-Phi. 1 vol.

PAUL DAMBRY
L'Espionne aux Yeux noirs. 2 v.
Mylord l'Arsouille. 2 vol.
Capitaine Rascasse. 2 vol.

PIERRE DECOURCELLE
Quand on aime. 1 vol.
Les Mystères de New-York. 2 v.

A. D'ENNERY
Les Deux Orphelines. 3 vol.
Martyre. 2 vol.

MAURICE DONNAY
Education de Prince. 1 vol.

M. DONNAY ET L. DESCAVES
Oiseaux de Passage. 1 vol.

JACQUES FAURE
Amour de Prince. 1 vol.
L'Empreinte du passé. 1 vol.

GEORGES LE FAURE
Don Juan. 1 vol.

ARNOULD GALOPIN
Taô. 2 vol.

PIERRE GILLES
L'Enfant-Roi. 2 vol.
Fanfan la Tulipe. 2 vol.
Titi Ier Roi des Gosses. 2 vol.
Le Vert-Galant. 2 vol.

PAUL HERVIEU
Le Dédale. 1 vol.

RENÉ JEANNE
Paris. 1 vol.
Le Vertige. 1 vol.
Le Château de la Mort lente. 1 v.
Destinée. 1 vol.
L'Ile Enchantée. 1 vol.
Casanova. 1 vol.

René Jeanne et J. de Baroncelli
Nitchevo! 1 vol.

JEAN KÉRY
Galaor contre Galaor. 1 vol.

A. DE LAMARTINE
Graziella. 1 vol.

E. M. LAUMANN
La Closerie des Genêts. 1 vol.
Le Secret d'une Mere. 1 vol.
Florine, la fleur du Valois. 1 v.
La Douleur et le Pardon. 1 v.

GASTON LEROUX
Le Fantôme de l'Opéra. 2 vol.

H.-J. MAGOG
L'Enfant des Halles. 2 vol.

PIERRE MARIEL
Le Vainqueur du Ciel. 1 vol.

MARODON ET ROUSSELL
Violettes Impériales. 1 vol.

JULES MARY
La Maison du Mystère. 2 vol.

JEAN MITRY
L'Emprise. 1 vol.

GEM MORIAUD
La Rose effeuillée ou Un Miracle de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. 1 vol.

J. PETITHUGUENIN
Moana. 1 vol.
Faust. 1 vol.
Boris Godounov. 1 vol.

PONSON DU TERRAIL
Le Forgeron de la Cour-Dieu 3 v.

ABBÉ PRÉVOST
Manon Lescaut. 1 vol.

MARCEL PRIOLLET
Le Manoir de la Peur. 1 vol.

JOACHIM RENEZ
Les Dévoyés. 1 vol.

J.-CH. REYNAUD
La Tragédie de Lourdes. 1 vol.
Filles du Désert. 1 vol.
L'Agonie de Jérusalem. 1 vol.
Calvaire. 1 vol.
Toison d'Or. 1 vol.
Paris, Cabourg, le Caire... et l'Amour. 1 vol.

JEAN RICARD
Le Juif Errant. 2 vol.

JEAN RICHEPIN
Le Chemineau. 1 vol.
La Glu. 1 vol.

JEAN-JACQUES RIKI
Jim La Houlette, roi des voleurs. 1 vol.

FRANCIS F. ROUANET
Colette. 1 vol.

LÉON SAZIE
Enfants de Paris. 1 vol.

SCHILLER
Guillaume Tell, d'après la tragédie de Schiller. 1 vol.

GEORGES SPITZMULLER
L'enfant dans la Tourmente. 1 v.
Les Fiançailles Rouges. 1 vol.

CHARLES VAYRE
Gossette. 2 vol.
Les Déshérités de la vie. 1 v.
Lutte d'Amour. 1 vol.

Charles Vayre et R. Florigni
L'Aviateur Masqué. 2 vol.

MICHEL ZÉVACO
Buridan. 4 vol.

EN VENTE PARTOUT et aux **Editions JULES TALLANDIER**
75, rue Dareau, PARIS (XIVe)

IMP. CRÉMIEU, R. DES SUISSES, PARIS